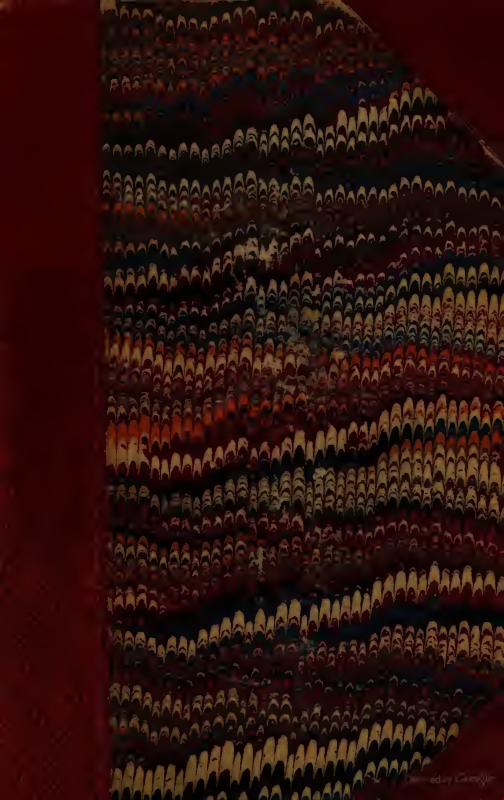




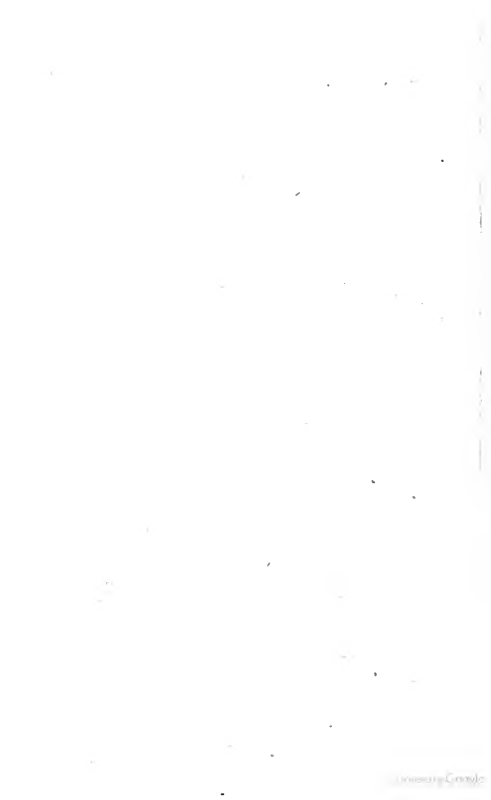
V.BAN

B.29.3.290

CF003814473

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE







siglineci
ŒUVRES COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1873

15 MAR 1968

B-29, 3, 290

~~Gen. A06, 7329~~

NOTICE SUR MOLIERE.

On a cru longtemps que Molière était né en 1620, dans une maison située sous les piliers des halles, et que sa mère se nommait Anne Boutet ou Boudet. M. Beffara, qui s'est occupé avec un zèle infatigable de recueillir toutes les pièces qui peuvent jeter du jour sur la biographie de Molière, a retrouvé son extrait de baptême; et l'on sait maintenant qu'il a été baptisé le 15 janvier 1622, sous le nom de Jean Poquelin; que son père demeurait rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Étuves, et que sa mère s'appelait Marie Cressé. Molière signa toujours Jean-Baptiste Poquelin, parce qu'étant libre de choisir son patron entre les divers saints Jean du calendrier, il se mit de préférence sous la protection de saint Jean-Baptiste.

Le père de Molière n'appartenait pas précisément à la bourgeoisie, car alors on réservait ce nom aux familles de robe ou du haut commerce; mais il était distingué dans la classe des artisans, puisque deux de ses parents avaient rempli l'emploi de consul. Il était lui-même pourvu d'une charge de valet de chambre tapissier du roi. Les Poquelin étaient tapissiers de père en fils; et Molière fut d'abord destiné à exercer la profession de son père.

Il resta dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de quatorze ans; il ne savait encore que lire, écrire et compter, et c'était assez pour suivre les vues de sa famille; mais il obtint, à force de supplications, qu'on lui ferait faire ses études. On le mit au collège de Clermont, depuis collège Louis-le-Grand, qui dès lors était dirigé par les jésuites. Il ne tarda pas à s'y faire remarquer, et cinq années lui suffirent pour faire des études complètes, en y comprenant la philosophie. Il eut pour condisciples le prince de Conti, qui fut généralissime de l'armée de la Fronde, abbé de Saint-Germain des Prés, et finit par épouser une nièce de Mazarin;

Bernier, le célèbre voyageur; Hesnault, poète assez médiocre; Cyrano de Bergerac, auteur de comédies maintenant oubliées, et Chapelle, dont on ne lit plus les poésies, mais que ses contemporains honorèrent comme un écrivain de mérite. Chapelle avait pour précepteur Pierre Gassendi, l'illustre commentateur d'Épicure, qui permit à Molière, à Bernier et à Cyrano de Bergerac d'assister aux leçons de son élève. Ce fut une grande douleur pour Molière de quitter ses condisciples, son précepteur, ses études, et de rentrer dans une carrière qu'il avait tout fait pour éviter; mais son père, vieux et infirme, avait obtenu pour lui la survivance de son emploi; et il se vit obligé, en 1642, au sortir du collège, de commencer ses fonctions de valet de chambre et de suivre le roi Louis XIII à ce voyage de Narbonne, si célèbre par le supplice de Cinq-Mars et de de Thou, et que suivirent de près la mort du cardinal de Richelieu et celle du roi. Les principales fonctions d'un valet de chambre tapissier du roi consistaient à faire le lit de Sa Majesté le matin et à le découvrir le soir; cependant ces places étaient fort souhaitées, comme toutes celles de la domesticité du palais. Elles s'acquéraient moyennant finance, et presque toujours se transmettaient de père en fils. Les valets de chambre dépendaient des premiers valets de chambre, qui servaient par quartier, et dont l'emploi, recherché par la plus haute bourgeoisie, était fort supérieur en autorité, en considération et en bénéfices; mais, à leur tour, les simples valets de chambre se distinguaient des valets du serdeau, des garçons de la chambre et de la garde-robe, des bas officiers des écuries et de la bouche, et en un mot de toute la livrée. Ils mangeaient à la table du contrôleur de la bouche; il n'était pas rare de voir parmi eux des gens de mérite, et Clément Marot avait été valet de chambre de François I^{er}.

On ne connaît pas avec certitude l'emploi des quatre années qui suivirent le voyage de Narbonne. Il paraît que Molière en passa une partie à Orléans, et qu'il s'y fit recevoir avocat; ce qui est plus avéré, c'est que, de retour à Paris, il s'associa avec quelques amis pour fonder une troupe de comédiens amateurs, qui, sous le nom de *l'illustre Théâtre*, ne tarda pas à attirer la foule; et qu'enfin, encouragé par le succès, il donna des représentations

pour de l'argent, et se fit résolument comédien. Suivant les idées du temps, c'était se mettre en dehors de la société; et le nouveau comédien, pour épargner un déshonneur à sa famille et se conformer à une coutume reçue au théâtre, ne se fit plus appeler que Molière.

Ce nom de Molière n'était pas absolument nouveau dans les lettres. François de Molière, sieur d'Essertines, avait publié, au commencement du siècle, deux romans : *Polyxène* et *la Semaine amoureuse*; et ce nom fut encore porté, du vivant de Molière, par un homme de la musique du roi et par un danseur de profession.

Dès que *l'Illustre Théâtre* voulut faire concurrence à *l'Hôtel de Bourgogne* et à la troupe du *Marais*, il perdit toute sa vogue, et les troubles de la Fronde qui survinrent achevèrent de ruiner la nouvelle entreprise. Molière se détermina à courir la province; mais ici tous les Mémoires perdent sa trace pendant plusieurs années. On sait seulement qu'il avait avec lui quelques acteurs de *l'Illustre Théâtre* : du Parc, qui se faisait appeler Gros-René, et pour lequel il a écrit plus tard le rôle qui porte ce nom dans *le Dépit amoureux*; les deux Béjart et leur sœur Madeleine. Madeleine était la maîtresse de Molière, et toute la troupe vivait en commun. On représentait des comédies, des tragédies et des farces, suivant les nécessités du moment et le bon plaisir des spectateurs. Molière inventait des canevas à la manière italienne, qu'il développait impromptu sur la scène avec ses camarades. Il fit aussi, durant cet intervalle, une tragédie de *la Thébaïde*, dont il ne s'est conservé aucun fragment. On le retrouve avec certitude à Nantes en 1648, deux ans après son départ de Paris; puis à Bordeaux, où il joue *la Thébaïde*; puis à Vienne, et enfin à Lyon en 1653.

C'est à Lyon que Molière fit représenter la première de ses pièces, qui mérite véritablement le nom de comédie. *L'Étourdi* se voit encore aujourd'hui avec plaisir; mais, pour la bien apprécier, il faut songer à l'état où se trouvait notre théâtre, aux pièces sans conduite, sans caractères et sans style que l'on était forcé d'applaudir, aux intrigues compliquées et invraisemblables de Rotrou, aux lazzi orduriers de Scarron, à l'extravagance d'un Cyrano de

Bergerac. La seule comédie que nous eussions alors avait été donnée à Paris onze ans auparavant, et c'était le *Menteur* du grand Corneille.

Molière eut à Lyon tout le succès qu'il pouvait souhaiter comme auteur et comme acteur. Une autre troupe qui s'y trouvait en même temps ne put tenir, et la plupart des acteurs prirent parti avec lui et le suivirent à Avignon et à Béziers. Ce fut aussi à Lyon que Molière rencontra d'Assoucy. Cet original, d'un talent contestable, d'une réputation équivoque, dont la vie fut une suite de malheurs et d'extravagances, courait alors la province avec son luth, son théorbe et ses deux petits pages. ou *enfants de musique*, et s'occupait à gagner le glorieux surnom d'*empereur du burlesque*. « Je trouvai à Lyon, dit-il dans ses *Mémoires*, mes poésies dans tous les couvents de religieuses; mais ce qui me charma le plus, ce fut la rencontre de Molière et de MM. les Béjart. Comme la comédie a des charmes, je ne pus sitôt quitter ces charmants amis : je demeurai trois mois à Lyon parmi les jeux, la comédie et les festins.... Ayant ouï dire qu'il y avait à Avignon une excellente voix de dessus, je m'embarquai avec Molière sur le Rhône, qui mène en Avignon, où, étant arrivé avec quarante pistoles..., la première chose que je fis, ce fut d'aller à l'académie : » à l'académie, c'est-à-dire au tripot, et les quarante pistoles y passèrent. « Mais comme un homme n'est jamais pauvre lorsqu'il a des amis, ayant Molière pour estimateur et toute la maison Béjart pour amie, en dépit du diable et de la fortune, je me vis plus riche et plus content que jamais; car ces généreuses personnes ne se contentèrent pas de m'assister comme ami : elles me voulurent traiter comme parent. Etant commandés pour aller aux états, ils me menèrent avec eux à Pézenas, où je ne saurais dire combien de grâces je reçus ensuite de toute la maison. Molière et sa troupe étaient commandés pour aller aux états jouer devant la noblesse du Languedoc et devant le prince de Conti, qui la présidait. Molière devait cet honneur à la bienveillance du prince, son ancien condisciple au collège des jésuites, et au succès éclatant qu'il venait d'obtenir à Lyon. Sa troupe était dès lors citée comme la meilleure troupe qui fût en province. Les mauvais jours étaient passés pour elle; l'ar-

gent lui venait avec la réputation; et chaque soir, quand la comédie était jouée et qu'on s'était débarbouillé le visage, on se retrouvait à table autour de Madeleine Béjart pour boire et chanter et mener joyeuse vie, en vrais bohémiens. » Ce pauvre d'Assoucy, qui avait au moins le mérite d'être reconnaissant, nous donne encore de précieux détails à ce sujet dans cette même page de ses *Mémoires* : « On dit que le meilleur frère est las, au bout d'un mois, de donner à manger à son frère; mais ceux-ci, plus généreux que tous les frères qu'on puisse avoir, ne se lassèrent point de me voir à leur table tout un hiver; et je peux dire :

Qu'en cette douce compagnie,
Que je repaissais d'harmonie,
Au milieu de sept ou huit plats,
Exempt de soins et d'embarras,
Je passais doucement la vie.
Jamais plus gueux ne fut plus gras;
Et quoi qu'on chante et quoi qu'on die
De ces beaux messieurs des états,
Qui tous les jours ont six ducats,
La musique et la comédie;
A cette table bien garnie,
Parmi les plus friands muscats,
C'est moi qui soufflais la rôtie
Et qui buvais plus d'hypocras.

« En effet, quoique je fusse chez eux, je pouvais bien dire que j'étais chez moi. Je ne vis jamais tant de bonté, tant de franchise, ni tant d'honnêteté que parmi ces gens-là, bien dignes de représenter réellement dans le monde les princes qu'ils représentent tous les jours sur le théâtre. »

D'Assoucy passa encore « six bons mois dans cette cocagne » et il suivit Molière jusqu'à Narbonne.

C'est à Béziers et pendant la tenue des états, en 1654, que Molière donna le *Dépît amoureux*, excellente comédie où se trouve une scène digne de la maturité de son talent.

Le prince de Conti, dans sa bienveillance, ne se borna pas à appo-

ler Molière comme comédien; il lui offrit la place de secrétaire de ses commandements, vacante par la mort de Sarasin, et il fut refusé. La proposition n'était pas fort séduisante. Le frère puîné du prince de Condé n'avait qu'une fortune médiocre pour son rang : il était prince, bel esprit et mécontent de sa situation. Molière fit bien de ne pas s'attacher à lui. Le prince ne lui en garda pas rancune. Il lui procura, quelques années plus tard, l'amitié du grand Condé, et contribua à le faire venir à la cour.

D'ailleurs, Molière aimait sa profession. Il l'avait embrassée malgré sa famille, par entraînement, et il ne voulut même pas l'abandonner dans la suite, lorsque tous ses amis l'avertirent qu'elle lui devenait mortelle. Il fut célèbre comme acteur avant de s'illustrer comme poète. Il ne réussissait pas dans la tragédie, quoiqu'il eût la faiblesse d'aimer les rôles tragiques; mais il était supérieur dans la comédie. Il étudiait ses rôles avec un soin infini, en composait toutes les parties avec art, ne négligeait pas les détails en apparence les plus insignifiants, et avait toujours en tête quelque original dont il imitait la démarche, la prononciation et le costume, jusque-là que, pour jouer le rôle d'un pédant, il emprunta, dit-on, le chapeau du cartésien Rohault, qui était son ami. « Il était comédien depuis les pieds jusqu'à la tête, dit un de ses contemporains. Tout parlait en lui, et, d'un pas, d'un sourire, d'un clin d'œil, d'un remuement de tête, il faisait concevoir plus de choses que le plus grand parleur n'aurait pu en dire en une heure. »

Molière, après la clôture des états, parcourut pendant plusieurs années le Languedoc. Il joua la comédie à Montpellier, à Pézenas, il revint à Avignon, passa le carnaval de 1658 à Grenoble. On raconte qu'étant à Pézenas, il allait souvent s'asseoir dans la boutique d'un barbier, et y demeurait oisif en apparence, mais occupé à voir et à entendre les originaux de ses comédies, en homme que Boileau devait appeler le *contemplateur*, et dont les pièces bien lues pourraient, suivant l'expression de La Harpe, tenir lieu d'expérience. Et pourquoi n'aurait-il pas étudié dans la boutique du barbier de Pézenas, lui qui plus tard ne dédaignait pas de consulter sa servante Laforêt, et qui effaçait de ses pièces les plai-

anteries qu'elle n'avait pas goûtées? La ville de Pézenas garde avec respect le fauteuil de Molière, comme on conserve à la Comédie-Française le fauteuil du *Malade imaginaire*, dans lequel il s'assit quelques heures avant de mourir.

Pendant son second séjour à Avignon, en 1657, Molière se lia avec Mignard, qui revenait de Rome. Cette liaison fut intime et durable. Molière écrivit la *Gloire du Val-de-Grâce*, Mignard fit plusieurs portraits de Molière. En se quittant, Mignard fut à Lyon, et Molière à Grenoble, puis à Rouen; mais ils ne tardèrent pas à se retrouver à Paris et à la cour.

Molière avait son but en se rapprochant de Paris. Il y fit secrètement plusieurs voyages, pendant son séjour à Rouen, s'appuya de la protection du prince de Conti, se fit présenter à Monsieur et à la reine mère; et enfin obtint la permission de jouer au Louvre devant le jeune roi. Louis XIV fit tout exprès dresser un théâtre dans la salle des Gardes du vieux Louvre, et au grand désespoir des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, la troupe de Molière y représenta la tragédie de *Nicomède*. Le roi se montra satisfait de la manière dont la tragédie de Corneille avait été rendue; et Molière, s'avancant sur le théâtre, fit une harangue dans laquelle il supplia le roi « d'avoir pour agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation, et dont il régalaient les provinces. » Le roi y consentit de bonne grâce, et l'on joua aussitôt la farce du *Docteur amoureux*. Cette farce a péri, comme toutes les autres que Molière avait écrites durant sa vie errante, à l'exception du *Médecin volant* et de la *Jalousie du Barbouillé*. Le roi, qui ne voyait plus de petites pièces, car depuis la mort de Gros-Guillaume, Gauthier-Garguille et Turlupin, la dignité de messieurs de l'hôtel de Bourgogne ne s'abaissait plus jusqu'à la farce, fut charmé de cette nouveauté, et permit aussitôt à Molière de jouer sur le théâtre du Petit-Bourbon, alternativement avec la troupe italienne. Cette mémorable représentation avait eu lieu le 24 octobre 1658, et dès le 3 novembre, Molière inaugurait son nouveau théâtre par l'*Étourdi* et le *Dépit amoureux*.

Assuré désormais de la protection du roi, et par elle, de la faveur des courtisans, Molière ne craignit pas d'attaquer de front une secte

de beaux esprits qui avait eu, peut-être, une influence heureuse pour rétablir le goût des lettres, mais qui avait dégénéré en pédantisme et en afféterie et menaçait de corrompre le goût national. Il donna en 1659 *les Précieuses ridicules*; ce fut sa troisième comédie, et la première qu'il eût composée pour Paris et pour la cour. Il prouva ce jour-là qu'il avait au plus haut degré deux qualités sans lesquelles il n'y a pas de grand auteur comique : la fermeté du jugement et l'énergie du caractère. Le jargon des précieuses ne nous paraît plus aujourd'hui qu'un travers; mais quand ce comédien et ce poète, deux fois vulnérable comme auteur et comme acteur, en fit une si sanglante justice, elles étaient les maîtresses de l'esprit public; elles tenaient des bureaux d'esprit dont les arrêts étaient reçus comme des oracles, et les plus beaux génies du temps, le grand Corneille lui-même, en reconnaissaient l'autorité et en subissaient l'influence. Molière en frappant ce grand coup pour son début annonçait l'homme qui, grandissant avec le succès, et flétrissant le crime après avoir corrigé les ridicules, oserait écrire *le Tartuffe*.

Les Précieuses ridicules allèrent aux nues dès le premier jour. Un vieillard s'écria du milieu du parterre : « Courage, Molière ! voilà la bonne comédie ! » Ce fut un des plus grands et en même temps des plus faciles triomphes que le bon sens ait jamais remportés; et la preuve, c'est que Ménage, un des oracles des *Précieuses*, se déclara vaincu et détrompé séance tenante. « Au sortir de la pièce, prenant M. Chapelain par la main : « Monsieur, lui dis-je, nous approuvons, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être critiquées « si finement et avec tant de bon sens; mais croyez-moi, pour me « servir de ce que saint Remy dit à Clovis, il nous faudra brûler ce « que nous avons adoré et adorer ce que nous avons brûlé. » Cela arriva comme je l'avais prédit, et, dès cette première représentation, l'on revint du style forcé et du galimatias. »

Molière donna ensuite *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, qui n'est, à la vérité, qu'une farce, mais une farce où l'homme de génie se reconnaît; puis, pour obéir au roi qui commença à ne plus employer que lui dans les fêtes de la cour, *Don Garcie de Navarre*, puis *l'École des Maris*, comédie de mœurs où la nature est prise sur le fait, et où le poète comique, disparaissant derrière

ses personnages, provoque à la fois la réflexion et le rire; puis *les Fâcheux*, la première de nos comédies à tiroir, une satire plutôt qu'une comédie, mais une satire vive, animée, hardie, et par-dessus tout divertissante. *Les Fâcheux* rappelèrent et dépassèrent même le succès des *Précieuses ridicules*. Il fallut la mettre au double, c'est-à-dire la jouer deux fois par jour, pour suffire à l'affluence des spectateurs. La cour se donnait, pour ainsi dire, ce spectacle à elle-même; chacun y reconnaissait son voisin, et Molière que le roi soutenait, et qui en attaquant tous les ridicules, pouvait dire hardiment : « Je prends mon bien où je le trouve, » devenait une véritable puissance.

Les Fâcheux furent joués en 1661. Molière se maria l'année suivante. Il épousa Armande Béjart, une des plus jeunes actrices de sa troupe, et des plus séduisantes sinon des plus belles. Tous les contemporains tombent d'accord qu'il a voulu la peindre dans ce passage du *Bourgeois gentilhomme* : « Elle a les yeux petits, mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir. Elle a la bouche grande, mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches. Sa taille n'est pas grande, mais elle est aisée et bien prise. Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans son maintien mais elle a grâce à tout cela, et ses paroles ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs. Enfin, son esprit est du plus fin et du plus délicat; sa conversation est charmante; et si elle est capricieuse autant que personne du monde, tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles. »

Armande Béjart, dit Grimarest, crut être parvenue au rang de duchesse en épousant Molière. Et quel plus beau nom aurait-elle pu porter? Les lettres n'en avaient point alors et n'en auront probablement jamais de plus grand. Molière lui apportait la fortune et la gloire, qui ne vont pas toujours de compagnie; il était beaucoup plus âgé qu'elle, mais pas assez cependant pour ne pas lui plaire; sans avoir cette beauté fade d'une figure régulière, on trouvait dans ses traits fortement prononcés et dans toute sa personne le reflet de son génie; il n'y avait qu'une voix sur sa probité, sur sa délicatesse, sur sa générosité; enfin il aimait sa femme avec idolâtrie

Cependant Molière fut malheureux. Il fut jaloux, et il eut lieu de l'être. Il ne trouva dans sa femme ni fidélité, ni soumission, ni tendresse, ni égards. Il lui fallut vivre uniquement par le travail et par la pensée, lui qui avait un cœur digne de son génie. Il éprouva par lui-même toutes les angoisses de la jalousie et de l'amour malheureux, dont il a été le plus grand peintre. Son nom ne fut pas même respecté après sa mort, et sa veuve épousa un comédien obscur, nommé Guérin d'Estriché.

Le mariage de Molière donna lieu à d'atroces calomnies. Quand il avait quitté Paris pour courir la province avec quelques acteurs de l'*Illustre Théâtre*, il avait avec lui les Béjart et leur sœur Madeleine. Il l'aima; et plus tard, quand il épousa Armande, les plus modérés se bornèrent à dire qu'il épousait la fille après avoir été l'amant de la mère; d'autres ne craignirent pas de l'accuser d'épouser sa propre fille. Un comédien de l'hôtel de Bourgogne porta ces accusations jusqu'au roi; mais ce qui prouve que l'esprit de Louis XIV n'en fut pas effleuré, c'est qu'il nomma lui-même, quelque temps après, avec Henriette d'Angleterre, le premier enfant de Molière et d'Armande Béjart.

La vérité est qu'Armande était la sœur et non pas la fille de Madeleine; et ce qui le prouve avec évidence, c'est l'acte authentique du mariage de Molière, retrouvé par M. Beffara. Le voici :

« Jean-Baptiste Poquelin (Molière), fils de Jean Poquelin et de feu Marie Cressé d'une part, et Armande-Grésinde Béjart, fille de feu Joseph Béjart et de Marie Hervé, d'autre part, tous deux de cette paroisse, vis-à-vis le Palais-Royal, fiancés et mariés tout ensemble, par permission de M. de Comtes, doyen de Notre-Dame et grand vicaire de monseigneur le cardinal de Retz, archevêque de Paris, en présence dudit Jean Poquelin, père du marié, et de André Boudet, beau-frère du marié; de ladite Marie Hervé, mère de la mariée, Louis Béjart et Madeleine Béjart, frère et sœur de ladite mariée. »

Cet acte est du 20 février 1662, et de la paroisse de Saint-Germain l'Auxerrois.

Outre le fils qui eut pour parrain Louis XIV, Molière eut encore un autre fils, qui ne vécut que deux mois, et une fille, que Made-

leire Bejart tint sur les fonts avec son ancien amant le comte de Modène, et qui seule survécut à son père. Elle épousa Montalant, organiste de Saint-André des Arcs, et mourut à Argenteuil sans postérité.

La troupe de Molière n'avait joué sur le théâtre du Petit-Bourbon que pendant deux années. Lorsque Louis XIV fit abattre l'hôtel du Petit-Bourbon pour achever la colonnade du Louvre, il donna à Molière la salle que Richelieu avait fait construire à grands frais au Palais-Royal pour les représentations de *Mirame*. Molière y joua pour la première fois le 4 novembre 1660; et à partir de *Don Garcie de Navarre*, toutes ses pièces furent représentées sur ce théâtre. Après sa mort, sa troupe fut reléguée dans la rue Guénégaud, et le roi donna la salle du Palais-Royal à Lulli, pour y installer l'*Académie royale de musique*.

La première pièce que Molière donna après son mariage fut *l'École des Femmes*, dont le succès ne fut ni moins grand, ni moins mérité que celui de *l'École des Maris*. Arnolphe amoureux et par conséquent jaloux, mais jaloux en vieillard, c'est-à-dire avec frénésie et avec réflexion, employant toute sa pénétration et toute son expérience à élever une femme dont la tendresse lui soit assurée, s'apercevant tout à coup, après tant d'années de soins, de surveillance, de tyrannie, que ce cœur lui échappe, furieux de sa découverte, puis navré, passant en un moment du despotisme à la soumission, pleurant aux genoux de cette enfant qui ne le trouve que ridicule, se relevant pour exiger de son obéissance ce qu'il ne peut attendre de son cœur, et la trouvant enfin dans les bras d'un autre, c'était une de ces peintures à la fois terribles et vraies où l'homme se retrouve avec effroi, et qui nous font voir l'agonie de la volonté luttant contre la passion, et les misères de la passion survivant à la jeunesse. Molière, par la force comique des situations, par la verve de son style, par mille détails plaisants, sauvait à la représentation la tristesse du sujet, et restait fidèle à la devise de la comédie qui ne corrige qu'en riant. On riait dans la salle; mais on gardait au fond de l'âme une impression grave. Molière était là tout entier et l'idéal de la comédie était trouvé.

La critique se déchaîna contre *l'École des Femmes*; pauvre cri

tique, qui passait à côté de la question, et, dans une œuvre de cette force, ne s'attaquait qu'aux détails du style ou de l'intrigue. Molière fut blessé, il répondit; non par des dissertations, mais par une pièce. Il écrivit la *Critique de l'École des Femmes*; il la dédia à la reine mère; et il joua devant le roi une pièce toute remplie de lui-même. C'était agir en poète tout-puissant. Il ne s'en tint pas là; il osa plus. Dans l'*Impromptu de Versailles*, il se mit lui-même en scène sous son nom, et fit comparaître toute sa troupe, en quelque sorte à visage découvert, devant Louis XIV. Le *Mariage forcé* et la *Princesse d'Élide*, une farce et un ballet, ne sont que deux flatteries pour ses deux souverains, le peuple et le roi. Il se releva glorieusement dans *Don Juan ou le Festin de pierre*. C'est sa première comédie de caractère. Elle n'a pas la perfection du *Misanthrope* et du *Tartuffe*; mais le caractère du libertin y est tracé avec une telle vigueur, qu'on peut dire à bon droit que l'apparition de ce chef-d'œuvre marque une ère nouvelle dans la scène française. Il faut, pour comprendre Molière, songer aux spectateurs pour lesquels *Don Juan* fut écrit: il faut penser à la royauté majestueuse et solennelle de Louis XIV, à cette cour polie, raffinée, mais routinière, à ces beaux esprits tout remplis de préjugés contre les innovations, à ces règles d'Aristote, dont on faisait les règles mêmes du goût. Le don Juan de Molière épouse une religieuse, et la quitte pour courir à d'autres amours; il met toutes les femmes à mal, tue les pères et les maris, se parjure, tourne en dérision et en mépris l'autorité paternelle, se sert du nom de Dieu pour couvrir ses vices, insulte son ennemi mort jusque sur son tombeau, met sa main dans la main de la statue sans trembler, converse avec les morts, et meurt lui-même, foudroyé, sans effroi et sans repentir.

L'*Amour médecin* n'est qu'un agréable intermède, fait, appris et représenté en cinq jours. Puis vint le *Misanthrope*, qui serait la plus belle des comédies, si Molière n'avait pas fait le *Tartuffe*.

Le *Misanthrope* est bien plus hardi que *Don Juan*; car l'insurrection de don Juan contre la société n'est que la rage d'un scélérat, et l'insurrection d'Alceste est la protestation d'un honnête homme. On a eu beau dire que Philinte était l'honnête homme de la pièce, et qu'Alceste, avec son exagération, n'était qu'un ridicule. Le ridi-

culc ne porte que sur l'exagération d'Alceste; mais, dans le fond, il a raison partout. Il a raison contre ses juges dans son procès, contre Philinte dans son horreur des hypocrisies du monde, contre Oronte dans son jugement sur le sonnet, contre Célimène dans son mépris de la coquetterie. Il est vaincu partout, il est vrai, et c'est par là que Molière triomphe; et quand Célimène l'abandonne aussi, ce dernier trait, le plus cruel de tous, ne fait qu'ajouter à la grandeur et à la vérité du tableau. On voulut persuader au duc de Montausier, l'ami de Fénelon, que Molière avait voulu le peindre dans Alceste; le duc fut voir *le Misanthrope*, et, loin de se plaindre, il en sortit ravi : mais on se trompait, et l'original du *Misanthrope*, c'est Molière lui-même.

Hélas! quand il montrait sur la scène cette âme si noble, si courageuse, si héroïque malgré ses travers, aux prises avec la légèreté et la perfidie d'une coquette, il racontait son histoire en même temps que son cœur. Il était alors brouillé avec Armande, qu'il adorait toujours, et il ne la voyait plus qu'au théâtre. Elle jouait le rôle de Célimène, et lui le rôle d'Alceste. Et quand Célimène dit à Alceste

Vous avez sujet de me haïr;
Faites-le; j'y consens.

c'est à Armande, c'est à elle-même que Molière répondait :

Hé! le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?

On rapporte une conversation de Molière avec Chapelle son ami qui est le plus frappant et le plus touchant commentaire de tout ce côté du rôle d'Alceste. La voici. On ne peut se dispenser de la citer dans une vie de Molière, car il s'y est peint lui-même, dans les effusions de l'intimité, comme il savait peindre ¹.

1. Ce passage est extrait d'un pamphlet très-méprisable à tous égards, intitulé *La fameuse comédienne, ou Histoire de la Guérin, auparavant femme de Molière*. Cet ouvrage, qui eut de nombreuses éditions, est al-

Chapelle raillait son ami sur la douleur à laquelle il s'abandonnait pour une femme indigne de lui. « Je vois bien que vous n'avez encore rien aimé, lui répondit Molière, et vous avez pris la figure de l'amour pour l'amour même. Vous dites que j'ai une connaissance parfaite du cœur de l'homme, et je tombe d'accord que je me suis étudié, autant que j'ai pu, à connaître leur faible; mais si ma science m'a appris qu'on pouvait fuir le péril, mon expérience ne m'a que trop fait voir qu'il est impossible de l'éviter: j'en juge tous les jours par moi-même. Je suis né avec les dernières dispositions à la tendresse; et, comme j'ai cru que mes efforts pourraient lui inspirer, par l'habitude, des sentiments que le temps ne pourrait détruire, je n'ai rien oublié pour y parvenir. Comme elle était fort jeune quand je l'épousai¹, je ne m'aperçus pas de ses méchantes inclinations, et je me crus un peu moins malheureux que la plupart de ceux qui prennent de pareils engagements; aussi le mariage ne ralentit point mes empressements; mais je lui trouvai tant d'indifférence que je commençai à m'apercevoir que toute ma précaution avait été inutile, et que ce qu'elle sentait pour moi était bien éloigné de ce que j'aurais souhaité pour être heureux. Je me fis à moi-même ce reproche sur une délicatesse qui me semblait ridicule dans un mari, et j'attribuai à son humeur ce qui était un effet de son peu de tendresse pour moi; mais je n'eus que trop de moyens de m'apercevoir de mon erreur, et la folle passion qu'elle eut peu de temps après pour le comte de Guiche fit trop de bruit pour me laisser dans cette tranquillité apparente. Je n'épargnai rien, à la première connaissance que j'en eus, pour me vaincre moi-même dans l'impossibilité que je trouvais à la changer; je me servis pour cela de toutes les forces de mon esprit, j'appelai à mon secours tout ce qui pouvait contribuer à ma consolation. Je la considérai comme une personne de qui tout le mérite est dans l'innocence, et qui, par cette raison, n'en con-

tribué à une comédienne nommée la Boudin. La conversation de Molière que nous rapportons ici peut avoir été altérée dans le texte; mais il est évident que le fond en est vrai.

1. Elle avait dix-sept ans.

servait plus depuis son infidélité. Je pris dès lors la résolution de vivre avec elle comme un honnête homme qui a une femme coquette, et qui est bien persuadé, quoi qu'on puisse dire, que sa réputation ne dépend pas de la mauvaise conduite de son épouse; mais j'eus le chagrin de voir qu'une personne sans beauté, qui do't le peu d'esprit qu'on lui trouve à l'éducation que je lui ai donnée, détruisait en un moment toute ma philosophie. Sa présence me fit oublier mes résolutions, et les premières paroles qu'elle me dit pour sa défense me laissèrent si convaincu que mes soupçons étaient mal fondés, que je lui demandai pardon d'avoir été si crédule. Cependant mes bontés ne l'ont point changée. Je me suis donc déterminé à vivre avec elle comme si elle n'était pas ma femme; mais si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi. Ma passion est venue à un tel point, qu'elle va jusqu'à entrer avec compassion dans ses intérêts; et quand je considère combien il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me dis en même temps qu'elle a peut-être une même difficulté à détruire le penchant qu'elle a d'être coquette, et je me trouve plus dans la disposition de la plaindre que de la blâmer. Vous me direz sans doute qu'il faut être fou pour aimer de cette manière; mais, pour moi, je crois qu'il n'y a qu'une sorte d'amour, et que les gens qui n'ont point senti de semblable délicatesse n'ont jamais aimé véritablement. Toutes les choses du monde ont du rapport avec elle dans mon cœur; mon idée en est si fort occupée que je ne fais rien en son absence qui m'en puisse divertir. Quand je la vois, une émotion et des transports qu'on peut sentir, mais qu'on ne saurait exprimer, m'ôtent l'usage de la réflexion; je n'ai plus d'yeux pour ses défauts: il m'en reste seulement pour tout ce qu'elle a d'aimable. N'est-ce pas là le dernier degré de la folie? Et n'admirez-vous pas que tout ce que j'ai de raison ne sert qu'à me faire connaître ma faiblesse, sans en pouvoir triompher? »

Lorsque *le Misanthrope* fut joué pour la première fois, le 4 juin 1666, sur le théâtre du Palais-Royal, le public resta froid. Molière en fut consterné. C'était son œuvre de prédilection. Il y avait mis plus de lui-même que dans ses autres ouvrages. « Attendez, » lui dit Boileau « En effet, les connaisseurs ramenèrent le public,

et bientôt les contemporains jugèrent comme devait juger la postérité.

Molière donna, après *le Misanthrope*, *le Médecin malgré lui*, une de ses plus excellentes farces, *Mélicerte*, pastorale au-dessous du médiocre, écrite pour une fête de la cour; *le Sicilien ou l'Amour peintre*, comédie de genre fort agréable, et enfin son œuvre capitale, égale ou supérieure au *Misanthrope*, *le Tartuffe*.

Le Tartuffe était composé avant *le Misanthrope*. Le 12 mai 1664, pendant les fêtes de Versailles, le roi en entendit les trois premiers actes. Ils firent sur les courtisans une sensation profonde. Ce n'était plus ici une attaque générale contre les vices de la société, comme dans *le Misanthrope*, ou contre ses ridicules, comme dans *les Fâcheux*; ce n'était pas non plus, comme dans *les Précieuses*, une charge à fond contre le mauvais goût. Le poète prenait corps à corps les faux dévots, c'est-à-dire les hommes à la fois les plus habiles et les plus pervers, les plus accoutumés aux intrigues souterraines, les plus résolus à la vengeance, les plus étroitement unis entre eux dans la défense commune, d'autant plus redoutables qu'ils revêtent les apparences de la vertu, et que leur industrie consiste à compromettre sans cesse la religion dans leurs intérêts. Le coup était terrible; la réponse fut immédiate. Le roi approuva la pièce et les intentions de Molière; mais le faux dévot, dit-il, ressemblait trop au véritable, pour qu'il n'y eût pas péril à laisser jouer cette comédie. Elle fut interdite. Le 24 septembre suivant, le roi entendit encore ces trois premiers actes chez Monsieur, à Villers-Coterets, et la pièce entière fut représentée le 29 novembre, au Raincy, chez le prince de Condé, mais à huis clos; ni le grand Condé, ni le frère du roi, ne purent obtenir que l'interdiction fût levée.

Molière ne se découragea pas. C'était à qui, parmi les courtisans, obtiendrait de lui une lecture de sa pièce. Il fut la lire au légat du pape et à ceux des évêques auprès desquels il put trouver accès. Le légat et les évêques approuvèrent *le Tartuffe*, et ne crurent pas le ciel intéressé dans la cause des hypocrites. Molière était d'ailleurs personnellement en faveur auprès du roi. Il était rentré à son service comme valet de chambre tapissier, en 1661,

après un intervalle de plusieurs années, à la mort d'un de ses frères qui l'avait d'abord remplacé. Le roi le voyait fréquemment, s'entretenait avec lui, et lui accordait des grâces extraordinaires. Il l'avait fait mettre, en sa qualité de poète, sur la liste de ses pensionnaires. Il avait, en quelque sorte, adopté sa troupe. Il s'occupait lui-même des affaires du théâtre, recevait les débutants ou les rejetait, indiquait à Molière des sujets de pièce, se faisait lire des fragments des pièces à l'étude, donnait son opinion sur chaque comédie nouvelle, et répondait aux calomnies de Montfleury en servant de parrain au premier enfant de Molière. Cependant *le Tartuffe* ne pouvait être ni joué ni imprimé, tandis qu'on représentait impunément une pièce impie, intitulée *Scaramouche ermite*. « Je voudrais bien savoir, disait le roi, pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière, ne disent mot de celle de *Scaramouche* ? » Et le grand Condé lui répondait : « C'est que la comédie de *Scaramouche* joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

Enfin le roi, étant à l'armée de Flandre, permit à Molière de représenter *le Tartuffe*. Cette première représentation eut lieu le 5 août 1667, trois ans après la représentation incomplète qui avait eu lieu à Versailles. Molière, malgré la permission du roi, se crut obligé aux plus grands ménagements. Il changea le titre de la pièce, et l'appela *l'Imposteur*. Il donna une épée et des dentelles à Tartuffe; c'est-à-dire que d'un homme d'église, il fit un homme du monde. Ni ces précautions, ni l'aveu du roi ne le sauvèrent d'un second malheur. Un huissier du parlement vint, dès le lendemain, défendre la seconde représentation de la part du premier président Lamoignon. Cinq jours après, paraissait un mandement de l'archevêque de Paris, portant interdiction « à toutes personnes de voir représenter, lire ou entendre réciter la comédie nouvellement nommée *l'Imposteur*, soit publiquement, soit en particulier, sous peine d'excommunication. » Dès le 7, Molière avait fait partir La Grange et La Thorillière pour présenter un placet au roi, qui était au siège de Lille. Le roi promit de faire examiner la pièce à son re-

tour. Pendant le voyage des deux comédiens, la troupe ne joua pas. Cette interruption dura cinquante jours.

Enfin, la seconde représentation du *Tartuffe* eut lieu le 5 février 1669. Ce jour-là, on s'écrasa littéralement pour entrer au théâtre. On a dit, et il est vrai, que c'est une gloire pour Louis XIV d'avoir enfin accordé cette permission. Sous les règnes suivants, les comédiens n'ont pas toujours été libres de remettre le *Tartuffe*.

Le plan du *Tartuffe* est fort simple. C'est un homme qui, par des grimaces hypocrites, séduit Orgon, s'en fait admirer et aimer, et le met au point de lui donner tout son bien et de lui sacrifier sa fille; et qui, dans le même temps, veut suborner la femme de son bienfaiteur. Orgon le prend sur le fait, et Tartuffe, démasqué, se vengerait en réduisant à la misère et au désespoir ceux dont il a mangé le pain si longtemps, si le roi n'intervenait pour punir son ingratitude et remettre toutes choses en leur place. Le plan est parfait de tous points; le caractère de Tartuffe s'y développe à l'aise sous ses deux faces : rampant et hypocrite, tant qu'il espère tromper; insolent et féroce, dès que la ruse devient impossible. L'auteur ne fait paraître Tartuffe qu'au troisième acte; mais quoique absent, il remplit les deux premiers. On le connaît tout entier jusque dans son fonds avant de le voir; et dès qu'il paraît, au premier mot qu'il prononce, tout le monde se dit involontairement : Le voilà! Il nous oppresse, tant qu'il est en scène; soit qu'il fasse étalage de sa fausse vertu, ou qu'il s'efforce de corrompre Elmire; ou que, pour répondre à une accusation qui n'est que trop méritée, il s'avoue audacieusement coupable, en se donnant l'apparence d'un saint qui savoure l'occasion de s'humilier. Nous sommes de moitié dans l'indignation d'Elmire, quand Orgon refuse de la croire; nous applaudissons à l'épreuve qu'elle propose; nous jouissons de voir le traître s'accuser lui-même devant un invisible témoin; nous disons avec Orgon, sortant de sa cachette :

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!

Mais dès que le scélérat, démasqué, à bout de ruses, met son chapeau sur la tête, et s'écrie insolemment, en parlant à son bienfaiteur,

C'est à vous d'en sortir!

la colère s'empare de nous, comme si cette injure était la nôtre. Nous arracherions les yeux à madame Pernelle, qui persiste à défendre le bourreau de sa famille; et nous ne commençons à respirer enfin que quand l'exempt prend la parole pour annoncer le châtimement du coupable.

Ce serait se tromper que de voir dans Tartuffe un athée, un sceptique, qui se sert de la religion sans y croire, et qui joue perpétuellement une comédie pour faire des dupes. Ce Tartuffe-là n'est que celui du cinquième acte de don Juan. La conception de Molière est ici bien plus forte. Tartuffe croit; mais ses honteuses passions dominant sa croyance, il s'abandonne au crime les yeux ouverts, et les sophismes dont il essaye d'aveugler Elmire, lui ont servi d'abord à s'étourdir lui-même. Quel est le mystique, parmi ceux dont l'âme n'était pas douée, qui n'ait cherché comme Tartuffe des accommodements avec le ciel? Ce qui effraye dans la transformation de Tartuffe, d'esclave devenu bourreau, c'est qu'on n'est pas sûr qu'il se juge lui-même. Il s'admire peut-être dans sa vengeance. Il se loue de sa fermeté. Il est dégradé dans son âme, au point de n'avoir plus conscience de son infamie. C'est un hypocrite, sans doute; mais parmi les hypocrites, le pire, ce n'est pas l'hypocrite qui ne croit pas, c'est l'hypocrite fanatique.

Après *le Tartuffe*, Molière donna encore plus d'un chef-d'œuvre. *L'Amphitryon* est une imitation de Plaute, où il laisse son modèle loin derrière lui. *L'Aulularia* ne saurait être comparée à *l'Avare*. *L'Avare* était le premier exemple d'une comédie en prose; le public hésita d'abord, puis il fut entraîné par cette peinture si vraie et si terrible. *George Dandin* ou *le Mari confondu*, *Monsieur de Pourceaugnac*, et *les Amants magnifiques*, précédèrent *le Bourgeois gentilhomme*, dont les trois premiers actes sont une excellente comédie, et les deux derniers une farce désopilante. *Psyché* appartient à peine à Molière. Il en fit le plan; mais ce plan était déjà dans Apulée et dans La Fontaine. Il en écrivit une partie; mais Corneille et Quinault peuvent en réclamer plus de la moitié. Boileau a été bien sévère pour *les Fourberies de Scapin*. Assurément, cette pièce est bien loin des grandes comédies de Molière; mais elle a de la vivacité, de la gaieté; et on y trouve deux scènes du premier ordre.

Parce que *les Fourberies de Scapin*, et quelques autres pièces de Molière ne sont qu'amusantes, cela n'empêche pas *le Misanthrope* et *le Tartuffe* d'être des chefs-d'œuvre. Pour *la Comtesse d'Escarbagnas*, ce n'est qu'une ébauche sans valeur. Mais Molière se retrouve dans *les Femmes savantes*. C'est le sujet des *Précieuses*, traité avec une ampleur, une verve, une abondance, qui annoncent la pleine maturité du génie. Enfin, la dernière production du poète, *le Malade imaginaire* est, avec les apparences d'une farce, une grande comédie. La scène des deux amants est charmante, le caractère de Bélise est achevé, le rôle d'Argan est admirable d'un bout à l'autre, la consultation des médecins est une satire que Juvenal aurait enviée, il n'existe pas de caricature mieux réussie que Thomas Diafoirus, ni de caractère plus vrai et plus plaisant que M. Purgon. Molière n'avait guère que cinquante ans lorsqu'il écrivit *le Malade imaginaire*. Il avait la tête remplie de projets. Il est mort dans sa gloire et dans sa force.

Molière avait été l'ami de la plupart des écrivains de son temps. Il ne fut haï et calomnié que par les Boursault et les Montfleury. Boileau fut un des premiers à reconnaître sa supériorité. On connaît sa réponse à Louis XIV. « Quel est, suivant vous, lui demanda le roi, l'écrivain qui honore le plus mon règne? — Sire, c'est Molière! — Je ne le croyais pas, répondit Louis XIV; mais vous vous y connaissez mieux que moi. »

Molière, qui avait dix-huit ans de plus que Racine, l'avait protégé à ses débuts. On prétend qu'il lui avait donné le sujet et le plan de *la Thébaïde*, en y joignant une bourse de cent louis. Cependant Racine ne parle pas de Molière dans la défense des *Frères ennemis*. Il fit jouer *Alexandre*, le même jour, par les deux théâtres français, donna *Andromaque* aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, et en même temps enrôla pour eux Mlle du Parc, la meilleure actrice du Palais-Royal. Molière ne put lui pardonner cette conduite. Ils demeurèrent brouillés sans être ennemis, et continuèrent à se rendre justice. Molière défendit *les Plaideurs* contre les ennemis de Racine; et comme on disait à Racine que *le Misanthrope* était tombé à la première représentation : « Je n'y étais pas, et vous y étiez, répondit-il; cependant j'affirme que vous vous

trompez; car il est impossible que Molière ait fait une mauvaise pièce. »

La Fontaine était un hôte assidu de la maison de Molière à Auteuil. Ces deux génies étaient faits pour se comprendre. Ils travaillaient sur le même fond, et celui qu'on appelle le peintre des animaux ne changeait guère que le nom des personnages. Un jour que les beaux esprits du temps raillaient La Fontaine, qui ne daignait pas y prendre garde : « Ils ont beau faire, dit Molière; le Bonhomme vivra plus longtemps que nous tous. »

Chapelle n'est plus rien, ou presque rien pour la postérité; mais il était compté par ses contemporains parmi les plus grands poètes. Molière l'aimait par souvenir d'enfance : ils avaient été condisciples chez les jésuites; et Chapelle avait assez de discernement pour savoir ce que valait un tel ami. On a dit que Chapelle était l'original de Philinte : il y a quelque différence pourtant; et le sage Philinte ne paraît pas fait pour aimer la bouteille, et pour laisser couler la vie sans s'en mêler. Chapelle avait pris l'habitude de recevoir ses amis chez Molière; il y arrivait toujours avec deux ou trois beaux esprits; on servait un bon dîner qu'on arrosait largement, puis on causait de littérature et on finissait par dire des folies. Molière, sur les derniers temps, n'assistait qu'au commencement de ces festins. Il prenait son lait, seule nourriture qui lui fût permise, ne disait mot pour ménager sa voix, et se retirait de bonne heure. Un soir qu'on menait grand train dans la salle à manger, et que Molière s'était couché, un valet vint le réveiller en sursaut. Il n'y avait pas une minute à perdre. C'était Chapelle qui entraînait gaiement tous les convives à la rivière, pour s'y noyer de compagnie. Molière accourt, et trouve tous ces ivrognes entêtés de leur projet. « Comment, sans moi? leur dit-il. — Eh! il a raison, s'écria Chapelle. Nous lui faisons injure d'aller nous noyer sans lui. — Mais, reprit Molière, ce n'est pas la nuit qu'il faut exécuter un si beau dessein; nous passerions pour des imprudents ou des étourdis. C'est à la lumière du soleil que nous dirons adieu aux sottises de ce bas monde; attendons le jour; allons nous coucher. » Et ils y furent.

Molière avait beau être dans l'intimité des plus beaux esprits de son temps, et dans la faveur du roi, il était comédien, et le préjugé

contre les gens de théâtre était encore dans toute sa force. Un jour qu'il se présentait pour faire le lit du roi, un de ses confrères refusa de partager le service avec lui; il fallut que le poëte Bellocq, qui était aussi valet de chambre tapissier du roi, s'offrit « pour avoir l'honneur de faire le lit du roi avec M. de Molière. » Une autre fois, comme il s'asseyait, suivant son droit, à la table du contrôleur de la bouche, plusieurs officiers de la chambre affectèrent de se retirer. Le roi le sut, et se chargea de le venger. « Il paraît que vous faites maigre chère ici, Molière, lui dit-il, et que les officiers de ma chambre ne vous trouvent pas fait pour manger avec eux. Vous avez peut-être faim : moi-même je m'éveille avec un assez bon appétit. Mettez-vous à cette table, et qu'on me serve mon en-cas de nuit. » *L'en-cas de nuit* était une volaille froide que l'on tenait toujours prête; le roi en prit une aile, servit l'autre à Molière, et fit introduire les petites entrées : « Vous me voyez occupé, leur dit-il, à faire manger Molière, que mes valets de chambre ne trouvent pas assez bonne compagnie pour eux. »

Les comédiens dont il était la gloire, le maître, le soutien, et qui perdirent tout en le perdant, le tourmentaient par leurs querelles intestines et par leur ingratitude. Lorsque les Italiens reprirent faveur, son théâtre fut abandonné pendant quelque temps; peu s'en fallut que sa troupe ne s'en prit à lui. Les femmes surtout lui faisaient la vie dure. Madeleine Béjart, dont l'humeur était difficile, avait d'ailleurs ses droits d'ancienne maîtresse. La du Parc, qui lui servit de modèle pour Arsinoé, et qu'il avait autrefois aimée sans succès, abusait contre lui de sa beauté et de son talent. Mlle de Brie était la seule qui lui donnât des consolations. Ce mot lui échappa dans *l'Impromptu de Versailles* : « Les étranges animaux à conduire que des comédiens ! » Les comédiens ne se laissaient pas d'être ingrats, ni lui d'être généreux. Son temps, sa bourse, ses conseils, tout était, sans réserve, à leur service. Le jeune Baron, son élève, dont il eut à souffrir, lui présente un jour un vieux comédien, qui avait joué avec Molière dans le Languedoc, et qui était sans engagement, et mourant de faim. « Que lui donnerai-je, » dit Molière ? Baron répondit en hésitant ; « Quatre pistoles. — Donnez-les-lui pour moi. » lui dit Molière ; et ajoutez-y ces vingt pistoles

en votre nom. » Il y joignit encore un habit de théâtre qui valait plus de deux mille livres. Sa bienfaisance était inépuisable. Sur la fin de sa vie, réduit à se nourrir de lait et à garder le silence, il s'obstinait à jouer les rôles les plus fatigants. L'Académie lui offrait la première place vacante à condition qu'il renoncerait au théâtre. Tous ses amis le pressaient de prendre sa retraite. « Vous vous tuerez, » disait Boileau, et Molière répondait : « Mon honneur exige que je ne quitte point. » Boileau le comprenait mal. « Singulier point d'honneur, disait-il plus tard en racontant cette conversation, que de se noircir le visage chaque soir, et de tendre son dos à toutes les bastonnades ! » Mais la pensée de Molière était bien différente. Il pensait à tant de familles, à tant d'ouvriers qui attendaient leur pain de la représentation du jour.

Le vendredi 17 février 1673, il était plus malade que de coutume. On donnait ce soir-là la quatrième représentation du *Malade imaginaire*. On voulut lui persuader de ne pas jouer. « C'est impossible, dit-il; il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre : que feront-ils si je ne joue pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument.... Mais, ajouta-t-il un instant après, qu'on soit prêt à quatre heures précises, car je ne pourrais pas répondre de moi si l'on jouait plus tard. » Il joua; mais il était à bout de ses forces. En prononçant le mot : *Juro*, dans la cérémonie, il lui prit une convulsion qu'il essaya de cacher sous un sourire. On le porta chez lui après la pièce. Il eut une quinte de toux qui effraya sa femme et Baron; ils coururent chercher le médecin et un vicaire de Saint-Eustache, qui arrivèrent trop tard. Molière avait près de lui deux sœurs quêteuses, qu'il avait retirées dans sa maison; il mourut entouré d'elles à dix heures du soir, une heure environ après avoir quitté le théâtre. Il était âgé de cinquante et un ans, un mois et deux ou trois jours.

On lui refusa d'abord la sépulture religieuse; il fallut que sa veuve allât se jeter aux pieds du roi. L'archevêque se rendit enfin à condition que l'enterrement aurait lieu la nuit, et sans pompe. Ses amis vinrent en foule faire un cortège d'honneur à ce cercueil pros crit, et verser des larmes sur

.... Ce peu de terre, obtenu par prière.

La populace accourut aussi, on ne sut dans quelle intention. La

veuve lui jeta de l'argent par la fenêtre. L'hiver suivant, par un froid rigoureux, elle fit allumer un bûcher sur l'humble pierre du cimetière Saint-Joseph qui couvrait la cendre de son mari....

La Fontaine fit l'épithaphe suivante :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit,
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence
Térence et Plaute et Molière sont morts.

LA

JALOUSIE DU BARBOUILLÉ.

COMÉDIE¹.

PERSONNAGES.

LE BARBOUILLÉ, mari d'Angélique.
LE DOCTEUR.
ANGÉLIQUE, fille de Gorgibus.
VALÈRE, amant d'Angélique.
CATHAU, suivante d'Angélique.
GORGIBUS, père d'Angélique.
VILLEBREQUIN.
LA VALLÉE.

SCÈNE I. — LE BARBOUILLÉ, seul.

Il faut avouer que je suis le plus malheureux de tous les hommes ! J'ai une femme qui me fait enrager : au lieu de me donner du soulagement, et de faire les choses à mon souhait, elle me fait donner au diable vingt fois le jour ; au lieu de se tenir à la maison, elle aime la promenade, la bonne chère, et fréquente je ne sais quelle sorte de gens. Ah ! pauvre Barbouillé, que tu es misérable ! Il faut pourtant la punir. Si tu la tuois.... l'intention ne vaut rien, car tu serois pendu. Si tu la faisois mettre en prison.... la carogne en sortiroit avec son passe-partout. Que diable faire donc ? Mais voilà monsieur le docteur qui passe par ici, il faut que je lui demande un bon conseil sur ce que je dois faire.

1. Molière, dans sa jeunesse, avait composé des farces dont les titres seuls étoient connus. Ces farces, au nombre de cinq, sont *le Docteur amoureux*, *les trois Docteurs rivaux*, *le Maître d'École*, *le Médecin volant*, et *la Jalousie du Barbouillé*. Molière a lui-même supprimé les trois premières. Nous publions *le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé*, qu'on ne trouve que dans les éditions les plus récentes et les plus complètes.

MOLIÈRE I

SCÈNE II. — LE DOCTEUR, LE BARBOUILLÉ.

LE BARBOUILLÉ. — Je m'en allois vous chercher pour vous faire une prière sur une chose qui m'est d'importance.

LE DOCTEUR. — Il faut que tu sois bien mal appris, bien lourd, et bien mal morigéné, mon ami, puisque tu m'abordes sans ôter ton chapeau, sans observer *rationem loci, temporis et personæ*. Quoi! débiter par un discours mal digéré, au lieu de dire : *Salve, vel salvus sis, doctor doctorum eruditissime!* Hé! pour qui me prends-tu, mon ami?

LE BARBOUILLÉ. — Ma foi, excusez-moi, c'est que j'avois l'esprit en écharpe, et je ne songeois pas à ce que je faisois; mais je sais bien que vous êtes galant homme.

LE DOCTEUR. — Sais-tu bien d'où vient le mot galant homme?

LE BARBOUILLÉ. — Qu'il vienne de Villejuif ou d'Aubervilliers, je ne m'en soucie guère.

LE DOCTEUR. — Sache que le mot galant homme vient d'élégant; prenant le *g* et l'*a* de la dernière syllabe, cela fait *ga*, et puis prenant *l*, ajoutant un *a* et les deux dernières lettres, cela fait *galant*, et puis ajoutant *homme*, cela fait *galant homme*. Mais, encore, pour qui me prends-tu?

LE BARBOUILLÉ. — Je vous prends pour un docteur. Or ça, parlons un peu de l'affaire que je vous veux proposer; il faut que vous sachiez....

LE DOCTEUR. — Sache auparavant que je ne suis pas seulement une fois docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix fois docteur. 1° Parce que, comme l'unité est la base, le fondement et le premier de tous les nombres; aussi, moi, je suis le premier de tous les docteurs, le docteur des doctes. 2° Parce qu'il y a deux facultés nécessaires pour la parfaite connoissance de toutes choses, le sens et l'entendement; et, comme je suis tout sens et tout entendement, je suis deux fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — D'accord. C'est que....

LE DOCTEUR. — 3° Parce que le nombre trois est celui de la perfection, selon Aristote; et, comme je suis parfait, et que toutes mes productions le sont aussi, je suis trois fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — Hé bien, monsieur le docteur....

LE DOCTEUR. — 4° Parce que la philosophie a quatre parties, la logique, la morale, la physique et la métaphysique; et comme je les possède toutes quatre, et que je suis parfaitement versé en icelles, je suis quatre fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — Que diable, je n'en doute pas. Écoutez-moi donc.

LE DOCTEUR. — 5° Parce qu'il y a cinq universaux, le genre, l'es-

pèce, la différence, le propre et l'accident, sans la connoissance desquels il est impossible de faire aucun bon raisonnement; et, comme je m'en sers avec avantage, et que j'en connois l'utilité, je suis cinq fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — Il faut que j'aie bonne patience.

LE DOCTEUR. — 6° Parce que le nombre six est le nombre du travail; et, comme je travaille incessamment pour ma gloire, je suis six fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — Ho! parle tant que tu voudras.

LE DOCTEUR. — 7° Parce que le nombre de sept est le nombre de la félicité; et, comme je possède une parfaite connoissance de tout ce qui peut rendre heureux, et que je le suis en effet par mes talens, je me sens obligé de dire de moi-même : *O ter quaterque beatus!* 8° Parce que le nombre de huit est le nombre de la justice à cause de l'égalité qui se rencontre en lui, et que la justice et la prudence avec lesquelles je mesure et pèse toutes mes actions me rendent huit fois docteur. 9° Parce qu'il y a neuf Muses, et que je suis également chéri d'elles. 10° Parce que, comme on ne peut passer le nombre de dix sans faire une répétition des autres nombres, et qu'il est le nombre universel; aussi, quand on m'a trouvé, on a trouvé le docteur universel; je contiens en moi tous les autres docteurs. Ainsi, tu vois par des raisons plausibles, vraies, démonstratives et convaincantes, que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — Que diable est ceci? je croyois trouver un homme bien savant, qui me donneroit un bon conseil, et je trouve un ramoneur de cheminées, qui, au lieu de me parler, s'amuse à jouer à la mourre. Une, deux, trois, quatre; ha, ha, ha! Oh bien! ce n'est pas cela; c'est que je vous prie de m'écouter, et croyez que je ne suis pas un homme à vous faire perdre vos peines, et que, si vous me satisfaites sur ce que je veux de vous, je vous donnerai ce que vous voudrez; de l'argent, si vous en voulez.

LE DOCTEUR. — Héhé de l'argent?

LE BARBOUILLÉ. — Oui, de l'argent, et toute autre chose que vous pourriez demander.

LE DOCTEUR, *troussant sa robe derrière son cul*. — Tu me prends donc pour un homme à qui l'argent fait tout faire, pour un homme attaché à l'intérêt, pour une âme mercenaire? Sache, mon ami, que, quand tu me donnerois une bourse pleine de pistoles, et que cette bourse seroit dans une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffre admirable, ce coffre dans un cabinet curieux, ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux, ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île

dans une province opulente, cette province dans une monarchie florissante, cette monarchie dans tout le monde; et que tout le monde où seroit cette monarchie florissante, où seroit cette province opulente, où seroit cette île fertile, où seroit cette ville célèbre. où seroit cette citadelle incomparable, où seroit ce château pompeux, où seroit cet appartement agréable, où seroit ce cabinet curieux, où seroit ce coffre admirable, où seroit cet étui précieux, où seroit cette riche boîte dans laquelle seroit enfermée la bourse pleine de pistoles, que je me soucierois aussi peu de ton argent et de toi que de cela.

(*Il s'en va.*)

LE BARBOUILLÉ. — Ma foi, je m'y suis mépris : à cause qu'il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui falloit parler d'argent; mais puisqu'il n'en veut point, il n'y a rien de plus aisé que de le contenter : je m'en vais courir après lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE III. — ANGÉLIQUE, VALÈRE, CATHAU.

ANGÉLIQUE. — Monsieur, je vous assure que vous m'obligerez beaucoup de me tenir quelquefois compagnie; mon mari est si mal bâti, si débauché, si ivrogne, que ce m'est un supplice d'être avec lui, et je vous laisse à penser quelle satisfaction on peut avoir d'un rustre comme lui.

VALÈRE. — Mademoiselle, vous me faites trop d'honneur de me vouloir souffrir. Je vous promets de contribuer de tout mon pouvoir à votre divertissement; et, puisque vous me témoignez que ma compagnie ne vous est point désagréable, je vous ferai connoître par mes empressemens combien j'ai de joie de la bonne nouvelle que vous m'apprenez.

CATHAU. — Ah! changez de discours, voyez porte-guignon qui arrive.

SCÈNE IV. — LE BARBOUILLÉ, VALÈRE, ANGÉLIQUE, CATHAU.

VALÈRE. — Mademoiselle, je suis au désespoir de vous apporter de si méchantes nouvelles; mais aussi bien les auriez-vous apprises de quelque autre; et, puisque votre frère est fort malade....

ANGÉLIQUE. — Monsieur, ne m'en dites pas davantage; je suis votre servante, et vous rends grâces de la peine que vous avez prise.

LE BARBOUILLÉ. — Ma foi, sans aller chez le notaire, voilà le certificat de mon cocuage. Ha! ha! madame la carogne, je vous trouve avec un homme, après toutes les défenses que je vous ai faites, et vous me voulez envoyer de Gemini en Capricorne!

ANGÉLIQUE. — Hé bien! faut-il gronder pour cela? Ce monsieur

vient de m'apprendre que mon frère est bien malade : où est le sujet de querelle ?

CATHAU. — Ah ! le voilà venu ; je m'étonnois bien si nous aurions longtemps du repos.

LE BARBOUILLÉ. — Vous vous gâtez, par ma foi, toutes deux, mesdames les carognes ; toi, Cathau, tu corromps ma femme ; depuis que tu la sers, elle ne vaut pas la moitié de ce qu'elle valoit.

CATHAU. — Vraiment oui, vous nous la baillez bonne.

ANGÉLIQUE. — Laisse là cet ivrogne ; ne vois-tu pas qu'il est si sot qu'il ne sait ce qu'il dit ?

SCÈNE V. — GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE,
CATHAU, LE BARBOUILLÉ.

GORGIBUS. — Ne voilà pas encore mon maudit gendre qui querelle ma fille !

VILLEBREQUIN. — Il faut savoir ce que c'est.

GORGIBUS. — Hé quoi ! toujours se quereller ! vous n'aurez pas la paix dans votre ménage ?

LE BARBOUILLÉ. — Cette coquine-là m'appelle ivrogne. (*A Angélique.*) Tiens, je suis bien tenté de te bailler une quinte major, en présence de tes parens.

GORGIBUS. — Au diable l'escarcelle, si vous l'aviez fait.

ANGÉLIQUE. — Mais aussi c'est lui qui commence toujours à....

CATHAU. — Que maudite soit l'heure où vous avez choisi ce grigou !

VILLEBREQUIN. — Allons, taisez-vous ; la paix.

SCÈNE VI. — GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE,
CATHAU, LE BARBOUILLÉ, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR. — Qu'est ceci ? quel désordre ! quelle querelle ! quel grabuge ! quel vacarme ! quel bruit ! quel différend ! quelle combustion ! Qu'y a-t-il ? messieurs, qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? Ça, ça, voyons s'il n'y a pas moyen de vous mettre d'accord ; que je sois votre pacificateur, que j'apporte l'union chez vous.

GORGIBUS. — C'est mon gendre et ma fille qui ont eu bruit ensemble.

LE DOCTEUR. — Et qu'est-ce que c'est ? voyons, dites-moi un peu la cause de leur différend.

GORGIBUS. — Monsieur....

LE DOCTEUR. — Mais en peu de paroles.

GORGIBUS. — Oui-da : mettez donc votre bonnet.

LE DOCTEUR. — Savez-vous d'où vient le mot bonnet ?

GORGIBUS. — Nenni.

LE DOCTEUR. — Cela vient de *bonum est*, bon est, voilà qui est bon, parcequ'il garantit des catarrhes et fluxions.

GORGIBUS. — Ma foi, je ne savais pas cela.

LE DOCTEUR. — Dites donc vite cette querelle.

GORGIBUS. — Voici ce qui est arrivé.

LE DOCTEUR. — Je ne crois pas que vous soyez homme à me tenir longtemps, puisque je vous en prie. J'ai quelques affaires pressantes qui m'appellent à la ville; mais, pour remettre la paix dans votre famille, je veux bien m'arrêter un moment.

GORGIBUS. — J'aurai fait en un moment.

LE DOCTEUR. — Soyez donc bref.

GORGIBUS. — Voilà qui est fait incontinent.

LE DOCTEUR. — Il faut avouer, monsieur Gorgibus, que c'est une belle qualité que de dire les choses en peu de paroles, et que les grands parleurs, au lieu de se faire écouter, se rendent le plus souvent si importuns, qu'on ne les entend point; *virtutem primam esse puta compescere linguam*. Oui, la plus belle qualité d'un honnête homme, c'est de parler peu.

GORGIBUS. — Vous saurez donc....

LE DOCTEUR. — Socrate recommandoit trois choses fort soigneusement à ses disciples : la retenue dans les actions, la sobriété dans le manger, et de dire les choses en peu de paroles. Commencez donc, monsieur Gorgibus.

GORGIBUS. — C'est ce que je veux faire.

LE DOCTEUR. — En peu de mots, sans façon, sans vous amuser à beaucoup de discours, tranchez-moi d'un apophthegme, vite, vite, monsieur Gorgibus, dépêchons, évitez la prolixité.

GORGIBUS. — Laissez-moi donc parler.

LE DOCTEUR. — Monsieur Gorgibus, touchez là, vous parlez trop; il faut que quelque autre me dise la cause de leur querelle.

VILLEBREQUIN. — Monsieur le docteur, vous saurez que....

LE DOCTEUR. — Vous êtes un ignorant, un indocte, un homme ignare de toutes les bonnes disciplines, un âne en bon français. Hé quoi! vous commencez la narration sans avoir fait un mot d'exorde! Il faut que quelque autre me conte le désordre. Mademoiselle, contez-moi un peu le détail de ce vacarme.

ANGÉLIQUE. — Voyez-vous bien là mon gros coquin, mon sac à vin de mari?

LE DOCTEUR. — Doucement, s'il vous plaît : parlez avec respect de votre époux, quand vous êtes devant la moustache d'un docteur comme moi.

ANGÉLIQUE. — Ah vraiment oui, docteur! Je me moque bien de vous et de votre doctrine, et je suis docteur quand je veux.

LE DOCTEUR. — Tu es docteur quand tu veux? Ouais! Je pense que tu es un plaisant docteur. Tu as la mine de suivre fort ton ca-

price : des parties d'oraison, tu n'aimes que la conjonction; des genres, que le masculin; des déclinaisons, le génitif; de la syntaxe, *mobile cum fixo*; et enfin de la quantité, tu n'aimes que le dactyle, *quia constat ex una longa et duabus brevibus*. Venez ça, vous, dites-moi un peu quelle est la cause, le sujet de votre combustion.

LE BARBOUILLÉ. — Monsieur le docteur....

LE DOCTEUR. — Voilà qui est bien commencé; monsieur le docteur, ce mot a quelque chose de doux à l'oreille, quelque chose plein d'emphase; monsieur le docteur!

LE BARBOUILLÉ. — A la mienne volonté....

LE DOCTEUR. — Voilà qui est bien.... à la mienne volonté! La volonté présuppose le souhait, le souhait présuppose des moyens pour arriver à ses fins, et la fin présuppose un objet; voilà qui est bien.... à la mienne volonté!

LE BARBOUILLÉ. — J'enrage.

LE DOCTEUR. — Otez-moi ce mot, j'enrage; voilà un terme bas et populaire.

LE BARBOUILLÉ. — Hé! monsieur le docteur, écoutez-moi, de grâce.

LE DOCTEUR. — *Audi, quæso*, aurait dit Cicéron.

LE BARBOUILLÉ. — Oh! ma foi, si se rompt, si se casse, ou si se brise, je ne m'en mets guère en peine; mais tu m'écouteras, ou je te vais casser ton museau doctoral; et que diable donc est ceci?

(*Le Barbouillé, Angélique, Gorgibus, Cathau, Villebrequin voulant dire la cause de la querelle, et le Docteur disant que la paix est une belle chose, parlent tous à la fois. Au milieu de tout ce bruit, le Barbouillé attache le Docteur par le pied, et le fait tomber; le Docteur se doit laisser tomber sur la dos : le Barbouillé l'entraîne par la corde qu'il lui a attachée au pied, et, pendant qu'il l'entraîne, le Docteur doit toujours parler, et compter par ses doigts toutes ses raisons, comme s'il n'étoit point à terre.*)

(*Le Barbouillé et le Docteur disparaissent.*)

GORGIBUS. — Allons, ma fille, retirez-vous chez vous, et vivez bien avec votre mari.

VILLEBREQUIN. — Adieu, serviteur et bonsoir.

(*Villebrequin, Gorgibus et Angélique s'en vont.*)

SCÈNE VII. — VALÈRE, LA VALLÉE.

VALÈRE. — Monsieur, je vous suis obligé du soin que vous avez pris, et je vous promets de me rendre dans une heure à l'assignation que vous me donnez.

LA VALLÉE. — Cela ne peut se différer; et si vous tardez d'un quart d'heure, le bal sera fini dans un moment : vous n'aurez pas le bien d'y voir celle que vous aimez, si vous n'y venez tout présentement.

VALÈRE. — Allons donc ensemble de ce pas. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VIII. — ANGÉLIQUE, *seule*.

Cependant que mon mari n'y est pas, je vais faire un tour à un bal que donne une de mes voisines. Je serai revenue auparavant lui, car il est quelque part au cabaret; il ne s'apercevra pas que je suis sortie. Ce maroufle-là me laisse toute seule à la maison, comme si j'étois son chien.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE IX. — LE BARBOUILLÉ, *seul*.

Je savais bien que j'aurais raison de ce diable de docteur et de sa fichue doctrine. Au diable l'ignorant! j'ai bien envoyé toute sa science par terre. Il faut pourtant que j'aie un peu voir si notre bonne ménagère m'aura fait à souper.

(*Il sort.*)

SCÈNE X. — ANGÉLIQUE, *seule*.

Que je suis malheureuse! j'ai resté trop tard, l'assemblée est finie : je suis arrivée justement comme tout le monde sortoit; mais il n'importe, ce sera pour une autre fois. Je m'en vais cependant au logis comme si de rien n'étoit. Ouais! la porte est fermée; Cathau, Cathau!

SCÈNE XI. — LE BARBOUILLÉ à la fenêtre, ANGÉLIQUE.

LE BARBOUILLÉ. — Cathau, Cathau! Eh bien! qu'a-t-elle fait, Cathau? et d'où venez-vous, madame la carogne, à l'heure qu'il est, et par le temps qu'il fait?

ANGÉLIQUE. — D'où je viens? ouvre-moi seulement, et je te le dirai après.

LE BARBOUILLÉ. — Oui, ah! ma foi, tu peux aller coucher là d'où tu viens, ou, si tu l'aimes mieux, dans la rue; je n'ouvre point à une coureuse comme toi. Comment, diable! être toute seule à l'heure qu'il est! Je ne sais si c'est imagination, mais mon front m'en paroît plus rude de moitié.

ANGÉLIQUE. — Hé bien! pour être toute seule, qu'en veux-tu dire? Tu me querelles quand je suis en compagnie : comment donc faut-il faire?

LE BARBOUILLÉ. — Il faut être retirée à la maison, donner ordre au souper, avoir soin du ménage, des enfans; mais, sans tant de discours inutiles, adieu, bonsoir, va-t'en au diable, et me laisse en repos.

ANGÉLIQUE. — Tu ne veux pas m'ouvrir?

LE BARBOUILLÉ. — Non, je n'ouvrirai pas.

ANGÉLIQUE. — Hé! mon pauvre petit mari, je t'en prie, ouvre-moi, mon cher petit cœur.

LE BARBOUILLÉ. — Ah! crocodile! ah! serpent dangereux! tu me caresses pour me trahir.

ANGÉLIQUE. — Ouvre, ouvre donc.

LE BARBOUILLÉ. — Adieu, *vade retro, Satanas!*

ANGÉLIQUE. — Quoi! tu ne m'ouvriras pas?

LE BARBOUILLÉ. — Non.

ANGÉLIQUE. — Et tu n'as point de pitié de la femme qui t'aime tant?

LE BARBOUILLÉ. — Non, je suis inflexible; tu m'as offensé, je suis vindicatif comme tous les diables, c'est-à-dire bien fort, je suis inexorable.

ANGÉLIQUE. — Sais-tu bien que si tu me pousses à bout, et que tu me mettes en colère, je ferai quelque chose dont tu te repentiras?

LE BARBOUILLÉ. — Et que feras-tu, bonne chienne?

ANGÉLIQUE. — Tiens, si tu ne m'ouvres, je m'en vais me tuer devant la porte; mes parens, qui sans doute viendront ici auparavant de se coucher, pour savoir si nous sommes bien ensemble, me trouveront morte, et tu seras pendu.

LE BARBOUILLÉ. — Ah, ah, ah, ah, la bonne bête! et qui y perdra le plus de nous deux? Va, va, tu n'es pas si sotte que de faire ce coup-là.

ANGÉLIQUE. — Tu ne le crois donc pas? Tiens, tiens, voilà mon couteau tout prêt; si tu ne m'ouvres, je m'en vais tout à cette heure m'en donner dans le cœur.

LE BARBOUILLÉ. — Prends garde, voilà qui est bien pointu.

ANGÉLIQUE. — Tu ne veux donc pas m'ouvrir?

LE BARBOUILLÉ. — Je t'ai déjà dit vingt fois que je n'ouvrirai point; tue-toi, crève, va-t'en au diable, je ne m'en soucie pas.

ANGÉLIQUE, *faisant semblant de se frapper*. — Adieu donc.... Ay! je suis morte.

LE BARBOUILLÉ. — Seroit-elle bien assez sotte pour avoir fait ce coup-là? il faut que je descende avec la chandelle pour aller voir.

ANGÉLIQUE. — Il faut que je t'attrape. Si je peux entrer dans la maison subtilement cependant que tu me chercheras, chacun aura bien son tour.

LE BARBOUILLÉ. — Hé bien! ne savois-je pas bien qu'elle n'étoit pas si sotte? Elle est morte, et elle court comme le cheval de Pacolet. Ma foi, elle m'avoit fait peur tout de bon. Elle a bien fait de gagner au pied; car si je l'eusse trouvée en vie, après m'avoir fait cette frayeur-là, je lui aurois apostrophé cinq ou six clystères de coups de pied dans le cul, pour lui apprendre à faire la bête. Je m'en vais me coucher cependant. Oh! oh! je pense que le vent a fermé la porte. Hé! Cathau, Cathau, ouvre-moi.

ANGÉLIQUE. — Cathau, Cathau! Hé bien! qu'a-t-elle fait, Cathau?

et d'où venez-vous, monsieur l'ivrogne? Ah! vraiment, va, mes parens, qui vont venir dans un moment, sauront tes vérités. Sac à vin, infâme, tu ne bouges du cabaret, et tu laisses une pauvre femme avec des petits enfans, sans savoir s'ils ont besoin de quelque chose, à croquer le marmot tout le long du jour.

LE BARBOUILLE. — Ouvrez vite, diablesse que tu es, ou je te casserai la tête.

SCÈNE XII. — GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE,
LE BARBOUILLE.

GORGIBUS. — Qu'est ceci? toujours de la dispute, de la querelle et de la dissension!

VILLEBREQUIN. — Hé quoi! vous ne serez jamais d'accord?

ANGÉLIQUE. — Mais voyez un peu, le voilà qui est seul, et revient, à l'heure qu'il est, faire un vacarme horrible; il me menace.

GORGIBUS. — Mais aussi ce n'est pas là l'heure de revenir. Ne devriez-vous pas, comme un bon père de famille, vous retirer de bonne heure, et bien vivre avec votre femme?

LE BARBOUILLE. — Je me donne au diable si j'ai sorti de la maison : demandez plutôt à ces messieurs qui sont là-bas dans le parterre; c'est elle qui ne fait que de revenir. Ah! que l'innocence est opprimée!

VILLEBREQUIN. — Ça, ça; allons, accordez-vous; demandez-lui pardon.

LE BARBOUILLE. — Moi, pardon! j'aimerais mieux que le diable l'eût emportée. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

GORGIBUS. — Allons, ma fille, embrassez votre mari, et soyez bons amis.

SCÈNE XIII. — LE DOCTEUR à la fenêtre, en bonnet de nuit et en camisole; LE BARBOUILLE, VILLEBREQUIN, GORGIBUS, ANGÉLIQUE.

LE DOCTEUR. — Hé quoi! toujours du bruit, du désordre, de la dissension, des querelles, des débats, des différends, des combustions, des altercations éternelles? Qu'est-ce? qu'y a-t-il donc? On ne sauroit avoir du repos.

VILLEBREQUIN. — Ça n'est rien, monsieur le docteur, tout le monde est d'accord.

LE DOCTEUR. — A propos d'accord, voulez-vous que je vous lise un chapitre d'Aristote, où il prouve que toutes les parties de l'univers ne subsistent que par l'accord qui est entre elles?

VILLEBREQUIN. — Cela est-il bien long?

LE DOCTEUR. — Non, cela n'est pas long; cela contient environ soixante ou quatre-vingts pages.

VILLEBREQUIN. — Adieu, bonsoir, nous vous remercions.

GORGIBUS. — Il n'en est pas besoin.

LE DOCTEUR. — Vous ne le voulez pas ?

GORGIBUS. — Non.

LE DOCTEUR. — Adieu donc, puisque ainsi est; bonsoir : *latine*,
bona nox.

VILLEBREQUIN. — Allons-nous-en souper ensemble, nous autres.

FIN DE LA JALOUSIE DU BARBOUILLE.

LE MÉDECIN VOLANT.

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

GORGIBUS, père de Lucile.
LUCILE, fille de Gorgibus.
VALÈRE, amant de Lucile.
SABINE, cousine de Lucile.
SGANARELLE, valet de Valère.
GROS-RENE, valet de Gorgibus.
UN AVOCAT.

SCÈNE I. — VALÈRE, SABINE.

VALÈRE. — Hé bien ! Sabine, quel conseil me donnes-tu ?

SABINE. — Vraiment, il y a bien des nouvelles. Mon oncle veut résolûment que ma cousine épouse Villebrequin, et les affaires sont tellement avancées, que je crois qu'ils eussent été mariés dès aujourd'hui, si vous n'étiez aimé ; mais, comme ma cousine m'a confié le secret de l'amour qu'elle vous porte, et que nous nous sommes vues à l'extrémité par l'avarice de mon vilain oncle, nous nous sommes avisées d'une bonne invention pour différer le mariage. C'est que ma cousine, dès l'heure que je vous parle, contrefait la malade ; et le bon vieillard, qui est assez crédule, m'envoie querir un médecin. Si vous en pouviez envoyer quelqu'un qui fût de vos bons amis, et qui fût de notre intelligence, il conseilleroit à la malade de prendre l'air à la campagne. Le bon homme ne manquera pas de faire loger ma cousine à ce pavillon qui est au bout de notre jardin, et, par ce moyen, vous pourriez l'entretenir à l'insu de notre vieillard, l'épouser, et le laisser pester tout son soûl avec Villebrequin.

VALÈRE. — Mais le moyen de trouver si tôt un médecin à ma poste, et qui voudût tant hasarder pour mon service ! Je te le dis franchement, je n'en connois pas un.

SABINE. — Je songe à une chose ; si vous faisiez habiller votre

valet en médecin : il n'y a rien de si facile à duper que le bon homme.

VALÈRE. — C'est un lourdaud qui gâtera tout ; mais il faut s'en servir, faute d'autre. Adieu, je le vais chercher. Où diable trouver ce maroufle à présent ? mais le voici tout à propos.

SCÈNE II. — VALÈRE, SGANARELLE.

VALÈRE. — Ah ! mon pauvre Sganarelle, que j'ai de joie de te voir ! J'ai besoin de toi dans une affaire de conséquence ; mais, comme je ne sais pas ce que tu sais faire....

SGANARELLE. — Ce que je sais faire, monsieur ? employez-moi seulement en vos affaires de conséquence, ou pour quelque chose d'importance : par exemple, envoyez-moi voir quelle heure il est à une horloge, voir combien le beurre vaut au marché, abreuver un cheval, c'est alors que vous connôtrez ce que je sais faire.

VALÈRE. — Ce n'est pas cela ; c'est qu'il faut que tu contrefasses le médecin.

SGANARELLE. — Moi, médecin, monsieur ! Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira ; mais, pour faire le médecin, je suis assez votre serviteur pour n'en rien faire du tout ; et par quel bout m'y prendre, bon Dieu ? Ma foi, monsieur, vous vous moquez de moi.

VALÈRE. — Si tu veux entreprendre cela, va, je te donnerai dix pistoles.

SGANARELLE. — Ah ! pour dix pistoles, je ne dis pas que je ne sois médecin ; car, voyez-vous bien, monsieur, je n'ai pas l'esprit tant, tant subtil, pour vous dire la vérité. Mais, quand je serai médecin, où irai-je ?

VALÈRE. — Chez le bon homme Gorgibus, voir sa fille qui est malade ; mais tu es un lourdaud qui, au lieu de bien faire, pourrais bien....

SGANARELLE. — Hé ! mon Dieu, monsieur, ne soyez point en peine, je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville. On dit un proverbe, d'ordinaire : Après la mort le médecin ; mais vous verrez que, si je m'en mêle, on dira : Après le médecin, gare la mort ! Mais, néanmoins, quand je songe, cela est bien difficile de faire le médecin ; et si je ne fais rien qui vaille ?

VALÈRE. — Il n'y a rien de si facile en cette rencontre ; Gorgibus est un homme simple, grossier, qui se laissera étourdir de ton discours, pourvu que tu parles d'Hippocrate et de Galien, et que tu sois un peu effronté.

SGANARELLE. — C'est-à-dire qu'il lui faudra parler philosophie, mathématique Laissez-moi faire ; s'il est un homme facile comme

vous le dites, je vous réponds de tout ; venez seulement me faire avoir un habit de médecin, et m'instruire de ce qu'il me faut faire, et me donner mes licences, qui sont les dix pistoles promises.

(Valère et Sganarelle s'en vont.)

SCÈNE III. — GORGIBUS, GROS-RENÉ.

GORGIBUS. — Allez vite chercher un médecin, car ma fille est bien malade, et dépêchez-vous

GROS-RENÉ. — Que diable aussi ! pourquoi vouloir donner votre fille à un vieillard ? Croyez-vous que ce ne soit pas le désir qu'elle a d'avoir un jeune homme qui la travaille ? Voyez-vous la connexité qu'il y a, etc. (*galimatias*).

GORGIBUS. — Va-t'en vite ; je vois bien que cette maladie-là reculera bien les noces.

GROS-RENÉ. — Et c'est ce qui me fait enrager ; je croyais refaire mon ventre d'une bonne carrelure, et m'en voilà sevré. Je m'en vais chercher un médecin pour moi, aussi bien que pour votre fille ; je suis désespéré.

(Il sort.)

SCÈNE IV. — SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE.

SABINE. — Je vous trouve à propos, mon oncle, pour vous apprendre une bonne nouvelle. Je vous amène le plus habile médecin du monde, un homme qui vient des pays étrangers, qui sait les plus beaux secrets, et qui sans doute guérira ma cousine. On me l'a indiqué par bonheur, et je vous l'amène. Il est si savant, que je voudrois de bon cœur être malade, afin qu'il me guérît.

GORGIBUS. — Où est-il donc ?

SABINE. — Le voilà qui me suit ; tenez, le voilà.

GORGIBUS. — Très-humble serviteur à monsieur le médecin. Je vous envoie querir pour voir ma fille qui est malade ; je mets toute mon espérance en vous.

SGANARELLE. — Hippocrate dit, et Galien, par vives raisons, persuade qu'une personne ne se porte pas bien quand elle est malade. Vous avez raison de mettre votre espérance en moi, car je suis le plus grand, le plus habile, le plus docte médecin qui soit dans la Faculté végétale, sensitive et minérale.

GORGIBUS. — J'en suis fort ravi.

SGANARELLE. — Ne vous imaginez pas que je sois un médecin ordinaire, un médecin du commun. Tous les autres médecins ne sont, à mon égard, que des avortons de médecins. J'ai des talens particuliers, j'ai des secrets. Salamalec, salamalec. Rodrigue, as-tu du cœur ? *signor, si ; signor, no. Per omnia secula seculorum.* Mais encore voyons un peu.

SABINE. — Eh ! ce n'est pas lui qui est malade, c'est sa fille.

SGANARELLE. — Il n'importe ; le sang du père et de la fille ne sont qu'une seule et même chose ; et par l'altération de celui du père, je puis connoître la maladie de la fille. Monsieur Gorgibus, y auroit-il moyen de voir de l'urine de l'égotante ?

GORGIBUS. — Oui-da ; Sabine, vite allez querir de l'urine de ma fille. (*Sabine sort.*) Monsieur le médecin, j'ai grand'peur qu'elle ne meure.

SGANARELLE. — Ah ! qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle s'amuse à se laisser mourir sans l'ordonnance de la médecine. (*Sabine rentre.*) Voilà de l'urine qui marque grande chaleur, grande inflammation dans les intestins ; elle n'est pas tant mauvaise pour-tant.

GORGIBUS. — Eh quoi ! monsieur, vous l'avez ?

SGANARELLE. — Ne vous étonnez pas de cela : les médecins, d'ordinaire, se contentent de la regarder ; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'avale, parce qu'avec le goût je discerne bien mieux la cause et les suites de la maladie ; mais, à vous dire la vérité, il y en avoit trop peu pour avoir un bon jugement ; qu'on la fasse encore pisser.

SABINE *sort et revient*. — J'ai bien eu de la peine à la faire pisser.

SGANARELLE. — Que cela ! voilà bien de quoi ! Faites-la pisser copieusement, copieusement. Si toutes les malades pissent de la sorte, je veux être médecin toute ma vie.

SABINE *sort et revient*. — Voilà tout ce qu'on peut avoir ; elle ne peut pas pisser davantage.

SGANARELLE. — Quoi ! monsieur Gorgibus, votre fille ne pisse que des gouttes ? voilà une pauvre pisseuse que votre fille ; je vois bien qu'il faut que je lui ordonne une potion pissatrice. N'y auroit-il pas moyen de voir la malade ?

SABINE. — Elle est levée ; si vous voulez, je la ferai venir.

SCÈNE V. — SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE, LUCILE.

SGANARELLE. — Hé bien ! mademoiselle, vous êtes malade ?

LUCILE. — Oui, monsieur.

SGANARELLE. — Tant pis, c'est une marque que vous ne vous portez pas bien. Sentez-vous de grandes douleurs à la tête, aux reins ?

LUCILE. — Oui, monsieur.

SGANARELLE. — C'est fort bien fait. Oui, ce grand médecin, au chapitre qu'il a fait de la nature des animaux, dit.... cent belles choses ; et, comme les humeurs qui ont de la connexité ont beaucoup de rapport ; car, par exemple, comme la mélancolie est ennemie de la jote, et que la bile qui se répand par le corps nous fait devenir jaunes, et qu'il n'est rien plus contraire à la santé que

la maladie, nous pouvons dire, avec ce grand homme, que votre fille est fort malade. Il faut que je vous fasse une ordonnance.

GORGIBUS. — Vite une table, du papier, de l'encre.

SGANARELLE. — Y a-t-il quelqu'un qui sache écrire ?

GORGIBUS. — Est-ce que vous ne le savez point ?

SGANARELLE. — Ah ! je ne m'en souvenois pas ; j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oublie la moitié.... Je crois qu'il seroit nécessaire que votre fille prit un peu l'air, qu'elle se divertît à la campagne.

GORGIBUS. — Nous avons un fort beau jardin, et quelques chambres qui y répondent ; si vous le trouvez à propos, je l'y ferai loger.

SGANARELLE. — Allons visiter les lieux. (Ils sortent.)

SCÈNE VI. — L'AVOCAT, seul.

J'ai ouï dire que la fille de monsieur Gorgibus étoit malade ; il faut que je m'informe de sa santé, et que je lui offre mes services comme ami de toute sa famille. Holà, holà ! monsieur Gorgibus y est-il ?

SCÈNE VII. — GORGIBUS, L'AVOCAT.

L'AVOCAT. — Ayant appris la maladie de mademoiselle votre fille, je suis venu vous témoigner la part que j'y prends, et vous faire offre de tout ce qui dépend de moi.

GORGIBUS. — J'étois là dedans avec le plus savant homme !

L'AVOCAT. — N'y auroit-il pas moyen de l'entretenir un moment ?

SCÈNE VIII. — GORGIBUS, L'AVOCAT, SGANARELLE.

GORGIBUS. — Monsieur, voilà un fort habile homme de mes amis, qui souhaiteroit de vous parler, et vous entretenir.

SGANARELLE. — Je n'ai pas le loisir, monsieur Gorgibus ; il faut aller à mes malades. Je ne prendrai pas la droite avec vous, monsieur.

L'AVOCAT. — Monsieur, après ce que m'a dit monsieur Gorgibus de votre mérite et de votre savoir, j'ai eu la plus grande passion du monde d'avoir l'honneur de votre connoissance, et j'ai pris la liberté de vous saluer à ce dessein ; je crois que vous ne le trouverez pas mauvais. Il faut avouer que ceux qui excellent en quelque science sont dignes de grande louange, et particulièrement ceux qui font profession de la médecine, tant à cause de son utilité, que parce qu'elle contient en elle plusieurs autres sciences ; ce qui rend sa parfaite connoissance fort difficile : et c'est fort à propos qu'Hippocrate dit dans son premier aphorisme : *Vita brevis, ars vero longa*,

occasio autem præcepti, experimentum, judicium periculosum, difficile.

SGANARELLE à Gorgibus. — *Ficile tantinapota baril cambustibus.*

L'AVOCAT. — Vous n'êtes pas de ces médecins qui ne s'appliquent qu'à la médecine qu'on appelle rationnelle ou dogmatique, et je crois que vous l'exercez tous les jours avec beaucoup de succès, *experientia magistra rerum*. Les premiers hommes qui firent profession de la médecine furent tellement estimés d'avoir cette belle science, qu'on les mit au nombre des dieux pour les belles cures qu'ils faisoient tous les jours. Ce n'est pas qu'on doive mépriser un médecin qui n'auroit pas rendu la santé à son malade, puisqu'elle ne dépend pas absolument de ses remèdes, ni de son savoir; *interdum docti plus valet arte malum*. Monsieur, j'ai peur de vous être importun : je prends congé de vous, dans l'espérance que j'ai qu'à la première vue j'aurai l'honneur de converser avec vous avec plus de loisir. Vos heures vous sont précieuses, etc. (*L'avocat sort.*)

GORGIBUS. — Que vous semble de cet homme-là ?

SGANARELLE. — Il sait quelque petite chose. S'il fût demeuré tant soit peu davantage, je l'allois mettre sur une matière sublime et relevée. Cependant je prends congé de vous. (*Gorgibus lui donne de l'argent.*) Hé ! que voulez-vous faire ?

GORGIBUS. — Je sais bien ce que je vous dois.

SGANARELLE. — Vous moquez-vous, monsieur Gorgibus ? Je n'en prendrai pas, je ne suis pas un homme mercenaire. (*Il prend l'argent.*) Votre très-humble serviteur.

(*Sganarelle sort et Gorgibus rentre dans sa maison.*)

SCÈNE IX. — VALÈRE, seul.

Je ne sais ce qu'aura fait Sganarelle : je n'ai point eu de ses nouvelles, et je suis fort en peine où je le pourrais rencontrer. (*Sganarelle revient en habit de valet.*) Mais bon, le voici. Hé bien ! Sganarelle, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai pas vu ?

SCÈNE X. — VALÈRE, SGANARELLE.

SGANARELLE. — Merveille sur merveille ; j'ai si bien fait, que Gorgibus me prend pour un habile médecin. Je me suis introduit chez lui ; je lui ai conseillé de faire prendre l'air à sa fille, laquelle est à présent dans un appartement qui est au bout de leur jardin, tellement qu'elle est fort éloignée du vieillard, et que vous pourrez l'aller voir commodément.

VALÈRE. — Ah ! que tu me donnes de joie ! Sans perdre de temps, je la vais trouver de ce pas. (*Il sort.*)

SGANARELLE. — Il faut avouer que ce bon homme de Gorgibus est

un vrai lourdaud de se laisser tromper de la sorte. (*Apercevant Gorgibus.*) Ah! ma foi, tout est perdu; c'est à ce coup que voilà la médecine renversée; mais il faut que je le trompe.

SCÈNE XI. — SGANARELLE, GORGIBUS.

GORGIBUS. — Bonjour, monsieur.

SGANARELLE. — Monsieur, votre serviteur; vous voyez un pauvre garçon au désespoir : ne connoissez-vous pas un médecin qui est arrivé depuis peu en cette ville, qui fait des cures admirables?

GORGIBUS. — Oui, je le connois; il vient de sortir de chez moi.

SGANARELLE. — Je suis son frère, monsieur : nous sommes jumeaux; et comme nous nous ressemblons fort, on nous prend quelquefois l'un pour l'autre.

GORGIBUS. — Je me donne au diable si je n'y ai été trompé. Et comment vous nommez-vous?

SGANARELLE. — Narcisse, monsieur, pour vous rendre service. Il faut que vous sachiez qu'étant dans son cabinet j'ai répandu deux fioles d'essence qui étoient sur le bord de sa table; aussitôt il s'est mis dans une colère si étrange contre moi, qu'il m'a mis hors du logis; il ne me veut plus jamais voir, tellement que je suis un pauvre garçon à présent, sans appui, sans support, sans aucune connoissance.

GORGIBUS. — Allez, je ferai votre paix; je suis de ses amis, et je vous promets de vous remettre avec lui; je lui parlerai d'abord que je le verrai.

SGANARELLE. — Je vous serai bien obligé, monsieur Gorgibus.

(*Sganarelle sort et rentre aussitôt avec sa robe de médecin.*)

SCÈNE XII. — SGANARELLE, GORGIBUS.

SGANARELLE. — Il faut avouer que quand ces malades ne veulent pas suivre l'avis du médecin, et qu'ils s'abandonnent à la débauche....

GORGIBUS. — Monsieur le médecin, très-humble serviteur. Je vous demande une grâce.

SGANARELLE. — Qu'y a-t-il, monsieur? est-il question de vous rendre service?

GORGIBUS. — Monsieur, je viens de rencontrer monsieur votre frère qui est tout à fait fâché de....

SGANARELLE. — C'est un coquin, monsieur Gorgibus.

GORGIBUS. — Je vous réponds qu'il est tellement contrit de vous avoir mis en colère....

SGANARELLE. — C'est un ivrogne, monsieur Gorgibus.

GORGIBUS. — Eh! monsieur, voulez-vous désespérer ce pauvre garçon?

SGANARELLE. — Qu'on ne m'en parle plus ; mais voyez l'impudence de ce coquin-là , de vous aller trouver pour faire son accord ; je vous prie de ne m'en pas parler.

GORGIBUS. — Au nom de Dieu, monsieur le médecin, faites cela pour l'amour de moi. Si je suis capable de vous obliger en autre chose, je le ferai de bon cœur. Je m'y suis engagé, et....

SGANARELLE. — Vous m'en priez avec tant d'instance.... Quoique j'eusse fait serment de ne lui pardonner jamais ; allez, touchez là, je lui pardonne. Je vous assure que je me fais grande violence, et qu'il faut que j'aie bien de la complaisance pour vous. Adieu, monsieur Gorgibus.

(Gorgibus rentre dans sa maison et Sganarelle s'en va.)

SCÈNE XIII. — VALÈRE, SGANARELLE.

VALÈRE. — Il faut que j'avoue que je n'eusse jamais cru que Sganarelle se fût si bien acquitté de son devoir. *(Sganarelle rentre avec ses habits de valet.)* Ah ! mon pauvre garçon, que je t'ai d'obligation ! que j'ai de joie ! et que....

SGANARELLE. — Ma foi, vous parlez fort à votre aise, Gorgibus m'a rencontré ; et, sans une invention que j'ai trouvée, toute la mèche était découverte. *(Apercevant Gorgibus.)* Mais fuyez-vous-en, le voici. *(Valère sort.)*

SCÈNE XIV. — GORGIBUS, SGANARELLE.

GORGIBUS. — Je vous cherchois partout pour vous dire que j'ai parlé à votre frère ; il m'a assuré qu'il vous pardonnoit ; mais, pour en être plus assuré, je veux qu'il vous embrasse en ma présence ; entrez dans mon logis, et je l'irai chercher.

SGANARELLE. — Eh ! monsieur Gorgibus, je ne crois pas que vous le trouviez à présent ; et puis je ne resterai pas chez vous : je crains trop de sa colère.

GORGIBUS. — Ah ! vous y demeurerez, car je vous enfermerai. Je m'en vais à présent chercher votre frère ; ne craignez rien, je vous réponds qu'il n'est plus fâché. *(Gorgibus sort.)*

SGANARELLE, de la fenêtre. — Ma foi, me voilà attrapé ce coup-là ; il n'y a plus moyen de m'en échapper. Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton, ou que par quelque ordonnance plus forte que toutes celles des médecins, on ne m'applique tout au moins un cautère royal sur les épaules. Mes affaires vont mal : mais pourquoi se désespérer ? puisque j'ai tant fait, poussons la fourbe jusqu'au bout. Qui, qui, il en faut encore sortir, et faire voir que Sganarelle est le roi des fourbes. *(Sganarelle saute par la fenêtre et s'en va.)*

SCÈNE XV. — GROS-RENÉ, GORGIBUS, SGANARELLE.

GROS-RENÉ. — Ah ! ma foi, voilà qui est drôle ! comme diable on saute ici par les fenêtres ! Il faut que je demeure ici, et que je voie à quoi tout cela aboutira.

GORGIBUS. — Je ne saurois trouver ce médecin ; je ne sais où diable il s'est caché. (*Apercevant Sganarelle qui revient en habit de médecin.*) Mais le voici. Monsieur, ce n'est pas assez d'avoir pardonné à votre frère ; je vous prie, pour ma satisfaction, de l'embrasser : il est chez moi, et je vous cherchois partout pour vous prier de faire cet accord en ma présence.

SGANARELLE. — Vous vous moquez, monsieur Gorgibus ; n'est-ce pas assez que je lui pardonne ? je ne le veux jamais voir.

GORGIBUS. — Mais, monsieur, pour l'amour de moi.

SGANARELLE. — Je ne vous saurois rien refuser : dites-lui qu'il descende.

(*Pendant que Gorgibus entre dans la maison par la porte, Sganarelle y rentre par la fenêtre.*)

GORGIBUS, à la fenêtre. — Voilà votre frère qui vous attend là-bas : il m'a promis qu'il fera tout ce que vous voudrez.

SGANARELLE, à la fenêtre. — Monsieur Gorgibus, je vous prie de le faire venir ici ; je vous conjure que ce soit en particulier que je lui demande pardon, parce que sans doute il me feroit cent hontes, cent opprobres devant tout le monde.

(*Gorgibus sort de sa maison par la porte et Sganarelle par la fenêtre.*)

GORGIBUS. — Oui-da, je m'en vais lui dire.... Monsieur, il dit qu'il est honteux, et qu'il vous prie d'entrer, afin qu'il vous demande pardon en particulier. Voilà la clef, vous pouvez entrer ; je vous supplie de ne me pas refuser, et de me donner ce contentement.

SGANARELLE. — Il n'y a rien que je ne fasse pour votre satisfaction : vous allez entendre de quelle manière je le vais traiter. (*À la fenêtre.*) Ah ! te voilà, coquin. — Monsieur mon frère, je vous demande pardon, je vous promets qu'il n'y a pas de ma faute. — Pilier de débauche, coquin, va, je t'apprendrai à venir avoir la hardiesse d'importuner monsieur Gorgibus, de lui rompre la tête de tes sottises. — Monsieur mon frère.... — Tais-toi, te dis-je. — Je ne vous désoblig.... — Tais-toi, coquin.

GROS-RENÉ. — Que diable pensez-vous qui soit chez vous à présent ?

GORGIBUS. — C'est le médecin et Narcisse son frère ; ils avoient quelque différend, et ils font leur accord.

GROS-RENÉ. — Le diable emporte ! ils ne sont qu'un.

SGANARELLE, à la fenêtre. — Ivrogne que tu es, je t'apprendrai à vivre. Comme il baisse la vue ! il voit bien qu'il a failli, le pendard. Ah ! l'hypocrite, comme il fait le bon apôtre !

GROS-RENÉ. — Monsieur, dites-lui un peu par plaisir qu'il fasse mettre son frère à la fenêtre.

GORGIBUS. — Oui-da.... Monsieur le médecin, je vous prie de faire paroître votre frère à la fenêtre.

SGANARELLE, *de la fenêtre*. — Il est indigne de la vue des gens d'honneur, et puis je ne le saurois souffrir auprès de moi.

GORGIBUS. — Monsieur, ne me refusez pas cette grâce, après toutes celles que vous m'avez faites.

SGANARELLE, *de la fenêtre*. — En vérité, monsieur Gorgibus, vous avez un tel pouvoir sur moi, que je ne vous puis rien refuser. Montre-toi, coquin. (*Après avoir disparu un moment, il se remontre en habit de valet.*) Monsieur Gorgibus, je suis votre obligé. (*Il disparoît encore, et reparoît aussitôt en habit de médecin.*) Hé bien! avez-vous vu cette image de la débauche?

GROS-RENÉ. — Ma foi, ils ne sont qu'un; et, pour vous le prouver, dites-lui un peu que vous les voulez voir ensemble.

GORGIBUS. — Mais faites-moi la grâce de le faire paroître avec vous, et de l'embrasser devant moi à la fenêtre.

SGANARELLE, *de la fenêtre*. — C'est une chose que je refuserois à tout autre qu'à vous; mais, pour vous montrer que je veux tout faire pour l'amour de vous, je m'y résous, quoique avec peine, et veux auparavant qu'il vous demande pardon de toutes les peines qu'il vous a données. — Oui, monsieur Gorgibus, je vous demande pardon de vous avoir tant importuné, et vous promets, mon frère, en présence de monsieur Gorgibus que voilà, de faire si bien désormais, que vous n'aurez plus lieu de vous plaindre, vous priant de ne plus songer à ce qui s'est passé.

(*Il embrasse son chapeau et sa fraise, qu'il a mis au bout de son coude.*)

GORGIBUS. — Hé bien! ne les voilà pas tous deux?

GROS-RENÉ. — Ah! par ma foi, il est sorcier.

SGANARELLE, *sortant de la maison, en médecin*. — Monsieur, voilà la clef de votre maison que je vous rends; je n'ai pas voulu que ce coquin soit descendu avec moi, parce qu'il me fait honte: je ne voudrois pas qu'on le vît en ma compagnie, dans la ville où je suis en quelque réputation. Vous irez le faire sortir quand bon vous semblera. Je vous donne le bon jour, et suis votre serviteur, etc. (*Il feint de s'en aller et après avoir mis bas sa robe, rentre dans la maison par la fenêtre.*)

GORGIBUS. — Il faut que j'aille délivrer ce pauvre garçon; en vérité, s'il lui a pardonné, ce n'a pas été sans le bien maltraiter. (*Il entre dans sa maison, et en sort avec Sganarelle en habit de valet.*)

SGANARELLE. — Monsieur, je vous remercie de la peine que vous avez prise, et de la bonté que vous avez eue, je vous en serai obligé toute ma vie.

GROS-RENÉ. — Où pensez-vous que soit à présent le médecin?

GORGIBUS. — Il s'en est allé.

GROS-RENÉ, *qui a ramassé la robe de Sganarelle*. — Je le tiens sous mon bras. Voilà le coquin qui faisoit le médecin, et qui vous trompe. Cependant qu'il vous trompe et joue la farce chez vous, Valère et votre fille sont ensemble, qui s'en vont à tous les diables.

GORGIBUS. — Oh! que je suis malheureux! mais tu seras pendu, fourbe, coquin!

SGANARELLE. — Monsieur, qu'allez-vous faire de me pendre? Écoutez un mot, s'il vous plaît; il est vrai que c'est par mon invention que mon maître est avec votre fille; mais, en le servant, je ne vous ai point désobligé : c'est un parti sortable pour elle, tant pour la naissance que pour les biens. Croyez-moi, ne faites point un vâcarme qui tourneroit à votre confusion, et envoyez à tous les diables ce coquin-là avec Villebrequin. Mais voici nos amans.

SCÈNE XVI. — VALÈRE, LUCILE, GORGIBUS, SGANARELLE.

VALÈRE. — Nous nous jetons à vos pieds.

GORGIBUS. — Je vous pardonne, et suis heureusement trompé par Sganarelle, ayant un si brave gendre. Allons tous faire noces, et boire à la santé de toute la compagnie.

FIN DU MÉDECIN VOLANT.

L'ÉTOURDI
OU
LES CONTRE-TEMPS.

COMÉDIE EN CINQ ACTES¹.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

LÉLIE, fils de Pandolfe.
CÉLIE, esclave de Trufaldin.
MASCARILLE, valet de Lélie².
HIPPOLYTE, fille d'Anselme.
ANSELME, père d'Hippolyte.
TRUFALDIN, vieillard.
PANDOLFE, père de Lélite.
LÉANDRE, fils de famille.
ANDRÈS, cru Égyptien.
ERGASTE, ami de Mascarille.
UN COURRIER.
DEUX TROUPES DE MASQUES.

LA GRANGE.
Mlle DE BRIE.
MOLIÈRE.
Mlle DU PARC.
LOUIS BÉJART.

BÉJART AÎNÉ.

La scène est à Messine.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — LÉLIE.

Hé bien ! Léandre, hé bien ! il faudra contester ;
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter ;

1. *L'Étourdi* fut joué d'abord à Lyon en 1653, ensuite à Béziers, devant le prince de Conti, pendant la tenue des états de Languedoc, enfin à Paris, le 3 décembre 1659, sur le théâtre du Petit-Bourbon. Il fut imprimé pour la première fois en 1663.

Cette comédie est imitée d'une pièce de Nicolas Barbieri, dit Beltrame, intitulée *l'Inavvertito*.

2. *Mascarille*, de *maschera*, masque. Aux premières représentations, Molière joua ce rôle sous le masque. On croit qu'il employa le premier le nom de Mascarille, et plus tard celui de Sganarelle.

Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle :
Préparez vos efforts, et vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

SCENE II. — LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! Mascarille !

MASCARILLE.

Quoi ?

LÉLIE.

Voici bien des affaires ;
J'ai dans ma passion toutes choses contraires :
Léandre aime Célie ; et, par un trait fatal,
Malgré mon changement, est toujours mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie !

LÉLIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LÉLIE.

Hé, oui, tant pis ; c'est là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me désespérer ;
Puisque j'ai ton secours, je me puis rassurer ;
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile ;
Qu'on te peut appeler le roi des serviteurs ;
Et qu'en toute la terre....

MASCARILLE.

Hé ! trêve de douceurs.

Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables ;
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups.

LÉLIE.

Ma foi ! tu me fais tort avec cette invective.
Mais enfin discourons un peu de ma captive :
Dis si les plus cruels et plus durs^{sentimens} sentimens
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmans.
Pour moi, dans ses discours, comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage ;
Et je crois que le ciel dedans un rang si bas
Cache son origine, et ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous êtes romanesque avecque vos chimères.
 Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?
 C'est, monsieur, votre père, au moins à ce qu'il dit ;
 Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit,
 Qu'il peste contre vous d'une belle manière,
 Quand vos déportemens lui blessent la visière ;
 Il est avec Anselme en parole pour vous
 Que de son Hippolyte on vous fera l'époux,
 S'imaginant que c'est dans le seul mariage
 Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage ;
 Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
 D'un objet inconnu vous recevez les lois,
 Que de ce fol amour la fatale puissance
 Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
 Dieu sait quelle tempête alors éclatera,
 Et de quels beaux sermons on vous régèlera.

LÉLIE.

Ah ! trêve, je vous prie, à votre rhétorique !

MASCARILLE.

Mais vous, trêve plutôt à votre politique !
 Elle n'est pas fort bonne, et vous devriez tâcher....

LÉLIE.

Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me sâcher,
 Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
 Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires ?

MASCARILLE.

(*A part.*)

(*Haut.*)

Il se met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
 N'étoit rien que pour rire et vous sonder l'esprit.
 D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure ?
 Et Mascarille est-il ennemi de nature ?
 Vous savez le contraire, et qu'il est très-certain
 Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
 Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de père :
 Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.
 Ma foi ! j'en suis d'avis, que ces penards chagrins
 Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
 Et, vertueux par force, espèrent par envie
 Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie.
 Vous savez mon talent, je m'offre à vous servir.

LÉLIE.

Ah ! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
 Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
 N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître :

Mais, Léandre, à l'instant, vient de me déclarer
 Qu'à me ravir Célie il se va préparer :
 C'est pourquoi dépêchons, et cherche dans ta tête
 Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.
 Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
 Pour frustrer un rival de ses prétentions.

MASCARILLE.

Laissez-moi quelque temps rêver à cette affaire.

(*A part.*)

Que pourrois-je inventer pour ce coup nécessaire ?

LÉLIE.

Eh bien ! le stratagème ?

MASCARILLE.

Ah ! comme vous courez !

Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.

J'ai trouvé votre fait : il faut.... Non, je m'abuse.

Mais si vous alliez....

LÉLIE.

Où ?

MASCARILLE.

C'est une foible ruse.

J'en songeois une....

LÉLIE.

Et quelle ?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.

Mais ne pourriez-vous pas ?...

LÉLIE.

Quoi ?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien

Parlez avec Anselme.

LÉLIE.

Et que lui puis-je dire ?

MASCARILLE.

Il est vrai, c'est tomber d'un mal dedans un pire.

Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LÉLIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

C'en est trop à la fin,

Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,

Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver

A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave.
De ces Égyptiens qui la mirent ici,
Trufaldin, qui la garde, est en quelque souci;
Et trouvant son argent qu'ils lui font trop attendre,
Je sais bien qu'il seroit très-ravi de la vendre :
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu;
Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu;
Et l'argent est le dieu que surtout il révère :
Mais le mal, c'est....

LÉLIE.

Quoi? c'est....

MASCARILLE.

Que monsieur votre père.

Est un autre vilain, qui ne vous laisse pas,
Comme vous voudriez bien, manier ses ducats;
Qu'il n'est point de ressort qui, pour votre ressource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse.
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour savoir là-dessus quel est son sentiment;
La fenêtre est ici.

LÉLIE.

Mais Trufaldin, pour elle,
Fait de nuit et de jour exacte sentinelle.
Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurons en repos.
O bonheur! la voilà qui paroît à propos.

SCÈNE III. — CÉLIE, LÉLIE, MASCARILLE

LÉLIE.

Ah! que le ciel m'oblige, en offrant à ma vue
Les célestes attraites dont vous êtes pourvue!
Et, quelque mal cuisant que m'aient causé vos yeux,
Que je prends de plaisir à les voir en ces lieux!

CÉLIE.

Mon cœur, qu'avec raison votre discours étonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne;
Et, si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.

LÉLIE.

Ah! leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure!

Je mets toute ma gloire à chérir ma blessure,
Et....

MASCARILLE.

Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut;
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.
Profitions mieux du temps, et sachons vite d'elle
Ce que....

TRUFALDIN, *dans sa maison.*

Célie!

MASCARILLE, *à Lélis.*

Eh bien!

LÉLIE.

O rencontre cruelle!
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler?

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous; je saurai lui parler.

SCÈNE IV. — TRUFALDIN, CÉLIE, LÉLIE, *retiré dans un coin,*
MASCARILLE.

TRUFALDIN, *à Célie.*

Que faites-vous dehors? et quel soin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à personne?

CÉLIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon;
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le seigneur Trufaldin?

CÉLIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monsieur, je suis tout vôtre, et ma joie est extrême
De pouvoir saluer en toute humilité
Un homme dont le nom est partout si vanté.

TRUFALDIN.

Très-humble serviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être;
Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talens qu'elle a pour savoir l'avenir,
Je voulois sur un point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi! te mêlerois-tu d'un peu de diablerie?

CÉLIE.

Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers
Languit pour un objet qui le tient dans ses fers;
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore,
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore :
Mais un dragon, veillant sur ce rare trésor,
N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor;
Et, ce qui plus le gêne et le rend misérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable;
Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

CÉLIE.

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour?

MASCARILLE.

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

CÉLIE.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du cœur, et, dans l'adversité,
Elle sait conserver une noble fierté;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître
Les secrets sentimens qu'en son cœur on fait naître :
Mais je les sais comme elle, et, d'un esprit plus doux,
Je vais en peu de mots vous les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique!

CÉLIE.

Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende pas de soupirer en vain;
Il a lieu d'espérer, et le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup; mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

CÉLIE.

C'est là tout le malheur.

MASCARILLE, à part, regardant Lélia.

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire!

CÉLIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LÉLIE, les joignant.

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter;

C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter,
Et je vous l'envoyois, ce serviteur fidèle,
Vous offrir mon service, et vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE.

La peste soit la bête!

TRUFALDIN.

Ho! ho! qui des deux croira?

Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé;
Ne le savez-vous pas?

TRUFALDIN.

Je sais ce que je sai.

J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.

(A Célie.)

Rentrez, et ne prenez jamais cette licence.

Et vous, filous fieffés, ou je me trompe fort,

Mettez, pour me jouer, vos flûtes mieux d'accord.

SCÈNE V. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'est bien fait. Je voudrois qu'encor, sans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon se montrer, et, comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di?

LÉLIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre.

Mais quoi! cette action ne me doit point surprendre :
Vous êtes si fertile en pareils contre-temps,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LÉLIE.

Ah! mon Dieu! pour un rien me voilà bien coupable!
Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE, seul.

Fort bien. A dire vrai, l'argent

Seroit dans notre affaire un sûr et fort agent;
Mais, ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCÈNE VI. — ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

Par mon chef, c'est un siècle étrange que le nôtre!
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien!
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
Sont comme les enfans, que l'on conçoit en joie,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans une bourse entre agréablement :
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre.
Baste! ce n'est pas peu que deux mille francs, dus
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus;
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE, *à part les quatre premiers vers.*

O Dieu! la belle proie

A tirer en volant! Chut, il faut que je voie

Si je pourrois un peu de près le caresser.

Je sais bien les discours dont il le faut bercer....

Je viens de voir, Anselme....

ANSELME,

Et qui?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente assassine?

MASCARILLE.

Pour vous elle est de flamme.

ANSELME.

Elle?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,

Que c'est grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content!

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrete se meure.

« Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,

Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,

Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs? »

ANSELME.

Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir célées?
 Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées!
 Mascarille, en effet, qu'en dis-tu? quoique vieux,
 J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui, vraiment, ce visage est encor fort mettable;
 S'il n'est pas des plus beaux, il est des-agréable.

ANSELME.

Si bien donc?...

MASCARILLE *veut prendre la bourse.*

Si bien donc qu'elle est sotte de vous,
 Ne vous regarde plus....

ANSELME.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;

Et vous veut....

ANSELME.

Et me veut?...

MASCARILLE.

Et vous veut, quoi qu'il tienne,

Prendre la bourse....

ANSELME.

La?

MASCARILLE *prend la bourse et la laisse tomber.*

La bouche avec la sienne.

ANSELME.

Ah! je t'entends. Viens çà : lorsque tu la verras,
 Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laissez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE, *d part.*

Que le ciel te conduise!

ANSELME, *revenant.*

Ah! vraiment, je faisais une étrange sottise,
 Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur.
 Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
 Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
 Sans du moindre présent récompenser ton zèle!
 Tiens, tu te souviendras....

MASCARILLE.

Ah! non pas, s'il vous plaît.

ANSELME.

Laisse-moi....

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis sans intérêt

ANSELME.

Je le sais; mais pourtant...

MASCARILLE.

Non, Anselme, vous dis-je;

Je suis homme d'honneur, cela me désoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Mascarille.

MASCARILLE, *à part*.

O longs discours!

ANSELME, *retenant*.

Je veux

Régaler par tes mains cet objet de mes vœux;
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laissez votre argent :

Sans vous mettre en souci, je ferai le présent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, si cela l'accommode.

ANSELME

Soit; donne-la pour moi : mais sur tout fais si bien
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

SCÈNE VII. — LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

LÉLIE, *ramassant la bourse*.

A qui la bourse?

ANSELME.

Ah! dieux! elle m'étoit tombée!

Et j'aurois après cru qu'on me l'eût dérobée!
Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble, et me rend mon argent
Je vais m'en décharger au logis tout à l'heure.

SCÈNE VIII. — LÉLIE, MASCARILLE

MASCARILLE.

C'est être officieux, et très-fort, ou je meure

LÉLIE.

Ma foi! sans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

MOIÈRE I

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, et payez aujourd'hui
D'un jugement très-rare et d'un bonheur extrême ;
Nous avancerons fort, continuons de même.

LÉLIE.

Qu'est-ce donc ? Qu'ai-je fait ?

MASCARILLE.

Le sot, en bon françois,
Puisque je puis le dire, et qu'enfin je le dois.
Il sait bien l'impuissance où son père le laisse ;
Qu'un rival qu'il doit craindre, étrangement nous presse ;
Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moi tout seul la honte et le danger....

LÉLIE.

Quoi ! c'étoit ?...

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive
Que j'attrapais l'argent dont votre soin nous prive.

LÉLIE.

S'il est ainsi, j'ai tort ¹ ; mais qui l'eût deviné ?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, être bien raffiné !

LÉLIE.

Tu me devois par signe avertir de l'affaire

MASCARILLE.

Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinens propos
Un autre après cela quitteroit tout peut-être ;
Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,
Dont tout présentement je veux voir les effets,
A la charge que si....

LÉLIE.

Non, je te le promets,
De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire

MASCARILLE.

Allez donc ; votre vue excite ma colère.

LÉLIE.

Mais surtout hâte-toi, de peur qu'en ce dessein

¹. *S'il est ainsi, j'ai tort.* Lélie dit qu'il a tort d'avoir empêché Mascarille de voler Anselme. La plus grande faute de Molière, dans cette pièce, est de vouloir nous intéresser pour un valet corrompu, et pour un maître sans délicatesse ni probité. Il blesse ainsi tout à la fois les règles de l'art et celles de la morale.

MASCARILLE.

Allez, encore un coup; j'y vais mettre la main.

(*Lélie sort.*)

Menons bien ce projet; la fourbe sera fine,

S'il faut qu'elle succède ainsi que j' imagine.

Allons voir.... Bon, voici mon homme justement.

SCÈNE IX. — PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

Mascarille.

MASCARILLE

Monsieur ?

PANDOLFE.

A parler franchement,

Je suis mal satisfait de mon fils

MASCARILLE.

De mon maître ?

Vous n'êtes pas le seul qui se plaint de l'être;

Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,

Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant assez d'intelligence

Ensemble.

MASCARILLE.

Moi, monsieur? Perdez cette croyance;

Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,

Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir.

A l'heure même encor nous avons eu querelle

Sur l'hymen d'Hippolyte, où je le vois rebelle,

Où, par l'indignité d'un refus criminel,

Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle ?

MASCARILLE.

Oui, querelle, et bien avant poussée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien; car j'avois la pensée

Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE.

Moi? Voyez ce que c'est que le monde aujourd'hui,

Et comme l'innocence est toujours opprimée!

Si mon intégrité vous étoit confirmée,

Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,

Vous me voudriez encor payer pour précepteur :

Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage

Que ce que je lui dis pour le faire être sage.
 Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je assez souvent,
 Cessez de vous laisser conduire au premier vent;
 Réglez-vous; regardez l'honnête homme de père
 Que vous avez du ciel, comme on le considère;
 Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
 Et, comme lui, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre?

MASCARILLE.

Répondre? Des chansons dont il me vient confondre.
 Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
 Il ne tienne de vous des semences d'honneur.
 Mais sa raison n'est pas maintenant la maîtresse.
 Si je pouvois parler avecque hardiesse,
 Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret qui m'importeroit fort
 S'il étoit découvert; mais à votre prudence
 Je le puis confier avec toute assurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sachez donc que vos vœux sont trahis
 Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé; mais l'action me touche
 De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je suis le secret confident....

PANDOLFE.

Vraiment je suis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant

A son devoir, sans bruit, désirez-vous le rendre?
 Il faut.... J'ai toujours peur qu'on nous vienne surprendre;
 Ce seroit fait de moi, s'il savoit ce discours.
 Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,
 Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,
 Et la faire passer en une autre contrée.
 Anselme a grand accès auprès de Trufaldin;
 Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin :
 Après, si vous voulez en mes mains la remettre

Je connois des marchands, et puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter;
Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,
A cet amour naissant il faut donner le change;
Et de plus, quand bien même il serait résolu
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'est très-bien raisonner; ce conseil me plaît fort....
Je vois Anselme; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste

MASCARILLE, seul.

Bon; allons avertir mon maître de ceci
Vive la fourberie et les fourbes aussi!

SCÈNE X. — HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Oui, traître, c'est ainsi que tu me rends service!
Je viens de tout entendre et voir ton artifice :
A moins que de cela, l'eussé-je soupçonné ?
Tu couches d'imposture¹, et tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, et j'avois lieu d'attendre
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre;
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse et tes soins sauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon père;
Et cependant ici tu fais tout le contraire!
Mais tu t'abuseras; je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pousses si bien;
Et je vais de ce pas....

MASCARILLE.

Ah! que vous êtes prompt!

La mouche tout d'un coup à la tête vous monte,
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, et je devrois, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisque ainsi l'on m'outrage.

1. Tu couches d'imposture; c'est-à-dire, tu es en fonds pour payer d'imposture. Cette expression n'est plus admise; elle vient du jeu. On disoit : Coucher de vingt pistoles, de trente pistoles.

HIPPOLYTE.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouir ?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr ?

MASCARILLE.

Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service ;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard ;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie,
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie ;
Et faire que, l'effet de cette invention
Dans le dernier excès portant sa passion,
Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi ! tout ce grand projet, qui m'a mise en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Mascarille ?

MASCARILLE.

Oui, pour vous.

Mais, puisqu'on reconnoît si mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices,
Et que, pour récompense, on s'en vient, de hauteur,
Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
Et, dès ce même pas, rompre mon entreprise

HIPPOLYTE, *l'arrêtant.*

Hé ! ne me traite pas si rigoureusement,
Et pardonne aux transports d'un premier mouvement.

MASCARILLE.

Non, non, laissez-moi faire ; il est en ma puissance
De détourner le coup qui si fort vous offense.
Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais ;
Oui, vous aurez mon maître, et je vous le promets.

HIPPOLYTE.

Hé ! mon pauvre garçon, que ta colère cesse.
J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse.

(Tirant sa bourse.)

Mais je veux réparer ma faute avec ceci.
Pourrois-tu te résoudre à me quitter ainsi ?

MASCARILLE.

Non, je ne le saurois, quelque effort que je fasse,
Mais votre promptitude est de mauvaise grâce.
Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur,
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE.

Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures :
Mais que ces deux lous guérissent tes blessures.

MASCARILLE.

Hé ! tout cela n'est rien. Je suis tendre à ces coups ;
Mais déjà je commence à perdre mon courroux.
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HIPPOLYTE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose,
Et crois-tu que l'effet de tes desseins bardis
Produise à mon amour le succès que tu dis ?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines ;
Et, quand ce stratagème à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HIPPOLYTE.

Crois qu'Hippolyte au moins ne sera pas ingrate

MASCARILLE.

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte

HIPPOLYTE.

Ton maître te fait signe, et veut parler à toi :
Je te quitte ; mais songe à bien agir pour moi.

SCÈNE XI. — LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE. #

Que diable fais-tu là ? Tu me promets merveille ;
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé,
Déjà tout mon bonheur eût été renversé.
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joie,
D'un regret éternel je devenois la proie ;
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
Anselme avoit l'esclave, et j'en étois frustré ;
Il l'emmenoit chez lui. Mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, et tant fait que, par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

MASCARILLE.

Et trois :

Quand nous serons à dix nous ferons une croix.
C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable !
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable ;
Entre mes propres mains on la devoit livrer ;
Et vos soins endiablés nous en viennent sevrer

Et puis pour votre amour je m'emploirois encore !
 J'aimerois mieux cent fois être grosse pécore,
 Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
 Et que monsieur Satan vous vint tordre le cou.

LÉLIE, *seul*.

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
 Et faire sur les pots décharger sa furie.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A vos désirs enfin il a fallu se rendre :
 Malgré tous mes sermens, je n'ai pu m'en défendre,
 Et pour vos intérêts, que je voulois laisser,
 En de nouveaux périls viens de m'embarrasser
 Je suis ainsi facile ; et si de Mascarille
 Madame la nature avoit fait une fille,
 Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.
 Toutefois n'allez pas, sur cette sûreté,
 Donner de vos revers au projet que je tente,
 Me faire une bétise, et rompre mon attente.
 Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,
 Pour en pouvoir tirer ce que nous désirons ;
 Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
 Adieu, vous dis, mes soins pour l'objet qui vous flatte

LÉLIE.

Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains rien :
 Tu verras seulement....

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien ;

J'ai commencé pour vous un hardi stratagème.
 Votre père fait voir une paresse extrême
 A rendre par sa mort tous vos désirs contens ;
 Je viens de le tuer (de parole, j'entends) :
 Je fais courir le bruit que d'une apoplexie
 Le bon homme surpris a quitté cette vie.
 Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
 J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas ;

On est venu lui dire, et par mon artifice,
Que les ouvriers qui sont après son édifice,
Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par hasard rencontre d'un trésor ;
Il a volé d'abord ; et comme à la campagne
Tout son monde à présent, hors nous deux, l'accompagne,
Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
Et produis un fantôme enseveli pour lui.
Enfin je vous ai dit à quoi je vous engage.
Jouez bien votre rôle ; et, pour mon personnage,
Si vous apercevez que j'y manque d'un mot,
Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

SCÈNE II. — LÉLIE, *seul*.

Son esprit, il est vrai, trouve une étrange voie
Pour adresser mes vœux au comble de leur joie ;
Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux ?
Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
Il en peut bien servir à la petite ruse
Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juste ciel ! qu'ils sont prompts ! Je les vois en parole.
Allons nous préparer à jouer notre rôle.

SCÈNE III. — ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

La nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME.

Être mort de la sorte !

MASCARILLE.

Il a, certes, grand tort
Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas seulement le temps d'être malade !

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir

ANSELME.

Et Lélia ?

MASCARILLE.

Il se bat, et ne peut rien souffrir ;
Il s'est fait en maints lieux contusion et bosse

4. *En parole.* En pourparler.

Et veut accompagner son papa dans la fosse :
 Enfin, pour achever, l'excès de son transport
 M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
 De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
 A faire un vilain coup ne me l'allât semondre¹.

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir ;
 Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
 Qui tôt ensevelit, bien souvent assassine ;
 Et tel est cru défunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut.
 Au reste, pour venir au discours de tantôt,
 Lélie, et l'action lui sera salutaire,
 D'un bel enterrement veut régaler son père,
 Et consoler un peu ce défunt de son sort,
 Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.
 Il hérite beaucoup ; mais, comme en ses affaires
 Il se trouve assez neuf et ne voit encor guères,
 Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers,
 Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
 Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance
 D'excuser de tantôt son trop de violence,
 De lui prêter au moins pour ce dernier devoir....

ANSELME.

Tu me l'as déjà dit, et je m'en vais le voir,

MASCARILLE, seul.

Jusques ici, du moins, tout va le mieux du monde.
 Tâchons à ce progrès que le reste réponde ;
 Et, de peur de trouver dans le port un écueil,
 Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

SCÈNE IV. — ANSELME, LÉLIE, MASCARILLE.

ANSELME.

Sortons ; je ne saurois qu'avec douleur très-forte,
 Le voir empaqueté de cette étrange sorte.
 Las ! en si peu de temps ! il vivoit ce matin !

MASCARILLE.

En peu de temps parfois on fait bien du chemin.

LÉLIE, pleurant.

Ah !

1. *Semondre*. Exciter, convier.

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie! enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire gare, elle abat les humains,
Et contre eux de tout temps a de mauvais desseins.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes les prières,
Ne perdrait pas un coup de ses dents meurtrières;
Tout le monde y passe.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si, malgré ces raisons, votre ennui persévère,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se modère.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME.

Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obsèques d'un père.

LÉLIE.

Ah! ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur.
Il ne peut, sans mourir, songer à ce malheur.

ANSELME.

Je sais que vous verrez aux papiers du bon homme,
Que je suis débiteur d'une plus grande somme;
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, et le ferai paroître.

LÉLIE, *s'en allant.*

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaisir que sent monsieur mon maltre!

ANSELME.

Mascarille, je crois qu'il seroit à propos
Qu'il me fît de sa main un reçu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Des événemens l'incertitude est grande.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las! en l'état qu'il est, comment vous contenter?
Donnez-lui le loisir de se désattrister;
Et, quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,
J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.
Adieu. Je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon saoul pleurer avecque lui
Ha!

ANSELME, *seul*.

Le monde est rempli de beaucoup de traverses;
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses;
Et jamais ici-bas....

SCÈNE V. — PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

Ah! bon Dieu! je frémi!

Pandolfe qui revient! Fût-il bien endormi!
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie!
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et véritablement
Je me serois passé de votre compliment.
Si votre âme est en peine et cherche des prières,
Las! je vous en promets, et ne m'effrayez guères!
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.

4. *Fût-il bien endormi!* Plût à Dieu qu'il fût, non-seulement mort, mais tranquille dans sa tombe! Ce mot et cette tournure ont vieilli

Disparaissez donc, je vous prie;
Et que le ciel, par sa bonté,
Comble de joie et de santé
Votre défunte seigneurie!

PANDOLFE, *riant*.

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las! pour un trépassé vous êtes bien gaillard!

PANDOLFE.

Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie?

ANSELME.

Hélas! vous êtes mort, et je viens de vous voir.

PANDOLFE.

Quoi! j'aurois trépassé sans m'en apercevoir?

ANSELME.

Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'âme une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin, dormez-vous? Êtes-vous éveillé?
Me connoissez-vous pas?

ANSELME.

vous êtes habillé

D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu! ne prenez point de vilaine figure;
J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture¹.

PANDOLFE.

En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me seroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaisir davantage :
Mais, avec cette mort, un trésor supposé
Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
Fomente dans mon âme un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'auroit-on joué pièce et fait supercherie?
Ah! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie!

1. J'ai prou de ma frayeur. J'ai assez de ma frayeur.

Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien lui.
 Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !
 De grâce, n'allez pas divulguer un tel conte ;
 On en feroit jouer quelque farce à ma honte :
 Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
 L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous ? Ah ! c'est donc l'encloure !
 Voilà le nœud secret de toute l'aventure !
 A votre dam. Pour moi, sans m'en mettre en souci,
 Je vais faire informer de cette affaire ici
 Contre ce Mascarille ; et si l'on peut le prendre,
 Quoi qu'il puisse coûter, je le veux faire pendre.

ANSELME, seul.

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
 Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien ?
 Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
 Et d'être encor si prompt à faire une sottise ;
 D'examiner si peu sur un premier rapport....
 Mais je vois....

SCÈNE VI. — LÉLIE, ANSELME.

LÉLIE, sans voir Anselme

Maintenant, avec ce passe-port,
 Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte ?

LÉLIE.

Que dites-vous ? Jamais elle ne quittera
 Un cœur qui chèrement toujours la nourrira.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise
 Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise ;
 Que parmi ces louis, quoiqu'ils semblent très-beaux,
 J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux ;
 Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
 De nos faux-monnoyeurs l'insupportable audace
 Pullule en cet État d'une telle façon,
 Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon.
 Mon Dieu ! qu'on feroit bien de les faire tous pendre !

LÉLIE.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre ;
 Mais je n'en ai point vu de faux, comme je croi

ANSELME.

Je les connoîtrai bien, montrez, montrez-les-moi.
Est-ce tout?

LÉLIE.

Oui.

ANSELME.

Tant mieux. Enfin je vous raccroche,
Mon argent bien-aimé; rentrez dedans ma poche;
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi, chétif beau-père?
Ma foi! je m'engendrois d'une belle manière,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret!
Allez, allez mourir de honte et de regret.

LÉLIE, seul.

Il faut dire, j'en tiens. Quelle surprise extrême!
D'où peut-il avoir su si tôt le stratagème?

SCÈNE VII. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi! vous étiez sorti? Je vous cherchois partout.
Hé bien! en sommes-nous enfin venus à bout?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave.
Çà, donnez-moi que j'aïlle acheter notre esclave;
Votre rival après sera bien étonné.

LÉLIE.

Ah! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné!
Pourrais-tu de mon sort deviner l'injustice?

MASCARILLE.

Quoi? Que seroit-ce?

LÉLIE.

Anselme, instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être?

LÉLIE.

Il est trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon?

LÉLIE.

Tout de bon; j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE.

Moi, monsieur? Quelque sot! La colère fait mal,

Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, soit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achète, ou qu'elle reste là,
Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.

LÉLIE.

Ah! n'aye point pour moi si grande indifférence,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence!
Sans ce dernier malheur, ne m'avoûras-tu pas
Que j'avois fait merveille, et qu'en ce feint trépas
J'éluois un chacun d'un deuil si vraisemblable,
Que les plus clairvoyans l'auroient cru véritable?

MASCARILLE.

Vous avez en effet sujet de vous louer.

LÉLIE.

Hé bien! je suis coupable, et je veux l'avouer;
Mais si jamais mon bien te fut considérable,
Répare ce malheur, et me sois secourable.

MASCARILLE.

Je vous baise les mains; je n'ai pas le loisir.

LÉLIE.

Mascarille, mon fils!

MASCARILLE

Point.

LÉLIE.

Fais-moi ce plaisir.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LÉLIE.

Si tu m'es inflexible,

'e m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit; il vous est loisible.

LÉLIE.

.e ne te puis fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE.

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE.

Oui.

LÉLIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LÉLIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

Non.

MASCARILLE.

LÉLIE.

Adieu. Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, monsieur Lélie.

LÉLIE.

Quoi!....

MASCARILLE.

Tuez-vous donc vite. Ah! que de longs devis!

LÉLIE.

Tu voudrais rien, ma foi, pour avoir mes habits,

Que je fisse le sot, et que je me tuasse.

MASCARILLE.

Savois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace;

Et, quoi que ces esprits jurent d'effectuer,

Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer?

SCÈNE VIII. — TRUFALDIN, LEANDRE, LÉLIE, MASCARILLE

(*Trufaldin parle bas à Léandre, dans le fond du théâtre.*)

LÉLIE.

Que vois-je? mon rival et Trufaldin ensemble!

Il achète Célie; ah! de frayeur je tremble!

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,

Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut

Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense

De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LÉLIE.

Que dois-je faire? dis; veuillez me conseiller.

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

Laisse-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il?

LÉLIE.

Que veux-tu que je fasse

Pour empêcher ce coup?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grâce.

Je jette encore un œil pitoyable sur vous.

Laissez-moi l'observer; par des moyens plus doux

Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.

(*Lélie sort.*)

TRUFALDIN, à Léandre.

Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.

(Trufaldin sort.)

MASCARILLE, d part, en s'en allant

Il faut que je l'attrape, et que de ses desseins
Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

LÉANDRE, seul.

Grâces au ciel ! voilà mon bonheur hors d'atteinte ;
J'ai su me l'assurer, et je n'ai plus de crainte.
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

SCÈNE IX. — LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE dit ces deux vers dans la maison, et entre sur
le théâtre.

Ah ! ah ! à l'aide ! au meurtre ! au secours ! on m'assomme !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! O traître ! ô bourreau d'homme !

LÉANDRE.

D'où procède cela ? Qu'est-ce ? que te fait-on ?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cents coups de bâton.

LÉANDRE.

Qui ?

MASCARILLE.

Lélie.

LÉANDRE.

Et pourquoi ?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle

Il me chasse, et me bat d'une façon cruelle

LÉANDRE.

Ah ! vraiment il a tort !

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,

Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.

Où, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde,
Que je suis un valet, mais fort nommé d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible aux épaules :
Je te le dis encor, je saurai m'en venger ;
Une esclave te plaît, tu voulois m'engager
À la mettre en tes mains, et je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enlève, ou le diable m'emporte

LÉANDRE.

Écoute, Mascarille, et quitte ce transport.
Tu m'as plu de tout temps, et je souhaitois fort
Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit et fidèle,
A mon service un jour pût attacher son zèle :
Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, monsieur, d'autant mieux que le destin propice
M'offre à me bien venger, en vous rendant service ;
Et que, dans mes efforts pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des châtimens :
De Célie, en un mot, par mon adresse extrême....

LÉANDRE.

Mon amour s'est rendu cet office lui-même.
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi ! Célie est à vous ?

LÉANDRE.

Tu la verrois paroître,
Si de mes actions j'étois tout à fait maître ;
Mais quoi ! mon père l'est : comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je sors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,
Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie .
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je songe auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens ;
A trouver promptement un endroit favorable
Où puisse être en secret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raison
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison ;
Là, vous pourrez la mettre avec toute assurance,
Et de cette action nul n'aura connoissance.

LÉANDRE.

Oui, ma foi, tu me fais un plaisir souhaité.
Tiens donc, et va pour moi prendre cette beauté
Dès que par Trufaldin ma bague sera vue,
Aussitôt en tes mains elle sera rendue.

Et dans cette maison tu me la conduiras,
Quand.... Mais chut, Hippolyte est ici sur nos pas.

SCÈNE X. — HIPPOLYTE, LÉANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle?

LÉANDRE.

Pour en pouvoir juger et répondre soudain,
Il faudroit la savoir.

HIPPOLYTE.

Donnez-moi donc la main,
Jusqu'au temple; en marchant, je pourrai vous l'apprendre

LÉANDRE, à Mascarille.

Va, va-t'en me servir sans davantage attendre.

SCÈNE XI. — MASCARILLE, seul

Oui, je te vais servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon?
Oh! que dans un moment, Lélie aura de joie!
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie!
Recevoir tout son bien d'où l'on attend le mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival!
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or.
Vivat Mascarillus fourbûm imperator!

SCÈNE XII. — TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Holà!

TRUFALDIN.

Que voulez-vous?

MASCARILLE.

Cette bague connue

Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'esclave; arrêtez un peu là.

SCÈNE XIII. — TRUFALDIN, UN COURRIER, MASCARILLE.

LE COURRIER, à Trufaldin.

Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme...

TRUFALDIN.

Et qui ?

LE COURRIER.

Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous ? Vous le voyez ici.

LE COURRIER.

Lui rendre seulement la lettre que voici.

TRUFALDIN lit.

*Le ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,
Vient de me faire ouïr, par un bruit assez doux,
Que ma fille, à quatre ans, par des voleurs ravie,
Sous le nom de Célie est esclave chez vous.*

*Si vous sâtes jamais ce que c'est qu'être père.
Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
Conservez-moi chez vous cette fille si chère,
Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.*

*Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
Et vous vais de vos soins récompenser si bien,
Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
Vous bénirez le jour où vous causez le mien.*

De Madrid.

DON PEDRO DE GUSMAN,
Marquis de Montalcame.

(Il continue.)

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit due,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, par mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.

(Au courrier.)

Un seul moment plus tard tous vos pas étoient vains,
J'allois mettre en l'instant cette fille en ses mains :
Mais suffit ; j'en aurai tout le soin qu'on désire.

(Le courrier sort.)

(A Mascarille.)

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire
Vous direz à celui qui vous a fait venir,
Que je ne lui saurois ma parole tenir,
Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage

Que vous lui faites....

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE, *seul*.

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le sort a bien donné la baie à mon espoir;
Et bien à la malheure est-il venu d'Espagne
Ce courrier que la foudre ou la grêle accompagne.
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de temps plus triste événement.

SCÈNE XIV. — LÉLIE, *riant*, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quel beau transport de joie à présent vous inspire?

LÉLIE.

Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Çà, rions donc bien fort, nous en avons sujet.

LÉLIE.

Ah! je ne serai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies :
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il est vrai, je suis prompt, et m'emporte parfois :
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Aussi bonne, en effet, que personne qui vive,
Et toi-même avoüras que ce que j'ai fait, part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LÉLIE.

Tantôt, l'esprit ému d'une frayeur bien vive
D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
Je songeais à trouver un remède à ce mal,
Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
J'ai conçu, digéré, produit un stratagème
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais, qu'est-ce?

LÉLIE.

Ah! s'il te plaît, donne-toi patience!

J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant su, par un heureux destin,
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie,
Est sa fille, autrefois par des voleurs ravie,
Il veut la venir prendre, et le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre des soins;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour elle
Par de si grands présens reconnoître son zèle,
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LÉLIE.

Écoute donc, voici bien le meilleur.

La lettre que je dis a donc été remise;
Mais, sais-tu bien comment? En saison si bien prise,
Que le porteur m'a dit que, sans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LÉLIE.

Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu cru capable?
Loue au moins mon adresse, et la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louer selon votre mérite,
Je manque d'éloquence, et ma force est petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand et rare effet d'une imaginative
Qui ne cède en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, et je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis savoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte prose,
Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
Tout ce que vous avez été durant vos jours;
C'est-à-dire un esprit chaussé tout à rebours,
Une raison malade et toujours en débauche,
Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,
Que sais-je? un.... cent fois plus encor que je ne di
C'est faire en abrégé votre panégyrique.

LÉLIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique?
Ai-je fait quelque chose? Éclaircis-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me suivez point.

LÉLIE.

Je te suivrai partout pour savoir ce mystère.

MASCARILLE.

Oui? Sus donc, préparez vos jambes à bien faire;

Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LÉLIE, *seul*.

Il m'échappe. O malheur qui ne se peut forcer!

Aux discours qu'il m'a faits que saurois-je comprendre,

Et quel mauvais office aurois-je pu me rendre?

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — MASCARILLE, *seul*.

Taisez-vous, ma bonté, cessez votre entretien,
 Vous êtes une sotte, et je n'en ferai rien.
 Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue;
 Relier tant de fois ce qu'un brovillon dénoue,
 C'est trop de patience; et je dois en sortir,
 Après de si beaux coups qu'il a su divertir.
 Mais aussi raisonnons un peu sans violence
 Si je suis maintenant ma juste impatience,
 On dira que je cède à la difficulté;
 Que je me trouve à bout de ma subtilité :
 Et que deviendra lors cette publique estime,
 Qui te vante partout pour un fourbe sublime,
 Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
 A ne t'être jamais vu court d'inventions?
 L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose!
 A tes nobles travaux ne fais aucune pause,
 Et quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
 Achève pour ta gloire et non pour l'obliger.
 Mais quoi! que feras-tu, que de l'eau toute claire?
 Traversé sans repos par ce démon contraire,
 Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,
 Et que c'est battre l'eau, de prétendre arrêter
 Ce torrent effréné, qui de tes artifices
 Renverse en un moment les plus beaux édifices.
 Hé bien! pour toute grâce, encore un coup du moins.

Au hasard du succès, sacrifions des soins;
Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,
J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par là nous pouvions perdre notre rival,
Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrai bien un succès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCÈNE II. — LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monsieur, j'ai perdu temps, votre homme se dédit.

LÉANDRE.

De la chose lui-même il m'a fait un récit;
Mais c'est bien plus : j'ai su que tout ce beau mystère,
D'un rapt d'Égyptiens, d'un grand seigneur pour père,
Qui doit partir d'Espagne, et venir en ces lieux,
N'est qu'un pur stratagème, un trait facétieux,
Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LÉANDRE.

Et pourtant Trufaldin

Est si bien imprimé de ce conte badin,
Mord si bien à l'appât de cette foible ruse,
Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

MASCARILLE.

C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LÉANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout à fait adorable;
Et je suis en suspens, si, pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foi rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser?

LÉANDRE

Je ne sais : mais enfin,

Si quelque obscurité se trouve en son destin,
Sa grâce et sa vertu sont de douces amorces,
Qui, pour tirer les cœurs, ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous ?

LÉANDRE.

Quoi ? que murmures-tu ?

Achève, explique-toi sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monsieur, votre visage en un moment s'altère,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

LÉANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, très-charitablement

Je vous veux retirer de votre aveuglement.

Cette fille....

LÉANDRE.

Poursuis.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine,

Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche après tout
A quiconque la sait prendre par le bon bout.
Elle fait la sucrée, et veut passer pour prude ;
Mais je puis en parler avecque certitude.
Vous savez que je suis quelque peu d'un métier
A me devoir connoître en un pareil gibier.

LÉANDRE.

Célie...

MASCARILLE

Oui, sa pudeur n'est que franche grimace
Qu'une ombre de vertu qui garde mal sa place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.

LÉANDRE.

Las ! que dis-tu ? Croirai-je un discours de la sorte !

MASCARILLE.

Monsieur, les volontés sont libres, que m'importe ?
Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein,
Prenez cette matoise et lui donnez la main ;
Toute la ville en corps reconnoitra ce zèle,
Et vous épouserez le bien public en elle.

LÉANDRE.

Quelle surprise étrange !

MASCARILLE, *à part.*

Il a pris l'hameçon.

Courage, s'il s'y peut enfermer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.

LÉANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine.

MASCARILLE.

Quoi ! vous pourriez....

LÉANDRE.

Va-t'en jusqu'à la poste, et voi.

Je ne sais quel paquet qui doit venir pour moi.

(Seul, après avoir rêvé.)

Qui ne s'y fût trompé ! Jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

SCÈNE III. — LÉLIE, LÉANDRE.

LÉLIE.

Du chagrin qui vous tient, quel peut être l'objet ?

LÉANDRE.

Moi ?

LÉLIE.

Vous-même.

LÉANDRE.

Pourtant je n'en ai point sujet.

LÉLIE.

Je vois bien ce que c'est, Célie en est la cause.

LÉANDRE.

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LÉLIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins ;
Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.

LÉANDRE.

Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,
Je me moquerois bien de toutes vos finesses.

LÉLIE.

Quelles finesses donc ?

LÉANDRE.

Mon Dieu ! nous savons tout.

LÉLIE.

Quoi ?

LÉANDRE.

Votre procédé de l'un à l'autre bout.

LÉLIE.

C'est de l'hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre.

LÉANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre ;
 Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien
 Où je serois fâché de vous disputer rien.
 J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,
 Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LÉLIE.

Tout beau, tout beau, Léandre !

LÉANDRE.

Ah ! que vous êtes bon !

Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon ;
 Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes.
 Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes ;
 Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LÉLIE.

Léandre, arrêtons là ce discours importun.
 Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle ;
 Mais, surtout, retenez cette atteinte mortelle.
 Sachez que je m'impute à trop de lâcheté
 D'entendre mal parler de ma divinité ;
 Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
 A souffrir votre amour, qu'un discours qui l'offense.

LÉANDRE.

Ce que j'avance ici, me vient de bonne part.

LÉLIE.

Quiconque vous l'a dit est un lâche, un pandard
 On ne peut imposer de tache à cette fille,
 Je connois bien son cœur.

LÉANDRE.

Mais enfin, Mascarille

D'un semblable procès est juge compétent ;
 C'est lui qui la condamne.

LÉLIE.

Oui !

LÉANDRE.

Lui-même

LÉLIE.

Il prétend

D'une fille d'honneur insolemment médire,
 Et que peut-être encor je n'en ferai que rire !
 Gage qu'il se dédit.

LÉANDRE.

Et moi gage que non

LÉLIE.

Parbleu, je le ferois mourir sous le bâton.

S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles.

LÉANDRE.

Moi, je lui couperois sur-le-champ les oreilles,
S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCÈNE IV. — LÉLIE, LÉANDRE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! bon, bon, le voilà. Venez çà, chien maudit

MASCARILLE

Quoi ?

LÉLIE.

Langue de serpent, fertile en impostures,
Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
Et lui calomnier la plus rare vertu
Qui puisse faire éclat sous un sort abattu ?

MASCARILLE, *bas à Lélie.*

Doucement, ce discours est de mon industrie.

LÉLIE.

Non, non, point de clin d'œil et point de raillerie;
Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit;
Fût-ce mon propre frère, il me la payeroit;
Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une plaie au plus tendre de l'âme.
Tous ces signes sont vains. Quels discours as-tu faits ?

MASCARILLE.

Mon Dieu ! ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LÉLIE.

Tu n'échapperas pas.

MASCARILLE

Ah !

LÉLIE.

Parle donc, confesse.

MASCARILLE, *bas à Lélie.*

Laissez-moi, je vous dis que c'est un tour d'adresse.

LÉLIE.

Dépêche, qu'as-tu dit ? Vide entre nous ce point.

MASCARILLE, *bas à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit : ne vous emportez point.

LÉLIE, *mettant l'épée à la main.*

Ah ! je vous ferai bien parler d'une autre sorte !

LÉANDRE, *l'arrêtant.*

Halte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE, *à part.*

Fut-il jamais au monde un esorit moins censé ?

LÉLIE.

Laissez-moi contenter mon courage offensé.

LÉANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

LÉLIE.

Quoi ! châtier mes gens n'est pas en ma puissance ?

LÉANDRE.

Comment, vos gens ?

MASCARILLE, *à part*.

Encore ! Il va tout découvrir.

LÉLIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,

Hé bien ! c'est mon valet.

LÉANDRE.

C'est maintenant le nôtre.

LÉLIE.

Le trait est admirable ! Et comment donc le vôtre ?

LÉANDRE.

Sans doute.

MASCARILLE, *bas à Lélia*.

Doucement.

LÉLIE.

Hem ! que veux-tu conter ?

MASCARILLE, *à part*.

Ah ! le double bourreau, qui me va tout gâter,

Et qui ne comprend rien, quelque signe qu'on donne !

LÉLIE.

Vous rêvez bien, Léandre, et me la baillez bonne.

Il n'est pas mon valet ?

LÉANDRE.

Pour quelque mal commis,

Hors de votre service il n'a pas été mis ?

LÉLIE.

Je ne sais ce que c'est.

LÉANDRE.

Et plein de violence,

Vous n'avez pas chargé son dos avec ouïrance ?

LÉLIE.

Point du tout. Moi, l'avoir chassé, roué de coups ?

Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

MASCARILLE, *à part*.

Pousse, pousse, bourreau ; tu fais bien tes affaires.

LÉANDRE, *à Mascarille*.

Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires !

MASCARILLE.

Il ne sait ce qu'il dit, sa mémoire....

LÉANDRE.

Non, non,
Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne;
Mais pour l'invention, va, je te le pardonne.
C'est bien assez pour moi qu'il m'ait désabusé,
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
Et que m'étant commis à ton zèle hypocrite,
A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeler un avis au lecteur.
Adieu, Lélie, adieu, très-humble serviteur.

SCÈNE V. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon, tout heur nous accompagne;
Mettons flamberge au vent et bravoure en campagne;
Faisons l'*Olübrus*, l'*occiseur d'innocens*.

LÉLIE.

Il t'avoit accusé de discours médisans
Contre....

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Lui laisser son erreur, qui vous rendoit service,
Et par qui son amour s'en étoit presque allé?
Non, il a l'esprit franc, et point dissimulé.
Enfin, chez son rival je m'ancre avec adresse,
Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtresse,
Il me la fait manquer avec de faux rapports.
Je veux de son rival alentir les transports,
Mon brave incontinent vient qui le désabuse;
J'ai beau lui faire signe, et montrer que c'est ruse:
Point d'affaire; il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout
Grand et sublime effort d'une imaginative
Qui ne le cède point à personne qui vive!
C'est une rare pièce, et digne, sur ma foi,
Qu'on en fasse présent au cabinet du roi.

LÉLIE.

Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes;
A moins d'être informé des choses que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la sorte

MASCARILLE.

Tant pis.

LÉLIE.

Au moins pour t'emporter à de justes dépits,
Fais-moi dans tes desseins entrer de quelque chose.
Mais que de leurs ressorts la porte me soit close,
C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert.

MASCARILLE.

Je crois que vous seriez un maître d'arme expert,
Vous savez à merveille, en toutes aventures,
Prendre les contre-temps et rompre les mesures¹.

LÉLIE.

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser.
Mon rival, en tout cas, ne me peut traverser,
Et pourvu que tes soins en qui je me repose....

MASCARILLE.

Laissons là ce discours, et parlons d'autre chose.
Je ne m'apaise pas, non, si facilement,
Je suis trop en colère. Il faut premièrement
Me rendre un bon office, et nous verrons ensuite
Si je dois de vos feux reprendre la conduite.

LÉLIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.
As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mes bras ?

MASCARILLE.

De quelle vision sa cervelle est frappée !
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toujours plus prompts à dégainer
Qu'à tirer un teston, s'il falloit le donner.

LÉLIE.

Que puis-je donc pour toi ?

MASCARILLE.

C'est que de votre père
Il faut absolument apaiser la colère.

LÉLIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui, mais non pas pour nous.

Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous ;
La vision le choque, et de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui sont de dures atteintes,
Qui, sur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste réflexion.
Le bon homme, tout vieux², chérit fort la lumière,

1. Prendre les contre-temps, rompre les mesures : termes d'escrime.

2. Tout vieux. Tout vieux qu'il est.

Et ne veut pas de jeu dessus cette matière ;
Il craint le pronostic, et, contre moi fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché.
J'ai peur, si le logis du roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dès le premier quart d'heure,
Que j'aye peine aussi d'en sortir par après.
Contre moi dès longtemps on a force décrets ;
Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LÉLIE.

Oui, nous le fléchirons :

Mais aussi tu promets....

MASCARILLE.

Ah ! mon Dieu ! nous verrons !

(Lélie sort.)

Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.
Cessons pour quelque temps le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre, pour nous nuire, est hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice....

SCÈNE VI. — ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Je te cherchois partout pour te rendre un service,
Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE.

Quoi donc ?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque ecoutant ?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous sommes amis autant qu'on le peut être :
Je sais bien tes desseins et l'amour de ton maître ;
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie ; et j'en suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, et qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant su qu'en ce temps, assez souvent le soir
Des femmes du quartier en masque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Oui ? Suffit ; il n'est pas au comble de sa joie,
Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie ;

MOLIÈRE ?

Et contre cet assaut je sais un coup fourré ,
 Par qui je veux qu'il soit de lui-même enfermé.
 Il ne sait pas les dons dont mon âme est pourvue.
 Adieu, nous boirons pinte à la première vue.

SCÈNE VII. — MASCARILLE, seul

Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
 Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,
 Et, par une surprise adroite et non commune,
 Sans courir le danger, en tenter la fortune.
 Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
 Léandre assurément ne nous bravera pas,
 Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,
 Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise ;
 Puisque, par son dessein déjà presque éventé,
 Le soupçon tombera toujours de son côté,
 Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
 De ce coup hasardeux ne craindrons pas les suites.
 C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
 Et tirer les marrons de la patte du chat.
 Allons donc nous masquer avec quelques bons frères ;
 Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guères.
 Je sais où gît le lièvre, et me puis, sans travail,
 Fournir en un moment d'hommes et d'attirail.
 Croyez que je mets bien mon adresse en usage :
 Si j'ai reçu du ciel les fourbes en partage,
 Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés
 Qui cachent les talens que Dieu leur a donnés.

SCÈNE VIII. — LÉLIE, ERGASTE

LÉLIE.

Il prétend l'enlever avec sa mascarade ?

ERGASTE.

Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade
 M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter,
 A Mascarille alors j'ai couru tout conter,
 Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
 Par une invention dessus le champ bâtie ;
 Et, comme je vous ai rencontré par hasard,
 J'ai cru que je devois de tout vous faire part.

LÉLIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle :
 Va, je reconnoîtrai ce service fidèle.

SCÈNE IX. — LÉLIE, *seul*.

Mon drôle assurément leur jouera quelque trait;
Mais je veux de ma part seconder son projet.
Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche,
Je ne me sois non plus remué qu'une souche.
Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
Foin! Que n'ai-je avec moi pris mon porte-respect?
Mais vienne qui voudra contre noire personne,
J'ai deux bons pistolets, et mon épée est bonne..
Holà! quelqu'un, un mot.

SCÈNE X. — TRUFALDIN, *à sa fenêtre*, LÉLIE,

TRUFALDIN.

Qu'est-ce? Qui me vient voir?

LÉLIE.

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoi?

LÉLIE.

Certains gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade;
Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O Dieux!

LÉLIE.

Et sans doute bientôt ils viennent en ces lieux.
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Hé bien! qu'avois-je dit? Les voyez-vous paroître?
Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt.

SCÈNE XI. — LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE,
et sa suite, masqués.

TRUFALDIN.

Oh! les plaisans robins, qui pensent me surprendre!

LÉLIE.

Masques, où courez-vous? le pourroit-on apprendre?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon¹.

1. C'était alors une coutume, même dans la bonne compagnie, d'entrer en masque dans une maison, et, sans parler, de mettre sur la table une somme à jouer d'un seul coup de dé sans revanche. Ce défi s'appelait *momon*, du vieux mot *momier* l'on est venu *mommer*.

(*A Mascarille, déguisé en femme.*)

Bon Dieu, qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon !
Et quoi, vous murmurez ? mais, sans vous faire outrage,
Peut-on lever le masque, et voir votre visage ?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes méchants, retirez-vous d'ici,
Canaille ; et vous, seigneur, bon soir et grand merci.

SCÈNE XII. — LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE, *après avoir démasqué Mascarille.*

Mascarille, est-ce toi ?

MASCARILLE.

Nenni-da, c'est quelque autre.

LÉLIE.

Hélas ! quelle surprise ! et quel sort est le nôtre !
L'aurois-je deviné, n'étant point averti
Des secrètes raisons qui l'avoient travesti ?
Malheureux que je suis, d'avoir dessous ce masque
Été, sans y penser, te faire cette frasque ?
Il me prendroit envie, en ce juste courroux,
De me battre moi-même et me donner cent coups.

MASCARILLE.

Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LÉLIE.

Las ! si de ton secours ta colère me prive,
A quel saint me vouerai-je ?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer

LÉLIE.

Ah ! si ton cœur pour moi n'est de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grâce !
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse,
Vois-moi....

MASCARILLE.

Tarare ! Allons, camarades, allons :
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCÈNE XIII. — LÉANDRE, et sa suite, masqués ;

TRUFALDIN, à sa fenêtre.

LÉANDRE.

Sans bruit ; ne faisons rien que de la bonne sorte

TRUFALDIN.

Ouoi ! masqués toute nuit assiègeront ma porte !

Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir ;
 Tout cerveau qui le fait, est certes de loisir.
 Il est un peu trop tard pour enlever Célie ;
 Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie ;
 La belle est dans le lit, et ne peut vous parler ;
 J'en suis fâché pour vous. Mais pour vous régaler
 Du souci qui, pour elle, ici vous inquiète,
 Elle vous fait présent de cette cassolette.

LÉANDRE.

Fi ! cela sent mauvais, et je suis tout gâté.
 Nous sommes découverts. tirons de ce côté.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — LÉLIE, *déguisé en Arménien*, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte.

LÉLIE.

Tu ranimes par là mon espérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colère on me voit revenir ;
 J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

LÉLIE.

Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance,
 Que tu seras content de ma reconnaissance,
 Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de pain....

MASCARILLE.

Baste ! songez à vous dans ce nouveau dessein.
 Au moins si l'on vous voit commettre une sottise,
 Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise ;
 Votre rôle en ce jeu par cœur doit être su.

LÉLIE.

Mais, comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu ?

MASCARILLE.

D'un zèle simulé j'ai bridé le bon sire ;
 Avec empressement je suis venu lui dire,
 S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit ;
 Que l'on couchoit en joue, et de plus d'un endroit,
 Celle dont il a vu qu'une lettre en avance

Avoit si faussement divulgué la naissance;
 Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu;
 Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu.
 Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
 Je venois l'avertir de se donner de garde.
 De là, moralisant, j'ai fait de grands discours
 Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours;
 Que, pour moi, las du monde et de sa vie infâme,
 Je voulois travailler au salut de mon âme,
 A m'éloigner du trouble, et pouvoir longuement
 Près de quelque honnête homme être paisiblement;
 Que, s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
 Que de passer chez lui le reste de ma vie;
 Et que même à tel point il m'avoit su ravir,
 Que, sans lui demander gages pour le servir,
 Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
 Quelque bien de mon père, et le fruit de mes peines,
 Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
 J'entendois tout de bon que lui seul héritât.
 C'étoit le vrai moyen d'acquérir sa tendresse.
 Et comme pour résoudre avec votre maîtresse
 Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
 Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
 Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle,
 De pouvoir hautement vous loger avec elle,
 Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
 Dont cette nuit en songe il a vu le retour.
 A ce propos voici l'histoire qu'il m'a dite,
 Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

LÉLIE.

C'est assez, je sais tout : tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui; mais quand j'aurois passé jusques à trois,
 Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance,
 Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LÉLIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah! de peur de tomber, ne courons pas si fort!
 Voyez-vous? Vous avez la caboche un peu dure;
 Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
 Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
 Et s'appeloit alors Zanobio Ruberti;
 Un parti qui causa quelque émeute civile,
 Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville,

(De fait il n'est pas homme à troubler un État).
 L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
 Une fille fort jeune et sa femme laissées,
 A quelque temps de là se trouvant trépassées,
 Il en eut la nouvelle, et, dans ce grand ennui,
 Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
 Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
 Un sien fils, écolier, qui se nommoit Horace,
 Il écrit à Bologne, où, pour mieux être instruit,
 Un certain maître Albert, jeune l'avoit conduit;
 Mais pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne
 Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne :
 Si bien que, les jugeant morts après ce temps-là,
 Il vint en cette ville, et prit le nom qu'il a,
 Sans que de cet Albert, ni de ce fils Horace
 Douze ans aient découvert jamais la moindre trace.
 Voilà l'histoire en gros, redite seulement
 Afin de vous servir ici de fondement.
 Maintenant vous serez un marchand d'Arménie,
 Qui les aurez vus sains l'un et l'autre en Turquie.
 Si j'ai, plutôt qu'aucun, un tel moyen trouvé,
 Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
 C'est qu'en fait d'aventure, il est très-ordinaire
 De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
 Puis être à leur famille à point nommé rendus,
 Après quinze ou vingt ans qu'on les a crus perdus.
 Pour moi, j'ai vu déjà cent contes de la sorte.
 Sans nous alambiquer, servons-nous-en; qu'importe?
 Vous leur aurez eû leur disgrâce conter,
 Et leur aurez fourni de quoi se racheter;
 Mais que, parti plus tôt pour chose nécessaire,
 Horace vous chargea de voir ici son père
 Dont il a su le sort, et chez qui vous devez
 Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés.
 Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LÉLIE.

Ces répétitions ne sont que superflues :
 Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là dedans donner le premier trait.

LÉLIE.

Écoute, Mascarille, un seul point me chagrine.
 S'il alloit de son fils me demander la mine?

MASCARILLE.

Belle difficulté! Devez-vous pas savoir

Dont la force m'impose un joug si précieux;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,
Peindre à cette beauté les tourmens de mon âme;
Je saurai quel arrêt je dois.... Mais les voici.

SCÈNE III. — TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Sois béni, juste ciel, de mon sort adouci!

MASCARILLE.

C'est à vous de rêver, et de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges

TRUFALDIN, à Lélie.

Quelle grâce, quels biens vous rendrai-je, seigneur,
Vous, que je dois nommer l'ange de mon bonheur?

LÉLIE.

Ce sont soins superflus, et je vous en dispense.

TRUFALDIN, à Mascarille.

J'ai, je ne sais pas où, vu quelque ressemblance
De cet Arménien.

MASCARILLE.

C'est ce que je disois;

Mais on voit des rapports admirables parfois.

TRUFALDIN.

Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde?

LÉLIE.

Oui, seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit sa vie, et parlé fort de moi?

LÉLIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croi.

LÉLIE.

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le visage, le port....

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il être,

Si, lorsqu'il m'a pu voir, il n'avoit que sept ans,
Et si son précepteur même, depuis ce temps,
Auroit peine à pouvoir connoître mon visage?

MASCARILLE.

Le sang bien autrement conserve cette image;
Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
Que mon père....

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laissé ?

LÉLIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN

Turin ? Mais cette ville

Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE, *à part.*

O cerveau malhabile !

(A Trufaldin.)

Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
 Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils ;
 Mais les Arméniens ont tous une habitude,
 Certain vice de langue à nous autres fort rude ;
 C'est que dans tous les mots ils changent *ais* en *ris*,
 Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il falloit, pour l'entendre, avoir cette lumière.

Quel moyen vous dit-il de rencontrer son père ?

MASCARILLE.

*(A part.)**(A Trufaldin, après s'être esrimé.)*

Voyez s'il répondra. Je repassois un peu
 Quelque leçon d'escrime ; autrefois en ce jeu
 Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
 Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

TRUFALDIN, *à Mascarille.*

Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir

(A Lélie.)

Quel autre nom dit-il que je devois avoir ?

MASCARILLE.

Ah ! seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie
 Est celle maintenant que le ciel vous envoie !

LÉLIE.

C'est là votre vrai nom, et l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté ?

MASCARILLE.

Naples est un séjour qui paroît agréable ;
 Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, sans parler, souffrir notre discours ?

LÉLIE.

Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, et sous quelle conduite ?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à sa discrétion vos soins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE, *à part*.

Nous sommes perdus si cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien savoir de vous leur aventure,
Sur quel vaisseau le sort qui m'a su travailler....

MASCARILLE.

Je ne sais ce que c'est, je ne fais que bâiller;
Mais, seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-être
Ce monsieur l'étranger a besoin de repaître,
Et qu'il est tard aussi?

LÉLIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah! vous avez plus faim que vous ne pensez pas?

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LÉLIE.

Après vous.

MASCARILLE, *à Trufaldin*.

Monsieur, en Arménie,

Les maîtres du logis sont sans cérémonie.

(*A Lélie, après que Trufaldin est entré dans sa maison.*)

Pauvre esprit! Pas deux mots!

LÉLIE.

D'abord il m'a surpris;

Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,

Et m'en vais débiter avecque hardiesse....

MASCARILLE.

Voici notre rival qui ne sait pas la pièce.

(*Ils entrent dans la maison de Trufaldin.*)

SCÈNE IV: — ANSELME, LÉANDRE.

ANSELME.

Arrêtez-vous, Léandre, et souffrez un discours
Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en père de ma fille,
En homme intéressé pour ma propre famille;
Mais comme votre père ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien;

Bref, comme je voudrois, d'une âme franche et pure,
 Que l'on fît à mon sang en pareille aventure.
 Savez-vous de quel œil chacun voit cet amour.
 Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?
 A combien de discours et de traits de risée
 Votre entreprise d'hier est partout exposée?
 Quel jugement on fait du choix capricieux,
 Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux
 Un rebut de l'Égypte, une fille coureuse,
 De qui le noble emploi n'est qu'un métier de gueuse?
 J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
 Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi :
 Moi, dis-je, dont la fille, à vos ardeurs promise,
 Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on la méprise
 Ah! Léandre, sortez de cet abaissement!
 Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.
 Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
 Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
 Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
 Le remords est bien près de la solennité,
 Et la plus belle femme a très-peu de défense
 Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.
 Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
 Ces ardeurs de jeunesse et ces emportemens
 Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
 Mais ces félicités ne sont guère durables,
 Et notre passion, alentissant son cours,
 Après ces bonnes nuits, donne de mauvais jours :
 De là viennent les soins, les soucis, les misères,
 Les fils déshérités par le courroux des pères.

LÉANDRE.

Dans tout votre discours je n'ai rien écouté
 Que mon esprit déjà ne m'ait représenté.
 Je sais combien je dois à cet honneur insigne
 Que vous me voulez faire, et dont je suis indigne;
 Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
 Ce que vaut votre fille et quelle est sa vertu :
 Aussi veux-je tâcher....

ANSELME.

On ouvre cette porte :
 Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
 Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

SCÈNE V. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bientôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des sottises si grandes.

LÉLIE.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes?
De quoi te peux-tu plaindre? Ai-je pas réussi
En tout ce que j'ai dit depuis?

MASCARILLE.

Couci, couci.

Témoin les Turcs par vous appelés hérétiques,
Et que vous assurez, par sermens authentiques,
Adorer pour leurs dieux la lune et le soleil.
Passe. Ce qui me donne un dépit nonpareil,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie;
Près de Célie, il est ainsi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux bords,
Et de tous les côtés se répand au dehors.

LÉLIE.

Pourroit-on se forcer à plus de retenue?
Je ne l'ai presque point encore entretenue.

MASCARILLE.

Oui; mais ce n'est pas tout que de ne parler pas;
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matière
Que d'autres ne feroient dans une année entière.

LÉLIE.

Et comment donc?

MASCARILLE.

Comment? Chacun a pu le voir.

A table, où Trufaldin l'oblige de se seoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle.
Rouge, tout interdit, jouant de la pruneille,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvoit;
Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
Sans le vouloir rincer, sans rien jeter à terre,
Vous buviez sur son reste, et montriez d'affecter
Le côté qu'à sa bouche elle avoit su porter.
Sur les morceaux touchés de sa main délicate,
Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,

Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur-le-champ, avec beaucoup d'ardeur,

(*Il montre son bras.*)

Un bâton à peu près.... oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais, plus que trente gaules,
Propre, comme je pense, à rosser les épaules;
Car il est bien en main, vert, noueux et massif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

TRUFALDIN.

Pour toi premièrement; puis pour ce bon apôtre
Qui veut m'en donner d'une, et m'en jouer d'une autre,
Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appât d'un conte supposé.

MASCARILLE.

Quoi! vous ne croyez pas?...

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse :

Lui-même heureusement a découvert sa ruse;
Et disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain,
Il n'a pas aperçu Jeannette, ma fillole,
Laquelle a tout ouï, parole pour parole;
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah! vous me faites tort. S'il faut qu'en vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conta.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chasser mon bras soit du tien assisté;
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-da, très-volontiers, je l'épousterai bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.

(*A part.*)

Ah! vous serez rossé, monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout!

SCÈNE VIII. — LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN, à Lélie, après avoir heurté à sa porte.

Un mot, ie vous supplie.

Donc, monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duper un honnête homme et vous jouer de lui?

MASCARILLE.

Feindre avoir vu son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus aisément entrée!

TRUFALDIN bat Lélie.

Vidons, vidons sur l'heure.

LÉLIE, à Mascarille qui le bat aussi.

Ah! coquin!

MASCARILLE.

C'est ainsi

Que les fourbes....

LÉLIE.

Bourreau!

MASCARILLE.

Sont ajustés ici.

Gardez-moi bien cela.

LÉLIE.

Quoi donc! je serois homme....

MASCARILLE, le battant toujours en le chassant.

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort; rentre, je suis content.

(Mascarille suit Trufaldin qui rentre dans sa maison.)

LÉLIE, revenant.

A moi, par un valet, cet affront éclatant!

L'auroit-on pu prévoir l'action de ce traître,

Qui vient insolemment de maltraiter son maître?

MASCARILLE, à la fenêtre de Trufaldin.

Peut-on vous demander comme va votre dos?

LÉLIE.

Quoi! tu m'oses encor tenir un tel propos?

MASCARILLE.

Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,

Et d'avoir en tout temps une langue indiscreète.

Mais, pour cette fois-ci, je n'ai point de courroux,

Je cesse d'éclater, de pester contre vous;

Quoique de l'action l'imprudence soit haute,

Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LÉLIE.

Ah! je me vengerai de ce trait déloyal!

MASCARILLE.

Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

LÉLIE.

Moi?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,
Vous auriez aperçu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LÉLIE.

On auroit pu surprendre un mot dit à Célie?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendrait cette prompte sortie?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sais si souvent vous jouez au piquet :
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

LÉLIE.

O le plus malheureux de tous les misérables!
Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi;
Par là, j'empêche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

LÉLIE.

Tu devois donc, pour toi, frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque sot. Trufaldin lorgnoit exactement :
Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin, la chose est faite; et, si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit ou directement, ou par quelque autre voie,
Les coups sur votre râble assénés avec joie,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits

LÉLIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc?

LÉLIE.

Oui, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'est pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprene.

LÉLIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fièvre quartaine
MOURRA !

LÉLIE.

Mais tiens-moi donc parole, et songe à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit, et graisser votre dos.

LÉLIE, *seul*.

Faut-il que le malheur qui me suit à la trace,
Me fasse voir toujours disgrâce sur disgrâce !

MASCARILLE, *sortant de chez Trufaldin*.

Quoi ! vous n'êtes pas loin ? Sortez vite d'ici ;
Mais, surtout gardez-vous de prendre aucun souci :
Puisque je fais pour vous, que cela vous suffise ;
N'aidez point mon projet de la moindre entreprise ;
Demeurez en repos.

LÉLIE, *en sortant*.

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE, *seul*.

Il faut voir maintenant quel biais je prendrai.

SCÈNE IX. — ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Mascarille, je viens te dire une nouvelle
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune Égyptien,
Qui n'est pas noir pourtant et sent assez son bien,
Arrive, accompagné d'une vieille fort hâve,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez ; pour elle il paroît fort zélé.

MASCARILLE.

Sans doute c'est l'amant dont Célia a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre !
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie, et ne nous troubler point ;
Que son père, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité ;
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je crois que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le temps qui sera nécessaire
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol ; par qui ? l'on n'en sait rien :

Eux autres rarement passent pour gens de bien,
Je veux adroitement, sur un soupçon frivole,
Faire pour quelques jours emprisonner ce drôle.
Je sais des officiers, de justice altérés,
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés;
Dessus l'avidité espoir de quelque paraguante ¹,
Il n'est rien que leur art aveuglement ne tente;
Et du plus innocent, toujours à leur profit
La bourse est criminelle, et paye son délit.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

Ah! chien! ah! double chien! mâtine de cervelle!
Ta persécution sera-t-elle éternelle?

ERGASTE.

Par les soins vigilans de l'exempt Balafré,
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit coffré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai désespéré, rompre ton stratagème :
« Je ne saurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traîné honteusement,
J'en répons sur sa mine, et je le cautionne. »
Et, comme on résistait à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

MASCARILLE.

Le traître ne sait pas que cet Égyptien
Est déjà là dedans pour lui ravir son bien.

ERGASTE.

Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige

¹. *Paraguante*, étrenne, pourboire. De l'espagnol *Para guantes*, pour les gants

SCÈNE II. — MASCARILLE, *seul*.

Oui, je suis stupéfait de ce dernier prodige.
 On diroit, et pour moi j'en suis persuadé,
 Que ce démon brouillon dont il est possédé,
 Se plaise à me braver, et me l'aille conduire
 Partout où sa présence est capable de nuire.
 Pourtant je veux poursuivre, et, malgré tous ces coups,
 Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.
 Célie est quelque peu de notre intelligence,
 Et ne voit son départ qu'avecque répugnance.
 Je tâche à profiter de cette occasion.
 Mais ils viennent; songeons à l'exécution.
 Cette maison meublée est en ma bienséance,
 Je puis en disposer avec grande licence :
 Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé;
 Nul que moi ne s'y tient, et j'en garde la clé.
 O Dieu! qu'en peu de temps on a vu d'aventures,
 Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures!

SCÈNE III. — CÉLIE, ANDRÈS.

ANDRÈS.

Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon cœur
 N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.
 Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
 La guerre en quelque estime avoit mis mon courage,
 Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moi,
 Prétendre, en les servant, un honorable emploi;
 Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
 Et que le prompt effet d'une métamorphose,
 Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
 Parmi vos compagnons sut ranger votre amant,
 Sans que mille accidens, ni votre indifférence,
 Aient pu me détacher de ma persévérance.
 Depuis, par un hasard, d'avec vous séparé
 Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse auguré
 Je n'ai, pour vous rejoindre, épargné temps ni peine.
 Enfin, ayant trouvé la vieille Égyptienne,
 Et plein d'impatience apprenant votre sort,
 Que pour certain argent qui leur importoit fort,
 Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
 Vous aviez en ces lieux été mise en otage,
 J'accours vite y briser ces chaînes d'intérêt,
 Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît :

Cependant on vous voit une morne tristesse,
Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre,
Que si, comme devant, il vous faut encor suivre,
J'y consens, et mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CÉLIE.

Votre zèle pour moi visiblement éclate :
Pour en paroître triste, il faudroit être ingrate;
Et mon visage aussi, par son émotion,
N'explique point mon cœur en cette occasion.
Une douleur de tête y peint sa violence;
Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRÈS.

Autant que vous voudrez, faites qu'il se diffère.
Toutes mes volontés ne buttent qu'à vous plaire.
Cherchons une maison à vous mettre en repos.
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

SCÈNE IV. — CÉLIE, ANDRÈS, MASCARILLE, *déguisé en Suisse*.

ANDRÈS.

Seigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître ?

MASCARILLE.

Moi pour servir à fous.

ANDRÈS.

Pourrons-nous y bien être ?

MASCARILLE.

Oui ; moi pour d'étrancher chafons champre carni.
Ma che non point locher te chans de méchant vi.

ANDRÈS.

Je crois votre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous nouveau dans st' fil, moi foir à la fissage.

ANDRÈS.

Oui.

MASCARILLE.

La matame est-il mariage al monsieur ?

ANDRÈS.

Quoi ?

MASCARILLE.

S'il être son fame, ou s'il être son sœur ?

ANDRÈS

Non

MASCARILLE.

Mon foi, pien choli ; fenir pour marchantisse
 Ou pien pour temanter à la palais choustice ?
 La procès il faut rien, il coûter tant t'archant !
 La procu. air larron, l'afocat pien méchant.

ANDRÈS.

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tunc mener sti file
 Pour fenir pourmener et recarter la file ?

ANDRÈS.

(A Célie.)

Il n'importe. Je suis à vous dans un moment.
 Je vais faire venir la vieille promptement,
 Contremander aussi notre voiture prête.

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien ?

ANDRÈS.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moi chafoir te pon fin, et te fromage pon.
 Entre fous, entre fous tans mon petit maïsson.

(Célie, Andrès et Mascarille entrent dans la maison.)

SCÈNE V. — LÉLIE, seul.

Quel que soit le transport d'une âme impatiente,
 Ma parole m'engage à rester en attente,
 A laisser faire un autre, et voir, sans rien oser,
 Comme de mes destins le ciel veut disposer.

SCÈNE VI. — ANDRÈS, LÉLIE.

LÉLIE, d'Andrès qui sort de la maison.

Demandiez-vous quelqu'un dedans cette demeure ?

ANDRÈS.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LÉLIE.

A mon père pourtant la maison appartient,
 Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRÈS.

Je ne sais ; l'écriteau marque au moins qu'on la loue :
 Lisez.

LÉLIE.

Certes, ceci me surprend, je l'avoue,
Qui diantre l'auroit mis ? et par quel intérêt ?...
Ah ! ma foi, je devine à peu près ce que c'est !
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRÈS.

Peut-on vous demander quelle est cette aventure ?

LÉLIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand secret ;
Mais pour vous il n'importe, et vous serez discret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître ,
Comme je conjecture au moins, ne sauroit être
Que quelque invention du valet que je di,
Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Égyptienne ,
Dont j'ai l'âme piquée, et qu'il faut que j'obtienne ;
Je l'ai déjà manquée, et même plusieurs coups.

ANDRÈS.

Vous l'appellez ?

LÉLIE.

Célie.

ANDRÈS.

Hé ! que ne disiez-vous ?

Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois sans doute
Épargné tous les soins que ce projet vous coûte.

LÉLIE.

Quoi ! vous la connoissez ?

ANDRÈS.

C'est moi qui maintenant

Viens de la racheter.

LÉLIE.

O discours surprenant !

ANDRÈS.

Sa santé de partir ne nous pouvant permettre ,
Au logis que voilà je venois de la mettre ;
Et je suis très-ravi, dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de votre intention.

LÉLIE.

Quoi ! j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espère ?
Vous pourriez....

ANDRÈS, *allant frapper à la porte.*

Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LÉLIE.

Que pourrois-je vous dire ? Et quel remerciement....

ANDRÈS.

Non, ne m'en faites point. je n'en veux nullement.

SCÈNE VII. — LÉLIE, ANDRÈS, MASCARILLE.

MASCARILLE, *à part*.

Hé bien ! ne voilà pas mon enragé de maître !
Il nous va faire encor quelque nouveau bissêtre¹.

LÉLIE

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu ?
Approche, Mascarille, et sois le bienvenu.

MASCARILLE.

Moi souis ein chant t'honneur, moi non point Maquerille ;
Chai point fentre chamais le fame ni le fille.

LÉLIE.

Le plaisant baragouin ! il est bon, sur ma foi !

MASCARILLE.

Allez fous pourmener, sans toi rire te moi.

LÉLIE.

Va, va, lève le masque, et reconnois ton maître.

MASCARILLE.

Partié, tiable, mon foi, chamais toi chai connoître.

LÉLIE.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toi point t'en aller, che paille ein coup te poing.

LÉLIE.

Ton jargon allemand est superflu, te dis-je,
Car nous sommes d'accord, et sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui pouvoient demander,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me dessuisse donc et redeviens moi-même.

ANDRÈS.

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu :
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

SCÈNE VIII. — LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Hé bien ! que diras-tu ?

MASCARILLE.

Que j'ai l'âme ravie

1. *Bissette*, ou *bissastre*, par corruption pour *bisexte*. Ce mot, qui ne s'emploie plus, voulait dire malheur, parce qu'anciennement l'année bissextile était regardée comme néfaste.

De voir d'un beau succès notre peine suivie.

LÉLIE.

Tu feignois à sortir de ton déguisement,
Et ne pouvois me croire en cet événement.

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

LÉLIE.

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit ; vous aurez été bien plus heureux que sage.

SCÈNE IX. — CÉLIE, ANDRÈS, LÉLIE, MASCARILLE.

ANDRÈS.

N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

LÉLIE.

Ah ! quel bonheur au mien pourroit être égalé !

ANDRÈS.

Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable ;
Si je ne l'avois, je serois condamnable :
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
Jugez, dans le transport où sa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette ;
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas :
Adieu. Pour quelques jours retournons sur nos pas.

SCÈNE X. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE, *après avoir chanté.*

Je ris, et toutefois je n'en ai guère envie ;
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie ;
Hem ! vous m'entendez bien.

LÉLIE.

C'est trop, je ne veux plus

Te demander pour moi de secours superflus.
Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
Va, cesse tes efforts pour un malencontreux,
Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux.
Après tant de malheurs, après mon imprudence,
Le trépas me doit seul prêter son assistance.

SCÈNE XI. — MASCARILLE, *seul*.

Voilà le vrai moyen d'achever son destin ;
 Il ne lui manque plus que de mourir enfin
 Pour le couronnement de toutes ses sottises.
 Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
 Lui fait licencier mes soins et mon appui,
 Je veux, quoi qu'il en soit, le servir malgré lui,
 Et dessus son lutin obtenir la victoire.
 Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire,
 Et les difficultés dont on est combattu
 Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

SCÈNE XII. — CÉLIE, MASCARILLE

CÉLIE, à Mascarille qui lui a parlé bas.

Quoi que tu veuilles dire, et que l'on se propose,
 De ce retardement j'attends fort peu de chose.
 Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
 Qu'ils ne sont pas encor fort près de s'accorder ;
 Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
 Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre,
 Et que très-fortement, par de différens nœuds,
 Je me trouve attachée au parti de tous deux.
 Si Lélie a pour lui l'amour et sa puissance,
 Andrès pour son partage a la reconnaissance,
 Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
 Consultent jamais rien contre ses intérêts ;
 Cui, s'il ne peut avoir plus de place en mon âme,
 Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,
 Au moins dois-je ce prix à ce qu'il fait pour moi
 De n'en choisir point d'autre, au mépris de sa foi
 Et de faire à mes vœux autant de violence
 Que j'en fais aux désirs qu'il met en évidence.
 Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
 Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE.

Ce sont, à dire vrai, de très-fâcheux obstacles,
 Et je ne sais point l'art de faire des miracles ;
 Mais je vais employer mes efforts plus puissans
 Remuer terre et ciel, m'y prendre de tout sens
 Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
 Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

SCÈNE XIII. — HIPPOLYTE, CÉLIE.

HIPPOLYTE.

Depuis votre séjour, les dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux,
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs amans faites des infidèles :
Il n'est guère de cœurs qui puissent échapper
Aux traits dont à l'abord vous savez les frapper ;
Et mille libertés, à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi, toutefois, je ne me plaindrois pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,
Si, lorsque mes amans sont devenus les vôtres,
Un seul m'eût consolé de la perte des autres ;
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

CÉLIE.

Voilà d'un air galant faire une raillerie ;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux se connoissent trop bien ;
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien ;
Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé
Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé ;
Et sans parler du reste, on sait bien que Célie
A causé des désirs à Léandre et Lélie.

CÉLIE.

Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous consolerez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite si grand,
J'y vois tant de raisons capables de défendre
L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
Et le vais voir tantôt sans haine et sans colère,
Ramené sous mes lois par le pouvoir d'un père.

SCÈNE XIV. — CÉLIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Grande, grande nouvelle, et succès surprenant,
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant !

CÉLIE.

Qu'est-ce donc ?

MASCARILLE.

Écoutez, voici sans flatterie....

CÉLIE.

Quoi ?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie et pure comédie.
La vieille Égyptienne à l'heure même....

CÉLIE.

Hé bien ?

MASCARILLE.

Passoit dedans la place et ne songeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille assez défigurée,
L'ayant de près au nez longtemps considérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux,
A donné le signal d'un combat furieux,
Qui pour armes, pourtant, mousquets, dagues ou flèches,
Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes sèches,
Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arracher
Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair
On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagasse.
D'abord leurs scoffions¹ ont volé par la place,
Et, laissant voir à nu deux têtes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andrés et Trufaldin, à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde, accourus d'aventure,
Ont à les décharpir² eu de la peine assez,
Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés.
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,
Et que l'on veut savoir qui causoit cette humeur,
Celle qui la première avoit fait la rumeur,
Malgré la passion dont elle étoit émue,
Ayant sur Trufaldin tenu longtemps la vue :
« C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,

1. *Scoffions* ou plutôt *escoffions*, sorte de bonnet.

2. *Décharpir*, vieux mot pour dire : *séparer*.

A-t-elle dit tout haut ; ô rencontre opportune !
 Oui , seigneur Zanobio Ruberti , la fortune
 Me fait vous reconnoître , et dans le même instant
 Que pour votre intérêt je me tourmentoïs tant.
 Lorsque Naples vous vit quitter votre famille ,
 J'avois , vous le savez , en mes mains votre fille ,
 Dont j'élevois l'enfance , et qui , par mille traits ,
 Faisoit voir , dès quatre ans , sa grâce et ses attraits.
 Celle que vous voyez , cette infâme sorcière ,
 Dedans notre maison se rendant familière ,
 Me vola ce trésor. Hélas ! de ce malheur
 Votre femme , je crois , conçut tant de douleur ,
 Que cela servit fort pour avancer sa vie !
 Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
 Me faisant redouter un reproche fâcheux ,
 Je vous fis annoncer la mort de toutes deux ;
 Mais il faut maintenant , puisque je l'ai connue ,
 Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue . »
 Au nom de Zanobio Ruberti , que sa voir ,
 Pendant tout ce récit , répétoit plusieurs fois ,
 Andrés , ayant changé quelque temps de visage ,
 A Trufaldin surpris a tenu ce langage :
 « Quoi donc ! le ciel me fait trouver heureusement
 Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement ,
 Et que j'avois pu voir , sans pourtant reconnoître
 La source de mon sang et l'auteur de mon être !
 Oui , mon père , je suis Horace votre fils .
 D'Albert , qui me gardoit , les jours étant finis ,
 Me sentant naître au cœur d'autres inquiétudes ,
 Je sortis de Bologne , et , quittant mes études ,
 Portai durant six ans mes pas en divers lieux ,
 Selon que me pousoit un désir curieux :
 Pourtant , après ce temps , une secrète envie
 Me pressa de revoir les miens et ma patrie ;
 Mais dans Naples , hélas ! je ne vous trouvai plus ,
 Et n'y sus votre sort que par des bruits confus :
 Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines ,
 Venise pour un temps borna mes courses vaines ;
 Et j'ai vécu depuis , sans que de ma maison
 J'eusse d'autre clarté que d'en savoir le nom . »
 Je vous laisse à juger si , pendant ces affaires ,
 Trufaldin ressentoit des transports ordinaires .
 Enfin , pour retrancher ce que plus à loisir
 Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir
 Par la confession de votre Égyptienne ,

Trufaldin maintenant vous reconnoît pour sienne ;
 Andrès est votre frère ; et comme de sa sœur
 Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
 Une obligation qu'il prétend reconnoître,
 A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître,
 Dont le père, témoin de tout l'événement,
 Donne à cet hyménée un plein consentement,
 Et pour mettre une joie entière en sa famille,
 Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
 Voyez que d'incidens à la fois enfantés !

CÉLIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE.

Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes,
 Qui du combat encor remettent leurs personnes.
 Léandre est de la troupe, et votre père aussi.
 Moi, je vais avertir mon maître de ceci,
 Et que, lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
 Le ciel en sa faveur produit comme un miracle.

(Mascarille sort.)

HIPPOLYTE.

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
 Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
 Mais les voici venir.

SCÈNE XV. — TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE,
 HIPPOLYTE, LÉANDRE, ANDRÈS.

TRUFALDIN.

Ah ! ma fille !

CÉLIE.

Ah ! mon père !

TRUFALDIN.

Sais-tu déjà comment le ciel nous est prospère ?

CÉLIE.

Je viens d'entendre ici ce succès merveilleux.

HIPPOLYTE, à Léandre.

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
 Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LÉANDRE.

Un généreux pardon est ce que je désire :
 Mais j'atteste les cieux, qu'en ce retour soudain
 Mon père fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRÈS, à Célie.

Oui l'auroit jamais cru, que cette ardeur si pure

Pût être condamnée un jour par la nature !
 Toutefois tant d'honneur la sut toujours régir,
 Qu'en y changeant fort peu, je puis la retenir.

CÉLIE.

Pour moi, je me blâmois, et croyois faire faute,
 Quand je n'avois pour vous qu'une estime très-haute.
 Je ne pouvois savoir quel obstacle puissant
 M'arrêtoit sur un pas si doux et si glissant,
 Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flamme
 Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon âme

TRUFALDIN, à Célie.

Mais en te recouvrant, que diras-tu de moi,
 Si je songe aussitôt à me priver de toi,
 Et t'engage à son fils sous les lois d'hyménée ?

CÉLIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCÈNE XVI. — TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE,
 HYPOLYTE, LÉLIE, LÉANDRE, ANDRÈS, MASCARILLE.

MASCARILLE, à Lélie.

Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
 De détruire à ce coup un si solide espoir :
 Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
 Vous armerez encor votre imaginative.
 Par un coup imprévu des destins les plus doux,
 Vos vœux sont couronnés, et Célie est à vous.

LÉLIE.

Croirai-je que du ciel la puissance absolue?...
 TRUFALDIN.

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE.

La chose est résolue.

ANDRÈS, à Lélie.

Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

LÉLIE, à Mascarille.

Il faut que je t'embrasse et mille et mille fois,
 Dans cette joie....

MASCARILLE.

Ahi ! ahi ! doucement, je vous prie.

Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
 Si vous la caressez avec tant de transport ;
 De vos embrassemens on se passeroit fort.

TRUFALDIN, à Lélie.

Vous savez le bonheur que le ciel me renvoie.

Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joie
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé ;
Et que son père aussi nous soit vite amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille ?
A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc ; et que les cieux prospères
Nous donnent des enfans dont nous soyons les pères !

FIN DE L'ÉTOURDI.

LE DÉPIT AMOUREUX.

COMÉDIE EN CINQ ACTES¹.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

ÉRASTE, amant de Lucile.	BÉJART aîné.
ALBERT, père de Lucile et d'Ascagne.	MOIÈRE.
GROS-RENÉ, valet d'Éraste ² .	DU PARC.
VALÈRE, fils de Polidore.	BÉJART jeune.
LUCILE, fille d'Albert.	Mlle DE BRIE.
MARINETTE, suivante de Lucile.	MADEMOISELLE BÉJART.
POLIDORE, père de Valère.	
FROSINE, confidente d'Ascagne.	
ASCAGNE, fille d'Albert, déguisée en homme.	
MASCARILLE, valet de Valère.	
MÉTAPHRASTE, pédant.	DU CROISY.
LA RAPIÈRE, bretteur.	DE BRIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Veux-tu que je te die ? une atteinte secrète
Ne laisse point mon âme en une bonne assiette ;
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir ;
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins qu'avec moi toi-même on ne te trompe.

GROS-RENÉ.

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaie à monsieur votre amour,

1. *Le Dépit amoureux* a été joué pour la première fois en 1654, à Béziers, pendant la tenue des états de Languedoc, puis à Paris, en décembre 1658. Cette comédie, imprimée seulement en 1663, est tirée d'une pièce de Nicolas Secchi, intitulée *l'Intéresse*.

2. *Gros-René*, nom de théâtre de du Parc.

Que c'est injustement blesser ma prud'homie,
 Et se connoître mal en physionomie.
 Les gens de mon minois ne sont point accusés
 D'être, grâces à Dieu, ni fourbes, ni rusés.
 Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères,
 Et suis homme fort rond de toutes les manières.
 Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien,
 Le doute est mieux fondé; pourtant je n'en crois rien
 Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
 Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
 Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour;
 Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour;
 Et Valère, après tout, qui cause votre crainte,
 Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

ÉRASTE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri :
 Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri ;
 Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
 Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
 Valère enfin, pour être un amant rebuté,
 Montre depuis un temps trop de tranquillité ;
 Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
 Il témoigne de joie ou bien d'indifférence,
 M'empoisonne à tous coups leurs plus charmans appas
 Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
 Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile
 Une entière croyance aux propos de Lucile.
 Je voudrois, pour trouver un tel destin plus doux,
 Y voir entrer un peu de son transport jaloux,
 Et, sur ses déplaisirs et son impatience,
 Mon âme prendroit lors une pleine assurance.
 Toi-même penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
 Voir chérir un rival d'un esprit satisfait ?
 Et, si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
 Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure ?

GROS-RENÉ.

Peut-être que son cœur a changé de désirs,
 Connaissant qu'il pousoit d'inutiles soupirs.

ÉRASTE.

Lorsque par les rebuts une âme est détachée,
 Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
 Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat
 Qu'elle puisse rester en un paisible état.
 De ce qu'on a chéri, la fatale présence
 Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence,

Et, si de cette vue on n'accroît son dédain,
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein :
Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une âme ;
Et l'on ne sauroit voir, sans en être piqué,
Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ.

Pour moi, je ne sais point tant de philosophie :
Ce que voyent mes yeux franchement je m'y fie ;
Et ne suis point de moi si mortel ennemi,
Que je m'aille affliger sans sujet ni demi.
Pourquoi subtiliser, et faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable ?
Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer !
Laissons venir la fête avant que la chômer.
Le chagrin me paroît une incommode chose ;
Je n'en prends point pour moi sans bonne et juste cause,
Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune,
Celle que vous aurez me doit être commune ;
La maîtresse ne peut abuser votre foi,
A moins que la suivante en fasse autant pour moi :
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit : Je t'aime,
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
Jodelet par plaisir la caresse et la baise.
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou,
A son exemple aussi j'en rirai tout mon souf,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grâce.

ÉRASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui passe.

SCÈNE II. — ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ

GROS-RENÉ.

St, Marinette ?

MARINETTE.

Ho ! ho ! Que fais-tu là ?

GROS-RENÉ.

Ma foi,

Demande ; nous étions tout à l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, monsieur! Depuis une heure,
 Vous m'avez fait trotter comme un Basque, je meure.

ÉRASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,

Et vous promets, ma foi...

ÉRASTE.

Quoi?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas

Au temple, au Cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENÉ.

Il falloit en jurer.

ÉRASTE.

Apprends-moi donc, de grâce,

Qui te fait me chercher?

MARINETTE.

Quelqu'un, en vérité,

Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté;

Ma maltresse, en un mot.

ÉRASTE.

Ah! chère Marinette,

Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète?

Ne me déguise point un mystère fatal;

Je ne t'en voudrois pas pour cela plus de mal :

Au nom des dieux, dis-moi si ta belle maltresse

N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé! hé! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?

Elle ne fait pas voir assez son sentiment!

Quel garant est-ce encor que votre amour demande?

Que lui faut-il?

GROS-RENÉ.

A moins que Valère se pende,

Bagatelle! Son cœur ne s'assurera point.

MARINETTE.

Comment?

GROS-RENÉ.

Il est jaloux jusques en un tel point

MARINETTE.

De Valère? Ah! vraiment la pensée est bien belle!

Elle peut seulement naître en votre cervelle.

Je vous croyois du sens, et jusqu'à ce moment

J'avois de votre esprit quelque bon sentiment:



Mais, à ce que je vois, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée?

GROS-RENÉ.

Moi, jaloux? Dieu m'en garde, et d'être assez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin!
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelque autre te plût.
Où diantre pourrais-tu trouver qui me valût?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien; voilà comme il faut être.
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître.
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par là les desseins d'un rival.
Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse,
Et j'en sais tel, qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre, après tout, misérable à crédit.
Cela, seigneur Éraste, en passant vous soit dit.

ÉRASTE.

Hé bien! n'en parlons plus. Que venois-tu m'apprendre?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre,
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pour quoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute.
Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ÉRASTE lit.

*Vous m'avez dit que votre amour
Étoit capable de tout faire;
Il se couronnera lui-même dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un père.
Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et, si c'est en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéissance.*

Ah! quel bonheur! O toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déité!

GROS-RENÉ.

Je vous le disois bien : contre votre croyance,
Je ne me trompe guère aux choses que je pense.

ÉRASTE *relit.*

*Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et, si c'est en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéissance.*

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos faiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bientôt un tel écrit.

ÉRASTE.

Ah! cache-lui, de grâce, une peur passagère,
Où mon âme a cru voir quelque peu de lumière;
Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colère.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.

ÉRASTE.

Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends
Reconnoître dans peu, de la bonne manière,
Les soins d'une si noble et si belle courrière.

MARINETTE.

A propos, savez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore?

ÉRASTE.

Hé bien?

MARINETTE.

Tout proche du marché;

Où vous savez.

ÉRASTE.

Où donc?

MARINETTE.

LÀ.... dans cette boutique

Où, dès le mois passé, votre cœur magnifique
Me promit, de sa grâce, une bague.

ÉRASTE.

Ah! j'entends

GROS-RENÉ.

La matoise!

ÉRASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop longtemps
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse;
Mais....

MARINETTE

Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous presse.

GROS-RENÉ.

Ho! que non!

ÉRASTE *lui donne sa bague.*

Celle-ci peut-être aura de quoi

Te plaire; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez, j'aurais honte à la prendre

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse! prends sans davantage attendre;

Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ÉRASTE.

Quand puis-je rendre grâce à cet ange adorable?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un père favorable.

ÉRASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je?...

MARINETTE.

Alors comme alors;

Pour vous on emploiera toutes sortes d'efforts.

D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre :

Faites votre pouvoir et nous ferons le nôtre.

ÉRASTE.

Adieu, nous en saurons le succès dans ce jour.

(*Éraste relit la lettre tout bas.*)

MARINETTE, à Gros-René.

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour?

Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on souhaite,

Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.

Je te veux; me veux-tu de même?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENÉ.

Touche, il suffit

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon désir.

GROS-RENÉ.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flamme

GROS-RENÉ.

Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon âme.

(*Marinette sort.*)

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien;
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ÉRASTE.

Valère vient à nous.

GROS-RENÉ.

Je plains le pauvre hère,
Sachant ce qui se passe.

SCÈNE III. — VALÈRE, ÉRASTE, GROS-RENÉ

ÉRASTE.

Hé bien! seigneur Valère?

VALÈRE.

Hé bien! seigneur Éraсте?

ÉRASTE.

En quel état l'amour?

VALÈRE.

En quel état vos feux?

ÉRASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALÈRE.

Et mon amour plus fort.

ÉRASTE.

Pour Lucile?

VALÈRE.

Pour elle.

ÉRASTE.

Certes, je l'avouérai, vous êtes le modèle
D'une rare constance.

VALÈRE.

Et votre fermeté

Doit être un rare exemple à la postérité

ÉRASTE.

Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère,
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire;
Et je ne forme point d'assez beaux sentimens
Pour souffrir constamment les mauvais traitemens;
Enfin quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALÈRE.

Il est très-naturel, et j'en suis bien de même.
Le plus parfait objet dont je serois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ÉRASTE.

Lucile cependant....

VALÈRE.

Lucile, dans son âme,
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

ÉRASTE.

Vous êtes donc facile à contenter?

VALÈRE.

Pas tant

Que vous pourriez penser.

ÉRASTE.

Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en sa grâce.

VALÈRE.

Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.

ÉRASTE.

Ne vous abusez point, croyez-moi.

VALÈRE.

Croyez-moi,

Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

ÉRASTE.

Si j'osois vous montrer une preuve assurée
Que son cœur.... Non, votre âme en seroit altérée.

VALÈRE.

Si je vous osois, moi, découvrir en secret...
Mais je vous fâcherois, et veux être discret.

ÉRASTE.

Vraiment, vous me poussez, et, contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie.
Lisez.

VALÈRE, après avoir lu.

Ces mots sont doux.

ÉRASTE.

Vous connoissez la main?

VALÈRE.

Oui, de Lucile.

ÉRASTE.

Hé bien? cet espoir si certain....

VALÈRE, riant et s'en allant.

Adieu, seigneur Éraсте.

GROS-RENÉ.

Il est fou, le bon sire.

Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire?

ÉRASTE.

Certes, il me surprend, et j'ignore entre nous,
Quel diable de mystère est caché là-dessous.

GROS-RENÉ.

Son valet vient, je pense.

ÉRASTE.

Oui, je le vois paroître.

Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCÈNE IV. — ÉRASTE, MASCARILLE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE, *à part*.

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

GROS-RENÉ.

Bonjour.

MASCARILLE.

Bonjour.

GROS-RENÉ.

Où tend Mascarille à cette heure ?
Que fait-il ? revient-il ? va-t-il ? ou s'il demeure ?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été ;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté ;
Et ne demeure point, car, tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller.

ÉRASTE.

La rigueur est extrême ;

Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ah ! monsieur, serviteur.

ÉRASTE.

Vous nous fuyez bien vite ! hé quoi ! vous fais-je peur ?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉRASTE.

Touche ; nous n'avons plus sujet de jalousie,
Nous devenons amis, et mes feux que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu !

ÉRASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ.

Sans doute ; et je te cède aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là ; notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité ;
Mais est-ce un coup bien sûr que votre seigneurie
Soit désenamourée, ou si c'est raillerie ?

ÉRASTE.

J'ai su qu'en ses amours ton maître étoit trop bien,
Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle.
 Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
 Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
 Oui, vous avez bien fait de quitter une place
 Où l'on vous caressoit pour la seule grimace;
 Et mille fois, sachant tout ce qui se passoit,
 J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit.
 On offense un brave homme alors que l'on l'abuse;
 Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse?
 Car cet engagement mutuel de leur foi
 N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi,
 Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète,
 Qui rend de nos amans la flamme satisfaite.

ÉRASTE.

Hé! que dis-tu?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,
 Et ne sais pas, monsieur, qui peut vous avoir dit
 Que, sous ce faux semblant, qui trompe tout le monde
 En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
 D'un secret mariage a serré le lien.

ÉRASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ÉRASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ÉRASTE.

Et cette audace

Mériterait cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ÉRASTE.

Ah! Gros-René!

GROS-RENÉ.

Monsieur.

ÉRASTE.

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.

(A Mascarille.)

Tu penses fuir.

MASCARILLE.

Nenni.

ÉRASTE.

Quoi! Lucile est la femme?...
 L'AMOUR ET LE DÉSIR

MASCARILLE.

Non, monsieur, je raillois.

ÉRASTE.

Ah ! vous raillez, infâmes !

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ÉRASTE.

Il est donc vrai ?

MASCARILLE.

Non pas,

Je ne dis pas cela

ÉRASTE.

Que dis-tu donc ?

MASCARILLE.

Hélas !

Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ÉRASTE.

Assure

Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE.

C'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas ici
Pour vous rien contester.

ÉRASTE, *tirant son épée.*

Veux-tu dire ? Voici,

Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque sotte harangue.

Hé ! de grâce, plutôt, si vous le trouvez bon,

Donnez-moi vite ment quelques coups de bâton,

Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

ÉRASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas ! je la dirai :

Mais peut-être, monsieur, que je vous fâcherai.

ÉRASTE.

Parle : mais prends bien garde à ce que tu vas faire.

A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,

Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras,

Faites-moi pis encor, tuez-moi, si j'impose,

En tout ce que j'ai dit ici, la moindre chose.

ÉRASTE.

Ce mariage est vrai ?

MASCARILLE.

Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de clerc, dont elle s'aperçoit :
Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud ;
Et Lucile depuis fait encor moins paroltre
La violente amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.
Si, malgré mes sermens, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ÉRASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraud.

MASCARILLE.

Et de grand cœur.

C'est ce que je demande.

SCÈNE V. — ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Hé bien ?

GROS-RENÉ.

Hé bien ! monsieur ?

Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ÉRASTE.

Las ! il ne l'est que trop, le bourreau détestable !

Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit ;

Et ce qu'a fait Valère, en voyant cet écrit,

Marque bien leur concert, et que c'est une baïe

Qui sert, sans doute, aux feux dont l'ingrate la paie.

SCÈNE VI. — ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je viens vous avertir que tantôt, sur le soir,
Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

ÉRASTE.

Oses-tu me parler ? Âme double et traîtresse !

Va, sors de ma présence ; et dis à ta maîtresse

Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état, infâme! que j'en fais.

(Il déchire la lettre et sort.)

MARINETTE.

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique.

GROS-RENÉ.

M'oses-tu bien encor parler? femelle inique,
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Est pire qu'un satrape, ou bien qu'un Lestrigon!
Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,
Et dis-lui bien et beau, que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots, ni mon maître ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE, seule.

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel démon est donc leur âme travaillée?
Quoi! faire un tel accueil à nos soins obligeans!
Oh! que ceci chez nous va surprendre les gens!

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

Ascagne, je suis fille à secret, Dieu merci.

ASCAGNE.

Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE.

Nous serions au logis beaucoup moins sûrement :
Ici de tous côtés on découvre aisément;
Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASCAGNE.

Hélas! que j'ai de peine à rompre mon silence.

FROSINE.

Ouais! ceci doit donc être un important secret?

ASCAGNE.

Trop, puisque je le dis à vous-même à regret,
Et que, si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sauriez point.

FROSINE.

Ah! c'est me faire outrage!

Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
 Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu!
 Moi, nourrie avec vous, et qui tiens sous silence
 Des choses qui vous sont de si grande importance,
 Qui sais....

ASCAGNE.

Oui, vous savez la secrète raison
 Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison;
 Vous savez que dans celle où passa mon bas âge
 Je suis poar y pouvoir retenir l'héritage
 Que relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
 Dont mon déguisement fait revivre le sort;
 Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
 A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
 Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
 Éclaircissez un doute où je tombe toujours.
 Se pourroit-il qu'Albert ne sût rien du mystère
 Qui masque ainsi mon sexe, et l'a rendu mon père?

FROSINE.

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez,
 Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez :
 Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close ;
 Et ma mère ne put m'éclaircir mieux la chose.
 Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
 Au destin de qui, même avant qu'il vint au jour,
 Le testament d'un oncle abondant en richesses,
 D'un soin particulier avoit fait des largesses ;
 Et que sa mère fit un secret de sa mort,
 De son époux absent redoutant le transport,
 S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
 Dont sa maison tiroit un si grand avantage ;
 Juand, dis-je, pour cacher un tel événement,
 La supposition fut de son sentiment,
 Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez nourrie
 (Votre mère d'accord de cette tromperie
 Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis),
 En faveur des présens le secret fut promis.
 Albert ne l'a point su de nous ; et pour sa femme,
 L'ayant plus de douze ans conservé dans son âme,
 Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
 Son trépas imprévu ne put rien découvrir ;
 Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
 Avec celle de qui vous tenez la naissance

J'ai su qu'en secret même il lui faisoit du bien,
 Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
 D'autre part, il vous veut porter au mariage;
 Et, comme il le prétend, c'est un mauvais langage.
 Je ne sais s'il sauroit la supposition
 Sans le déguisement; mais la digression
 Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre;
 Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sachez donc que l'Amour ne sait point s'abuser,
 Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,
 Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
 Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte :
 J'aime, enfin.

FROSINE.

Vous aimez!

ASCAGNE.

Frosine, doucement.

N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement;
 Il n'est pas temps encore; et ce cœur qui soupire,
 A bien, pour vous surprendre, autre chose à vous dire.

FROSINE.

Et quoi?

ASCAGNE.

J'aime Valère.

FROSINE.

Ah! vous avez raison,
 L'objet de votre amour, lui, dont à la maison
 Votre imposture enlève un puissant héritage,
 Et qui, de votre sexe ayant le moindre ombrage,
 Verroit incontinent ce bien lui retourner!
 C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ai de quoi, toutefois, surprendre plus votre âme :
 Je suis sa femme.

FROSINE.

O dieux! sa femme!

ASCAGNE.

Oui, sa femme

FROSINE.

Ah! certes celui-là l'emporte, et vient à bout
 De toute ma raison!

ASCAGNE.

Ce n'est pas encor toi?

FROSINE.

Encore?

ASCAGNE.

Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connoissance

FROSINE.

Ho! poussez; je le quitte, et ne raisonne plus,
Tant mes sens coup sur coup se trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre
Valère, dans les fers de ma sœur arrêté,
Me sembloit un amant digne d'être écouté;
Et je ne pouvois voir qu'on rebutât sa flamme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon âme;
Je voulois que Lucile aimât son entretien;
Je blâmois ses rigueurs; et les blâmai si bien,
Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les sentimens qu'elle ne pouvoit prendre.
C'étoit, en lui parlant, moi qu'il persuadoit;
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit;
Et ses vœux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,
Étoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon âme.
Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, hélas!
Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une blessure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
Enfin, ma chère, enfin, l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui.
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable,
Et je sus ménager si bien cet entretien,
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flattoit sa pensée,
Je lui dis que pour lui mon âme étoit blessée,
Mais que, voyant mon père en d'autres sentimens,
Je devois une feinte à ses commandemens;
Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère
Dont la nuit seulement seroit dépositaire;
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien secret se devoit éviter;
Qu'il me verroit alors la même indifférence
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence;
Et que de son côté, de même que du mien,
Geste, parole, écrit, ne m'en dît jamais rien.
Enfin, sans m'arrêter sur toute l'industrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,

MOLIERE I

J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi.
Et me suis assuré l'époux que je vous di.

FROSINE.

Peste ! les grands talens que votre esprit possède !
Droit-on qu'elle y touche, avec sa mine froide ?
Cependant vous avez été bien vite ici ;
Car, je veux que la chose ait d'abord réussi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut longtemps éviter d'être sue ?

ASCAGNE.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter ;
Ses projets seulement vont à se contenter ;
Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils.... Mais voici cet époux.

SCÈNE II. — VALÈRE, ASCAGNE, FROSINE.

VALÈRE.

Si vous êtes tous deux en quelque conférence
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALÈRE.

Moi ?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALÈRE.

Et comment ?

ASCAGNE.

Je disois que Valère
Auroit, si j'étois fille, un peu trop su me plaire,
Et que, si je faisais tous les vœux de son cœur,
Je ne tarderois guère à faire son bonheur.

VALÈRE.

Ces protestations ne coûtent pas grand'chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose ;
Mais vous seriez bien pris, si quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout : je vous dis que, régnant dans votre âme,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flamme.

VALÈRE.

Et si c'étoit quelqu'une ' où par votre secours
Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours ?

ASCAGNE.

Je pourrais assez mal répondre à votre attente.

VALÈRE.

Cette confession n'est pas fort obligeante.

ASCAGNE.

Hé quoi ! vous voudriez, Valère, injustement,
Qu'étant fille, et mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelque autre maîtresse ?
Un si pénible effort, pour moi, m'est interdit.

VALÈRE.

Mais cela n'étant pas ?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre
Tout de même.

VALÈRE.

Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le ciel fasse un grand miracle en vous ;
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse,
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

ASCAGNE.

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser
Quand il s'agit d'aimer. Enfin je suis sincère ;
Je ne m'engage point à vous servir, Valère,
Si vous ne m'assurez, au moins absolument,
Que vous gardez pour moi le même sentiment ;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'étois fille, une flamme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VALÈRE.

Je n'avois jamais vu ce scrupule jaloux ;
Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige,

ASCAGNE.

Mais sans fard ?

VALÈRE.

Oui, sans fard.

4. Et si c'étoit quelqu'une, pour quelque flamme. Valère lui demande
de l'aider à réussir auprès de Lucile.

ASCAGNE.

S'il est vrai, désormais
 Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

VALÈRE.

J'ai bientôt à vous dire un important mystère,
 Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir,
 Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALÈRE.

Hé! de quelle façon cela pourroit-il être?

ASCAGNE.

C'est que j'ai de l'amour qui n'oseroit paroître;
 Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
 Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALÈRE.

Expliquez-vous, Ascagne; et croyez, par avance,
 Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALÈRE.

Non, non; dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'est pas encor temps; mais c'est une personne
 Qui vous touche de près.

VALÈRE.

Votre discours m'étonne.

Plût à Dieu que ma sœur!...

ASCAGNE.

Ce n'est pas la saison

De m'expliquer, vous dis-je.

VALÈRE.

Et pourquoi?

ASCAGNE.

Pour raison :

Vous saurez mon secret, quand je saurai le vôtre.

VALÈRE.

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc; et lors, nous expliquant nos vœux,
 Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALÈRE.

Adieu, j'en suis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valère.

(Valère sort.)

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frère.

SCÈNE III. — LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE

LUCILE, à *Marinette*, *les trois premiers vers.*

C'en est fait ; c'est ainsi que je me puis venger,
Et si cette action a de quoi l'affliger,
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.
Mon frère, vous voyez une métamorphose.
Je veux chérir Valère après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma sœur ? Comment ! courir au change !
Cette inégalité me semble trop étrange.

LUCILE.

La vôtre me surprend avec plus de sujet.
De vos soins autrefois Valère étoit l'objet,
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice ;
Et, quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît !
Et je vous vois parler contre son intérêt !

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre :
Je sais qu'il est rangé dessous les lois d'une autre ;
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappeliez et qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
Et je sais, pour son cœur, tout ce que j'en dois croire ;
Il s'explique à mes yeux intelligiblement ;
Ainsi découvrez-lui, sans peur, mon sentiment ;
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire savoir que son ardeur me touche.
Quoi ! mon frère, à ces mots vous restez interdit ?

ASCAGNE.

Ah ! ma sœur ! si sur vous je puis avoir crédit ;
Si vous êtes sensible aux prières d'un frère,
Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valère
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence ;
A moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je vois dans son cœur de tendres mouvemens
A dompter la fierté des plus durs sentimens.

Oui, vous auriez pitié de l'état de son âme,
 Connoissant de quel coup vous menacez sa flamme,
 Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
 Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra,
 Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
 Éraсте est un parti qui doit vous satisfaire,
 Et des feux mutuels....

LUCILE.

Mon frère, c'est assez.

Je ne sais point pour qui vous vous intéressez;
 Mais, de grâce, cessons ce discours, je vous prie,
 Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez,
 Si vous effectuez vos desseins déclarés.

SCÈNE IV. — LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

La résolution, madame, est assez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne pèse rien, alors que l'on l'affronte;
 Il court à sa vengeance, et saisit promptement
 Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
 Le traître! faire voir cette insolence extrême!

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même;
 Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
 L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.
 Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle
 Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle;
 De l'écrit obligeant le sien tout transporté,
 Ne me donnoit pas moins que de la déité;
 Et cependant jamais, à cet autre message,
 Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage;
 Je ne sais, pour causer de si grands changemens,
 Ce qui s'est pu passer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
 Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
 Quoi! tu voudrais chercher hors de sa lâcheté
 La secrète raison de cette indignité?
 Cet écrit malheureux, dont mon âme s'accuse,
 Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse?

MARINETTE.

En effet; je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison.
Nous en tenons, madame : et puis, prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendants qui nous chantent merveille,
Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur;
Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur;
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous sommes.
Foin de notre sottise, et peste soit des hommes!

LUCILE.

Hé bien! bien! qu'il s'en vante et rie à nos dépens :
Il n'aura pas sujet d'en triompher longtemps;
Et je lui ferai voir qu'en une âme bien faite
Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur vous.
Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.
Quelque autre, sous espoir de *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *nescio vos*.

LUCILE.

Que tu dis de folies,

Et choisis mal ton temps pour de telles saillies!
Enfin je suis touchée au cœur sensiblement;
Et si jamais celui de ce perfide amant,
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance
(Car le ciel a trop pris plaisir à m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger);
Quand, dis-je, par un sort à mes désirs propice,
Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends, surtout, de me parler pour lui.
Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime
Et même si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévère,
Et tiens comme il faut la main à ma colère.

MARINETTE.

Vraiment, n'ayez point peur, et laissez faire à nous;
J'ai pour le moins autant de colère que vous;
Et je serois plutôt fille toute ma vie,

Que mon gros traître aussi me redonnât envie
S'il vient....

SCÈNE V. — ALBERT, LUCILE, MARINETTE

ALBERT.

Rentrez, Lucile, et me faites venir
Le précepteur; je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui, qui me gouverne Ascagne,
S'il sait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCÈNE VI. — ALBERT, *seul*

En quel gouffre de soins et de perplexité
Nous jette une action faite sans équité!
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice,
Mon cœur depuis longtemps souffre bien le supplice;
Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre et misère jetée;
Tantôt pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'appréhende au retour cette triste nouvelle :
Las! vous ne savez pas? Vous l'a-t-on annoncé?
Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé :
Enfin, à tous momens, sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent par la tête.
Ahl...

SCÈNE VII. — ALBERT, MÉTAPHRASTE.

MÉTAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ai voulu....

MÉTAPHRASTE.

Maître est dit à *magis ter*;
C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,

Si je savois cela. Mais, soit, à la bonne heure.
Maître, donc....

MÉTAPHRASTE.

Poursuivez

ALBERT

Je veux poursuivre aussi ;

Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
Donc, encore une fois, maître, c'est la troisième,
Mon fils me rend chagrin, vous savez que je l'aime
Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

MÉTAPHRASTE.

Il est vrai : *Filio non potest præferri*
Nisi filius ¹.

ALBERT.

Maître, en discourant ensemble,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble,
Je vous crois grand latin et grand docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré :
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes Heures,
Qui, depuis cinquante ans, dites journellement,
Ne sont encor pour moi que du haut allemand.
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

MÉTAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils, l'hymen semble lui faire peur,
Et sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid et recule.

MÉTAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle
Dont avec Atticus le même fait sermon ;
Et comme aussi les Grecs disent *Athanaton*.. ².

ALBERT.

Mon Dieu ! maître éternel, laissez là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler ;
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉTAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils ?

1. « A un fils on ne saurait préférer qu'un fils. »

2 *Athanaton* veut dire, en grec, immortel.

ALBERT.

Je ne sais si dans l'âme

Il ne sentiroit point une secrète flamme :
 Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu ;
 Et je l'aperçus hier, sans en être aperçu,
 Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire,
 Un endroit écarté, *latinè*, *secessus* ;
 Virgile l'a dit : *Est in secessu locus...*¹.

ALBERT.

Comment auroit-il pu l'avoir dit, ce Virgile,
 Puisque je suis certain que, dans ce lieu tranquille,
 Ame du monde enfin n'étoit lors, que nous deux ?

MÉTAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un auteur fameux
 D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
 Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin
 De terme plus choisi, d'auteur, ni de témoin,
 Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉTAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
 Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo, bonos*,
 Comme on dit, *scribendo, sequare peritos*²

ALBERT.

Homme ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste ?

MÉTAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT.

La peste

Soit du causeur !

MÉTAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement

Un mot que vous serez bien aise assurément
 D'entendre.

ALBERT.

Je serai le diable qui t'emporte,
 Chien d'homme ! Oh ! que je suis tenté d'étrange sorte
 De faire sur ce muflle une application !

1. C'est le commencement d'un vers de l'*Énéide* : « Il est dans un lieu écarté.... »

2. C'est un vers de Despanière. « Imite les gens vertueux dans la conduite, et les bons auteurs dans les écrits. »

MÉTAPHRASTE.

Mais qui cause, seigneur, votre inflammation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE.

Ah! sans doute,
Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela;
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez sagement.

MÉTAPHRASTE.

Me voilà

Tout prêt à vous ouïr.

ALBERT.

Tant mieux.

MÉTAPHRASTE.

Que je trépasse,

Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en fasse la grâce!

MÉTAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il!

MÉTAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

MÉTAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

MÉTAPHRASTE.

Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le crois.

MÉTAPHRASTE.

J'ai promis que je ne dirois rien.

ALBERT.

Suffit.

MÉTAPHRASTE.

Dès à présent je suis muet.

ALBERT.

Fort bien.

MÉTAPHRASTE.

Parlez ; courage ; au moins je vous donne audience.
 Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence .
 Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT, *à part*.

Le traître !

MÉTAPHRASTE.

Mais, de grâce, achevez vite ment :
 Depuis longtemps j'écoute ; il est bien raisonnable
 Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc , bourreau détestable....

MÉTAPHRASTE.

Hé ! bon Dieu ! Voulez-vous que j'écoute à jamais ?
 Partageons le parler au moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien....

MÉTAPHRASTE.

Quoi ! voulez-vous poursuivre ?
 Ce n'est pas encor fait ? *Per Jovem* ! je suis ivre !

ALBERT.

Je n'ai pas dit....

MÉTAPHRASTE.

Encor ? Bon Dieu ! que de discours !
 Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours ?

ALBERT.

J'enrage.

MÉTAPHRASTE.

Derechef ? O l'étrange torture !
 Hé ! laissez-moi parler un peu , je vous conjure.
 Un sot qui ne dit mot, ne se distingue pas
 D'un savant qui se tait.

ALBERT.

Parbleu ! tu te tairas.

SCÈNE VIII. — MÉTAPHRASTE, *seul*.

D'où vient fort à propos cette sentence expresse
 D'un philosophe : « Parle, afin qu'on te connoisse. »
 Doncque, si de parler le pouvoir m'est ôté,
 Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
 Et changer mon essence en celle d'une bête.
 Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
 Oh ! que les grands parleurs sont par moi détestés !

Mais quoi ! si les savans ne sont point écoutés,
Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose ;
Que les poules dans peu dévorent les renards ;
Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards ;
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent ;
Qu'un fou fasse les lois ; que les femmes combattent,
Que par les criminels les juges soient jugés,
Et par les écoliers les maîtres fustigés ;
Que le malade au sain présente le remède ;
Que le lièvre craintif....

SCÈNE IX. — ALBERT, MÉTAPHRASTE.

(Albert sonne aux oreilles de Métaphraste une cloche de mulet, qui le fait fuir.)

MÉTAPHRASTE, fuyant.
Miséricorde ! à l'aide !

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — MASCARILLE, seul.

Le ciel parfois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort, comme on peut, d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le remède plus prompt où j'ai su recourir,
C'est de pousser ma pointe, et dire en diligence
A notre vieux patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé :
L'autre, diable ! disant ce que j'ai déclaré,
Gare une irruption sur notre friperie !
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder,
Et les vieillards entre eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter ; et, de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.
(Il frappe à la porte d'Albert.)

SCÈNE II. — ALBERT, MASCARILLE,

ALBERT.

Qui frappe ?

MASCARILLE.

Amis.

ALBERT.

Oh ! oh ! qui te peut amener,

Mascarille ?

MASCARILLE.

Je viens, monsieur, pour vous donner

Le bonjour.

ALBERT.

Ah ! vraiment, tu prends beaucoup de peine !

De tout mon cœur, bonjour.

(Il s'en va.)

MASCARILLE.

La réplique est soudaine,

Quel homme brusque !

(Il hurte.)

ALBERT.

Encor ?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas oui,

Monsieur.

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bonjour ?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Hé bien ! bonjour, te dis-je.

(Il s'en va. Mascarille l'arrête.)

MASCARILLE.

Oui ; mais je viens encore

Vous saluer au nom du seigneur Pelidore.

ALBERT.

Ah ! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé

De me saluer ?

MASCARILLE.

Oui

ALBERT.

Je lui suis obligé :

Va, que je lui souhaite une joie infinie.

(Il s'en va.)

MASCARILLE.

Cet homme est ennemi de la cérémonie.

(Il hurte.)

Je n'ai pas achevé, monsieur, son compliment;
Il voudroit vous prier d'une chose instamment.

ALBERT.

Hé bien ! quand il voudra, je suis à son service.

MASCARILLE, *l'arrêtant*.

Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaite un moment, pour vous entretenir
D'une affaire importante, et doit ici venir.

ALBERT.

Eh ! quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler ?

MASCARILLE.

Un grand secret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui, sans doute importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambassade.

SCÈNE III. — ALBERT, *seul*.

O juste ciel ! je tremble ;
Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
Quelque tempête va renverser mes desseins,
Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.
L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle,
Et voilà sur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe est découverte. Oh ! que la vérité
Se peut cacher longtemps avec difficulté !
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime,
Suivre les mouvemens d'une peur légitime,
Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois
De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
Et faire qu'en douceur passât toute la chose.
Mais, hélas ! c'en est fait, il n'est plus de saison,
Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera point tiré, que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCÈNE IV. — ALBERT, POLIDORE.

POLIDORE, *les quatre premiers vers sans voir Albert*.
S'être ainsi marié sans qu'on en ait su rien !
Puisse cette action se terminer à bien !
Je ne sais qu'en attendre ; et je crains fort du père
Et la grande richesse, et la juste colère.

Mais je l'aperçois seul.

ALBERT.

Dieu ! Polidore vient !

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où lui débiter ?

ALBERT.

Quel sera mon langage ?

POLIDORE.

Son âme est tout émue.

ALBERT.

Il change de visage.

POLIDORE.

Je vois, seigneur Albert, au trouble de vos yeux,

Que vous savez déjà qui m'amène en ces lieux.

ALBERT.

Hélas ! oui.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous surprendre,

Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en dois rougir de honte et de confusion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action,

Et je ne prétends point excuser le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.

POLIDORE.

C'est ce qui doit par vous être considéré

ALBERT.

Il faut être chrétien.

POLIDORE.

Il est très-assuré.

ALBERT.

Grâce, au nom de Dieu ! grâce, ô seigneur Polidore !

POLIDORE

Hé ! c'est moi qui de vous présentement l'implore.

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triste aventure.

POLIDORE.

Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité

ALBERT.

Pardon encore un coup!

POLIDORE.

Hélas! pardon vous-même!

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi, j'en suis touché de même au dernier point

ALBERT.

J'ose vous convier qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Hélas! seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT.

Conservons mon honneur.

POLIDORE.

Hé! oui, je m'y dispose

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez .

De tous ces intérêts je vous ferai le maître;

Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah! quel homme de Dieu! Quel excès de douceur!

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur!

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères!

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne!

ALBERT.

Embrassons-nous en frères.

POLIDORE.

J'y consens de grand cœur, et me réjouis fort

Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

"en rends grâces au ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre.

Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre ;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis....

ALBERT.

Hé! que parlez-vous là de faute et de Lucile?

POLIDORE.

Soit, ne commençons point un discours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement :
Même, si cela fait à votre allègement,
J'avouérai qu'à lui seul en est toute la faute ;
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur.
Sans l'incitation d'un méchant suborneur ;
Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.
Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, et réparons l'offense
Par la solennité d'une heureuse alliance.

ALBERT, *à part*

O Dieu! quelle méprise! et qu'est-ce qu'il m'apprend?
Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand
Dans ces divers transports je ne sais que répondre,
Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi pensez-vous là, seigneur Albert?

ALBERT.

A rien.

Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.

SCENE V. — POLIDORE, seul.

Je lis dedans son âme, et vois ce qui le presse.
A quoi que sa raison l'eût déjà disposé,
Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé.
L'image de l'affront lui revient, et sa fuite
Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de temps remette son esprit :
La douleur trop craintive aisément se redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCÈNE VI. — POLIDORE, VALÈRE.

POLIDORE.

Enfin, le beau mignon, vos bons déportemens
Troubleront les vieux jours d'un père à tous momens;
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VALÈRE.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel?
En quoi mériter tant le courroux paternel?

POLIDORE.

Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage et si paisible!
Las! il vit comme un saint, et dedans la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison!
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature, -
Et fait du jour la nuit, ô la grande imposture!
Qu'il n'a considéré père, ni parenté
En vingt occasions : horrible fausseté!
Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
A la fille d'Albert a joint sa destinée,
Sans craindre de la suite un désordre puissant :
On le prend pour un autre, et le pauvre innocent
Ne sait pas seulement ce que je lui veux dire.
Ah! chien, que j'ai reçu du ciel pour mon martyre!
Te croiras-tu toujours? et ne pourrai-je pas
Te voir être une fois sage avant mon trépas?

VALÈRE, *seul et rêvant*.

D'où peut venir ce coup? Mon âme embarrassée
Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée.
Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu.
Il faut user d'adresse et me contraindre un peu
Dans ce juste courroux.

SCÈNE VII. — VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.

Mascarille, mon père
Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MASCARILLE.

Il la sait?

VALÈRE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où diantre a-t-il pu la savoir?

VALÈRE.

Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir ;
 Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie,
 Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'âme ravie.
 Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux ;
 Il excuse ma faute, il approuve mes feux,
 Et je voudrois savoir qui peut être capable
 D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.
 Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçois.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, monsieur, si c'étoit moi
 Qui vous eût procuré cette heureuse fortune ?

VALÈRE.

Bon ! bon ! tu voudrois bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le patron le sait,
 Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALÈRE.

Mais, là, sans te railler ?

MASCARILLE

Que le diable m'emporte
 Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte !

VALÈRE, *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement
 Tu n'en vas recevoir le juste paiement.

MASCARILLE.

Ah ! monsieur ! qu'est ceci ? Je défends la surprise.

VALÈRE.

C'est la fidélité que tu m'avois promise ?
 Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué
 Le trait que j'ai bien cru que tu m'avois joué
 Traître ! de qui la langue à causer trop habile
 D'un père contre moi vient d'échauffer la bile,
 Qui me perds tout à fait, il faut, sans discourir,
 Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout beau. Mon âme, pour mourir,
 N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
 Attendre le succès qu'aura cette aventure.
 J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler
 Un hymen que vous-même aviez peine à celer :
 C'étoit un coup d'État, et vous verrez l'issue
 Condamner la fureur que vous avez conçue.
 De quoi vous fâchez-vous, pourvu que vos souhaits
 Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,

Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes ?

VALÈRE.

Et si tous ces discours ne sont que des sornettes ?

MASCARILLE.

Toujours serez-vous lors à temps pour me tuer.

Mais enfin mes projets pourront s'effectuer

Dieu fera pour les siens, et, content dans la suite,

Vous me remercerez de ma rare conduite.

VALÈRE.

Nous verrons. Mais Lucile....

MASCARILLE.

Halte ! son père sort.

SCÈNE VIII. — ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

ALBERT, *les cinq premiers vers sans voir Valère.*

Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,

Plus je me sens piqué de ce discours étrange,

Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change :

Car Lucile soutient que c'est une chanson,

Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.

Ah ! monsieur, est-ce vous de qui l'audace insigne

Met en jeu mon honneur, et fait ce conte indigne ?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,

Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment, gendre, coquin ? Tu portes bien la mine

De pousser les ressorts d'une telle machine,

Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille,

Et faire un tel scandale à toute une famille ?

MASCARILLE.

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT.

Que voudrois-je, sinon qu'il dît des vérités ?

Si quelque intention le pressoit pour Lucile,

La recherche en pouvoit être honnête et civile ;

Il falloit l'attaquer du côté du devoir,

Il falloit de son père implorer le pouvoir,

Et non pas recourir à cette lâche feinte,

Qui porte à la pudeur une sensible atteinte

MASCARILLE.

Quoi ! Lucile n'est pas sous des liens secrets
À mon maître ?

ALBERT.

Non, traître, et n'y sera jamais

MASCARILLE.

Tout doux : et s'il est vrai que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne secrète ?

ALBERT.

Et, s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes et les bras ?

VALÈRE.

Monsieur, il est aisé de vous faire paroître
Qu'il dit vrai.

ALBERT.

Bon ! voilà l'autre encor, digde maître
D'un semblable valet ! O les menteurs hardis !

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VALÈRE.

Quel seroit notre but de vous en faire accroire ?

ALBERT, *à part*.

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve ; et, sans nous quereller,
Faites sortir Lucile et la laissez parler.

ALBERT.

Et si le démenti par elle vous en reste ?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, monsieur, je vous proteste.
Promettez à leurs vœux votre consentement,
Et je veux m'exposer au plus dur châtement,
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage, et l'ardeur qui la presse

ALBERT.

Il faut voir cette affaire.

(Il va frapper à sa porte.)

MASCARILLE, *à Valère*.

Allez, tout ira bien.

ALBERT.

« Voilà ! Lucile, un mot

VALÈRE, *à Mascarille*.

Je crains....

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCÈNE IX. — LUCILE, ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Seigneur Albert, au moins silence. Enfin, madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre âme,
Et monsieur votre père, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux et confirme vos vœux ;
Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin assuré ?

MASCARILLE.

Bon ! me voilà déjà d'un beau titre honoré

LUCILE.

Sachons un peu, monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie ?

VALÈRE.

Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ai vu, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen ?

VALÈRE.

On sait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoi ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?

VALÈRE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux :
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
A l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre âme.
Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes transports forcé la violence
A ne point violer votre expresse défense ;
Mais....

MASCARILLE.

Hé bien ! oui, c'est moi ; le grand mal que voilà !

LUCILE.

Est-il une imposture égale à celle-là ?
Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème ?
O le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur,
Et que mon père, ému de l'éclat d'un sot conte,

Paye avec mon hymen qui me couvre de honte !
 Quand tout contribueroit à votre passion,
 Mon père, les destins, mon inclination,
 On me verroit combattre, en ma juste colère,
 Mon inclination, les destins et mon père,
 Perdre même le jour, avant que de m'unir
 A qui par ce moyen auroit cru m'obtenir.
 Allez ; et si mon sexe avecque bienséance
 Se pouvoit emporter à quelque violence,
 Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi.

VALÈRE, à Mascarille.

C'en est fait, son courroux ne peut être adouci.

MASCARILLE.

Laissez-moi lui parler. Hé ! madame, de grâce,
 A quoi bon maintenant toute cette grimace ?
 Quelle est votre pensée, et quel bourru transport
 Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort ?
 Si monsieur votre père étoit homme farouche,
 Passe ; mais il permet que la raison le touche ;
 Et lui-même m'a dit qu'une confession
 Vous va tout obtenir de son affection.
 Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte
 A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte ;
 Mais, s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
 Par un bon mariage on voit tout rajusté ;
 Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous consomme,
 Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
 On sait que la chair est fragile quelquefois,
 Et qu'une fille, enfin, n'est ni caillou, ni bois.
 Vous n'avez pas été, sans doute, la première,
 Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière.

LUCILE.

Quoi ! vous pouvez ouïr ces discours effrontés,
 Et vous ne dites mot à ces indignités ?

ALBERT.

Que veux-tu que je die ? Une telle aventure
 Me met tout hors de moi.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure
 Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE.

Et quoi donc confesser ?

1. « Et veut que mon père, ému etc., paye avec mon hymen un insolent qui me couvre de honte. »

MASCARILLE.

Quoi ? ce qui s'est passé
Entre mon maître et vous. La belle raillerie !

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître et moi ?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croi,
En savoir un peu plus de nouvelles que moi ;
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour croire
Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon père, un impudent valet.
(Elle lui donne un soufflet.)

SCÈNE X. — ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE

MASCARILLE.

Je crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT.

Va, coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son père la loue.

MASCARILLE.

Et nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ai dit rien que de très-constant.

ALBERT.

Et nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille.

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront ?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront ?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE.

Connoissez-vous Ormin, ce gros notaire habile ?

ALBERT..

Connois-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville ?

MASCARILLE.

Et Simon le tailleur, jadis si recherché ?

ALBERT.

Et la potence mise au milieu du marché ?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE.

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT.

Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE.

Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.

ALBERT.

Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir

MASCARILLE.

O l'obstiné vieillard !

ALBERT.

O le fourbe damnable !

Va, rends grâce à mes ans, qui me font incapable

De punir sur-le-champ l'affront que tu me fais ;

Tu n'en perds que l'attente, et je te le promets.

SCÈNE XI. — VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.

Hé bien ! ce beau succès que tu devois produire....

MASCARILLE.

J'entends à demi-mot ce que vous voulez dire :

Tout s'arme contre moi ; pour moi de tous côtés

Je vois coups de bâton et gibets apprêtés.

Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême,

Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,

Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré,

Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.

Adieu, monsieur.

VALÈRE.

Non, non, ta fuite est superflue ;

Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue.

MASCARILLE.

Je ne saurois mourir quand je suis regardé,
Et mon trépas ainsi se verroit retardé.

VALÈRE.

Suis-moi, traître, suis-moi; mon amour en furie
Te fera voir si c'est matière à raillerie.

MASCARILLE, seul.

Malheureux Mascarille, à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'aventure est fâcheuse.

ASCAGNE.

Ah! ma chère Frosine,

Le sort absolument a conclu ma ruine.
Cette affaire, venue au point où la voilà,
N'est pas assurément pour en demeurer là;
Il faut qu'elle passe outre; et Lucile et Valère,
Surpris des nouveautés d'un semblable mystère,
Voudront chercher un jour dans ces obscurités,
Par qui tous mes projets se verront avortés.
Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagème,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même.
S'il arrive une fois que mon sort éclaire
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence :
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance;
C'est fait de sa tendresse; et, quelque sentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouse une fille
Qu'il verra sans appui de biens et de famille?

FROSINE.

Je trouve que c'est là raisonner comme il faut,
Mais ces réflexions devoient venir plus tôt.
Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière?
Il ne falloit pas être une grande sorcière
Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,

Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui ;
L'action le disoit ; et, dès que je l'ai sue,
Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin ? Mon trouble est sans pareil .
Mettez-vous en ma place , et me donnez conseil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conseil dessus cette disgrâce :
Car je suis maintenant vous , et vous êtes moi :
Conseillez-moi, Frosine ; au point où je me voi,
Quel remède trouver ? Dites, je vous en prie

ASCAGNE.

Hélas ! ne traitez point ceci de raillerie ;
C'est prendre peu de part à mes cuisans ennuis
Que de rire, et de voir les termes où j'en suis.

FROSINE.

Non, vraiment, tout de bon, votre ennui m'est sensible,
Et pour vous en tirer je ferois mon possible.
Mais que puis-je, après tout ? Je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

Ah ! pour cela, toujours il est assez bonne heure
La mort est un remède à trouver quand on veut ;
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Frosine, non ; si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

FROSINE.

Savez-vous ma pensée ? Il faut que j'aille voir
La.... Mais Éraste vient, qui pourroit nous distraire
Nous pourrions, en marchant, parler de cette affaire.
Allons, retirons-nous.

SCÈNE II — ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Encore rebuté ?

GROS-RENÉ.

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté.
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,

Qu'elle m'a répondu, tenant son quant à moi :
 « Va, va, je fais état de lui comme de toi ;
 Dis-lui qu'il se promène ; » et, sur ce beau langage,
 Pour suivre son chemin, m'a tourné le visage,
 Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau,
 Lâchant un : « Laisse-nous, beau valet de carreau, »
 M'a planté là comme elle ; et mon sort et le vôtre
 N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ÉRASTE.

L'ingrate ! recevoir avec tant de fierté
 Le prompt retour d'un cœur justement emporté !
 Quoi ! le premier transport d'un amour qu'on abuse
 Sous tant de vraisemblance, est indigne d'excuse ?
 Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
 Devoit être insensible au bonheur d'un rival ?
 Tout autre n'eût pas fait même chose en ma place,
 Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace ?
 De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard ?
 Je n'ai point attendu de sermens de sa part ;
 Et, lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire,
 Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire,
 Il cherche à s'excuser ; et le sien voit si peu
 Dans ce profond respect la grandeur de mon feu !
 Loin d'assurer une âme, et lui fournir des armes,
 Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
 L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
 Et rejette de moi message, écrit, abord !
 Ah ! sans doute un amour a peu de violence,
 Qu'est capable d'éteindre une si foible offense ;
 Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur,
 Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur,
 Et de quel prix doit être à présent à mon âme
 Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme.
 Non, je ne prétends plus demeurer engagé
 Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai ;
 Et, puisque l'on témoigne une froideur extrême
 A conserver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENÉ.

Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés,
 Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.
 Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
 Et lui faire sentir que l'on a du courage.
 Qui souffre ses mépris, les veut bien recevoir.
 Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
 Les femmes n'auroient pas la parole si haute.

Oh ! qu'elles nous sont bien fières par notre faute !
 Je veux être pendu, si nous ne les verrions
 Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
 Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
 Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

ÉRASTE.

Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend ;
 Et, pour punir le sien par un autre aussi grand,
 Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme ;
 A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
 Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
 Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
 Un certain animal difficile à connaître,
 Et de qui la nature est fort encline au mal :
 Et comme un animal est toujours animal,
 Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
 Durerait cent mille ans ; aussi, sans repartie,
 La femme est toujours femme, et jamais ne sera
 Que femme, tant qu'entier le monde durera.
 D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
 Pour un sable mouvant ; car, goûtez bien, de grâce,
 Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts ;
 Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
 Et que le corps sans chef est pire qu'une bête ;
 Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
 Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
 Nous voyons arriver de certains embarras ;
 La partie brutale alors veut prendre empire¹
 Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
 A dia, l'autre à hurhaut ; l'un demande du mou,
 L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où,
 Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
 La tête d'une femme est comme la girouette
 Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent,
 C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
 La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde
 On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
 Or, par comparaison (car la comparaison
 Nous fait distinctement comprendre une raison,
 Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
 Une comparaison qu'une similitude) ;

¹ La partie brutale ne peut aller en vers. Il faut être la partie animale.

Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remû-ménage
Horrible; et le vaisseau, malgré le nautonier,
Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :
Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter par de certains.... propos,
Et lors un.... certain vent, qui par.... de certains flots,
De.... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable....
Quand.... les femmes enfin ne valent pas le diable.

ÉRASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENÉ.

Assez bien, Dieu merci.

Mais je les vois, monsieur, qui passent par ici.
Tenez-vous ferme au moins.

ÉRASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

SCÈNE III. — LUCILE, ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je l'aperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ÉRASTE.

Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
C'en est fait; je me veux guérir, et connois bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairé de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles surtout aux généreux esprits.
Je l'avouérai, mes yeux observoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres,
Et le ravissement où j'étois de mes fers,
Les auroit préférés à des sceptres offerts.
Oui, mon amour pour vous, sans doute, étoit extrême.

Je vivois tout en vous ; et je l'avouïrai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoique outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé :
Possible que malgré la cure qu'elle essaie,
Mon âme saignera longtemps de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,
Il faudra se résoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin, il n'importe ; et puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière,
Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

ÉRASTE.

Hé bien ! madame, hé bien ! ils seront satisfaits.
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,
Puisque vous le voulez. Que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie !

LUCILE.

Tant mieux ; c'est m'obliger.

ÉRASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole ; eussé-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ÉRASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit ; n'en parlons donc plus.

ÉRASTE.

Où, où, n'en parlons plus :

Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait ; il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue,
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands.

Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ÉRASTE.

Il est à vous encor ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE lit.

*Vous m'aimex d'une amour extrême,
Éraste, et de mon cœur voulez être éclairci;
Si je n'aime Éraste de même,
Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi.*

LUCILE.

Vous m'assuriez par là d'agréer mon service;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(Il déchire la lettre.)

LUCILE lit.

*J'ignore le destin de mon amour ardente,
Et jusqu'à quand je souffrirai;
Mais je sais, ô beauté charmante!
Que toujours je vous aimerai.*

ÉRASTE.

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux;
Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

(Elle déchire la lettre.)

GROS-RENÉ.

Poussez.

ÉRASTE.

Elle est de vous : suffit; même fortune.

MARINETTE, à Lucile.

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ, à Éraste.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE, à Lucile.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ÉRASTE.

Et, grâce au ciel, c'est tout.

Que sois-je exterminé, si je ne tiens parole!

LUCILE.

Me confonde le ciel, si la mienne est frivole!

ÉRASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE, à Lucile.

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ, à Éraсте.

Vous triomphez.

MARINETTE, à Lucile.

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ, à Éraсте.

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE, à Lucile.

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ, à Éraсте.

Que faut-il davantage?

ÉRASTE.

Ah! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, et je le sais fort bien.

LUCILE.

Éraсте, Éraсте, un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE.

Non, non, cherchez partout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;
J'aurois tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger;
Vous avez voulu rompre; il n'y faut plus songer :
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE.

Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie;
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre; et vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Éraste, étoit mal enflammé.

ÉRASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé! je crois que cela foiblement vous soucie.

Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie,

Si je.... Mais laissons là ces discours superflus :

Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ÉRASTE.

Pourquoi?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ÉRASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Oui, vraiment; quo! n'en est-ce pas fait?

ÉRASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait?

LUCILE.

Comme vous.

ÉRASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'est foiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRASTE.

Mais, cruelle! c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout. C'est vous qui l'avez résolu.

ÉRASTE.

Moi? Je vous ai cru là faire un plaisir extrême!

LUCILE.

Point; vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRASTE.

Mais si mon cœur encor revouloit sa prison;
Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien; ma foiblesse est trop grande,
J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE.

Ah! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop tôt le demander :

Consentez-y, madame; une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin, me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

SCÈNE IV. — MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

O la lâche personne!

GROS-RENÉ.

Ah! le foible courage!

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en suis gonflé de rage.

Ne t' imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire
A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau,
Pour nous donner envie encore de sa peau!
Moi, j'au rois de l'amour pour ta chienne de face?
Moi, je te chercherois? Ma foi! l'on t'en fricasse
Des filles comme nous.

GROS-RENÉ.

Oui, tu le prends par là?

Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galant de neige, avec ta nonpareille;
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ.

Tiens encor ton couteau. La pièce est riche et rare.
Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.

1. *Un gilet*, un nœud de ruban; *une nonpareille*, un petit ruban fort étroit; ce qu'on appelle aujourd'hui *une faveur*.

GROS-RENÉ.

J'oubliois d'avant-hier ton morceau de fromage,
Tiens. Je voudrois pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi;
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ.

Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire.

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux; je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point, toi; j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ.

Romps; voilà le moyen de ne s'en plus dédire;
Romps. Tu ris, bonne bête!

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton ris! voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu? romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE.

Vois.

GROS-RENÉ.

Vois, toi.

MARINETTE.

Vois, toi-même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE.

Moi? Ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, toi.

Dis.

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi

GROS-RENÉ.

Ma foi ! nous ferons mieux de quitter la grimace.
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi, je te fais grâce.

GROS-RENÉ.

Mon Dieu ! qu'à tes appas je suis acoquiné !

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René !

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — MASCARILLE, seul.

« Dès que l'obscurité régnera dans la ville,
Je me veux introduire au logis de Lucile ;
Va vite de ce pas préparer pour tantôt,
Et la lanterne sourde, et les armes qu'il faut. »
Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre :
« Va vite ment chercher un licou pour te pendre. »
Venez ça, mon patron ; car, dans l'étonnement
Où m'a jeté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre ;
Mais je vous veux ici parler et vous confondre :
Défendez-vous donc bien, et raisonnons sans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile ? « Oui, Mascarille. » Et que pensez-vous faire
« Une action d'amant qui se veut satisfaire. »
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
« Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle ;
Lucile est irritée. » Eh bien ! tant pis pour elle.
« Mais l'amour veut que j'aie à apaiser son esprit. »
Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit.
Nous garantira-t-il, cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie ?
« Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal ? »
Oui, vraiment, je le pense ; et surtout ce rival.
« Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,

Nous irons bien armés, et, si quelqu'un nous gronde,
 Nous nous chamaillerons. » Oui ? Voilà justement
 Ce que votre valet ne prétend nullement.
 Moi, chamailler, bon Dieu ! Suis-je Roland, mon maître,
 Ou quelque Ferragus ? C'est fort mal me connaître.
 Quand je viens à songer, moi, qui me suis si cher,
 Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
 Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la bière,
 Je suis scandalisé d'une étrange manière.
 « Mais tu seras armé de pied en cap. » Tant pis,
 J'en serai moins léger à gagner le taillis ;
 Et de plus, il n'est point d'armure si bien jointe,
 Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
 « Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron ! »
 Soit, pourvu que toujours je branle le menton.
 A table comptez-moi, si vous voulez, pour quatre ;
 Mais comptez-moi pour rien s'il s'agit de se battre.
 Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
 Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux.
 Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,
 Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

SCÈNE II. — VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.

Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux.
 Le soleil semble s'être oublié dans les cieux ;
 Et jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumière,
 Je vois rester encore une telle carrière,
 Que je crois que jamais il ne l'achèvera,
 Et que de sa lenteur mon âme enragera.

MASCARILLE.

Et cet empressement, pour s'en aller dans l'ombre,
 Pêcher vite à tâtons quelque sinistre encombre...
 Vous voyez que Lucile, entière en ses rebuts....

VALÈRE.

Ne me fais point ici de contes superflus.
 Quand j'y devrais trouver cent embûches mortelles,
 Je sens de son courroux des gênes trop cruelles ;
 Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort.
 C'est un point résolu.

MASCARILLE.

J'approuve ce transport :
 Mais le mal est, monsieur, qu'il faudra s'introduire
 En cachette

VALÈRE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ai peur de vous nuire.

VALÈRE.

Et comment ?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir :

(Il tousse.)

De moment en moment.... vous voyez le supplice.

VALÈRE.

Ce mal te passera, prends du jus de réglisse.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, monsieur, qu'il se veuille passer.
Je serois ravi, moi, de ne vous point laisser ;
Mais j'aurois un regret mortel, si j'étois cause
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

SCÈNE III. — VALÈRE, LA RAPIÈRE, MASCARILLE

LA RAPIÈRE.

Monsieur, de bonne part je viens d'être informé
Qu'Éraste est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Rouer jambes et bras à votre Mascarille.

MASCARILLE.

Moi ? Je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras ?
Suis-je donc gardien, pour employer ce style,
De la virginité des filles de la ville ?
Sur la tentation ai je quelque crédit,
Et puis-je mais, chétif, si le cœur leur en dit ?

VALÈRE

Oh ! qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent !
Et quelque belle ardeur que ses feux lui produisent
Éraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIÈRE.

S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous.
Vous savez de tout temps que je suis un bon frère.

VALÈRE.

Je vous suis obligé, monsieur de La Rapière.

LA RAPIÈRE.

J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tous venans sont gens à dégainer,

Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

MASCARILLE.

Acceptez-les, monsieur.

VALÈRE.

C'est trop de complaisance.

LA RAPIÈRE.

Le petit Gille encore eût pu nous assister,
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
Monsieur, le grand dommage ! et l'homme de service !
Vous avez su le tour que lui fit la justice ;
Il mourut en César, et, lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALÈRE.

Monsieur de La Rapière, un homme de la sorte
Doit être regretté : mais, quant à votre escorte
Je vous rends grâces.

LA RAPIÈRE.

Soit ; mais soyez averti

Qu'il vous cherche et vous peut faire un mauvais parti.

VALÈRE.

Et moi, pour vous montrer combien je l'apprehende,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,
Et par toute la ville aller présentement,
Sans être accompagné que de lui seulement.

SCÈNE IV. — VALÈRE, MASCARILLE

MASCARILLE.

Quoi ! monsieur, vous voulez tenter Dieu ? Quelle audace !
Las ! vous voyez tous deux comme l'on nous menace ;
Combien de tous côtés....

VALÈRE.

Que regardes-tu là ?

MASCARILLE.

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.
Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,
Ne nous obstinons point à rester dans la rue ;
Allons nous renfermer.

VALÈRE.

Nous renfermer, faquin !

Tu m'oses proposer un acte de coquin ?
Sus, sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

MASCARILLE.

Hé ! monsieur mon cher maître, il est si doux de vivre !
On ne meurt qu'une fois, et c'est pour si longtemps ! ..

VALÈRE.

Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entends.
 Ascagne vient ici, laissons-le; il faut attendre
 Quel parti de lui-même il résoudra de prendre.
 Cependant avec moi viens prendre à la maison
 Pour nous frotter...

MASCARILLE.

Je n'ai nulle démangeaison.
 Que maudit soit l'amour, et les filles maudites,
 Qui veulent en tâter, puis font les chattemites!

SCÈNE V. — ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

Est-il bien vrai, Frosine, et ne rêvé-je point?
 De grâce, contez-moi bien tout de point en point.

FROSINE.

Vous en saurez assez le détail, laissez faire.
 Ces sortes d'incidens ne sont, pour l'ordinaire,
 Que redits trop de fois de moment en moment.
 Suffit que vous sachiez qu'après ce testament
 Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
 De la femme d'Albert la dernière grossesse
 N'accoucha que de vous, et que lui, dessous main,
 Ayant depuis longtemps concerté son dessein,
 Fit son fils de celui d'Ignès la bouquetière,
 Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère.
 La mort ayant ravi ce petit innocent
 Quelque dix mois après, Albert étant absent,
 La crainte d'un époux et l'amour maternelle
 Firent l'événement d'une ruse nouvelle.
 Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang,
 Vous devintes celui qui tenoit votre rang,
 Et la mort de ce fils mis dans votre famille
 Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
 Voilà de votre sort un mystère éclairci,
 Que votre feinte mère a caché jusqu'ici;
 Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres,
 Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.
 Enfin, cette visite, où j'espérois si peu,
 Plus qu'on ne pouvoit croire, a servi votre feu.
 Cette Ignès vous relâche, et, par votre autre affaire,
 L'éclat de son secret devenu nécessaire,
 Nous en avons nous deux votre père informé;
 Un billet de sa femme a le tout confirmé :

Et poussant plus avant encore notre pointe,
 Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
 Aux intérêts d'Albert, de Polidore, après,
 Nous avons ajusté si bien les intérêts,
 Si doucement à lui déplié ces mystères,
 Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires;
 Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
 Son esprit pas à pas à l'accommodement,
 Qu'autant que votre père il montre de tendresse
 A confirmer les nœuds qui font votre allégresse

ASCAGNE.

Ah! Frosine, la joie où vous m'acheminez....
 Hé! que ne dois-je point à vos soins fortunés!

FROSINE.

Au reste, le bon homme est en humeur de rire,
 Et pour son fils ençor nous défend de rien dire.

SCÈNE VI. — POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE.

Approchez-vous, ma fille, un tel nom m'est permis,
 Et j'ai su le secret que cachoient ces habits.
 Vous avez fait un trait qui, dans sa hardiesse,
 Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse,
 Que je vous en excuse, et tiens mon fils heureux
 Quand il saura l'objet de ses soins amoureux.
 Vous valez tout un monde, et c'est moi qui l'assure.
 Mais le voici; prenons plaisir de l'aventure.
 Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE.

Vous obéir sera mon premier compliment.

SCÈNE VII. — POLIDORE, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE, d'Valère.

Les disgrâces souvent sont du ciel révélées.
 J'ai songé cette nuit de perles défilées,
 Et d'œufs cassés; monsieur, un tel songe m'abat.

VALÈRE.

Chien de poltron!

POLIDORE.

Valère, il s'apprête un combat
 Où toute ta valeur te sera nécessaire.
 Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

MASCARILLE.

Et personne, monsieur, qui se veuille bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger?
Pour moi, je le veux bien; mais au moins s'il arrive
Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accusez point.

POLIDORE.

Non, non, en cet endroit,
Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Père dénaturé!

VALÈRE.

Ce sentiment, mon père,
Est d'un homme de cœur, et je vous en révère.
J'ai dû vous offenser, et je suis criminel
D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel;
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours se montre la plus forte,
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Éraste ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faisoit tantôt redouter sa menace;
Mais les choses depuis ont bien changé de face,
Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
Tu vas être attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord?

VALÈRE.

Moi, le fuir! Dieu m'en garde. Et qui donc pourroit-ce être?

POLIDORE.

Ascagne.

VALÈRE.

Ascagne?

POLIDORE.

Oui, tu le vas voir paroltre

VALÈRE.

Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi!

POLIDORE.

Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi;
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat seul à seul vide votre querelle.

MASCARILLE.

C'est un brave homme; il sait que les cœurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin, d'une imposture ils te rendent coupable,

Dont le ressentiment m'a paru raisonnable;
Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord
Que tu satisferois Ascagne sur ce tort;
Mais aux yeux d'un chacun, et sans nulles remises,
Dans les formalités en pareil cas requises.

VALÈRE.

Et Lucile, mon père, a, d'un cœur endurci....

POLIDORE.

Lucile épouse Éraste, et te condamne aussi,
Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

VALÈRE.

Ah! c'est une impudence à me mettre en fureur :
Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur!

SCÈNE VIII. — ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ÉRASTE
VALÈRE, MASCARILLE.

ALBERT.

Hé bien! les combattans? On amène le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre?

VALÈRE.

Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer;
Et, si j'ai pu trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit être cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose;
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout;
A toute extrémité mon esprit se résout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange,
Dont il faut hautement que mon amour se venge.

(A Lucile.)

Non pas que cet amour prétende encore à vous :
Tout son feu se résout en ardeur de courroux;
Et, quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux :
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux;
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un semblable discours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en saura venger.
Voici venir Ascagne : il aura l'avantage
De vous faire changer bien vite de langage,
Et sans beaucoup d'effort.

SCÈNE IX. — ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE, ÉRASTE
VALÈRE, FROSINE, MARINETTE, GROS-RENÉ, MASCARILLE.

VALÈRE.

Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au sien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une sœur criminelle;
Mais, puisque son erreur me veut faire querelle,
Nous le satisferons, et vous, mon brave, aussi.

ÉRASTE.

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, et je le laisse faire.

VALÈRE.

C'est bien fait; la prudence est toujours de saison.
Mais....

ÉRASTE.

Il saura pour tous vous mettre à la raison.

VALÈRE.

Lui?

POLIDORE.

Ne t'y trompe pas; tu ne sais pas encore
Quel étrange garçon est Ascagne.

ALBERT.

Il l'ignore;
Mais il pourra dans peu le lui faire savoir.

VALÈRE.

Sus donc, que maintenant il me le fasse voir.

MARINETTE.

Aux yeux de tous?

GROS-RENÉ.

Cela ne seroit pas honnête.

VALÈRE.

Se moque-t-on de moi? Je casserai la tête
À quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait;
Et dans cette aventure où chacun m'intéresse,
Vous allez voir plutôt éclater ma foiblesse,
Connoître que le ciel qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réservait pour victoire facile,
De finir le destin du frère de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Ascagne va par vous recevoir le trépas :

Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
En vous donnant pour femme, en présence de tous
Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

VALÈRE.

Non, quand toute la terre, après sa perfidie
Et les traits effrontés....

ASCAGNE.

Ah! souffrez que je die,
Valère, que le cœur qui vous est engagé,
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé;
Sa flamme est toujours pure et sa constance extrême,
Et j'en prends à témoin votre père lui-même.

POLIDORE.

Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il est temps de te tirer d'erreur.
Celle à qui par serment ton âme est attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée;
Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens,
Et, depuis peu, l'amour en a su faire un autre,
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux.
Je te fais maintenant un discours sérieux.
Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile,
La nuit, reçut ta foi sous le nom de Lucile,
Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenoit pas,
A semé parmi vous un si grand embarras.
Mais, puisque Ascagne ici fait place à Dorothee,
Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,
Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'est là justement ce combat singulier
Qui devoit envers nous réparer votre offense,
Et pour qui les édits n'ont point fait de défense

POLIDORE.

Un tel événement rend tes esprits confus :
Mais en vain tu voudrois balancer là-dessus.

VALÈRE.

Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre;
Et si cette aventure a lieu de me surprendre,
La surprise me flatte, et je me sens saisir
De merveille à la fois, d'amour et de plaisir :
Se peut-il que ces yeux?....

ALBERT.

Cet habit, cher Valère, fi
Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire.
Allons lui faire en prendre un autre, et cependant
Vous saurez le détail de tout cet incident.

VALÈRE.

Vous, Lucile, pardon, si mon âme abusée....

LUCILE.

L'oubli de cette injure est une chose aisée.

ALBERT.

Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ÉRASTE.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reste encor ici des sujets de carnage.
Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
Mais de son Mascarille et de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici possédée?
Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien;
Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sais la chère Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
Un mari, passe encor : tel qu'il est, on le prend;
On n'y va pas chercher tant de cérémonie;
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-RENÉ.

Écoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toi tout seul, compère?

GROS-RENÉ.

Bien entendu; je veux une femme sévère,
Ou je ferai beau bruit

MASCARILLE.

Hé! mon Dieu! tu feras
Comme les autres font, et tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen, si fâcheux et critiques,
Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi,

Les douceurs ne feront que blanchir contre moi.
Et je te dirai tout.

MASCARILLE.

O la fine pratique!

Un mari confident!

MARINETTE.

Taisez-vous, as de pique.

ALBERT.

Pour la troisième fois, allons-nous-en chez nous,
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN DU DÉPIT AMOUREUX.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

COMÉDIE EN UN ACTE ¹.

PRÉFACE.

C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, et mépriser par honneur ma comédie. J'offenserois mal à propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pu applaudir à une sottise : comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir ; et quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornemens, et je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la représentation, étoit assez beau pour en demeurer là. J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe² ; et je ne voulois pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais³. Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma pièce entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilège obtenu par surprise. J'ai eu beau crier : ô temps ! ô mœurs ! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès ; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon Dieu ! l'étrange embarras qu'une pièce à mettre au jour, et

1. La comédie des *Précieuses ridicules* fut représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Petit-Bourbon, le 18 novembre 1659.

2. On dit proverbialement d'une femme : « Elle est belle à la chandelle ; mais le grand jour gâte tout. »

3. La galerie du Palais de Justice étoit, du temps de Molière, et fut longtemps encore après lui, la promenade à la mode. C'étoit là que se vendaient les pièces nouvelles, chez Barbin, de Luynes ou Trabouillet.

qu'un auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime ! Encore si l'on m'avoit donné du temps, j'aurois pu mieux songer à moi, et j'aurois pris toutes les précautions que messieurs les auteurs, à présent mes confrères, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur que j'aurois été prendre malgré lui pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurois tenté la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle et docte préface, et je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition et le reste.

J'aurois parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma pièce, ne m'auroient pas refusé ou des vers françois, ou des vers latins. J'en ai même qui m'auroient loué en grec ; et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoître ; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise ; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés ; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont été de tout temps la matière de la comédie ; et que, par la même raison, les véritables savans et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, et du Capitain ; non plus que les juges, les princes et les rois, de voir Trivelin, ou quelque autre sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi : aussi les véritables précieuses auroient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Luynes¹ veut m'aller relire de ce pas : à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

1. Le libraire.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

LA GRANGE, } amants rebutés.	{ LA GRANGE.
DU CROISY, }	{ DU CROISY.
GORGIBUS, bon bourgeois.	L'ESPY.
MADÉLON, fille de Gorgibus, }	{ Mlle DE BRIE.
CATHOS, nièce de Gorgibus, } précieuses ridicules.	{ Mlle DU PARC.
MAROTTE, servante des précieuses ridicules.	MADÉLEINE BÉJART.
ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.	DE BRIE.
LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de La Grange.	MOLIÈRE.
LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croisy.	BRÉCOURT.
DEUX PORTEURS DE CHAISE.	
VOISINES,	
VIOLONS.	

SCÈNE I. — LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY. — Seigneur La Grange.

LA GRANGE. — Quoi ?

DU CROISY. — Regardez-moi un peu sans rire

LA GRANGE. — Hé bien ?

DU CROISY. — Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ?

LA GRANGE. — A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?

DU CROISY. — Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE. — Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux peccques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : Quelle heure est-il ? Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait ?

DU CROISY. — Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE. — Sans doute, je l'y prends, et de telle façon, que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu : et, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux

une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY. — Et comment, encore ?

LA GRANGE. — J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY. — Hé bien ! qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE. — Ce que j'en prétends faire ? Il faut .. Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II. — GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS. — Hé bien ! vous avez vu ma nièce et ma fille ? Les affaires iront-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GRANGE. — C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très-humbles serviteurs.

DU CROISY. — Vos très-humbles serviteurs

GORGIBUS, *seul*. — Ouais ! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourroit venir leur mécontentement ? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà !

SCÈNE III. — GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE. — Que désirez-vous, monsieur ?

GORGIBUS. — Où sont vos maîtresses ?

MAROTTE. — Dans leur cabinet.

GORGIBUS. — Que font-elles ?

MAROTTE. — De la pommade pour les lèvres.

GORGIBUS. — C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE IV. — GORGIBUS, *seul*.

Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins, et quatre valets vivoient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

SCÈNE V. — MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS. — Il est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau ! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de froidure ? Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris ?

MADÉLON. — Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS. — Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

GORGIBUS. — Et qu'y trouvez-vous à redire ?

MADÉLON. — La belle galanterie que la leur ! Quoi ! débiter d'abord par le mariage ?

GORGIBUS. — Et par où veux-tu donc qu'ils débutent ? par le concubinage ? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux aussi bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? Et ce lien sacré où ils aspirent, n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MADÉLON. — Ah ! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois ! Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS. — Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens, que de débiter par là.

MADÉLON. — Mon Dieu ! que si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bientôt fini ! La belle chose que ce seroit, si d'abord Cyrus épousoit Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie !

GORGIBUS. — Que me vient conter celle-ci ?

MADÉLON. — Mon père, voilà ma cousine qui vous dira aussi bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentimens, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux : ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de

1. *Cyrus et Mandane*, personnages du roman d'*Artamène ou le Grand Cyrus*, par Mlle de Scudéri. *Clélie et Aronce*, personnages du roman de *Clélie*, par le même auteur.

l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée : et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paroît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue; encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS. — Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut style.

CATHOS. — En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie! Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galans et Jolis-vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe tout unie, un ohapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans; mon Dieu! quels amans sont-ce là! Quelle frugalité d'ajustement et quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un demi-pied, que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS. — Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Madelon....

MADELON. — Hé! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GORGIBUS. — Comment, ces noms étranges? Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MADELON. — Mon Dieu! que vous êtes vulgaire! Pour moi un de mes étonnemens, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Madelon, et ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS. — Il est vrai mon oncle, qu'une oreille un peu délicate

pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polixène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS. — Écoutez : il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines; et pour ces messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens, et je veux résolûment que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS. — Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu?

MADÉLON. — Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS, *d part.* — Il n'en faut point douter, elles sont achevées. (*Haut.*) Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes : je veux être maître absolu; et, pour trancher toutes sortes de dis cours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi! vous serez religieuses; j'en fais un bon serment.

SCÈNE VI. — CATHOS, MADÉLON.

CATHOS. — Mon Dieu! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme!

MADÉLON. — Que veux-tu? j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS. — Je le croirois bien; oui, il y a toutes les apparences du monde; et, pour moi, quand je me regarde....

SCÈNE VII. — CATHOS, MADÉLON, MAROTTE.

MAROTTE. — Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MADÉLON. — Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

MAROTTE. — Dame! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le grand Cyre.

MADÉLON. — L'impertinente! Le moyen de souffrir cela! Et qui est-il, le maître de ce laquais?

MAROTTE. — Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MADÉLON. — Ah! ma chère! un marquis! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura oui parler de nous.

CATHOS. — Assurément, ma chère.

MADÉLON. — Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

MAROTTE. — Par ma foi! je ne sais point quelle bête c'est là; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS. — Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.
(Elles sortent.)

SCÈNE VIII. — MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE. — Holà! porteurs, holà! Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavés.

PREMIER PORTEUR. — Dame! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE. — Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

DEUXIÈME PORTEUR. — Payez-nous donc, s'il vous plaît, monsieur.

MASCARILLE. — Hein?

DEUXIÈME PORTEUR. — Je dis, monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, lui donnant un soufflet. — Comment, coquin! demander de l'argent à une personne de ma qualité!

DEUXIÈME PORTEUR. — Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens? Et votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE. — Ah! ah! je vous apprendrai à vous connoître! Ces canailles-là s'osent jouer à moi!

PREMIER PORTEUR, prenant un des bâtons de sa chaise. — Ça, payez-nous vite.

MASCARILLE. — Quoi?

PREMIER PORTEUR. — Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE. — Il est raisonnable.

PREMIER PORTEUR. — Vite donc.

MASCARILLE. — Oui-da! tu parles comme il faut, toi; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content?

PREMIER PORTEUR. — Non, je ne suis pas content; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et.... (*Levant son bâton.*)

MASCARILLE. — Doucement; tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

SCÈNE IX. — MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE. — Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE. — Qu'elles ne se pressent point; je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE. — Les voici.

SCÈNE X. — MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, *après avoir salué*. — Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissans, que je cours partout après lui.

MADELON. — Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS. — Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'ayez amené.

MASCARILLE. — Ah! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON. — Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS. — Ma chère, il faudroit donner des sièges.

MADELON. — Holà! Almanzor.

ALMANZOR. — Madame.

MADELON. — Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE. — Mais, au moins y a-t-il sûreté ici pour moi?

(*Almanzor sort.*)

CATHOS. — Que craignez-vous?

MASCARILLE. — Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à More. Comment, diable! D'abord qu'on les approche,

ils se mettent sur leur garde meurtrière. Ah ! par ma foi, je m'en défie ! et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MADÉLON. — Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS. — Je vois bien que c'est un Amilcar ¹.

MADÉLON. — Ne craignez rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.

CATHOS. — Mais de grâce, monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, après s'être peigné et avoir ajusté ses canons ². — Hé bien ! mesdames, que dites-vous de Paris ?

MADÉLON. — Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudroit être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

MASCARILLE. — Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS. — C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE. — Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

MADÉLON. — Il est vrai que la chaise est un retranchement merveillex contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE. — Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?

MADÉLON. — Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du *Recueil des pièces choisies*.

CATHOS. — Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE. — C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne ; ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADÉLON. — Hé ! mon Dieu ! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris, et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais, pour moi, ce que je consi-

1. Personnage du roman de *Clélie* que l'auteur a voulu rendre enjoué.

2. Les deux parties d'un haut-de-chausses. Les canons étaient ordinairement ornés de rubans et de dentelles.

dère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air : celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance ; celui-là a composé des stances sur une infidélité : monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures ; un tel auteur a fait un tel dessein ; celui-là en est à la troisième partie de son roman ; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS. — En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; et pour moi, j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE. — Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADÉLON. — Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE. — Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS. — Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE. — Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MADÉLON. — Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE. — C'est mon talent particulier ; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

MADÉLON. — Ah ! certes, cela sera du dernier beau ; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE. — Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MADÉLON. — Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé!

MASCARILLE. — Sans doute. Mais, à propos, il faut que je vous dise un impromptu que je fis hier chez une duchesse de nos amies que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS. — L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE. — Écoutez donc.

MADÉLON. — Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh! oh! je n'y prenois pas garde :

Tandis que sans songer à mal, je vous regarde,

Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.

Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

CATHOS. — Ah! mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE. — Tout ce que je fais a l'air cavalier; cela ne sent point le pédant.

MADÉLON. — Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE. — Avez-vous remarqué ce commencement? *oh! oh!* voilà qui est extraordinaire, *oh! oh!* comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh! oh!* La surprise, *oh! oh!*

MADÉLON. — Oui, je trouve ce *oh! oh!* admirable.

MASCARILLE. — Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS. — Ah! mon Dieu! que dites-vous? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MADÉLON. — Sans doute; et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh! oh!* qu'un poème épique.

MASCARILLE. — Tudieu! vous avez le goût bon.

MADÉLON. — Hé! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE. — Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenois pas garde? Je n'y prenois pas garde*, je ne m'apercevois pas de cela; façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que, sans songer à mal*, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*, c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple; *votre œil en tapinois....* Que vous semble de ce mot *tapinois*? N'est-il pas bien choisi?

CATHOS. — Tout à fait bien.

MASCARILLE. — *Tapinois*, en cachette; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris, *tapinois*.

MADÉLON. — Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE. — *Me dérobe mon cœur*, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter? *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!*

MADELON. — Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE. — Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS. — Vous avez appris la musique?

MASCARILLE. — Moi? Point du tout.

CATHOS. — Et comment donc cela se peut-il?

MASCARILLE. — Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MADELON. — Assurément, ma chère.

MASCARILLE. — Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût : *hem, hem, la, la, la, la, la*. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavalière. (*Il chante.*)

Oh! oh! je n'y prenois pas garde, etc.

CATHOS. — Ah! que voilà un air qui est passionné! Est-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON. — Il y a de la chromatique là dedans.

MASCARILLE. — Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? *Au voleur!*... Et puis, comme si l'on crioit bien fort, *au, au, au, au, au voleur!* Et tout d'un coup, comme une personne essouffée, *au voleur!*

MADELON. — C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS. — Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE. — Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MADELON. — La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE. — A quoi donc passez-vous le temps?

CATHOS. — A rien du tout.

MADELON. — Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissemens.

MASCARILLE. — Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MADELON. — Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE. — Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation: et je vous laisse à penser, si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose contredire! Pour moi, j'y suis fort exact; et quand j'ai promis à quelque poète, je crie

toujours : Voilà qui est beau ! devant que les chandelles soient allumées.

MADELON. — Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS. — C'est assez : puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE. — Je ne sais si je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADELON. — Hé ! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE. — Ah ! ma foi ! il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS. — Hé ! à quels comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE. — Belle demande ! Aux grands comédiens¹ ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit : et le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?

CATHOS. — En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE. — Que vous semble de ma petite oie² ? La trouvez-vous congruante à l'habit ?

CATHOS. — Tout à fait.

MASCARILLE. — Le ruban est bien choisi

MADELON. — Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur³.

MASCARILLE. — Que dites-vous de mes canons ?

MADELON. — Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE. — Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON. — Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE. — Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON. — Ils sentent terriblement bon

1. C'est-à-dire à la troupe rivale de celle de Molière, aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne.

2. On appeloit *petite oie* les rubans, les plumes, les dentelles, les bas, les gants, enfin toutes les garnitures et toutes les menues parties de l'habillement.

3. *Perdrigeon*, le mercier à la mode

CATHOS. — Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE. — Et celle-là ? (*Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.*)

MADELON. — Elle est tout à fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement.

MASCARILLE. — Vous ne me dites rien de mes plumes ! Comment les trouvez-vous ?

CATHOS. — Effroyablement belles.

MASCARILLE. — Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON. — Je vous assure que nous sympathisons vous et moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; et, jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière.

MASCARILLE, *s'écriant brusquement*. — Ah ! ah ! ah ! doucement. Dieu me damne ! mesdames, c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'est pas honnête.

CATHOS. — Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

MASCARILLE. — Quoi ! toutes deux contre mon cœur, en même temps ! M'attaquer à droite et à gauche ! Ah ! c'est contre le droit des gens : la partie n'est pas égale ; et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS. — Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MADELON. — Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS. — Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE. — Comment, diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

SCÈNE XI. — CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE. — Madame, on demande à vous voir.

MADELON. — Qui ?

MAROTTE. — Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE. — Le vicomte de Jodelet ?

MAROTTE. — Oui, monsieur.

CATHOS. — Le connaissez-vous ?

MASCARILLE. — C'est mon meilleur ami.

MADELON. — Faites entrer vite.

MASCARILLE. — Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

CATHOS. — Le voici.

SCÈNE XII. — CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE. — Ah ! vicomte !

JODELET, *s'embrassant l'un l'autre*. — Ah ! marquis !

MASCARILLE. — Que je suis aise de te rencontrer !

JODELET. — Que j'ai de joie de te voir ici !

MASCARILLE. — Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

MADÉLON, *à Cathos*. — Ma toute bonne, nous commençons d'être connues ; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE. — Mesdames, agréez que je vous présente ce gentil-homme-ci : sur ma parole, il est digne d'être connu de vous ?

JODELET. — Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit ; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MADÉLON. — C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS. — Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bien heureuse.

MADÉLON, *à Almanzor*. — Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses ? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil ?

MASCARILLE. — Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte ; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.

JODELET. — Ce sont fruits des veilles de la cour et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE. — Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillans hommes du siècle ? C'est un brave à trois poils.

JODELET. — Vous ne m'en devez rien, marquis ; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE. — Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JODELET. — Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE, *regardant Cathos et Madelon*. — Oui ; mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai.

JODELET. — Notre connoissance s'est faite à l'armée ; et la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

MASCARILLE. — Il est vrai ; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse ; et je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET. — La guerre est une belle chose ; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE. — C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS. — Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADÉLON. — Je les aime aussi ; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE. — Te souvient-il, vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras ?

JODELET. — Que veux-tu dire, avec ta demi-lune ? C'étoit bien une lune tout entière.

MASCARILLE. Je pense que tu as raison.

JODELET. — Il m'en doit bien souvenir, ma foi ! J'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce : vous sentirez quel coup c'étoit là.

CATHOS, *après avoir touché l'endroit*. — Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE. — Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci ; là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous ?

MADÉLON. — Oui : je sens quelque chose.

MASCARILLE. — C'est un coup de mousquet que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET, *découvrant sa poitrine*. — Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines.

MASCARILLE, *mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausses*. — Je vais vous montrer une furieuse plaie.

MADÉLON. — Il n'est pas nécessaire : nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE. — Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATHOS. — Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

MASCARILLE. — Vicomte, as-tu là ton carrosse ?

JODELET. — Pourquoi ?

MASCARILLE. — Nous mènerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau ¹.

MADÉLON. — Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE. — Ayons donc les violons pour danser.

JODELET. — Ma foi ! c'est bien avisé.

MADÉLON. — Pour cela, nous y consentons ; mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE. — Holà ! Champagne, Picard, Bourguignon, Casca-ret, Basque, La Verdure, Lorrain, Provençal, La Violette ! Au diable soient tous les laquais ! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

1. Donner un cadeau ; donner un repas ou une collation à des femmes.

MADÉLON. — Almanzor, dites aux gens de monsieur qu'ils aillent querir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près pour peupler la solitude de notre bal. (*Almanzor sort.*)

MASCARILLE. — Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?

JODELET. — Mais toi-même, marquis, que t'en semble ?

MASCARILLE. — Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient plus qu'à un filet.

MADÉLON. — Que tout ce qu'il dit est naturel ! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS. — Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE. — Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. (*Il médite.*)

CATHOS. — Hé ! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET. — J'aurais envie d'en faire autant ; mais je me trouve un peu incommode de la veine poétique, pour la quantité des saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MASCARILLE. — Que diable est-ce là ! Je fais toujours bien le premier vers ; mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi ! ceci est un peu trop pressé ; je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET. — Il a de l'esprit comme un démon.

MADÉLON. — Et du galant, et du bien tourné.

MASCARILLE. — Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la comtesse ?

JODELET. — Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE. — Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

MADÉLON. — Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XIII. — LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MADÉLON,
MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR,
VIOLONS.

MADÉLON. — Mon Dieu, mes chères, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds ; et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE. — Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE. — Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

ALMANZOR. — Oui, monsieur ; ils sont ici.

CATHOS. — Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE, *dansant lui seul comme par prélude*. — La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON. — Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS. — Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE, *ayant pris Madelon pour danser*. — Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. Oh ! quels ignorans ! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village !

JODELET, *dansant ensuite*. — Holà ! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV. — DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MADÉLON, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE, *un bâton à la main*. — Ah ! ah ! coquins ! que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, *se sentant battre*. — Ahi ! ahi ! ahi ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JODELET. — Ahi ! ahi ! ahi !

LA GRANGE. — C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISY. — Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCÈNE XV. — CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON. — Que veut donc dire ceci ?

JODELET. — C'est une gageure.

CATHOS. — Quoi ! vous laisser battre de la sorte !

MASCARILLE. — Mon Dieu ! je n'ai pas voulu faire semblant de rien ; car je suis violent, et je me serois emporté.

MADELON. — Endurer un affront comme celui-là, en notre présence !

MASCARILLE. — Ce n'est rien : ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a longtemps ; et entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI. — DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, CÉLIMÈNE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE. — Ma foi! marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(Trois ou quatre spadassins entrent.)

MADELON. — Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

DU CROISY. — Comment! mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous; qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal?

MADELON. — Vos laquais?

LA GRANGE. — Oui, nos laquais : et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON. — O ciel! quelle insolence!

LA GRANGE. — Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi! pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET. — Adieu notre braverie.

MASCARILLE. — Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY. — Ah! ah! coquins! vous avez l'audace d'aller sur nos brisées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE. — C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE. — O fortune! quelle est ton inconstance!

DU CROISY. — Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE. — Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCÈNE XVII. — MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE
VIOLONS.

CATHOS. — Ah! quelle confusion!

MADELON. — Je crève de dépit.

UN DES VIOLONS, à Mascarille. — Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous payera, nous autres?

MASCARILLE. — Demandez à monsieur le vicomte.

UN DES VIOLONS, à Jodelet. — Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?

JODELET. — Demandez à monsieur le marquis.

SCÈNE XVIII. — GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS. — Ah ! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois ; et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces messieurs qui sortent.

MADELON. — Ah ! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite !

GORGIBUS. — Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes ! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait ; et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON. — Ah ! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

MASCARILLE. — Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que du monde, la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissent. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part ; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCÈNE XIX. — GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS. — Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, les battant. — Oui, oui, je vous vais contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant ; nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais. (Seul.) Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottises billevesées, pernicious amusemens des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables !

FIN DES PRÉCIEUSES RIDICULES.

SGANARELLE

OU

LE COCU IMAGINAIRE.

COMÉDIE¹.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

GORGIBUS, bourgeois de Paris.	L'ESPY.
CÉLIE, sa fille.	Mlle DU PARC.
LELIE, amant de Célie.	LA GRANGE.
GROS-RENE, valet de Lélie.	DU PARC.
SGANARELLE, bourgeois de Paris, et cocu imaginaire.	MOLIÈRE.
LA FEMME DE SGANARELLE.	Mlle DE BRIE.
VILLEBREQUIN, père de Valère.	DE BRIE.
LA SUIVANTE de Célie.	MADELEINE BÉJART.
UN PARENT de la femme de Sganarelle.	

SCÈNE I. — GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE de Célie.

CÉLIE, *sortant tout éplorée, et son père la suivant.*

Ah ! n'espérez jamais que mon cœur y consente.

GORGIBUS.

Que marmottez-vous là, petite impertinente ?
Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu ?
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu ?
Et, par sottes raisons, votre jeune cervelle
Voudroit régler ici la raison paternelle ?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi ?
A votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,

1. *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* fut joué à Paris, le 28 mai 1660. Neufvillennaise apprit la pièce par cœur en l'entendant jouer ; il la publia avec des notes et la dédia à Molière lui-même. Le sujet de cette comédie est pris dans un canevas italien intitulé *Il Ritratto ou Artichino cornuto per opinioni*.

O sotté ! peut juger ce qui vous est utile ?
 Par la corbleu ! gardez d'échauffer trop ma bile ;
 Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de longueur,
 Si mon bras sait encor montrer quelque vigueur.
 Votre plus court sera, madame la mutine,
 D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine.
 J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,
 Et dois auparavant consulter s'il vous plaît :
 Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
 Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage ?
 Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,
 Pour être aimé de vous, doit-il manquer d'appas ?
 Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme
 Je vous suis caution qu'il est très-honnête homme.

CÉLIE.

Hélas !

GORGIBUS.

Hé bien, hélas ! Que vent dire ceci ?
 Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici !
 Hé ! que si la colère une fois me transporte,
 Je vous ferai chanter hélas de belle sorte !
 Voilà, voilà le fruit de ces empressemens
 Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans ;
 De quolibets d'amour votre tête est remplie,
 Et vous parlez de Dieu bien moins que de *Célie*.
 Jetez-moi dans le feu tous ces méchans écrits
 Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits ;
 Lisez-moi, comme il faut, au lieu de ces sornettes,
 Les *Quatrains*¹ de Pibrac, et les doctes *Tablettes*
 Du conseiller Mathieu² ; l'ouvrage est de valeur,
 Et plein de bons dictons à réciter par cœur.
 La *Guide des pécheurs*³ est encore un bon livre ;
 C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre ;
 Et si vous n'aviez lu que ces moralités,
 Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

CÉLIE.

Quoi ! vous prétendez donc, mon père, que j'oublie
 La constante amitié que je dois à Lélie ?
 J'aurois tort si, sans vous, je disposois de moi ;
 Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.

1. Pibrac, né à Toulouse en 1528, mort à Paris en 1584, auteur d'une apologie de la Saint-Barthélemy.

2. *Quatrains, ou Tablettes de la vie et de la mort*, par Pierre Mathieu, historiographe de France, né en 1563, mort en 1621.

3. Par Louis de Grenade, dominicain espagnol, mort en 1588.

GORGIBUS.

Lui fût-elle engagée encore davantage,
 Un autre est survenu, dont le bien l'en dégage.
 Lélia est fort bien fait; mais apprends qu'il n'est rien
 Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien;
 Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
 Et que sans lui le reste est une triste affaire.
 Valère, je crois bien, n'est pas de toi chéri;
 Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari.

Ius que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage,
 Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
 Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner,
 Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner?
 Trêve donc, je vous prie, à vos impertinences.
 Que je n'entende plus vos sottes doléances.
 Ce gendre doit venir vous visiter ce soir:
 Manquez un peu, manquez à le bien recevoir;
 Si je ne vous lui vois faire un fort bon visage,
 Je vous.... Je ne veux pas en dire davantage.

SCÈNE II. — CÉLIE, LA SUIVANTE de Célie.

LA SUIVANTE.

Quoi ! refuser, madame, avec cette rigueur,
 Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur !
 A des offres d'hymen répondre par des larmes,
 Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes !
 Hélas ! que ne veut-on aussi me marier !
 Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier ;
 Et, loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
 Croyez que j'en dirois bien vite une douzaine.
 Le précepteur qui fait répéter la leçon
 A votre jeune frère, a fort bonne raison
 Lorsque, nous discourant des choses de la terre,
 Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
 Qui croît beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
 Et ne profite point s'il en est séparé.
 Il n'est rien de plus vrai, ma très-chère maîtresse,
 Et je l'éprouve en moi, chétive pécheresse !
 Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin ;
 Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,
 L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'âme contente,
 Et je suis maintenant ma commère dolente.
 Pendant cet heureux temps, passé comme un éclair,
 Je me couchois sans feu dans le fort de l'hiver ;

Sécher même les draps me sembloit ridicule,
Et je tremble à présent dedans la canicule.
Enfin il n'est rien tel, madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi;
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
D'un : Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternue.

CÉLIE.

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait ?
D'abandonner Lélie, et prendre ce mal fait ?

LA SUIVANTE.

Votre Lélie aussi n'est, ma foi, qu'une bête,
Puisque si hors de temps son voyage l'arrête ;
Et la grande longueur de son éloignement
Me le fait soupçonner de quelque changement.

CÉLIE, lui montrant le portrait de Lélie.

Ah ! ne m'accable point par ce triste présage ;
Vois attentivement les traits de ce visage :
Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs ;
Je veux croire, après tout, qu'ils ne sont pas menteurs,
Et que, comme c'est lui que l'art y représente,
Il conserve à mes feux une amitié constante.

LA SUIVANTE.

Il est vrai que ces traits marquent un digne amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CÉLIE.

Et cependant il faut.... Ah ! soutiens-moi.

(Laissant tomber le portrait de Lélie.)

LA SUIVANTE.

Madame,

D'où vous pourroit venir.... Ah ! bons dieux ! elle pâme !
Hé ! vite, holà ! quelqu'un.

SCÈNE III. — CÉLIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE de Célie.

SGANARELLE.

Qu'est-ce donc ? me voilà.

LA SUIVANTE.

Ma maîtresse se meurt.

SGANARELLE.

Quoi ! ce n'est que cela ?

Je croyois tout perdu, de crier de la sorte ;
Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte ?
Hays ! Elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Je vais faire venir

Quelqu'un pour l'emporter ; veuillez la soutenir.

SCÈNE IV. — CÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE.

SGANARELLE, *en passant la main sur le sein de Célie.*

Elle est froide partout et je ne sais qu'en dire.
 Approchons-nous pour voir si sa bouche respire.
 Ma foi, je ne sais pas ; mais j'y trouve encor, moi,
 Quelque signe de vie.

LA FEMME DE SGANARELLE, *regardant par la fenêtre.*

Ah ! qu'est-ce que je voi ?

Mon mari dans ses bras... Mais je m'en vais descendre.
 Il me trahit sans doute, et je veux le surprendre.

SGANARELLE.

Il faut se dépêcher de l'aller secourir ;
 Certes, elle auroit tort de se laisser mourir.
 Aller en l'autre monde est très-grande sottise,
 Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.
(Il la porte chez elle avec un homme que la suivante amène.)

SCÈNE V. — LA FEMME DE SGANARELLE, seule.

Il s'est subitement éloigné de ces lieux,
 Et sa fuite a trompé mon désir curieux ;
 Mais de sa trahison je ne fais plus de doute,
 Et le peu que j'ai vu me la découvre toute.
 Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
 Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur ;
 Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
 Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
 Voilà de nos maris le procédé commun ;
 Ce qui leur est permis, leur devient importun.
 Dans les commencemens ce sont toutes merveilles ;
 Ils témoignent pour nous des ardeurs non pareilles ;
 Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,
 Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
 Ah ! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
 A changer de mari comme on fait de chemise !
 Cela seroit commode ; et j'en sais telle ici
 Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien aussi.
(En ramassant le portrait que Célie avoit laissé tomber.)
 Mais quel est ce bijou que le sort me présente ?
 L'émail en est fort beau, la gravure charmante.
 Ouvrons,

SCÈNE VI. — SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE.

SGANARELLE, *se croyant seul.*

On la croyoit morte, et ce n'étoit rien.

Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien.

Mais j'aperçois ma femme.

LA FEMME DE SGANARELLE, *se croyant seule.*

O ciel ! c'est miniature !

Et voilà d'un bel homme une vive peinture !

SGANARELLE, *à part, et regardant par-dessus l'épaule de sa femme.*

Que considère-t-elle avec attention ?

Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon.

D'un fort vilain soupçon je me sens l'âme émue.

LA FEMME DE SGANARELLE, *sans apercevoir son mari.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue ;

Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.

Oh ! que cela sent bon !

SGANARELLE, *à part.*

Quoi ! peste, le baiser !

Ah ! j'en tiens !

LA FEMME DE SGANARELLE *poursuit.*

Avouons qu'on doit être ravie

Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie,

Et que, s'il en contoît avec attention,

Le penchant seroit grand à la tentation.

Ah ! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine !

Au lieu de mon pelé, de mon rustre....

SGANARELLE, *lui arrachant le portrait.*

Ah ! mâtine !

Nous vous y surprenons en faute contre nous,

En diffamant l'honneur de votre cher époux.

Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme !

Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien madame ?

Et, de par Belzébut, qui vous puisse emporter !

Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter ?

Peut-on trouver en moi quelque chose à redire ?

Cette taille, ce port que tout le monde admire,

Ce visage si propre à donner de l'amour,

Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour ;

Bref, en tout et partout, ma personne charmante

N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente ?

Et, pour rassasier votre appétit gourmand,

Il faut joindre au mari le ragoût d'un galant ?

LA FEMME DE SGANARELLE.

J'entends à demi-mot où va la raillerie.

Tu crois par ce moyen....

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie :

La chose est avérée, et je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Mon courroux n'a déjà que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offense.
Écoute, ne crois pas retenir mon bijou,
Et songe un peu....

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.

Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la copie,
Tenir l'original !

LA FEMME DE SGANARELLE.

Pourquoi ?

SGANARELLE.

Pour rien, ma mie.

Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons doit vous remercier.

(*Regardant le portrait de Lélie.*)

Le voilà, le beau fils, le mignon de couchette !
Le malheureux tison de ta flamme secrète,
Le drôle avec lequel....

LA FEMME DE SGANARELLE.

Avec lequel?... Poursui.

SGANARELLE.

Avec lequel, te dis-je.... et j'en crève d'ennui.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Que me veut donc conter par là ce maître ivrogne ?

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop, madame la carogne.

Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,

Et l'on va m'appeler seigneur Cornelius

J'en suis pour mon honneur ; mais à toi, qui me l'ôtes,

Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Et tu m'oses tenir de semblables discours ?

SGANARELLE.

Et tu m'oses jouer de ces diables de tours ?

LA FEMME DE SGANARELLE.

Et quels diables de tours ? Parle donc sans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah ! cela ne vaut pas la peine de se plaindre !

D'un panache de cerf sur le front me pourvoir :

Hélas voilà vraiment un beau venez-y-voir !

LA FEMME DE SGANARELLE.

Donc , après m'avoir fait la plus sensible offense
Qui puisse d'une femme exciter la vengeance ,
Tu prends d'un feint courroux le vain amusement
Pour prévenir l'effet de mon ressentiment ?
D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle !
Celui qui fait l'offense , est celui qui querelle.

SGANARELLE.

Hé ! la bonne effrontée ! A voir ce fier maintien ,
Ne la croiroit-on pas une femme de bien ?

LA FEMME DE SGANARELLE.

Va , poursuis ton chemin , cajole tes maîtresses ,
Adresse-leur tes vœux , et fais-leur des caresses :
Mais rends-moi mon portrait sans té jouer de moi.

(Elle lui arrache le portrait et s'enfuit.)

SGANARELLE, courant après elle.

Oui , tu crois m'échapper ; je l'aurai malgré toi.

SCÈNE VII. — LÉLIE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

Enfin nous y voici. Mais, monsieur, si je l'ose ,
Je voudrois vous prier de me dire une chose.

LÉLIE.

Hé bien ! parle.

GROS-RENÉ.

Avez-vous le diable dans le corps
Pour ne pas succomber à de pareils efforts ?
Depuis huit jours entiers , avec vos longues traites ,
Nous sommes à piquer de chiennes de mazettes ,
De qui le train maudit nous a tant secoués ,
Que je m'en sens pour moi tous les membres roués ;
Sans préjudice encor d'un accident bien pire ,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire :
Cependant , arrivé , vous sortez bien et beau ,
Sans prendre de repos , ni manger un morceau.

LÉLIE.

Ce grand empressement n'est point digne de blâme ;
De l'hymen de Célie on alarme mon âme ;
Tu sais que je l'adore ; et je veux être instruit ,
Avant tout autre soin , de ce funeste bruit.

GROS-RENÉ.

Oui ; mais un bon repas vous seroit nécessaire ,
Pour s'aller éclaircir , monsieur , de cette affaire :

Et votre cœur, sans doute, en deviendrait plus fort
 Pour pouvoir résister aux attaques du sort.
 J'en juge par moi-même; et la moindre disgrâce,
 Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse;
 Mais quand j'ai bien mangé, mon âme est ferme à tout,
 Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
 Croyez-moi, hourrez-vous, et sans réserve aucune,
 Contre les coups que peut vous porter la fortune;
 Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
 De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LÉLIE.

Je ne saurois manger.

GROS-RENÉ, *bas, à part.*
 Si ferai bien, je meure.

(*Haut.*)

Votre dîner pourtant seroit prêt tout à l'heure.

LÉLIE.

Tais-toi, je te l'ordonne.

GROS-RENÉ.

Ah! quel ordre inhumain!

LÉLIE.

J'ai de l'inquiétude, et non pas de la faim.

GROS-RENÉ.

Et moi, j'ai de la faim, et de l'inquiétude
 De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

LÉLIE.

Laisse-moi m'informer de l'objet de mes vœux,
 Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENÉ.

Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

SCÈNE VIII. — LÉLIE, *seul.*

Non, non, à trop de peur mon âme s'abandonne;
 Le père m'a promis, et la fille a fait voir
 Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

SCÈNE IX. — SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE, *sans voir Lélie, et tenant dans ses mains le portrait.*
 Nous l'avons, et je puis voir à l'aise la trogne
 Du malheureux pendard qui cause ma vergogne;
 Il ne m'est point connu.

LÉLIE, *à part.*

Dieux! qu'aperçois-je ici?

Et, si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi?

SGANARELLE, sans voir *Lélie*.

Ah! pauvre Sganarelle! à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée!

*aut....

(*Apercevant Lélie qui le regarde, il se tourne d'un autre côté.*)

LÉLIE, *à part*.

Ce gage ne peut, sans alarmer ma foi.
Être sorti des mains qui le tenoient de moi.

SGANARELLE, *à part*.

Faut-il que désormais à deux doigts l'on te montre,
Qu'on te mette en chanson, et qu'en toute rencontre,
On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front?

LÉLIE, *à part*.

Me trompé-je?

SGANARELLE, *à part*.

Ah! truande! as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge?
Et femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouset, un maudit étourneau....

LÉLIE, *à part, et regardant encore le portrait que tient Sganarelle*.
Je ne m'abuse point; c'est mon portrait lui-même.

SGANARELLE lui tourne le dos.

Cet homme est curieux.

LÉLIE, *à part*.

Ma surprise est extrême.

SGANARELLE, *à part*.

A qui donc en a-t-il?

LÉLIE, *à part*.

Je le veux accoster.

(*Haut.*) (*Sganarelle veut s'éloigner.*)

Puis-je?... Hé! de grâce, un mot.

SGANARELLE, *à part, s'éloignant encore*.

Que me veut-il conter?

LÉLIE.

Puis-je obtenir de vous de savoir l'aventure
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?

SGANARELLE, *à part*.

D'où lui vient ce désir? Mais je m'avise ici....

(*Il examine Lélie et le portrait qu'il tient.*)

AN! ma foi! me voilà de son trouble éclairci!
Sa surprise à présent n'étonne plus mon âme;
C'est mon homme; ou plutôt, c'est celui de ma femme

LÉLIE.

Retirez-moi de peine, et dites d'où vous vient....

SGANARELLE.

Nous savons, Dieu merci, le souci qui vous tient;
 Ce portrait qui vous fâche est votre ressemblance;
 Il étoit en des mains de votre connoissance;
 Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous
 Que les douces ardeurs de la dame et de vous.
 Je ne sais pas si j'ai, dans sa galanterie,
 L'honneur d'être connu de votre seigneurie;
 Mais faites-moi celui de cesser désormais
 Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais;
 Et songez que les nœuds du sacré mariage....

LÉLIE.

Quoi! celle, dites-vous, dont vous tenez ce gage...

SGANARELLE.

Est ma femme, et je suis son mari.

LÉLIE.

Son mari?

SGANARELLE.

Oui, son mari, vous dis-je, et mari très-mari,
 Vous en savez la cause, et je m'en vais l'apprendre
 Sur l'heure à ses parens.

SCÈNE X. — LÉLIE, *seul*.

Ah! que viens-je d'entendre!

On me l'avoit bien dit, et que c'étoit de tous
 L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
 Ah! quand mille sermens de ta bouche infidèle
 Ne m'auroient point promis une flamme éternelle,
 Le seul mépris d'un choix si bas et si honteux
 Devoit bien soutenir l'intérêt de mes feux,
 Ingrate! et quelque bien.... Mais ce sensible outrage,
 Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,
 Me donne tout à coup un choc si violent,
 Que mon cœur devient foible, et mon corps chancelant.

SCÈNE XI. — LÉLIE, LA FEMME DE SGANARELLE.

LA FEMME DE SGANARELLE, *se croyant seule*.

(Apercevant Lélie.)

Malgré moi, mon perfide.... Hélas! quel mal vous presse?
 Je vous vois prêt, monsieur, à tomber en foiblesse.

LÉLIE.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

MOLIÈRE.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Je crains ici pour vous l'évanouissement;
Entrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.

LÉLIE.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grâce.

SCÈNE XII. — SGANARELLE, UN PARENT DE LA FEMME
DE SGANARELLE.

LE PARENT.

D'un mari sur ce point j'approuve le souci;
Mais c'est prendre la chèvre un peu bien vite aussi;
Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle,
Ne conclut point, parent, qu'elle soit criminelle.
C'est un point délicat; et de pareils forfaits,
Sans les bien avérer, ne s'imputent jamais.

SGANARELLE.

C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

LE PARENT.

Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
Qui sait comme en ses mains ce portrait est venu,
Et si l'homme, après tout, lui peut être connu?
Informez-vous-en donc; et, si c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offense.

SCÈNE XIII. — SGANARELLE, *seul*.

On ne peut pas mieux dire; en effet, il est bon
D'aller tout doucement. Peut-être, sans raison,
Me suis-je en tête mis ces visions cornues,
Et les sueurs au front m'en sont trop tôt venues
Par ce portrait enfin dont je suis alarmé,
Mon déshonneur n'est pas tout à fait confirmé.
Tâchons donc par nos soins....

SCÈNE XIV. — SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE,
sur la porte de sa maison, reconduisant Lélie; LÉLIE.

SGANARELLE, *à part, les voyant*.

Ah! que vois-je? Je meure!

Il n'est plus question de portrait à cette heure;
Voici, ma foi, la chose en propre original.

LA FEMME DE SGANARELLE.

C'est par trop vous hâter, monsieur; et votre mal,
Si vous sortez sitôt, pourra bien vous reprendre.

LÉLIE.

Non, non, je vous rends grâce, autant qu'on puisse rendre,
De l'obligeant secours que vous m'avez prêté.

SGANARELLE, *à part*.

La masque encore après lui fait civilité!

(La femme de Sganarelle rentre dans sa maison.)

SCÈNE XV. — SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE, *à part*.

Il m'aperçoit; voyons ce qu'il me pourra dire.

LÉLIE, *à part*.

Ah! mon âme s'émeut, et cet objet m'inspire....

Mais je dois condamner cet injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.

Envions seulement le bonheur de sa flamme.

(En s'approchant de Sganarelle.)

Oh! trop heureux d'avoir une si belle femme!

SCÈNE XVI. — SGANARELLE, CÉLIE, *à sa fenêtre*,
voyant Lélie qui s'en va.SGANARELLE, *seul*.

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.

Cet étrange propos me rend aussi confus

Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête.

(Regardant le côté par où Lélie est sorti.)

Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

CÉLIE, *à part, en entrant*.

Quoi! Lélie a paru tout à l'heure à mes yeux!

Lui pourroit me cacher son retour en ces lieux?

SGANARELLE, *sans voir Célie*.

« Oh! trop heureux d'avoir une si belle femme! »

Malheureux bien plutôt de l'avoir, cette infâme!

Dont le coupable feu, trop bien vérifié,

Sans respect ni demi nous a cocufié.

Mais je le laisse aller après un tel indice,

Et demeure les bras croisés comme un jocrissel

Ah! je devois du moins lui jeter son chapeau,

Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau,

Et sur lui hautement, pour contenter ma rage,

Faire, au larron d'honneur, crier le voisinage.

*(Pendant le discours de Sganarelle, Célie s'approche peu à peu,
et attend, pour lui parler, que son transport soit fini.)*

CÉLIE, à *Sganarelle*.

Celui qui maintenant devers vous est venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu ?

SGANARELLE.

Hélas ! ce n'est pas moi qui le connois, madame :
C'est ma femme.

CÉLIE.

Quel trouble agite ainsi votre âme ?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison,
Et laissez-moi pousser des soupirs à foison.

CÉLIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes ?

SGANARELLE.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes ;
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi,
De se voir sans chagrin au point où je me voi.
Des maris malheureux vous voyez le modèle :
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle ;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encor la réputation.

CÉLIE.

Comment ?

SGANARELLE.

Ce damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, madame, avec toute licence ;
Et j'ai su par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce secret de ma femme et de lui.

CÉLIE.

Celui qui maintenant....

SGANARELLE.

Oui, oui, me déshonore ;
Il adore ma femme, et ma femme l'adore.

CÉLIE.

Ah ! j'avois bien jugé que ce secret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour ;
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paroître,
Par un pressentiment de ce qui devoit être.

SGANARELLE.

Vous prenez ma défense avec trop de bonté :
Tout le monde n'a pas la même charité ;
Et plusieurs qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CÉLIE.

Est-il rien de plus noir que ta lâche action ?

Et peut-on lui trouver une punition ?
 Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,
 Après t'être souillé de cette perfidie ?
 O ciel ! est-il possible ?

SGANARELLE.

Il est trop vrai pour moi.

CÉLIE.

Ah ! traître ! scélérat ! âme double et sans foi !

SGANARELLE.

La bonne âme !

CÉLIE.

Non, non, l'enfer n'a point de gêne
 Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voilà bien parler.

CÉLIE.

Avoir ainsi traité

Et la même innocence et la même bonté !

SGANARELLE *soupire haw.*

Hai !

CÉLIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose
 A mériter l'affront où ton mépris l'expose !

SGANARELLE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Qui bien loin.... Mais c'est trop, et ce cœur
 Ne sauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous fâchez pas tant, ma très-chère madame,
 Mon mal vous touche trop, et vous me perdez l'âme.

CÉLIE.

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
 Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer :
 Mon cœur, pour se venger, sait ce qu'il te fait faire,
 Et j'y cours de ce pas ; rien ne m'en peut distraire.

SCÈNE XVII. — SGANARELLE, *seul*.

Que le ciel la préserve à jamais de danger !
 Voyez quelle bonté de vouloir me venger !
 En effet, son courroux, qu'excite ma disgrâce,
 M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse ;
 Et l'on ne doit jamais souffrir, sans dire mot,
 De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
 Courons donc le chercher, ce pendard qui m'affronte !

Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, marouffe, à rire à nos dépens,
Et, sans aucun respect, faire cocus les gens.

(Il revient après avoir fait quelques pas.)

Doucement, s'il vous plaît ! Cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine ;
Il pourroit bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques ;
Je ne suis point battant, de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance :
Ma foi ! laissons-le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera !
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?
La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique
Et quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il ? La jambe en devient-elle
Plus tortue, après tout, et la taille moins belle ?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage !
Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel ?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme :
Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos :
Elles font la sottise, et nous sommes les sots.
C'est un vilain abus, et les gens de police
Nous devroient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidens
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents ?
Les querelles, procès, faim, soif et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement ?
Mocuous-nous de cela, méprisons les alarmes

Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes.
 Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
 Mais pourquoi, moi, pleurer, puisque je n'ai point tort?
 En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
 C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
 Voir cajoler sa femme, et n'en témoigner rien,
 Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
 N'allons donc point chercher à faire une querelle,
 Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
 L'on m'appellera sot de ne me venger pas;
 Mais je le serois fort, de courir au trépas.
(Mettant la main sur sa poitrine.)

Je me sens là pourtant remuer une bile
 Qui veut me conseiller quelque action virile:
 Oui, le courroux me prend; c'est trop être poltron:
 Je veux résolûment me venger du larron.
 Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
 Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

SCÈNE XVIII. — GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

CÉLIE.

Oui, je veux bien subir une si juste loi:
 Mon père, disposez de mes vœux et de moi;
 Faites, quand vous voudrez, signer cet hyménée;
 A suivre mon devoir je suis déterminée;
 Je prétends gourmander mes propres sentimens,
 Et me soumettre en tout à vos commandemens.

GORGIBUS.

Ah! voilà qui me plaît, de parler de la sorte.
 Parbleu! si grande joie à l'heure me transporte,
 Que mes jambes sur l'heure en caprioleroient,
 Si nous n'étions point vus de gens qui s'en riroient!
 Approche-toi de moi; viens çà, que je t'embrasse.
 Une telle action n'a pas mauvaise grâce;
 Un pere, quand il veut, peut sa fille baiser,
 Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.
 Va, le contentement de te voir si bien née,
 Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCÈNE XIX. — CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LA SUIVANTE.

Ce changement m'étonne.

CÉLIE.

Et lorsque tu sauras

Par quel motif j'agis, tu m'en estimeras.

LA SUIVANTE.

Cela pourroit bien être.

CÉLIE.

Apprends donc que Lélie

A pu blesser mon cœur par une perfidie ;

Qu'il étoit en ces lieux sans....

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

SCÈNE XX. — LÉLIE, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LÉLIE.

Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,

Je veux vous reprocher au moins en cette place....

CÉLIE.

Quoi ! me parler encore ? Avez-vous cette audace ?

LÉLIE.

Il est vrai qu'elle est grande ; et votre choix est tel,

Qu'à vous rien reprocher je serois criminel.

Vivez, vivez contente, et bravez ma mémoire,

Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CÉLIE.

Oui, traître ! j'y veux vivre ; et mon plus grand désir,

Ce seroit que ton cœur en eût du déplaisir.

LÉLIE.

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime ?

CÉLIE.

Quoi ! tu fais le surpris et demandes ton crime ?

SCÈNE XXI. — CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, *armé de pied en cap*, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

SGANARELLE.

Guerre ! guerre mortelle à ce larron d'honneur

Qui, sans miséricorde, a souillé notre honneur !

CÉLIE, à Lélie, lui montrant Sganarelle.

Tourne, tourne les yeux, sans me faire répondre.

LÉLIE.

Ah ! je vois....

CÉLIE.

Cet objet suffit pour te confondre.

LÉLIE.

Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

SGANARELLE, à part.

Ma colère à présent est en état d'agir ;

Dessus ses grands chevaux est monté mon courage;
 Et si je le rencontre, on verra du carnage.
 Oui, j'ai juré sa mort; rien ne peut l'empêcher :
 Où je le trouverai, je veux le dépêcher.

(*Tirant son épée à demi, il approche de Lélie.*)

Au beau milieu du cœur il faut que je lui donne....

LÉLIE, *se retournant.*

A qui donc en veut-on?

SGANARELLE.

Je n'en veux à personne.

LÉLIE.

Pourquoi ces armes-là?

SGANARELLE.

C'est un habillement

(*A part.*)

Que j'ai pris pour la pluie. Ah! quel contentement
 J'aurais à le tuer! Prenons-en le courage.

LÉLIE, *se retournant encore.*

Hai?

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

(*A part, après s'être donné des soufflets pour s'exciter.*)

Ah! poltron! dont j'enrage,

Lâche! vrai cœur de poule!

CÉLIE, *à Lélie.*

Il t'en doit dire assez,

Cet objet dont tes yeux nous paroissent blessés.

LÉLIE.

Oui, je connois par là que vous êtes coupable

De l'infidélité la plus inexcusable,

Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGANARELLE, *à part.*

Que n'ai-je un peu de cœur!

CÉLIE.

Ah! cesse devant moi,

Traître! de ce discours l'insolence cruelle!

SGANARELLE, *à part.*

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle :

Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux.

Là, hardi! tâche à faire un effort généreux,

En le tuant tandis qu'il tourne le derrière.

LÉLIE, *faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner.*

Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.

Puisqu'un pareil discours émeut votre colère,

Je dois de votre cœur me montrer satisfait,

Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CÉLIE.

Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LÉLIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute, elle fait bien de défendre mes droits.

Cette action, monsieur, n'est point selon les lois :

J'ai raison de m'en plaindre ; et, si je n'étois sage,

On verroit arriver un étrange carnage.

LÉLIE.

D'où vous naît cette plainte, et quel chagrin brutal?...

SGANARELLE.

Suffit. Vous savez bien où le bât me fait mal ;

Mais votre conscience et le soin de votre âme

Vous devroient mettre aux yeux que ma femme est ma femme ;

Et vouloir, à ma barbe, en faire votre bien,

Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

LÉLIE.

Un semblable soupçon est bas et ridicule.

Allez, dessus ce point n'ayez aucun scrupule :

Je sais qu'elle est à vous ; et, bien loin de brûler....

CÉLIE.

Ah ! qu'ici tu sais bien, traître, dissimuler !

LÉLIE.

Quoi ! me soupçonnez-vous d'avoir une pensée

De qui son âme ait lieu de se croire offensée ?

De cette lâcheté voulez-vous me noircir ?

CÉLIE.

Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE, à CÉLIE.

Vous me défendez mieux que je ne saurois faire,

Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCÈNE XXII. — CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME
DE SGANARELLE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Je ne suis point d'humeur à vouloir contre vous

Faire éclater, madame, un esprit trop jaloux ;

Mais je ne suis point dupe, et vois ce qui se passe :

Il est de certains feux de fort mauvaise grâce ;

Et votre âme devroit prendre un meilleur emploi,

Que de séduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

CÉLIE.

La déclaration est assez ingénue.

SGANARELLE, à sa femme

L'on ne demandoit pas, carogne, ta venue :
Tu la viens quereller lorsqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galant.

CÉLIE

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.

(*Se tournant vers Lélie.*)

Tu vois si c'est mensonge ; et j'en suis fort ravie.

LÉLIE.

Que me veut-on conter ?

LA SUIVANTE.

Ma foi, je ne sais pas

Quand on verra finir ce galimatias ;
Déjà depuis longtemps je tâche à le comprendre,
Et si, plus je l'écoute, et moins je puis l'entendre.
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.

(*Elle se met entre Lélie et sa maîtresse.*)

Répondez-moi par ordre, et me laissez parler.

(*À Lélie.*)

Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le vôtre ?

LÉLIE.

Que l'infidèle a pu me quitter pour un autre ;
Que lorsque, sur le bruit de son hymen fatal,
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur résistoit à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée ! à qui donc ?

LÉLIE, montrant Sganarelle.

À lui.

LA SUIVANTE.

Comment, à lui ?

LÉLIE.

Oui-da !

LA SUIVANTE

Qui vous l'a dit ?

LÉLIE.

C'est lui-même, aujourd'hui.

LA SUIVANTE, à Sganarelle.

Est-il vrai ?

SGANARELLE.

Moi ? J'ai dit que c'étoit à ma femme
Que j'étois marié.

LÉLIE.

Dans un grand trouble d'âme,
Tantôt de mon portrait je vous ai vu saisi.

SGANARELLE.

Il est vrai : le voilà

LÉLIE, à *Sganarelle*.

Vous m'avez dit aussi

Que celle aux mains de qui vous avez pris ce gage,
Étoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE.

(Montrant sa femme.)

Sans doute. Et je l'avois de ses mains arraché ;
Et n'eusse pas sans lui découvert son péché.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Que me viens-tu conter par ta plainte importune ?
Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune ;
Et même, quand, après ton injuste courroux,

(Montrant Lélie.)

J'ai fait dans sa foiblesse entrer monsieur chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

CÉLIE.

C'est moi qui du portrait ai causé l'aventure ;
Et je l'ai laissé choir en cette pamoison,

(A Sganarelle.)

Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous voyez que sans moi vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE, à part.

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant ?
Mon front l'a, sur mon âme, eu bien chaude pourtant !

LA FEMME DE SGANARELLE.

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et, doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

SGANARELLE, à sa femme.

Hé ! mutuellement, croyons-nous gens de bien ;
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien ;
Accepte sans façon le marché qu'on propose.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Soit. Mais gare le bois si j'apprends quelque chose !

CÉLIE, à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.

Ah ! dieux ! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai fait ?

Je dois de mon courroux appréhender l'effet.

Oui, vous croyant sans foi, j'ai pris, pour ma vengeance,

Le malheureux secours de mon obéissance,

Et, depuis un moment, mon cœur vient d'accepter

Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter.

J'ai promis à mon père ; et ce qui me désole....

Mais je le vois venir.

LÉLIE.

Il me tiendra parole.

SCÈNE XXIII. — GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE,
LA FEMME DE SGANARELLE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LÉLIE.

Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux ; et mon ardent amour
Verra, comme je crois, la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS.

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux, et dont l'ardent amour
Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
Qui vous donna l'espoir de l'hymen de Célie,
Très-humble serviteur à votre seigneurie.

LÉLIE.

Quoi ! monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir ?

GORGIBUS.

Oui, monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir.
Ma fille en suit les lois.

CÉLIE.

Mon devoir m'intéresse,
Mon père, à dégager vers lui votre promesse.

GORGIBUS.

Est-ce répondre en fille à mes commandemens ?
Tu te démens bientôt de tes bons sentimens.
Pour Valère, tantôt.... Mais j'aperçois son père :
Il vient assurément pour conclure l'affaire.

SCÈNE XXIV. — VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE,
SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE,
LA SUIVANTE DE CÉLIE.

GORGIBUS.

Qui vous amène ici, seigneur Villebrequin ?

VILLEBREQUIN.

Un secret important que j'ai su ce matin,
Qui rompt absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hyménée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Lise en époux ;
Et, comme des parens le bien et la naissance

M'ôtent tout le pouvoir d'en casser l'alliance,
Je vous viens....

GORGIBUS.

Brisons là. Si, sans votre congé,
Valère votre fils ailleurs s'est engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Célie
Dès longtemps par moi-même est promise à Lélie;
Et que, riche en vertu, son retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaît fort.

LÉLIE.

Et cette juste envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie....

GORGIBUS.

Allons choisir le jour pour se donner la foi.

SGANARELLE, seul.

A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi ?
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jeter dans l'esprit une fausse créance.
De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien ;
Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

FIN DE SGANARELLE.

DON GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX.

COMÉDIE HÉROÏQUE EN CINQ ACTES¹.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

DON GARCIE, prince de Navarre, amant de done Elvire.	} MOLIERE.
DONE ELVIRE, princesse de Léon.	
DON ALPHONSE, prince de Léon, cru prince de Castille, sous le nom de don Sylve.	} Mlle DU PARC. LA GRANGE.
DONE IGNÈS, comtesse, amante de don Sylve, aimée par Mauregat, usurpateur de l'État de Léon.	
ÉLISE, confidente de done Elvire.	MADELEINE BÉJANT.
DON ALVAR, confident de don Garcie, amant d'Élise.	
DON LOPE, autre confident de don Garcie, amant d'Élise.	
DON PÈDRE, écuyer d'Ignès.	
UN PAGE de done Elvire.	

La scène est dans Astorgue, ville d'Espagne, dans le royaume de Léon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — DONE ELVIRE, ÉLISE

DONE ELVIRE.

Non, ce n'est point un choix, qui, pour ces deux amans,
Sut régler de mon cœur les secrets sentimens;

1. *Don Garcie de Navarre, ou le Prince jaloux* fut représenté pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 février 1681. Cette comédie est imitée d'une pièce de Cicognini, intitulée *Le Gelosie fortunato del principe Rodrigo*.

Et le prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
 Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paroître.
 Don Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
 Toutes les qualités d'un héros glorieux;
 Même éclat de vertus, joint à même naissance,
 Me parloit en tous deux pour cette préférence;
 Et je serois encore à nommer le vainqueur,
 Si le mérite seul prenoit droit sur un cœur :
 Mais ces chaînes du ciel qui tombent sur nos âmes,
 Décidèrent en moi le destin de leurs flammes;
 Et toute mon estime, égale entre les deux,
 Laissa vers don Garcie entraîner tous mes vœux.

ÉLISE.

Cet amour que pour lui votre astre vous inspire,
 N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire,
 Puisque nos yeux, madame, ont pu longtemps douter
 Qui de ces deux amans vous vouliez mieux traiter.

DONNE ELVIRE.

De ces nobles rivaux l'amoureuse poursuite,
 A de fâcheux combats, Élise, m'a réduite.
 Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
 Le tendre mouvement où mon âme penchoit;
 Mais je me l'imputois à beaucoup d'injustice,
 Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le sacrifice;
 Et don Sylve, après tout, dans ses soins amoureux,
 Me sembloit mériter un destin plus heureux.
 Je m'opposois encor ce qu'au sang de Castille
 Du feu roi de Léon semble devoir la fille;
 Et la longue amitié, qui, d'un étroit lien,
 Joignit les intérêts de son père et du mien.
 Ainsi, plus dans mon âme un autre prenoit place,
 Plus de tous ses respects je plaignois la disgrâce;
 Ma pitié, complaisante à ses brûlans soupirs,
 D'un dehors favorable amusoit ses desirs,
 Et vouloit réparer, par ce foible avantage,
 Ce qu'au fond de mon cœur je lui faisois d'outrage.

ÉLISE.

Mais son premier amour que vous avez appris,
 Doit de cette contrainte affranchir vos esprits;
 Et, puisqu'avant ces soins où pour vous il s'engage,
 Done Ignès de son cœur avoit reçu l'hommage,
 Et que, par des liens aussi fermes que doux,
 L'amitié vous unit, cette comtesse et vous,
 Son secret révélé vous est une matière
 A donner à vos vœux liberté tout entière;

Et vous pouvez, sans crainte, à cet amant confus,
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

DONNE ELVIRE.

Il est vrai que j'ai lieu de chérir la nouvelle
Qui m'apprit que don Sylve étoit un infidèle,
Puisque par ses ardeurs mon cœur tyrannisé
Contre elles à présent se voit autorisé ;
Qu'il en peut justement combattre les hommages ,
Et, sans scrupule, ailleurs donner tous ses suffrages ;
Mais enfin quelle joie en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur ?
Si d'un prince jaloux l'éternelle foiblesse
Reçoit indignement les soins de ma tendresse,
Et semble préparer dans mon juste courroux,
Un éclat à briser tout commerce entre nous ?

ÉLISE.

Mais si de votre bouche il n'a point su sa gloire,
Est-ce un crime pour lui que de n'oser la croire ?
Et ce qui d'un rival a pu flatter les feux,
L'autorise-t-il pas à douter de vos vœux ?

DONNE ELVIRE.

Non, non, de cette sombre et lâche jalousie
Rien ne peut excuser l'étrange frénésie,
Et, par mes actions, je l'ai trop informé
Qu'il peut bien se flatter du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il est des interprètes
Qui parlent clairement des atteintes secrètes.
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour ; et, sur cette matière ;
Le moindre jour doit être une grande lumière,
Puisque, chez notre sexe où l'honneur est puissant,
On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.
J'ai voulu, je l'avoue, ajuster ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un et l'autre mérite ;
Mais que contre ses vœux on combat vainement,
Et que la différence est connue aisément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pencher l'habitude !
Dans les unes toujours on paroît se forcer ;
Mais les autres, hélas ! se font sans y penser :
Semblables à ces eaux si pures et si belles,
Qui coulent sans effort des sources naturelles.
Ma pitié pour don Sylve avoit beau l'émouvoir,
J'en trahissois les soins sans m'en apercevoir ;

Et mes regards au prince, en un pareil martyre,
En disoient toujours plus que je n'en voulois dire.

ÉLISE.

Enfin si les soupçons de cet illustre amant,
Puisque vous le voulez, n'ont point de fondement,
Pour le moins font-ils foi d'une âme bien atteinte,
Et d'autres chériorient ce qui fait votre plainte.
De jaloux mouvemens doivent être odieux,
S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux;
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'alarmes,
Doit, lorsque nous l'aimons; avoir pour nous des charmes;
C'est par là que son feu se peut mieux exprimer;
Et, plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer.
Ainsi, puisqu'en votre âme un prince magnanime....

DON ELVIRE.

Ah! ne m'avancez point cette étrange maxime!
Partout la jalousie est un monstre odieux :
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux;
Et plus l'amour est cher qui lui donne naissance,
Plus on doit ressentir les coups de cette offense.
Voir un prince emporté, qui perd à tous momens
Le respect que l'amour inspire aux vrais amans;
Qui, dans les soins jaloux où son âme se noie,
Querelle également mon chagrin et ma joie,
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer
Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer :
Non, non, par ces soupçons je suis trop offensée,
Et sans déguisement je te dis ma pensée.
Le prince don Garcie est cher à mes desirs;
Il peut d'un cœur illustre échauffer les soupirs;
Au milieu de Léon on a vu son courage
Me donner de sa flamme un noble témoignage,
Braver, en ma faveur, des périls les plus grands,
M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans,
Et, dans ces murs forcés, mettre ma destinée
À couvert des horreurs d'un indigne hyménée;
Et je ne cèle point que j'aurois de l'ennui
Que la gloire en fût due à quelque autre qu'à lui;
Car un cœur amoureux prend un plaisir extrême
À se voir redevable, Élise, à ce qu'il aime,
Et sa flamme timide ose mieux éclater,
Lorsqu'en favorisant elle croit s'acquitter.
Oui, j'aime qu'un secours, qui hasarde sa tête,
Semble à sa passion donner droit de conquête;
J'aime que mon péril m'ait jetée en ses mains;

Et, si les bruits communs ne sont pas des bruits vains,
Si la bonté du ciel nous ramène mon frère,
es vœux les plus ardens que mon cœur puisse faire,
C'est que son bras encor sur un perfide sang
Puisse aider à ce frère à reprendre son rang,
Et, par d'heureux succès d'une haute vaillance,
Mériter tous les soins de sa reconnoissance;
Mais, avec tout cela, s'il pousse mon courroux,
S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux,
Et ne les range aux lois que je lui veux prescrire,
C'est inutilement qu'il prétend donc Elvire :
L'hymen ne peut nous joindre, et j'abhorre des nœuds
Qui deviendroient sans doute un enfer pour tous deux.

ÉLISE.

Bien que l'on pût avoir des sentimens tout autres
C'est au prince, madame, à se régler aux vôtres;
Et dans votre billet ils sont si bien marqués,
Que quand il les verra de la sorte expliqués...

DON ELVIRE.

Je n'y veux point, Elise, employer cette lettre,
C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant
Des témoins trop constans de notre attachement;
Ainsi donc empêchez qu'au prince on ne la livre.

ÉLISE.

Toutes vos volontés sont des lois qu'on doit suivre.
J'admire cependant que le ciel ait jeté
Dans le goût des esprits tant de diversité,
Et que ce que les uns regardent comme outrage,
Soit vu par d'autres yeux sous un autre visage.
Pour moi, je trouverois mon sort tout à fait doux,
Si j'avois un amant qui pût être jaloux;
Je saurois m'applaudir de son inquiétude;
Et ce qui pour mon âme est souvent un peu rude;
C'est de voir don Alvar ne prendre aucun souci.

DON ELVIRE.

Nous ne le croyions pas si proche; le voici.

SCÈNE II. — DON ELVIRE, DON ALVAR, ÉLISE.

DON ELVIRE.

Votre retour surprend; qu'avez-vous à m'apprendre?
Don Alphonse vient-il? A-t-on lieu de l'attendre?

DON ALVAR.

Oui, madame, et ce frère en Castille élevé,

De rentrer dans ses droits voit le temps arrivé.
 Jusqu'ici don Louis, qui vit à sa prudence
 Par le feu roi mourant commettre son enfance,
 A caché ses destins aux yeux de tout l'État,
 Pour l'ôter aux fureurs du traître Mauregat;
 Et bien que le tyran, depuis sa lâche audace,
 L'ait souvent demandé pour lui rendre sa place,
 Jamais son zèle ardent n'a pris de sûreté
 A l'appât dangereux de sa fausse équité;
 Mais, les peuples émus par cette violence
 Que vous a voulu faire une injuste puissance,
 Ce généreux vieillard a cru qu'il étoit temps
 D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans :
 Il a tenté Léon, et ses fidèles trames
 Des grands, comme du peuple, ont pratiqué les âmes,
 Tandis que la Castille armoit dix mille bras
 Pour redonner ce prince aux vœux de ses États;
 Il fait auparavant semer sa renommée,
 Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
 Que tout prêt à lancer le foudre punisseur,
 Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
 On investit Léon, et don Sylve en personne
 Commande le secours que son père vous donne

DON ELVIRE.

Un secours si puissant doit flatter notre espoir ;
 Mais je crains que mon frère y puisse trop devoir

DON ALVAR.

Mais, madame, admirez que malgré la tempête
 Que votre usurpateur oit gronder sur sa tête,
 Tous les bruits de Léon annoncent pour certain
 Qu'à la comtesse Ignès il va donner la main.

DON ELVIRE.

Il cherche dans l'hymen de cette illustre fille
 L'appui du grand crédit où se voit sa famille.
 Je ne reçois rien d'elle, et j'en suis en souci ;
 Mais son cœur au tyran fut toujours endurci.

ÉLISE.

De trop puissans motifs d'honneur et de tendresse
 Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse
 Pour....

DON ALVAR.

Le prince entre ici.

SCÈNE III. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, DON ALVAR,
ÉLISE.

DON GARCIE.

Je viens m'intéresser,

Madame, au doux espoir qu'il vous vient d'annoncer
Ce frère qui menace un tyran plein de crimes,
Flatte de mon amour les transports légitimes :
Son sort offre à mon bras des périls glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquérir, si le ciel m'est propice,
La gloire d'un revers que vous doit sa justice,
Qui va faire à vos pieds choir l'infidélité,
Et rendre à votre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une attente si chère,
C'est que pour être roi, le ciel vous rend ce frère ;
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
Et qu'il soit soupçonné que dans votre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Oui, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de tous,
Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous ;
Et cent fois, si je puis le dire sans offense,
Ses vœux se sont armés contre votre naissance ;
Leur chaleur indiscrete a d'un destin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas ;
Afin que de ce cœur le noble sacrifice
Pût du ciel envers vous réparer l'injustice,
Et votre sort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour.
Mais puisque enfin les cieux, de tout ce juste hommage,
A mes feux prévenus dérobent l'avantage,
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir
Sur la mort que mon bras s'appête à faire voir,
Et qu'ils osent briguer, par d'illustres services,
D'un frère et d'un État les suffrages propices.

DONE ELVIRE.

Je sais que vous pouvez, prince, en vengeant nos droits,
Faire pour votre amour parler cent beaux exploits ;
Mais ce n'est pas assez pour le prix qu'il espère,
Que l'aveu d'un État, et la faveur d'un frère.
Done Elvire n'est pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

DON GARCIE.

Ou., madame, j'entends ce que vous voulez dire.

Je sais bien que pour vous mon cœur en vain soupire;
Et l'obstacle puissant qui s'oppose à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour eux.

DONNE ELVIRE.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre,
Et par trop de chaleur, prince, on se peut méprendre;
Mais, puisqu'il faut parler, désirez-vous savoir
Quand vous pourrez me plaire, et prendre quelque espoir?

DON GARCIE.

Ce me sera, madame, une faveur extrême.

DONNE ELVIRE.

Quand vous saurez m'aimer comme il faut que l'on aime.

DON GARCIE.

Eh! que peut-on, hélas! observer sous les cieux,
Qui ne cède à l'ardeur que m'inspirent vos yeux?

DONNE ELVIRE.

Quand votre passion ne fera rien paroître
Dont se puisse indigner celle qui l'a fait naître.

DON GARCIE.

C'est là son plus grand soin.

DONNE ELVIRE.

Quand tous ses mouvemens
Ne prendront point de moi de trop bas sentimens.

DON GARCIE.

Ils vous révèrent trop.

DONNE ELVIRE.

Quand d'un injuste ombrage
Votre raison saura me réparer l'outrage,
Et que vous bannirez enfin ce monstre affreux
Qui de son noir venin empoisonne vos feux,
Cette jalouse humeur dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppose à leur attente, et contre eux, à tous coups,
Arme les mouvemens de mon juste courroux.

DON GARCIE.

Ah! madame! il est vrai, quelque effort que je fasse,
Qu'un peu de jalousie en mon cœur trouve place,
Et qu'un rival, absent de vos divins appas,
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice ou raison, j'ai toujours la croyance
Que votre âme en ces lieux souffre de son absence,
Et que, malgré mes soins, vos soupirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
Mais si de tels soupçons ont de quoi vous déplaire,
Il vous est bien facile, hélas! de m'y soustraire;

Et leur bannissement, dont j'accepte la loi,
Dépend bien plus de vous, qu'il ne dépend de moi.
Oui, c'est vous qui pouvez, par deux mots pleins de flamme,
Contre la jalousie armer toute mon âme,
Et, des pleines clartés d'un glorieux espoir,
Dissiper les horreurs que ce monstre y fait choir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
Me donne l'assurance, au fort de tant d'assauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vauz.

DON ELVIRE.

Prince, de vos soupçons la tyrannie est grande :
Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'entende,
Et n'aime pas ces feux dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec plus de clarté.
Le premier mouvement qui découvre notre âme
Doit d'un amant discret satisfaire la flamme ;
Et c'est à s'en dédire autoriser nos vœux,
Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,
Entre don Sylve et vous mon âme pourroit faire ;
Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux
Auroit dit quelque chose à tout autre que vous ;
Et je croyois cet ordre un assez doux langage,
Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.
Cependant votre amour n'est pas encor content,
Il demande un aveu qui soit plus éclatant ;
Pour l'ôter de scrupule, il me faut, à vous-même,
En des termes exprès, dire que je vous aime ;
Et peut-être qu'encor, pour vous en assurer,
Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

DON GARCIE.

Hé bien ! madame, hé bien ! je suis trop téméraire :
De tout ce qui vous plaît je dois me satisfaire.
Je ne demande point de plus grande clarté ;
Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
C'en est fait, je renonce à mes soupçons jaloux ;
L'arrêt qui les condamne est un arrêt bien doux,
Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire,
Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

DON ELVIRE.

Vous promettez beaucoup, prince ; et je doute fort
Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

DON GARCIE.

Ah ! madame, il suffit, pour me rendre croyable
 Que ce qu'on vous promet doit être inviolable ;
 Et que l'heur d'obéir à sa divinité
 Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.
 Que le ciel me déclare une éternelle guerre,
 Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre ;
 Ou, pour périr encor par de plus rudes coups,
 Puissé-je voir sur moi fondre votre courroux,
 Si jamais mon amour descend à la foiblesse
 De manquer au devoir d'une telle promesse ;
 Si jamais dans mon âme aucun jaloux transport
 Fait....

SCÈNE IV. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR,
 ELISE, UN PAGE, *présentant un billet à done Elvire.*

DONE ELVIRE.

J'en étois en peine, et tu m'obliges fort.
 Que le courrier attende.

SCÈNE V. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR,
 ELISE.

DONE ELVIRE, *bas, à part.*

A ces regards qu'il jette,
 Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiète ?
 Prodigueux effet de son tempérament !
 (*Haut.*)

Qui vous arrête, prince, au milieu du serment ?

DON GARCIE.

J'ai cru que vous aviez quelque secret ensemble,
 Et je ne voulois pas l'interrompre.

DONE ELVIRE.

Il me semble

Que vous me répondez d'un ton fort altéré.
 Je vous vois tout à coup le visage égaré.
 Ce changement soudain a lieu de me surprendre .
 D'où peut-il provenir ? le pourroit-on apprendre ?

DON GARCIE.

D'un mal qui tout à coup vient d'attaquer mon cœur.

DONE ELVIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur,
 Et quelque prompt secours vous seroit nécessaire.
 Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire ?

DON GARCIE.

Parfois.

DON ELVIRE.

Ah ! prince foible ! Hé bien ! par cet écrit,
Guérissez-le, ce mal ; il n'est que dans l'esprit.

DON GARCIE.

Par cet écrit, madame ? Ah ! ma main le refuse !
Je vois votre pensée, et de quoi l'on m'accuse.
Si....

DON ELVIRE.

Lisez-le, vous dis-je, et satisfaites-vous.

DON GARCIE.

Pour me traiter après de foible, de jaloux ?
Non, non. Je dois ici vous rendre un témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage ;
Et, bien que vos bontés m'en laissent le pouvoir,
Pour me justifier, je ne veux point le voir.

DON ELVIRE.

Si vous vous obstinez à cette résistance,
J'aurois tort de vouloir vous faire violence ;
Et c'est assez enfin que vous avoir pressé
De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

DON GARCIE.

Ma volonté toujours vous doit être soumise :
Si c'est votre plaisir que pour vous je le lise,
Je consens volontiers à prendre cet emploi.

DON ELVIRE.

Oui, oui, prince, tenez, vous le lirez pour moi.

DON GARCIE.

C'est pour vous obéir, au moins, et je puis dire...

DON ELVIRE.

C'est ce que vous voudrez : dépêchez-vous de lire

DON GARCIE.

Il est de done Ignès, à ce que je connoi.

DON ELVIRE.

Oui. Je m'en réjouis et pour vous et pour moi.

DON GARCIE lit.

*Malgré l'effort d'un long mépris,
Le tyran toujours m'aime, et, depuis votre absence.
Vers moi, pour me porter au dessein qu'il a pris,
Il semble avoir tourné toute sa violence,
Dont il poursuivoit l'alliance
De vous et de son fils.*

*Ceux qui sur moi peuvent avoir empire,
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,*

*Approuvent tous cet indigne lien.
 J'ignore encor par où finira mon martyre ;
 Mais je mourrai plutôt que de consentir rien.
 Puissiez-vous jouir, belle Elvire,
 D'un destin plus doux que le mien !*

DONÉ IGNÈS.

Dans la haute vertu son âme est affermie.

DONÉ ELVIRE.

Je vais faire réponse à cette illustre amie.
 Cependant, apprenez, prince, à vous mieux armer.
 Contre ce qui prend droit de vous trop alarmer.
 J'ai calmé votre trouble avec cette lumière,
 Et la chose a passé d'une douce manière ;
 Mais, à n'en point mentir, il seroit des momens
 Où je pourrois entrer dans d'autres sentimens.

DON GARCIE.

Hé quoi ! vous croyez donc ?....

DONÉ ELVIRE.

Je crois ce qu'il faut croire

Adieu. De mes avis conservez la mémoire ;
 Et s'il est vrai pour moi que votre amour soit grand,
 Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

DON GARCIE.

Croyez que désormais c'est toute mon envie,
 Et qu'avant qu'y manquer je veux perdre la vie.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — ÉLISE, DON LOPE.

ÉLISE.

Tout ce que fait le prince, à parler franchement,
 N'est pas ce qui me donne un grand étonnement ;
 Car que d'un noble amour une âme bien saisie
 En pousse les transports jusqu'à la jalousie,
 Que de doutes fréquens ses vœux soient traversés,
 Il est fort naturel, et je l'approuve assez ;
 Mais ce qui me surprend, don Lope, c'est d'entendre
 Que vous lui prépariez les soupçons qu'il doit prendre,
 Que votre âme les forme, et qu'il n'est en ces lieux

Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux.
Encore un coup, don Lope, une âme bien éprise,
Des soupçons qu'elle prend ne me rend point surprise;
Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,
C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

DON LOPE.

Que sur cette conduite à son aise l'on glose,
Chacun règle la sienne au but qu'il se propose;
Et, rebuté par vous des soins de mon amour,
Je songe auprès du prince à bien faire ma cour.

ÉLISE.

Mais savez-vous qu'enfin il fera mal la sienne,
S'il faut qu'en cette humeur votre esprit l'entretienne?

DON LOPE.

Et quand, charmante Élise, a-t-on vu, s'il vous plaît,
Qu'on cherche auprès des grands que son propre intérêt?
D'un parfait courtisan veuille charger leur suite
Qu'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite,
Et s'aïlle inquiéter si son discours leur nuit,
Pourvu que sa fortune en tire quelque fruit?
Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grâce:
Par la plus courte voie on y cherche une place;
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,
C'est de flatter toujours le foible de leur cœur;
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire:
C'est là le vrai secret d'être bien auprès d'eux.
Les utiles conseils font passer pour fâcheux,
Et vous laissent toujours hors de la confidence
Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.
Enfin, on voit partout que l'art des courtisans
Ne tend qu'à profiter des foiblesses des grands,
A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur âme
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

ÉLISE.

Ces maximes un temps leur peuvent succéder;
Mais il est des revers qu'on doit appréhender;
Et dans l'esprit des grands, qu'on tâche de surprendre
Un rayon de lumière à la fin peut descendre,
Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
Cependant je dirai que votre âme s'explique
Un peu bien librement sur votre politique;
Et ces nobles motifs, au prince rapportés,
Serviroient assez mal vos assiduités.

DON LOPE.

Outre que je pourrois désavouer sans blâme
Ces libres vérités sur quoi s'ouvre mon âme,
Je sais fort bien qu'Élise a l'esprit trop discret
Pour aller divulguer cet entretien secret.
Qu'ai-je dit, après tout, que sans moi l'on ne sache ?
Et dans mon procédé que faut-il que je cache ?
On peut craindre une chute avec quelque raison,
Quand on met en usage ou ruse ou trahison ;
Mais qu'ai-je à redouter, moi, qui partout n'avance
Que les soins approuvés d'un peu de complaisance,
Et qui suis seulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le prince à de jaloux soupçons ?
Son âme semble en vivre, et je mets mon étude
À trouver des raisons à son inquiétude,
À voir de tous côtés s'il ne se passe rien,
À fournir le sujet d'un secret entretien ;
Et quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
Donner à son repos une atteinte mortelle,
C'est lors que plus il m'aime, et je vois sa raison
D'une audience avide avaler ce poison,
Et m'en remercier comme d'une victoire
Qui combleroit ses jours de bonheur et de gloire.
Mais mon rival paroît, je vous laisse tous deux ;
Et bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma présence
Il reçût des effets de quelque préférence,
Et je veux, si je puis, m'épargner ce souci.

ÉLISE.

Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

SCÈNE II. — DON ALVAR, ÉLISE

DON ALVAR.

Enfin nous apprenons que le roi de Navarre
Pour les désirs du prince aujourd'hui se déclare ;
Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux service où son amour prétend.
Je suis surpris, pour moi, qu'avec tant de vitesse
On ait fait avancer.... Mais....

SCÈNE III. — DON GARCIE, ÉLISE, DON ALVAR.

DON GARCIE.

Que fait la princesse ?

ÉLISE.

Quelques lettres, seigneur ; je le présume ainsi ;
Mais elle va savoir que vous êtes ici.

DON GARCIE.

J'attendrai qu'elle ait fait.

SCÈNE IV. — DON GARCIE, seul.

Près de souffrir sa vue,
D'un trouble tout nouveau je me sens l'âme émue ;
Et la crainte, mêlée à mon ressentiment,
Jette par tout mon corps un soudain tremblement.
Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
Ne te conduise ici dans quelque précipice,
Et que de ton esprit les désordres puissans
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens :
Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide ;
Vois si de tes soupçons l'apparence est solide,
Ne démens pas leur voix ; mais aussi garde bien
Que, pour les croire trop, ils ne t'imposent rien ;
Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop permettre,
Et relis posément cette moitié de lettre.
Ah ! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour son autre moitié ?
Mais, après tout, que dis-je ? Il suffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

*Quoique votre rival....
Vous devez toutefois vous....
Et vous avez en vous à....
L'obstacle le plus grand....*

*Je chéris tendrement ce....
Pour me tirer des mains de....
Son amour, ses devoirs....
Mais il m'est odieux avec....*

*Otez donc à vos feux ce....
Méritez les regards que l'on....
Et lorsqu'on vous oblige....
Ne vous obstinez point à.. .*

Où, mon sort par ces mots est assez éclairci ;
Son cœur, comme sa main, se fait connoître ici ;
Et les sens imparfaits de cet écrit funeste,
Pour s'expliquer à moi, n'ont pas besoin du reste.
Toutefois, dans l'abord agissons doucement

Couvrons à l'infidèle un vif ressentiment ;
 Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
 Confondons son esprit par son propre artifice.
 La voici. Ma raison, renferme mes transports,
 Et rends-toi pour un temps maîtresse du dehors.

SCÈNE V. — DONE ELVIRE, DON GARCIE.

DONE ELVIRE.

Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre ?

DON GARCIE, *bas, à part*.

Ah ! qu'elle cache bien....

DONE ELVIRE.

On vient de nous apprendre

Que le roi votre père approuve vos projets,
 Et veut bien que son fils nous rende nos sujets ;
 Et mon âme en a pris une allégresse extrême.

DON GARCIE.

Oui, madame, et mon cœur s'en réjouit de même ;
 Mais....

DONE ELVIRE.

Le tyran sans doute aura peine à parer
 Les foudres que partout il entend murmurer ;
 Et j'ose me flatter que le même courage
 Qui put bien me soustraire à sa brutale rage,
 Et, dans les murs d'Astorgue arraché de ses mains,
 Me faire un sûr asile à braver ses desseins,
 Pourra, de tout Léon achevant la conquête,
 Sous ses nobles efforts faire choir cette tête.

DON GARCIE.

Le succès en pourra parler dans quelques jours.
 Mais, de grâce, passons à quelque autre discours
 Puis-je, sans trop oser, vous prier de me dire
 A qui vous avez pris, madame, soin d'écrire,
 Depuis que le destin nous a conduits ici ?

DONE ELVIRE.

Pourquoi cette demande, et d'où vient ce souci ?

DON GARCIE.

D'un désir curieux de pure fantaisie.

DONE ELVIRE.

La curiosité naît de la jalousie.

DON GARCIE.

Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez ;
 Vos ordres de ce mal me défendent assez.

DON ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel intérêt vous presse,
J'ai deux fois à Léon écrit à la comtesse,
Et deux fois au marquis don Louis à Burgos.
Avec cette réponse êtes-vous en repos ?

DON GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelque autre personne,
Madame ?

DON ELVIRE.

Non, sans doute, et ce discours m'étonne.

DON GARCIE.

De grâce, songez bien, avant que d'assurer.
En manquant de mémoire, on peut se parjurer.

DON ELVIRE.

Ma bouche, sur ce point, ne peut être parjure.

DON GARCIE.

Elle a dit toutefois une haute imposture.

DON ELVIRE.

Prince ?

DON GARCIE.

Madame ?

DON ELVIRE.

O ciel ! quel est ce mouvement ?

Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?¹

DON GARCIE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

DON ELVIRE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

DON GARCIE.

Ah ! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre !
Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.
Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits :
Sans avoir lu le reste, il m'est assez facile
De découvrir pour qui vous employez ce style.

DON ELVIRE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

DON GARCIE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

DON ELVIRE.

L'innocence à rougir n'est point accoutumée.

1. Il y a ici dix-sept vers que Molière a transportés ensuite dans *le Misanthrope*.

DON GARCIE.

Il est vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée.
Ce billet démenti pour n'avoir point de seing....

DONE ELVIRE.

Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main ?

DON GARCIE.

Encore est-ce beaucoup, que, de franchise pure,
Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture ;
Mais ce sera, sans doute, et j'en serois garant,
Un billet qu'on envoie à quelque indifférent ;
Ou du moins, ce qu'il a de tendresse évidente,
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

DONE ELVIRE.

Non, c'est pour un amant que ma main l'a formé ;
Et, j'ajoute de plus, pour un amant aimé.

DON GARCIE.

Et je puis, ô perfide !...

DONE ELVIRE.

Arrêtez, prince indigne,
De ce lâche transport l'égarément insigne.
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loi,
Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi,
Je veux bien me purger, pour votre seul supplice,
Du crime que m'impose un insolent caprice.
Vous serez éclairci, n'en doutez nullement.
J'ai ma défense prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Mon innocence ici paroîtra tout entière ;
Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
Vo-us faire prononcer vous-même votre arrêt.

DON GARCIE.

Ce sont propos obscurs qu'on ne sauroit comprendre.

DONE ELVIRE.

Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Élise, holà !

SCÈNE VI. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE.

Madame.

DONE ELVIRE, à don Garcia.

Observez bien au moins

Si j'ose à vous tromper employer quelques soins ;
Si, par un seul coup d'œil, ou geste qui l'instruise,
Je cherche de ce coup à parer la surprise.

(A *Élise.*)

Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promptement, où l'avez-vous laissé ?

ÉLISE.

Madame, j'ai sujet de m'avouer coupable.
Je ne sais comme il est demeuré sur ma table ;
Mais on vient de m'apprendre en ce même moment
Que don Lope, venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on lui voit se permettre,
A fureté partout et trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Léonor a voulu
S'en saisir promptement, avant qu'il eût rien lu ;
Et, se jetant sur lui, la lettre contestée
En deux justes moitiés dans leurs mains est restée ;
Et don Lope, aussitôt prenant un prompt essor,
A dérobé la sienne aux soins de Léonor.

DONNE ELVIRE.

Avez-vous ici l'autre ?

ÉLISE.

Oui, la voilà, madame.

DONNE ELVIRE.

(A don Garcie.)

Donnez. Nous allons voir qui mérite le blâme.
Avec votre moitié rassemblez celle-ci.
Lisez, et hautement ; je veux l'entendre aussi.

DON GARCIE.

Au prince don Garcie. Ah !

DONNE ELVIRE.

Achevez de lire ;

Votre âme pour ce mot ne doit pas s'interdire.

DON GARCIE lit.

*Quoique votre rival, prince, alarme votre âme,
Vous devez toutefois vous craindre plus que lui ;
Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
L'obstacle le plus grand que trouve votre flamme.*

*Je chéris tendrement ce qu'a fait don Garcie
Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs.
Son amour, ses devoirs, ont pour moi des douceurs ;
Mais il m'est odieux avec sa jalousie.*

*Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paraître,
Méritez les regards que l'on jette sur eux ;
Et, lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être.*

DONNE ELVIRE.

Hé bien ! que dites-vous ?

MOLÈRE I

DON GARCIE.

Ah ! madame ! je dis

Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits ;
Que je vois dans ma plainte une horrible injustice ,
Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice.

DONE ELVIRE.

Il suffit. Apprenez que , si j'ai souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté ,
C'est pour le démentir, et cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, prince.

DON GARCIE.

- Madame, hélas ! où fuyez-vous ?

DONE ELVIRE.

Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

DON GARCIE.

Ah ! madame, excusez un amant misérable ,
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable ,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant ,
Eût été plus blâmable à rester innocent.
Car enfin, peut-il être une âme bien atteinte
Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte ?
Et pourriez-vous penser que mon cœur eût aimé ,
Si ce billet fatal ne l'eût point alarmé ;
S'il n'avoit point frêmi des coups de cette foudre ,
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre ?
Vous-même, dites-moi si cet événement
N'eût pas dans mon erreur jeté tout autre amant ;
Si d'une preuve, hélas ! qui me sembloit si claire ,
Je pouvois démentir....

DONE ELVIRE.

Oui, vous le pouviez faire ;

Et dans mes sentimens, assez bien déclarés ,
Vos doutes rencontroient des garans assurés :
Vous n'aviez rien à craindre ; et d'autres, sur ce gage ,
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

DON GARCIE.

Moins on mérite un bien qu'on nous fait espérer ,
Plus notre âme a de peine à pouvoir s'assurer.
Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile ,
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés ,
J'ai douté du bonheur de mes témérités¹ ;

¹. Vers transportés plus tard dans *Le Tartuffe*.

J'ai cru que dans ces lieux rangés sous ma puissance ,
Votre âme se forçoit à quelque complaisance ;
Que , déguisant pour moi votre sévérité....

DON ELVIRE.

Et je pourrois descendre à cette lâcheté !
Moi , prendre le parti d'une honteuse feinte !
Agir par les motifs d'une servile crainte !
Trahir mes sentimens ! et , pour être en vos mains ,
D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains !
La gloire sur mon cœur auroit si peu d'empire !
Vous pouvez le penser , et vous me l'osez dire !
Apprenez que ce cœur ne sait point s'abaisser ;
Qu'il n'est rien sous les cieus qui puisse l'y forcer ;
Et , s'il vous a fait voir , par une erreur insigne ,
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas digne ,
Qu'il saura bien montrer , malgré votre pouvoir ,
La haine que pour vous il se résout d'avoir ;
Braver votre furie , et vous faire connoître
Qu'il n'a point été lâche , et ne veut jamais l'être.

DON GARCIE.

Hé bien ! je suis coupable , et ne m'en défends pas ¹ ;
Mais je demande grâce à vos divins appas ;
Je la demande au nom de la plus vive flamme
Dont jamais deux beaux yeux aient fait brûler une âme.
Que , si votre courroux ne peut être apaisé ,
Si mon crime est trop grand pour se voir excusé ,
Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause ,
Ni le vif repentir que mon cœur vous expose ,
Il faut qu'un coup heureux , en me faisant mourir ,
M'arrache à des tourmens que je ne puis souffrir
Non , ne présumez pas qu'ayant su vous déplaire ,
Je puisse vivre une heure avec votre colère.
Déjà de ce moment la barbare longueur
Sous ses cuisans remords fait succomber mon cœur ,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles.
Madame , vous n'avez qu'à me le déclarer :
S'il n'est point de pardon que je doive espérer ,
Cette épée aussitôt , par un coup favorable ,
Va percer , à vos yeux , le cœur d'un misérable ;

¹ Tout le reste de cette scène a été transporté dans *Amphitryon*. Molière , après la chute de *Don Garcie de Navarre* , a utilisé dans diverses comédies , ce passage et un grand nombre de vers que nous croyons inutile d'indiquer.

Ce cœur, ce traître cœur, dont les perplexités
 Ont si fort outragé vos extrêmes bontés :
 Trop heureux, en mourant, si ce coup légitime
 Efface en votre esprit l'image de mon crime,
 Et ne laisse aucuns traits de votre aversion
 Au foible souvenir de mon affection !
 C'est l'unique faveur que demande ma flamme.

DON ELVIRE.

Ah ! prince trop cruel !

DON GARCIE.

Dites, parlez, madame

DON ELVIRE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
 Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

DON GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime ;
 Et ce que fait l'amour, il l'excuse lui-même.

DON ELVIRE.

L'amour n'excuse point de tels emportemens.

DON GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur passe en ses mouvemens ;
 Et plus il devient fort, plus il trouve de peine....

DON ELVIRE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

DON GARCIE.

Vous me haïssez donc ?

DON ELVIRE.

J'y veux tâcher, au moins.

Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes soins,
 Et que tout le courroux qu'excite votre offense,
 Ne puisse jusque-là faire aller ma vengeance.

DON GARCIE.

D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,
 Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ;
 Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

DON ELVIRE.

Qui ne sauroit haïr ne peut vouloir qu'on meure.

DON GARCIE.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
 Accordent un pardon à mes témérités.
 Résolvez l'un des deux, de punir ou d'absoudre.

DON ELVIRE.

Hélas ! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre.
 Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir,
 Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr ?

DON GARCIE.

Ah ! c'en est trop souffrez , adorable princesse...

DON ELVIRE.

Laissez : je me veux mal d'une telle foiblesse

DON GARCIE, seul.

Enfin je suis....

SCÈNE VII. — DON GARCIE, DON LOPE.

DON LOPE.

Seigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'alarmer.

DON GARCIE.

Ne me viens point parler de secret ni d'alarme
Dans les doux mouvemens du transport qui me charme.
Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter,
Il n'est point de soupçons que je doive écouter,
Et d'un divin objet la bonté sans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille
Ne m'en fais plus.

DON LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît;
Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt.
J'ai cru que le secret que je viens de surprendre ,
Méritoit bien qu'en hâte on vous le vint apprendre;
Mais puisque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai, seigneur, pour changer d'entretien,
Que déjà dans Léon on voit chaque famille
Lever le masque au bruit des troupes de Castille,
Et que surtout le peuple y fait pour son vrai roi
Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

DON GARCIE.

La Castille du moins n'aura pas la victoire,
Sans que nous essayions d'en partager la gloire;
Et nos troupes aussi peuvent être en état
D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.
Mais quel est ce secret dont tu voulois m'instruire?
Voyons un peu.

DON LOPE.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

DON GARCIE.

Va, va, parle, mon cœur t'en donne le pouvoir.

DON LOPE.

Vos paroles, seigneur, m'en ont trop fait savoir,
Et, puisque mes avis ont de quoi vous déplaire,

Je saurai désormais trouver l'art de me taire.

DON GARCIE.

Enfin, je veux savoir la chose absolument.

DON LOPE.

Je ne réplique point à ce commandement.

Mais, seigneur, en ce lieu le devoir de mon zèle

Trahiroit le secret d'une telle nouvelle.

Sortons pour vous l'apprendre; et, sans rien embrasser,

Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penser.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — DONE ELVIRE, ÉLISE

DONE ELVIRE.

Élise, que dis-tu de l'étrange foiblesse

Que vient de témoigner le cœur d'une princesse?

Que dis-tu de me voir tomber si promptement

De toute la chaleur de mon ressentiment,

Et, malgré tant d'éclat, relâcher mon courage

Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage?

ÉLISE.

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir,

Une injure sans doute est bien dure à souffrir;

Mais que, s'il n'en est point qui davantage irrite,

Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite,

Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux

De tous les prompts transports du plus bouillant courroux,

D'autant plus aisément, madame, quand l'offense

Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.

Ainsi, quelque dépit que l'on vous ait causé,

Je ne m'étonne point de le voir apaisé;

Et je sais quel pouvoir, malgré votre menace,

A de pareils forfaits donnera toujours grâce

DONE ELVIRE.

Ah! sache, quelque ardeur qui m'impose des lois,

Que mon front a rougi pour la dernière fois;

Et que, si désormais on pousse ma colère,

Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espère.

Quand je pourrois reprendre un tendre sentiment,

C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment;

Car enfin, un esprit qu'un peu d'orgueil inspire,
 Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire;
 Et souvent, aux dépens d'un pénible combat,
 Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,
 S'obstine par honneur, et n'a rien qu'il n'immole
 A la noble fierté de tenir sa parole.
 Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
 Ne prends point de clartés pour régler l'avenir;
 Et, quoi qu'à mes destins la fortune prépare,
 Crois que je ne puis être au prince de Navarre,
 Que de ces noirs accès qui troublent sa raison
 Il n'ait fait éclater l'entière guérison,
 Et réduit tout mon cœur, que ce mal persécute,
 A n'en plus redouter l'affront d'une rechute.

ÉLISE.

Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux?

DON ELVIRE.

En est-il un qui soit plus digne de courroux?
 Et, puisque notre cœur fait un effort extrême
 Lorsqu'il se peut résoudre à confesser qu'il aime,
 Puisque l'honneur du sexe, en tout temps rigoureux,
 Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
 L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
 Doit-il impunément douter de cet oracle?
 Et n'est-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas
 Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats?

ÉLISE.

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
 En ces occasions n'a rien qui nous offense;
 Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé
 Soit trop persuadé, madame, d'être aimé,
 Si....

DON ELVIRE.

N'en disputons plus. Chacun a sa pensée.
 C'est un scrupule enfin dont mon âme est blessée;
 Et, contre mes désirs, je sens je ne sais quoi
 Me prédire un éclat entre le prince et moi,
 Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille....
 Mais, ô ciel! en ces lieux don Sylve de Castille!

SCÈNE II. — DON ELVIRE, DON ALPHONSE, *cruc* don Sylve.

ÉLISE.

DON ELVIRE.

Ah! seigneur, par quel sort vous vois-je maintenant?

DON ALPHONSE.

Je sais que mon abord, madame, est surprenant,
 Et qu'être sans éclat entré dans cette ville,
 Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile;
 Qu'avoir pu me soustraire aux yeux de ses soldats,
 C'est un événement que vous n'attendiez pas.
 Mais si j'ai dans ces lieux franchi quelques obstacles,
 L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles;
 Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups
 Le rigoureux destin d'être éloigné de vous,
 Et je n'ai pu nier au tourment qui le tue,
 Quelques momens secrets d'une si chère vue.
 Je viens vous dire donc que je rends grâce aux cieus
 De vous voir hors des mains d'un tyran odieux;
 Mais parmi les douceurs d'une telle aventure,
 Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture,
 C'est de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon sort
 Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
 Et fait à mon rival, avec trop d'injustice,
 Offrir les doux périls d'un si fameux service.
 Oui, madame, j'avois, pour rompre vos liens,
 Des sentimens sans doute aussi beaux que les siens;
 Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
 Si le ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

DONE ELVIRE.

Je sais, seigneur, je sais que vous avez un cœur
 Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur;
 Et je ne doute point que ce généreux zèle,
 Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle,
 N'eût, contre les efforts d'un indigne projet,
 Pu faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
 Mais, sans cette action dont vous étiez capable,
 Mon sort à la Castille est assez redevable.
 On sait ce qu'en ami plein d'ardeur et de foi,
 Le comte votre père a fait pour le feu roi :
 Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure dernière,
 Il donne en ses États un asile à mon frère;
 Quatre lustres entiers il y cache son sort
 Aux barbares fureurs de quelque lâche effort,
 Et, pour rendre à son front l'éclat d'une couronne,
 Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
 N'êtes-vous pas content? Et ces soins généreux
 Ne m'attachent-ils point par d'assez puissans nœuds?
 Quoi! votre âme, seigneur, seroit-elle obstinée
 A vouloir asservir toute ma destinée

Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
L'ombre d'un seul bienfait, qu'il ne vienne de vous ?
Ah ! souffrez, dans les maux où mon destin m'expose,
Qu'au soin d'un autre aussi je doive quelque chose ;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire où le vôtre n'est pas.

DON ALPHONSE.

Oui, madame, mon cœur doit cesser de s'en plaindre ;
Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre,
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre ;
Mais, hélas ! de mes maux, ce n'est pas là le pire :
Le coup, le rude coup dont je suis atterré,
C'est de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins de gloire,
Sur les miens dans votre âme emportent la victoire ;
Et cette occasion de servir vos appas,
Cet avantage offert de signaler son bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,
N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux,
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée !
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée ;
Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,
Assuré que vos vœux ne seront pas pour moi ;
Et que, s'ils sont suivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux succès aux soins de la Navarre.
Ah ! madame, faut-il me voir précipité
De l'espoir glorieux dont je m'étois flatté ?
Et ne puis-je savoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir mérité cette effroyable chute ?

DON ELVIRE.

Ne me demandez rien avant que regarder
Ce qu'à mes sentimens vous devez demander,
Et, sur cette froideur qui semble vous confondre,
Répondez-vous, seigneur, ce que je puis répondre,
Car enfin tous vos soins ne sauroient ignorer
Quels secrets de votre âme on m'a su déclarer ;
Et je la crois, cette âme, et trop noble et trop haute,
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
Vous-même, dites-vous s'il est de l'équité
De me voir couronner une infidélité ;
Si vous pouviez m'offrir, sans beaucoup d'injustice,

Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice;
Vous plaindre avec raison, et blâmer mes refus,
Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oui, seigneur, c'est un crime, et les premières flammes
Ont des droits si sacrés sur les illustres âmes,
Qu'il faut perdre grandeurs, et renoncer au jour,
Plutôt que de pencher vers un second amour.
J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime;
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et soutenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
Vous conserve le cœur de l'aimable comtesse;
Ce que pour un ingrat, car vous l'êtes, seigneur,
Elle a d'un choix constant refusé de bonheur!
Quel mépris généreux, dans son ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadème!
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés!
Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

DON ALPHONSE.

Ah! madame, à mes yeux n'offrez point son mérite
Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte;
Et si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent,
J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.
Oui, ce cœur l'ose plaindre, et ne suit pas sans peine
L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne :
Aucun espoir pour vous n'a flatté mes desirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des soupîrs;
Qui n'ait dans ses douceurs fait jeter à mon âme
Quelques tristes regards vers sa première flamme;
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
J'ai fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout dire;
Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, et rejeter mon cœur
Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
Mais, après mes efforts, ma constance abattue
Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue;
Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux.
Je ne saurois souffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux possédée;
Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je sais que je trahis une princesse aimable;

Mais, madame, après tout, mon cœur est-il coupable?
 Et le fort ascendant que prend votre beauté
 Laisse-t-il aux esprits aucune liberté?
 Hélas! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle :
 Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidèle;
 D'un pareil déplaisir on se peut consoler;
 Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égalér,
 J'ai celui de quitter une aimable personne,
 Et tous les maux encor que mon amour me donne.

DONNE ELVIRE.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
 Et toujours notre cœur est en notre pouvoir.
 Il peut bien quelquefois montrer quelque foiblesse;
 Mais enfin sur nos sens la raison, la maîtresse....

SCÈNE III. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, DON ALPHONSE,
cru don Sylve.

DON GARCIE.

Madame, mon abord, comme je connois bien,
 Assez mal à propos trouble votre entretien;
 Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
 Ne croyoient pas trouver si bonne compagne.

DONNE ELVIRE.

Cette vue, en effet, surprend au dernier point;
 Et, de même que vous, je ne l'attendois point.

DON GARCIE.

Oui, madame, je crois que de cette visite,
 Comme vous l'assurez, vous n'étiez point instruite.

(*A don Sylve.*)

Mais, seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
 De nous donner avis de ce rare bonheur,
 Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
 De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre

DON ALPHONSE.

Les héroïques soins vous occupent si fort,
 Que de vous en tirer, seigneur, j'aurois eu tort;
 Et des grands conquérans les sublimes pensées
 Sont aux civilités avec peine abaissées.

DON GARCIE.

Mais les grands conquérans, dont on vante les soins,
 Loin d'aimer le secret, affectent les témoins.
 Leur âme, dès l'enfance à la gloire élevée,
 Les fait dans leurs projets aller tête levée;
 Et, s'appuyant toujours sur de hauts sentimens,

Ne s'abaisse jamais à des déguisemens.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques,
En passant dans ces lieux par de sourdes pratiques?
Et ne craignez-vous point qu'on puisse, aux yeux de tous,
Trouver cette action trop indigne de vous?

DON ALPHONSE.

Je ne sais si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite;
Mais je sais qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité;
Et, quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise :
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires;
Et, d'un sang un peu chaud réprimant les bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

DON ELVIRE, à don Garcie.

Prince, vous avez tort; et sa visite est telle
Que vous....

DON GARCIE.

Ah! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame, et votre esprit devoit feindre un peu mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venue en ces lieux.
Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre,
Persuade assez mal qu'elle ait pu vous surprendre

DON ELVIRE.

Quoi que vous soupçonniez, il m'importe si peu,
Que j'aurois du regret d'en faire un désaveu.

DON GARCIE.

Poussez donc jusqu'au bout cet orgueil héroïque,
Et que, sans hésiter, tout votre cœur s'explique :
C'est au déguisement donner trop de crédit.
Ne désavouez rien, puisque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte,
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte,
Que pour vous sa présence a des charmes si doux..

DON ELVIRE.

Et si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous?
Avez-vous sur mon cœur quelque empire à prétendre?
Et pour régler mes vœux, ai-je votre ordre à prendre?
Sachez que trop d'orgueil a pu vous décevoir,
Si votre cœur sur moi s'est cru quelque pouvoir;
Et que mes sentimens sont d'une âme trop grande

Pour vouloir les cacher, lorsqu'on me les demande.
 Je ne vous dirai point si le comte est aimé;
 Mais apprenez de moi qu'il est fort estimé;
 Que ses hautes vertus, pour qui je m'intéresse,
 Méritent mieux que vous les vœux d'une princesse;
 Que je garde aux ardeurs, aux soins qu'il me fait voir,
 Tout le ressentiment qu'une âme puisse avoir;
 Et que, si des destins la fatale puissance
 M'ôte la liberté d'être sa récompense,
 Au moins est-il en moi de promettre à ses vœux,
 Qu'on ne me verra point le butin de vos feux;
 Et, sans vous amuser d'une attente frivole,
 C'est à quoi je m'engage, et je tiendrai parole.
 Voilà mon cœur ouvert, puisque vous le voulez,
 Et mes vrais sentimens à vos yeux étalés.
 Êtes-vous satisfait? Et mon âme attaquée
 S'est-elle, à votre avis, assez bien expliquée?
 Voyez, pour vous ôter tout lieu de soupçonner,
 S'il reste quelque jour encore à vous donner.

(*A don Sylve.*)

Cependant, si vos soins s'attachent à me plaire,
 Songez que votre bras, comte, m'est nécessaire;
 Et, d'un capricieux quels que soient les transports,
 Qu'à punir nos tyrans il doit tous ses efforts.
 Fermez l'oreille enfin à toute sa furie,
 Et, pour vous y porter, c'est moi qui vous en prie

SCÈNE IV. — DON GARCIE, DON ALPHONSE, *cru don Sylve.*

DON GARCIE.

Tout vous rit, et votre âme en cette occasion
 Jouit superbement de ma confusion.
 Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire
 Sur les feux d'un rival marquer votre victoire;
 Mais c'est à votre joie un surcroît sans égal,
 D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival;
 Et mes prétentions hautement étouffées,
 A vos vœux triomphans sont d'illustres trophées.
 Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant;
 Mais sachez qu'on n'est pas encore où l'on prétend.
 La fureur qui m'anime a de trop justes causes,
 Et l'on verra peut-être arriver bien des choses
 Un désespoir va loin quand il est échappé,
 Et tout est pardonnable à qui se voit trompé
 Si l'ingrate à mes yeux, pour flatter votre flamme,

A jamais n'être à moi vient d'engager son âme,
Je saurai bien trouver, dans mon juste courroux,
Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.

DON ALPHONSE.

Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine,
Nous verrons quelle attente en tout cas sera vaine;
Et chacun, de ses feux, pourra, par sa valeur,
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme, entre rivaux, l'âme la plus posée
A des termes d'aigreur trouve une pente aisée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puisse trop échauffer votre esprit et le mien,
Prince, affranchissez-moi d'une gêne secrète,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

DON GARCIE.

Non, non, ne craignez point qu'on pousse votre esprit
A violer ici l'ordre qu'on vous prescrit.
Quelque juste fureur qui me presse et vous flatte,
Je sais, comte, je sais quand il faut qu'elle éclate.
Ces lieux vous sont ouverts : oui, sortez-en, sortez
Glorieux des douceurs que vous en remportez;
Mais, encore une fois, apprenez que ma tête
Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.

DON ALPHONSE.

Quand nous en serons là, le sort en notre bras
De tous nos intérêts videra les débats.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — DONE ELVIRE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE.

Retournez, don Alvar, et perdez l'espérance
De me persuader l'oubli de cette offense.
Cette plaie en mon cœur ne sauroit se guérir,
Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux respects croit-il que je désère?
Non, non : il a poussé trop avant ma colère;
Et son vain repentir qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas

DON ALVAR.

Madame, il fait pitié. Jamais cœur, que je pense,
Par un plus vif remords n'expia son offense;
Et, si dans sa douleur vous le considérez,
Il toucheroit votre âme, et vous l'excuseriez.
On sait bien que le prince est dans un âge à suivre
Les premiers mouvemens où son âme se livre,
Et qu'en un sang bouillant, toutes les passions
Ne laissent guère place à des réflexions.
Don Lope, prévenu d'une fausse lumière,
De l'erreur de son maître a fourni la matière.
Un bruit assez confus, dont le zèle indiscret
A de l'abord du comte éventé le secret,
Vous avoit mise aussi de cette intelligence
Qui, dans ces lieux gardés, a donné sa présence¹.
Le prince a cru l'avis, et son amour séduit,
Sur une fausse alarme a fait tout ce grand bruit;
Mais d'une telle erreur son âme est revenue :
Votre innocence enfin lui vient d'être connue,
Et don Lope, qu'il chasse, est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

DON ELVIRE.

Ah! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence;
Il n'en a pas encore une entière assurance :
Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peser,
Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

DON ALVAR.

Madame, il sait trop bien....

DON ELVIRE.

Mais, don Alvar, de grâce,
N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse :
Il réveille un chagrin qui vient, à contre-temps,
En troubler dans mon cœur d'autres plus importans.
Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse;
Et le bruit du trépas de l'illustre comtesse
Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

DON ALVAR.

Madame, ce peut être une fausse nouvelle:
Mais mon retour, au prince, en porte une cruelle.

DON ELVIRE.

De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

1. C'est-à-dire « vous avait présentée comme étant d'intelligence avec ceux qui l'ont fait entrer secrètement dans cette place. »

SCÈNE II. — DONE ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE.

J'attendois qu'il sortît, madame, pour vous dire
Ce qui veut maintenant que votre âme respire,
Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici,
Du sort de done Ignès peut se voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait, par un des siens, demander audience.

DONE ELVIRE.

Élise, il faut le voir; qu'il vienne promptement.

ÉLISE.

Mais il veut n'être vu que de vous seulement;
Et, par cet envoyé, madame, il sollicite
Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite.

DONE ELVIRE.

Hé bien! nous serons seuls; et je vais l'ordonner,
Tandis que tu prendras le soin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment est forte!
O destin! est-ce joie ou douleur qu'on m'apporte?

SCÈNE III. — DON PÈDRE, ÉLISE

ÉLISE.

Où....

DON PÈDRE.

Si vous me cherchez, madame, me voici.

ÉLISE.

En quel lieu votre maître?

DON PÈDRE.

Il est proche d'ici;

Le ferai-je venir?

ÉLISE.

Dites-lui qu'il s'avance,
Assuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne se verra d'aucuns yeux éclairé.
(Seule.)

Je ne sais quel secret en doit être auguré.
Tant de précaution qu'il affecte de prendre....
Mais le voici déjà.

SCÈNE IV. — DONE IGNÈS, *déguisée en homme*, ÉLISE.

ÉLISE.

Seigneur, pour vous attendre
On a fait.... Mais que vois-je? Ah! madame! mes yeux. .

DONNE IGNÈS.

Ne me découvrez point, Élise, dans ces lieux,
Et laissez respirer ma triste destinée,
Sous une feinte mort que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis sous ce nom comprendre mes parens.
J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
Pour qui j'aurois souffert une mort véritable;
Et, sous cet équipage et le bruit de ma mort,
Il faut cacher à tous le secret de mon sort,
Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite
Qui pourroit dans ces lieux persécuter ma fuite.

ÉLISE.

Ma surprise en public eût trahi vos désirs;
Mais allez là dedans étouffer des soupirs,
Et, des charmans transports d'une pleine allégresse,
Saisir à votre aspect le cœur de la princesse.
Vous la trouverez seule : elle-même a pris soin
Que votre abord fût libre et n'eût aucun témoin.

SCÈNE V. -- DON ALVAR, ÉLISE.

ÉLISE.

Vois-je pas don Alvar?

DON ALVAR.

Le prince me renvoie

Vous prier que pour lui votre crédit s'emploie.
De ses jours, belle Élise, on doit n'espérer rien,
S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien;
Son âme a des transports.... Mais le voici lui-même.

SCÈNE VI. — DON GARCIE, DON ALVAR, ÉLISE.

DON GARCIE.

Ah! sois un peu sensible à ma disgrâce extrême,
Élise, et prends pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ÉLISE.

C'est avec d'autres yeux que ne fait la princesse,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous presse;
Mais nous avons du ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diversement :
Et puisqu'elle vous blâme, et que sa fantaisie
Lui fait un monstre affreux de votre jalousie,
Je serois complaisant, et voudrois m'efforcer

De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.
 Un amant suit sans doute une utile méthode,
 S'il fait qu'à notre humeur la sienne s'accorde;
 Et cent devoirs font moins que ces ajustemens,
 Qui font croire en deux cœurs les mêmes sentimens.
 L'art de ces deux rapports fortement les assemble,
 Et nous n'aimons rien tant que ce qui nous ressemble.

DON GARCIE.

Je le sais; mais, hélas! les destins inhumains
 S'opposent à l'effet de ces justes desseins,
 Et, malgré tous mes soins, vieillement toujours me tendre
 Un piège dont mon cœur ne sauroit se défendre.
 Ce n'est pas que l'ingrate aux yeux de mon rival
 N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
 Et témoigné pour lui des excès de tendresse
 Dont le cruel objet me reviendra sans cesse :
 Mais comme trop d'ardeur enfin m'avoit séduit
 Quand j'ai cru qu'en ces lieux elle l'ait introduit,
 D'un trop cuisant ennui je sentirois l'atteinte
 A lui laisser sur moi quelque sujet de plainte.
 Oui, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté,
 Que ce soit de son cœur pure infidélité;
 Et, venant m'excuser d'un trait de promptitude,
 Dérober tout prétexte à son ingratitude.

ÉLISE.

Laissez un peu de temps à son ressentiment,
 Et ne la voyez point, seigneur, si promptement.

DON GARCIE.

Ah! si tu me chéris, obtiens que je la voie;
 C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroie;
 Je ne pars point d'ici, qu'au moins son fier dédain..

ÉLISE.

De grâce, différez l'effet de ce dessein.

DON GARCIE.

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

ÉLISE, à part.

Il faut que ce soit elle, avec une parole,
 Qui trouve les moyens de le faire en aller.

(A don Garcia.)

Demeurez donc, seigneur, je m'en vais lui parler.

DON GARCIE.

Dis-lui que j'ai d'abord banni de ma présence
 Celui dont les avis ont causé mon offense,
 Que don Lope jamais...

SCÈNE VII. — DON GARCIE, DON ALVAR.

DON GARCIE, *regardant par la porte qu'Élise a laissée entr'ouverte.*

Que vois-je ? ô justes cieux !

Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux ?

Ah ! sans doute ils me sont des témoins trop fidèles !

Voilà le comble affreux de mes peines mortelles !

Voici le coup fatal qui devoit m'accabler !

Et quand par des soupçons je me sentois troubler,

C'étoit, c'étoit le ciel, dont la sourde menace

Présageoit à mon cœur cette horrible disgrâce.

DON ALVAR.

Qu'avez-vous vu, seigneur, qui vous puisse émouvoir ?

DON GARCIE.

J'ai vu ce que mon âme a peine à concevoir,

Et le renversement de toute la nature

Ne m'étonneroit pas comme cette aventure !

C'en est fait.... le destin.... Je ne saurois parler.

DON ALVAR.

Seigneur, que votre esprit tâche à se rappeler.

DON GARCIE.

J'ai vu.... Vengeance ! ô ciel !

DON ALVAR.

Quelle atteinte soudaine....

DON GARCIE.

J'en mourrai, don Alvar, la chose est bien certaine.

DON ALVAR.

Mais, seigneur, qui pourroit....

DON GARCIE.

Ah ! tout est ruiné ;

Je suis, je suis trahi, je suis assassiné :

Un homme, sans mourir te le puis-je bien dire ?

Un homme dans les bras de l'infidèle Elvire !

DON ALVAR.

Ah ! seigneur ! la princesse est vertueuse au point...

DON GARCIE.

Ah ! sur ce que j'ai vu ne me contestez point,

Don Alvar ; c'en est trop que soutenir sa gloire,

Lorsque mes yeux font foi d'une action si noire.

DON ALVAR.

Seigneur, nos passions nous font prendre souvent

Pour chose véritable un objet décevant ;

Et de croire qu'une âme à la vertu nourrie

Se puisse....

DON GARCIE.

Don Alvar, laissez-moi, je vous prie :
Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.

DON ALVAR, *à part*.

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche.

DON GARCIE.

Ah ! que sensiblement cette atteinte me touche !
Mais il faut voir qui c'est, et de ma main punir....
La voici. Ma fureur, te peux-tu retenir ?

SCÈNE VIII. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR

DONE ELVIRE.

Mé bien ! que voulez-vous ? Et quel espoir de grâce,
Après vos procédés, peut flatter votre audace ?
Osez-vous à mes yeux encor vous présenter ?
Et que me direz-vous que je doive écouter ?

DON GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une âme est capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

DONE ELVIRE.

Ah ! vraiment, j'attendois l'excuse d'un outrage ;
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.

DON GARCIE.

Oui, oui, c'en est un autre, et vous n'attendiez pas
Que j'eusse découvert le traître dans vos bras ;
Qu'un funeste hasard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte et ma perte.
Est-ce l'heureux amant sur ses pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu ?
O ciel ! donne à mon cœur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes !
Rougissez maintenant, vous en avez raison,
Et le masque est levé de votre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme ;
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme ;
Par ces fréquens soupçons qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux,
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre ;
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.

Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, son arrêt livrant mon espoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Non, non, n'espérez rien après un tel outrage :
Je ne suis plus à moi; je suis tout à la rage.
Trahi de tous côtés, mis dans un triste état,
Il faut que mon amour se venge avec éclat;
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon désespoir achève par moi-même.

DON ELVIRE.

Assez paisiblement vous a-t-on écouté?
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté?

DON GARCIE.

Et par quels beaux discours, que l'artifice inspire....

DON ELVIRE.

Si vous avez encor quelque chose à me dire,
Vous pouvez l'ajouter, je suis prête à l'ouïr;
Sinon, faites au moins que je puisse jouir
De deux ou trois momens de paisible audience.

DON GARCIE.

Hé bien! j'écoute. O ciel! quelle est ma patience!

DON ELVIRE.

Je force ma colère; et veux, sans nulle aigreur,
Répondre à ce discours si rempli de fureur.

DON GARCIE.

C'est que vous voyez bien....

DON ELVIRE.

Ah! j'ai prêté l'oreille

Autant qu'il vous a plu; rendez-moi la pareille.
J'admire mon destin, et jamais sous les cieux
Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,
Rien, dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la raison rende moins supportable.
Je me vois un amant, qui, sans se rebuter,
Applique tous ses soins à me persécuter;
Qui, dans tout cet amour que sa bouche m'exprime.

Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime;
 Rien, au fond de ce cœur qu'ont pu blesser mes yeux,
 Qui fasse droit au sang que j'ai reçu des cieux,
 Et de mes actions défende l'innocence
 Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
 Oui, je vois....

(Don Garcie montre de l'impatience pour parler.)

Ah! surtout ne m'interrompez point.

Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,
 Qu'un cœur, qui dit qu'il m'aime, et qui doit faire croire
 Que, quand tout l'univers douterait de ma gloire,
 Il voudrait contre tous en être le garant,
 Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
 On ne voit échapper aux soins que prend sa flamme
 Aucune occasion de soupçonner mon âme;
 Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats
 Que, sans être blessé, l'amour ne souffre pas.
 Loin d'agir en amant, qui, plus que la mort même,
 Appréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,
 Qui se plaint doucement, et cherche avec respect
 A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect,
 A toute extrémité dans ses doutes il passe;
 Et ce n'est que fureur, qu'injure et que menace
 Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
 Sur tout ce qui devrait me le rendre odieux,
 Et lui donner moyen, par une bonté pure,
 De tirer son salut d'une nouvelle injure.
 Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir,
 Part de ce qu'à vos yeux le hasard vient d'offrir.
 J'aurois tort de vouloir démentir votre vue,
 Et votre âme sans doute a dû paroltre émue.

DON GARCIE.

Et n'est-ce pas....

DONNE ELVIRE.

Encore un peu d'attention,

Et vous allez savoir ma résolution.

Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse;
 Vous êtes maintenant sur un grand précipice,
 Et ce que votre cœur pourra délibérer
 Va vous y faire choir, ou bien vous en tirer.
 Si, malgré cet objet qui vous a pu surprendre,
 Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
 Et ne demandez point d'autre preuve que moi
 Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voi;
 Si de vos sentimens la prompte déférence

Veut sur ma seule foi croire mon innocence,
Et de tous vos soupçons démentir le crédit
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
Cette soumission, cette marque d'estime,
Du passé dans ce cœur efface tout le crime;
Je rétracte, à l'instant, ce qu'un juste courroux
M'a fait, dans la chaleur, prononcer contre vous;
Et, si je puis un jour choisir ma destinée
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à votre amour, et mes vœux et ma main,
Mais (prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire)
Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire,
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux;
S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous peuvent donner mon cœur et ma naissance,
Et que de votre esprit les ombrages puissans
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage;
Je suis prête à le faire, et vous serez content :
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
A mes vœux, pour jamais, renoncer de vous-même;
Et j'atteste du ciel la puissance suprême,
Que, quoi que le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire;
Avisiez maintenant celui qui peut vous plaire.

DON GARCIE.

Juste ciel! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice et de déloyauté?
Tout ce que des enfers la malice étudie
A-t-il rien de si noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur?
Ah! que vous savez bien ici contre moi-même,
Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Parce qu'on est surprise, et qu'on manque d'excuse,
D'une offre de pardon on emprunte la ruse :
Votre feinte douceur forge un amusement
Pour divertir l'effet de mon ressentiment;
Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse,

Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner ;
Et votre âme, feignant une innocence entière,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
Qu'à des conditions, qu'après d'ardens souhaits
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais ;
Mais vous serez trompée en me croyant surprendre.
Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vu justifier l'horreur.

DONÉ ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
De ne plus rien prétendre au cœur de doné Elvire

DON GARCIE.

Soit. Je souscris à tout, et mes vœux, aussi bien,
En l'état où je suis, ne prétendent plus rien.

DONÉ ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

DON GARCIE.

Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites ;
Et c'est moi bien plutôt qui doit vous avertir
Que quelque autre dans peu se pourra repentir ;
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.

DONÉ ELVIRE.

Ah ! c'est trop en souffrir, et mon cœur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté ;
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice ;
Et, puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse.

(A don Garcie.)

Élise.... A cet éclat vous voulez me forcer ;
Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser.

SCÈNE IX. — DONÉ ELVIRE, DON GARCIE, ÉLISE,
DON ALVAR.

DONÉ ELVIRE, à Élise.

Faites un peu sortir la personne chérie....
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

DON GARCIE.

Et je puis....

DONÉ ELVIRE.

Attendez, vous serez satisfait.

ÉLISE, *à part, en sortant.*

Voici de son jaloux, sans doute, un nouveau trait.

DONÉ ELVIRE.

Prenez garde qu'au moins cette noble colère
Dans la même fierté jusqu'au bout persévère;
Et surtout désormais songez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

SCÈNE X. — DONÉ ELVIRE, DON GARCIE, DONÉ IGNÈS, *déguisée en homme*, ÉLISE, DON ALVAR.

DONÉ ELVIRE, *à don Garcie, en lui montrant done Ignès.*

Voici, grâces au ciel, ce qui les a fait naître
Ces soupçons obligeans que l'on me fait paroître;
Voyez bien ce visage, et si de done Ignès
Vos yeux au même instant n'y connoissent les traits.

DON GARCIE.

O ciel!

DONÉ ELVIRE.

Si la fureur, dont votre âme est émue,
Vous trouble jusque-là l'usage de la vue,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
Sa mort est une adresse au besoin inventée
Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée;
Et, sous un tel habit, elle cache son sort,
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.

(*À done Ignès.*)

Madame, pardonnez, s'il faut que je consente
À trahir vos secrets et tromper votre attente;
Je me vois exposée à sa témérité,
Toutes mes actions n'ont plus de liberté,
Et mon honneur en butte aux soupçons qu'il peut prendre,
Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
Nos doux embrassemens, qu'a surpris ce jaloux,
De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,
Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.

(*À don Garcie.*)

Jouissez à cette heure en tyran absolu
De l'éclaircissement que vous avez voulu;
Mais sachez que j'aurai sans cesse la mémoire
De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire;
Et, si je puis jamais oublier mes sermens,
Tombent sur moi du ciel les plus grands châtimens.

Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre,
 Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre!
 Allons, madame, allons, ôtons-nous de ces lieux
 Qu'infectent les regards d'un monstre furieux;
 Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
 Évitions les effets de sa rage animée,
 Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,
 Que pour nous voir bientôt affranchir de ses mains.

DONNE IGNÈS, à don Garcie.

Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
 A la même vertu vient de faire une offense.

SCÈNE XI. — DON GARCIE, DON ALVAR.

DON GARCIE.

Quelles tristes clartés, dissipant mon erreur,
 Enveloppent mes sens d'une profonde horreur,
 Et ne laissent plus voir à mon âme abattue
 Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue!
 Ah! don Alvar, je vois que vous avez raison;
 Mais l'enfer dans mon cœur a scufflé son poison;
 Et, par un trait fatal d'une rigueur extrême,
 Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.
 Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour
 Qu'une âme consumée ait jamais mis au jour,
 Si, par ces mouvemens qui font toute ma peine,
 Cet amour à tout coup se rend digne de haine?
 Il faut, il faut venger par mon juste trépas
 L'outrage que j'ai fait à ses divins appas;
 Aussi bien quels conseils aujourd'hui puis-je suivre?
 Ah! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre.
 Si j'ai pu renoncer à l'espoir de ses vœux,
 Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

DON ALVAR.

Seigneur....

DON GARCIE.

Non, don Alvar, ma mort est nécessaire,
 Il n'est soins ni raisons qui m'en puissent distraire,
 Mais il faut que mon sort, en se précipitant,
 Rende à cette princesse un service éclatant,
 Et je veux me chercher, dans cette illustre envie,
 Les moyens glorieux de sortir de la vie,
 Faire par un grand coup qui signale ma foi,
 Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moi,
 Et qu'elle puisse dire, en se voyant vengée :

« C'est par son trop d'amour qu'il m'avoit outragée.
Il faut que de ma main un illustre attentat
Porte une mort trop due au sein de Mauregat;
Que j'aie prévenir, par une belle audace,
Le coup dont la Castille avec bruit le menace;
Et j'aurai des douceurs, dans mon instant fatal,
De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

DON ALVAR.

Un service, seigneur, de cette conséquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offense;
Mais hasarder....

DON GARCIE.

Allons, par un juste devoir,
Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — DON ALVAR, ÉLISE

DON ALVAR.

Oui, jamais il ne fut de si rude surprise,
Il venoit de former cette haute entreprise;
A l'aveugle désir d'immoler Mauregat,
De son prompt désespoir il tournoit tout l'éclat,
Ses soins précipités vouloient à son courage
De cette juste mort assurer l'avantage;
Y chercher son pardon et prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidèle
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
Que ce même rival, qu'il vouloit prévenir,
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir,
L'a prévenu lui-même en immolant le traître,
Et poussé dans ce jour don Alphonse à paroltre,
Qui, d'un si prompt succès, va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la princesse sa sœur.
Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'est la récompense
Dont il prétend payer le service éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

ÉLISE.

Oui, donc Elvire a su ces nouvelles semées,
 Et du vieux don Louis les trouve confirmées,
 Qui vient de lui mander que Léon, dans ce jour,
 De don Alphonse et d'elle attend l'heureux retour;
 Et que c'est là qu'on doit, par un revers prospère,
 Lui voir prendre un époux de la main de ce frère.
 Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir
 Que don Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

DON ALVAR.

Ce coup au cœur du prince....

ÉLISE.

Est sans doute bien rude,

Et je le trouve à plaindre en son inquiétude.
 Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,
 Est encore cher au cœur qu'il a tant outragé;
 Et je n'ai point connu, qu'à ce succès qu'on vante,
 La princesse ait fait voir une âme fort contente
 De ce frère qui vient, et de la lettre aussi;
 Mais....

SCÈNE II. — DONE ELVIRE, DONE IGNEs, *déguisées en hommes*,
 ÉLISE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE.

Faites, don Alvar, venir le prince ici.

(*Don Alvar sort.*)

Souffrez que devant vous je lui parle, madame,
 Sur cet événement dont on surprend mon âme;
 Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement,
 Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
 Sa disgrâce imprévue a pris droit de l'éteindre;
 Sans lui laisser ma haine, il est assez à plaindre,
 Et le ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
 N'a que trop bien servi les sermens de mon cœur.
 Un éclatant arrêt de ma gloire outragée
 A jamais n'être à lui me tenoit engagée;
 Mais quand par les destins il est exécuté,
 J'y vois pour son amour trop de sévérité;
 Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse
 M'efface son offense et lui rend ma tendresse.
 Oui, mon cœur trop vengé par de si rudes coups,
 Laisse à leur cruauté désarmer son courroux
 Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
 A consoler le sort d'un amant misérable;

Et je crois que sa flamme a bien pu mériter
Cette compassion que je lui veux prêter.

DONÉ IGNÈS.

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres sentimens qu'on voit qu'il vous inspire
Ce qu'il a fait pour vous.... Il vient, et sa pâleur
De ce coup surprenant marque assez la douleur.

SCÈNE III. — DON GARCIE, DONÉ ELVIRE, DONÉ IGNÈS,
déguisée en homme, ÉLISE.

DON GARCIE.

Madame, avec quel front faut-il que je m'avance,
Quand je viens vous offrir l'odieuse présence....

DONÉ ELVIRE.

Prince, ne parlons plus de mon ressentiment.
Votre sort dans mon âme a fait du changement;
Et, par le triste état où sa rigueur vous jette,
Ma colère est éteinte, et notre paix est faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait sur lui du ciel éclater le courroux;
Bien que ces noirs soupçons aient offensé ma gloire
Par des indignités qu'on auroit peine à croire,
J'avouerai toutefois que je plains son malheur
Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur;
Que je hais les faveurs de ce fameux service,
Lorsqu'on veut de mon cœur lui faire un sacrifice,
Et voudrois bien pouvoir racheter les momens
Où le sort contre vous n'armoit que mes sermens;
Mais enfin vous savez comme nos destinées
Aux intérêts publics sont toujours enchaînées,
Et que l'ordre des cieus pour disposer de moi,
Dans mon frère qui vient, me va montrer mon roi.
Cédez comme moi, prince, à cette violence
Où la grandeur soumet celles de ma naissance;
Et, si de votre amour les déplaisirs sont grands,
Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,
Et ne se serve point, contre un coup qui l'étonne,
Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne :
Ce vous seroit, sans doute, un indigne transport
De vouloir dans vos maux lutter contre le sort;
Et, lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
La soumission prompte est grandeur de courage.
Ne résistez donc point à ses coups éclatans,
Ouvrez les murs d'Astorgue au frère que j'attends.

Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi prétendre
Ce que mon triste cœur a résolu de rendre;
Et ce fatal hommage, où mes vœux sont forcés,
Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

DON GARCIE.

C'est faire voir, madame, une bonté trop rare,
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare;
Sur moi sans de tels soins vous pouvez laisser choir
Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
En l'état où je suis je n'ai rien à vous dire.
J'ai mérité du sort tout ce qu'il a de pire;
Et je sais, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.
Par où pourrois-je, hélas! dans ma vaste disgrâce,
Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace?
Mon amour s'est rendu mille fois odieux,
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux,
Et, lorsque par un juste et fameux sacrifice
Mon bras à votre sang cherche à rendre un service,
Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal
De me voir prévenu par le bras d'un rival.
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,
Je suis digne du coup que l'on me fait attendre;
Et je le vois venir, sans oser contre lui
Tenter de votre cœur le favorable appui.
Ce qui peut me rester dans mon malheur extrême,
C'est de chercher alors mon remède en moi-même,
Et faire que ma mort, propice à mes desirs,
Affranchisse mon cœur de tous ses déplaisirs.
Oui, bientôt dans ces lieux don Alphonse doit être,
Et déjà mon rival commence de paroître;
De Léon vers ces murs il semble avoir volé
Pour recevoir le prix du tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune résistance
Fasse valoir ici ce que j'ai de puissance:
Il n'est effort humain, que, pour vous conserver,
Si vous y consentiez, je ne pusse braver;
Mais ce n'est pas à moi, dont on hait la mémoire,
A pouvoir espérer cet aveu plein de gloire,
Et je ne voudrois pas, par des efforts trop vains,
Jeter le moindre obstacle à vos justes desseins.
Non, je ne contrains point vos sentimens, madame;
Je vais en liberté laisser toute votre âme,
Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,
Et subir de mon sort la dernière rigueur.

SCÈNE IV. — DONE ELVIRE, DONE IGNÈS, *déguisée en homme*,
ÉLISE.

DONE ELVIRE.

Madame, au désespoir où son destin l'expose
De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause :
Vous me rendrez justice, en croyant que mon cœur
Fait de vos intérêts sa plus vive douleur ;
Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,
Et que, si je me plains d'une disgrâce horrible,
C'est de voir que du ciel le funeste courroux
Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flamme
Qui traite indignement les bontés de votre âme.

DONE IGNÈS.

C'est un événement dont, sans doute, vos yeux
N'ont point pour moi, madame, à quereller les yeux.
Si les foibles attraits qu'étale mon visage
M'exposaient au destin de souffrir un volage,
Le ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups,
Quand, pour m'ôter ce cœur, il s'est servi de vous ;
Et mon front ne doit point rougir d'une inconstance
Qui de vos traits aux miens marque la différence.
Si pour ce changement je pousse des soupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos désirs ;
Et dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite,
Qui n'a pu retenir un cœur dont les tributs
Causent un si grand trouble à vos vœux combattus.

DONE ELVIRE.

Accusez-vous plutôt de l'injuste silence
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
Ce secret, plus tôt su, peut-être à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles si fâcheux ;
Et mes justes froideurs, des désirs d'un volage
Au point de leur naissance ayant banni l'hommage,
Eussent pu renvoyer....

DONE IGNÈS.

Madame, le voici.

DONE ELVIRE.

Sans rencontrer ses yeux vous pouvez être ici ;
Ne sortez point, madame, et, dans un tel martyre,
Veuillez être témoin de ce que je vais dire.

DONE IGNÈS.

Madame, j'y consens, quoique je sache bien

Qu'on fuiroit en ma place un pareil entretien.

DONE ELVIRE.

Son succès, si le ciel seconde ma pensée,
Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

SCÈNE V. — DON ALPHONSE, *cru don Sylve*, DONE ELVIRE,
DONE IGNÈS, *déguisée en homme*, ÉLISE

DONE ELVIRE.

Avant que vous parliez, je demande instamment
Que vous daigniez, seigneur, m'écouter un moment.
Déjà la renommée a jusqu'à nos oreilles
Porté de votre bras les soudaines merveilles;
Et j'admire avec tous comme en si peu de temps
Il donne à nos destins ces succès éclatans.
Je sais bien qu'un bienfait de cette conséquence
Ne sauroit demander trop de reconnaissance,
Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
Qui remplace mon frère au trône paternel.
Mais, quoi que de son cœur vous offrent les hommages,
Usez en généreux de tous vos avantages,
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette sur moi, seigneur, un joug impérieux;
Que votre amour, qui sait quel intérêt m'anime,
S'obstine à triompher d'un refus légitime,
Et veuille que ce frère, où l'on va m'exposer,
Commence d'être roi pour me tyranniser.
Léon a d'autres prix dont, en cette occurrence,
Il peut mieux honorer votre haute vaillance;
Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas,
Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.
Peut-on être jamais satisfait en soi-même,
Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on aime?
C'est un triste avantage, et l'amant généreux
A ces conditions refuse d'être heureux;
Il ne veut rien devoir à cette violence
Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance,
Et pour l'objet qu'il aime est toujours trop zélé,
Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé.
Ce n'est pas que ce cœur au mérite d'un autre
Prétende réserver ce qu'il refuse au vôtre;
Non, seigneur, j'en réponds, et vous donne ma foi
Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi;
Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite..

DON ALPHONSE.

J'ai de votre discours assez souffert la suite,
 Madame, et par deux mots je vous l'eusse épargné,
 Si votre fausse alarme eût sur vous moins gagné.
 Je sais qu'un bruit commun, qui partout se fait croire,
 De la mort du tyran me veut donner la gloire;
 Mais le seul peuple enfin, comme on nous fait savoir,
 Laissant par don Louis échauffer son devoir,
 A remporté l'honneur de cet acte héroïque
 Dont mon nom est chargé par la rumeur publique;
 Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,
 C'est que, pour appuyer son illustre projet,
 Don Louis fit semer, par une feinte utile,
 Que, secondé des miens, j'avois saisi la ville;
 Et, par cette nouvelle, il a poussé les bras
 Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas.
 Par son zèle prudent il a su tout conduire,
 Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire;
 Mais dans le même instant un secret m'est appris,
 Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.
 Vous attendez un frère, et Léon, son vrai maître;
 A vos yeux maintenant le ciel le fait paroître:
 Oui, je suis don Alphonse, et mon sort conservé,
 Et sous le nom du sang de Castille élevé,
 Est un fameux effet de l'amitié sincère
 Qui fut entre son prince et le roi notre père.
 Don Louis du secret a toutes les clartés,
 Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
 D'autres soins maintenant occupent ma pensée,
 Non qu'à votre sujet elle soit traversée,
 Que ma flamme querelle un tel événement,
 Et qu'en mon cœur le frère importune l'amant.
 Mes feux par ce secret ont reçu sans murmure
 Le changement qu'en eux a prescrit la nature;
 Et le sang qui nous joint, m'a si bien détaché
 De l'amour dont pour vous mon cœur étoit touché
 Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,
 Que les chères douceurs de sa première chaîne,
 Et le moyen de rendre à l'adorable Ignès
 Ce que de ses bontés a mérité l'excès:
 Mais son sort incertain rend le mien misérable;
 Et, si ce qu'on en dit se trouvoit véritable,
 En vain Léon m'appelle et le trône m'attend;
 La couronne n'a rien à me rendre content,
 Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joie

D'en couronner l'objet où le ciel me renvoie,
 Et pouvoir réparer, par ces justes tributs,
 L'outrage que j'ai fait à ses rares vertus.
 Madame, c'est de vous que j'ai raison d'attendre
 Ce que de son destin mon âme peut apprendre;
 Instruisez-m'en, de grâce; et, par votre discours,
 Hâtez mon désespoir ou le bien de mes jours.

DON ELVIRE.

Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,
 Seigneur, ces nouveautés ont droit de me confondre.
 Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
 Si donc Ignès est morte ou respire le jour;
 Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fidèles,
 Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles

DON ALPHONSE, *reconnoissant donc Ignès*

Ah! madame! il m'est doux en ces perplexités
 De voir ici briller vos célestes beautés.
 Mais vous, avec quels yeux verrez-vous un volage
 Dont le crime....

DON IGNÈS.

Ah! gardez de me faire un outrage,
 Et de vous hasarder de dire que vers moi
 Un cœur dont je fais cas ait pu manquer de foi.
 J'en refuse l'idée, et l'excuse me blesse;
 Rien n'a pu m'offenser auprès de la princesse;
 Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé
 Par un si haut mérite est assez excusé.
 Cette flamme vers moi ne vous rend point coupable,
 Et, dans le noble orgueil dont je me sens capable,
 Sachez, si vous l'étiez, que ce seroit en vain
 Que vous présumeriez de fléchir mon dédain,
 Et qu'il n'est repentir, ni suprême puissance,
 Qui gagnât sur mon cœur d'oublier cette offense

DON ELVIRE.

Mon frère, d'un tel nom souffrez-moi la douceur,
 De quel ravissement comblez-vous une sœur!
 Que j'aime votre choix, et bénis l'aventure
 Qui vous fait couronner une amitié si pure!
 Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement....

SCÈNE VI. — DON GARCIE, DON ELVIRE, DON IGNÈS,
déguisée en homme, DON ALPHONSE, *cru don Sylve*, ELISE.

DON GARCIE.

De grâce, cachez-moi votre contentement

Madame, et me laissez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je sais que de vos vœux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer :
Vous le voyez assez, et quelle obéissance
De vos commandemens m'arrache la puissance;
Mais je vous avouerai que cette gaieté¹
Surprend au dépourvu toute ma fermeté,
Et qu'un pareil objet dans mon âme fait naître
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maître;
Et je me punirois, s'il m'avoit pu tirer
De ce respect soumis où je veux demeurer.
Oui, vos commandemens ont prescrit à mon âme
De souffrir sans éclat le malheur de ma flamme :
Cet ordre sur mon cœur doit être tout-puissant,
Et je prétends mourir en vous obéissant;
Mais, encore une fois, la joie où je vous treuve²
M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,
Et l'âme la plus sage, en ces occasions,
Répond malaisément de ses émotions.
Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte;
Donnez-moi, par pitié, deux momens de contrainte;
Et, quoi que d'un rival vous inspirent les soins,
N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins :
C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre,
Lorsque dans ma disgrâce un amant peut descendre.
Je ne l'exige pas, madame, pour longtemps,
Et bientôt mon départ rendra vos vœux contens :
Je vais où de ses feux mon âme consumée
N'apprendra votre hymen que par la renommée;
Ce n'est pas un spectacle où je doive courir :
Madame, sans le voir, j'en saurai bien mourir.

DONNE IGNEÈS.

Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte.
De vos maux la princesse a su paroître atteinte;
Et cette joie encor, de quoi vous murmurez,
Ne lui vient que des biens qui vous sont préparés.
Elle goûte un succès à vos désirs prospère,
Et dans votre rival elle trouve son frère;
C'est don Alphonse, enfin, dont on a tant parlé,

1. Gaieté, en trois syllabes, est contraire à l'usage, et choquant pour l'oreille.

2. *Treuve* pour *trouve*. Cette forme avait déjà vieilli du temps de Molière, qui l'a employée une seconde fois dans le *Misanthrope*.

Et ce fameux secret vient d'être dévoilé.

DON ALPHONSE.

Mon cœur, grâce au ciel, après un long martyre,
Seigneur, sans vous rien prendre, a tout ce qu'il désire,
Et goûte d'autant mieux son bonheur en ce jour,
Qu'il se voit en état de servir votre amour.

DON GARCIE.

Hélas! cette bonté, seigneur, doit me confondre.
A mes plus chers désirs elle daigne répondre;
Le coup que je craignois, le ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi se verroit fortuné;
Mais ces douces clartés d'un secret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable;
Et, tombé de nouveau dans ces traîtres soupçons
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur, si souvent odieuse,
Doit perdre tout espoir d'être jamais heureuse,
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raison;
Moi-même je me trouve indigne de pardon :
Et, quelque heureux succès que le sort me présente,
La mort, la seule mort est toute mon attente.

DONNE ELVIRE.

Non, non; de ce transport le soumis mouvement,
Prince, jette en mon âme un plus doux sentiment.
Par lui de mes sermens je me sens détachée;
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs m'ont touchée
J'y vois partout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie est digne de pitié.
Je vois, prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts où du ciel fait pencher l'influence;
Et, pour tout dire enfin, jaloux ou non jaloux,
Mon roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

DON GARCIE.

Ciel! dans l'excès des biens que cet aveu m'octroie,
Rends capable mon cœur de supporter sa joie!

DON ALPHONSE.

Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs et nos États.
Mais ici le temps presse, et Léon nous appelle;
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zèle :
Et, par notre présence et nos soins différens,
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

L'ÉCOLE DES MARIS.

COMÉDIE EN TROIS ACTES¹.

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

FRÈRE UNIQUE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

Je fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand et de si superbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, et rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange ; et quelques-uns pourront bien dire, pour en exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles et de diamans sur une statue de terre, et faire entrer par des portiques magnifiques et des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane. Mais, Monseigneur, ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette aventure je n'ai eu aucun choix à faire, et que l'honneur que j'ai d'être à Votre Altesse Royale, m'a imposé une nécessité absolue de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour. Ce n'est pas un présent que je lui fais, c'est un devoir dont je m'acquitte ; et les hommages ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé, Monseigneur, dédier une bagatelle à Votre Altesse Royale, parce que je n'ai pu m'en dispenser ; et si je me dispense ici de m'étendre sur les belles et glorieuses vérités qu'on pourroit dire d'Elle, c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses ; et tout ce que j'ai prétendu dans cette épître, c'est de justifier mon action à toute la France, et d'avoir cette gloire de vous dire à

1. *L'Ecole des Maris* fut représentée pour la première fois le 24 juin 1661. Le sujet a de l'analogie avec celui des *Adelphes*, de Térence.

vous-même, Monseigneur, avec toute la soumission possible, que je suis,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

J. B. P. MOLIERE.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

SGANARELLE, }	frères.	{ MOLIERE.
ARISTE,		{ L'ESPY.
ISABELLE, }	sœurs.	{ Mlle DE BRIE.
LÉONOR, }		{ ARMANDE BÉJART.
LISETTE, suivante de Léonor.		MADELEINE BÉJART.
VALÈRE, amant d'Isabelle.		LA GRANGE.
ERGASTE, valet de Valère.		DU PARC.
UN COMMISSAIRE.		DE BRIE.
UN NOTAIRE.		

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.

Mon frère, s'il vous plaît, ne discoupons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections;
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,

Mon frère.

ARISTE.

Grand merci, le compliment est doux !

SGANARELLE.

Je voudrois bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre.

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
A tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et, jusques à l'habit, rend tout chez vous barbare

SGANARELLE.

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir !
Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,
Monsieur mon frère aîné, car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut point la peine d'en parler ;
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières ?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux ;
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure ?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdans,
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendans ?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces ?
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses ?
De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus ?
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galans
Marcher écarquillés ainsi que des volans ?
Je vous plairois, sans doute, équipé de la sorte ;
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et, sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode,
Et qui, dans cet excès dont ils sont amoureux,

Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux ;
 Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
 De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
 Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
 Que du sage parti se voir seul contre tous.

SGANARELLE.

Cela sent son vieillard, qui, pour en faire accroire,
 Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'est un étrange fait du soin que vous prenez
 A me venir toujours jeter mon âge au nez ;
 Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie
 Blâmer l'ajustement, aussi bien que la joie :
 Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
 La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,
 Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
 Sans se tenir encor malpropre et rechignée.

SGANARELLE.

Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
 A ne démordre point de mon habillement.
 Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
 Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;
 Un bon pourpoint bien long, et fermé comme il faut,
 Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud ;
 Un haut-de-chausses fait justement pour ma cuisse ;
 Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
 Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux :
 Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

SCÈNE II. — LÉONOR, ISABELLE, LISETTE ; ARISTE
 ET SGANARELLE, *parlant bas ensemble sur le devant
 du théâtre, sans être aperçus.*

LÉONOR, à Isabelle.

Je me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE, à Isabelle.

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde ?

ISABELLE.

Il est ainsi bâti.

LÉONOR.

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE, à Léonor.

Bien vous prend que son frère ait toute une autre humeur,
 Madame, et le destin vous fut bien favorable
 En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE.

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef ou menéo avec lui.

LISETTE.

Ma foi, je l'enverrois au diable avec sa fraise,
Et....

SGANARELLE, *heurté par Lisette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise ?

LÉONOR.

Nous ne savons encore, et je pressois ma sœur
De venir du beau temps respirer la douceur :
Mais....

SGANARELLE, *à Léonor.*

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble ;
(Montrant Lisette.)

Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble.
(À Isabelle.)

Mais vous, je vous défends, s'il vous plait, de sortir.

ARISTE.

Hé ! laissez-les, mon frère, aller se divertir.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, mon frère.

ARISTE.

La jeunesse

Veut....

SGANARELLE.

La jeunesse est sotte, et parfois la vieillesse.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor ?

SGANARELLE.

Non pas ; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais....

SGANARELLE.

Mais ses actions de moi doivent dépendre,
Et je sais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de sa sœur ai-je un moindre intérêt ?

SGANARELLE.

Mon Dieu ! chacun raisonne et fait comme il lui plait.
Elles sont sans parens, et notre ami leur père
Nous commit leur conduite à son heure dernière ;
Et nous chargeant tous deux, ou de les épouser,
Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,
Sur elles, par contrat, nous sut, dès leur enfance,

Et de père et d'époux donner pleine puissance.
 D'élever celle-là vous prîtes le souci,
 Et moi, je me chargeai du soin de celle-ci ;
 Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre :
 Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre. †

ARISTE.

Il me semble...

SGANARELLE.

Il me semble, et je le dis tout haut,
 Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
 Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante ?
 Je le veux bien : qu'elle ait et laquais et suivante ?
 J'y consens : qu'elle coure, aime l'oïveté,
 Et soit des damoiseaux fleurée en liberté ?
 J'en suis fort satisfait ; mais j'entends que la mienne
 Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne ;
 Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
 Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement ;
 Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
 Elle s'applique toute aux choses du ménage,
 A recoudre mon linge aux heures de loisir,
 Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir ;
 Qu'aux discours des muguets elle ferme l'oreille,
 Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
 Enfin la chair est foible, et j'entends tous les bruits
 Je ne veux point porter de cornes si je puis ;
 Et, comme à m'épouser sa fortune l'appelle,
 Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas sujet, que je crois....

SGANARELLE.

Taisez-vous.

Je vous apprendrai bien s'il faut sortir sans nous.

LEONOR.

Quoi donc, monsieur ?

SGANARELLE.

Mon Dieu ! madame, sans langage,
 Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage

LÉONOR.

Voyez-vous Isabelle avec nous à regret ?

SGANARELLE.

Oui, vous me la gêtez, puisqu'il faut parler net.
 Vos visites ici ne font que me déplaire,
 Et vous m'obligerez de ne vous en plus faire.

LÉONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi ?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci :
Mais je sais ce qu'en moi feroit la défiance ;
Et, quoiqu'un même sang nous ait donné naissance,
Nous sommes bien peu sœurs, s'il faut que chaque jour
Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces soins sont des choses infâmes.
Sommes-nous chez les Turcs, pour renfermer les femmes ?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
Notre honneur est, monsieur, bien sujet à foiblesse,
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.
Pensez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions ?
Et, quand nous nous mettons quelque chose à la tête,
Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête ?
Toutes ces gardes-là sont visions de fous :
Le plus sûr est, ma foi, de se fier en nous ;
Qui nous gêne, se met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.
C'est nous inspirer presque un désir de pécher,
Que montrer tant de soins de nous en empêcher ;
Et, si par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

SGANARELLE, à Ariste.

Voilà, beau précepteur, votre éducation.
Et vous souffrez cela sans nulle émotion ?

ARISTE.

Mon frère, son discours ne doit que faire rire :
Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.
Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté ;
On le retient fort mal par tant d'austérité ;
Et les soins défians, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles :
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.
En vain sur tous ses pas nous prétendons régner :
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner ;
Et je ne tiendrois, moi, quelque soin qu'on se donne.
Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne
À qui, dans les désirs qui pourroient l'assaillir,

Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chansons que tout cela.

ARISTE.

Soit ; mais je tiens sans cesse

Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes ;
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes,
A ses jeunes desirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grâce au ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissemens, les bals, les comédies ;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens ;
Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,
Instruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenser en habits, linge et nœuds ;
Que voulez-vous ? Je tâche à contenter ses vœux,
Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.
Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère,
Et je laisse à son choix liberté tout entière.
Si quatre mille écus de rente bien venans,
Une grande tendresse et des soins complaisans
Peuvent, à son avis, pour un tel mariage,
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser ; sinon, choisir ailleurs.
Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs ;
Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,
Que si contre son gré sa main m'étoit donnée.

SGANARELLE.

Hé ! qu'il est douxereux ! c'est tout sucre et tout miel !

ARISTE.

Enfin, c'est mon humeur, et j'en rends grâce au ciel.
Je ne suivrois jamais ces maximes sévères,
Qui font que les enfans comptent les jours des pères.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté,
Ne se retranche pas avec facilité ;
Et tous ses sentimens suivront mal votre envie,
Quand il faudra changer sa manière de vie.

Et pourquoi la changer?

ARISTE.

SGANARELLE.
Pourquoi?

ARISTE.

Oui.

SGANARELLE.

Je ne sai.

ARISTE.

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé?

SGANARELLE.

Quoi! si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre?

ARISTE.

Pourquoi non?

SGANARELLE.

Vos désirs lui seront complaisans,
Jusques à lui laisser et mouches et rubans?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals et les lieux d'assemblée?

ARISTE.

Oui, vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiseaux?

ARISTE.

Et quoi donc?

SGANARELLE.

Qui joueront et donneront cadeaux?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point sodi?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.

(A Isabelle.)

Rentrez, pour n'ouïr point cette pratique infâme.

SCÈNE III. — ARISTE, SGANARELLE, LÉONOR, LISETTE.

ARISTE.

Je veux m'abandonner à la foi de ma femme,
Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

SGANARELLE.

Que j'aurai de plaisir si l'on le fait cocu !

ARISTE.

J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître ;
Mais je sais que pour vous, si vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut,
Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur. Oh ! que cela doit plaire
De voir un goguenard presque sexagénaire !

LÉONOR.

Du sort dont vous parlez, je le garantis, moi,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi.
Il s'y peut assurer ; mais sachez que mon âme
Ne répondroit de rien, si j'étois votre femme.

LISETTE.

C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous ;
Mais c'est pain bénit, certe, à des gens comme vous

SGANARELLE.

Allez, langue maudite, et des plus mal apprises

ARISTE.

Vous vous êtes, mon frère, attiré ces sottises
Adieu. Changez d'humeur, et soyez averti
Que renfermer sa femme est le mauvais parti.
Je suis votre valet.

SGANARELLE.

Je ne suis pas le vôtre.

SCÈNE IV. — SGANARELLE, *seul*.

Oh ! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre !
Quelle belle famille ! Un vieillard insensé
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé ;
Une fille maîtresse et coquette suprême ;
Des valets impudens : non, la Sagesse même
N'en viendrait pas à bout, perdrait sens et raison
A vouloir corriger une telle maison.
Isabelle pourroit perdre dans ces hantises
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises ;

Et, pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux et nos dindons.

SCÈNE V. — VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALÈRE, *dans le fond du théâtre.*

Ergaste, le voilà cet argus que j'abhorre,
Le sévère tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE, *se croyant seul.*

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant
Que la corruption des mœurs de maintenant!

VALÈRE.

Je voudrois l'accoster, s'il est en ma puissance,
Et tâcher de lier avec lui connoissance.

SGANARELLE, *se croyant seul.*

Au lieu de voir régner cette sévérité
Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté,
La jeunesse en ces lieux, libertine, absolue,
Ne prend....

(*Valère salue Sganarelle de loin.*)

VALÈRE.

Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être est de ce côté-ci
Passons du côté droit.

SGANARELLE, *se croyant seul.*

Il faut sortir d'ici.

Le séjour de la ville en moi ne peut produire
Que des....

VALÈRE, *en s'approchant peu à peu*

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE, *entendant quelque bruit.*

Hé!... J'ai cru qu'on parloit.

(*Se croyant seul.*)

Aux champs, grâce aux cieux,
Les sottises du temps ne blessent point mes yeux.

ERGASTE, *à Valère.*

Abordez-le.

SGANARELLE, *entendant encore du bruit.*

Plait-il?

(*N'entendant plus rien.*)

Les oreilles me cornent.

(*Se croyant seul.*)

Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent....

(*Il aperçoit Valère qui le salue.*)

Est-ce à nous?

ERGASTE, à Valère.

Approchez.

SGANARELLE, sans prendre garde à Valère

Là, nul godelureau

(Valère le salue encore.)

Ne vient.... Que diable!...

(Il se retourne, et voit Ergaste qui le salue de l'autre côté.)

Encor? Que de coups de chapeau!

VALÈRE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être?

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALÈRE.

Mais quoi! l'honneur de vous connoître

Est un si grand bonheur, est un si doux plaisir,

Que de vous saluer j'avois un grand désir.

SGANARELLE.

Soit.

VALÈRE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALÈRE.

J'ai le bien d'être de vos voisins,
Et j'en dois rendre grâce à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALÈRE.

Mais, monsieur, savez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, et qu'on tient pour fidèles?

SGANARELLE

Que m'importe?

VALÈRE.

Il est vrai; mais pour les nouveautés
On peut avoir parfois des curiosités.

Vous irez voir, monsieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naissance¹?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALÈRE.

Avouons que Paris nous fait part

1. Le Dauphin, fils de Louis XIV, père du duc de Bourgogne et grand-père de Louis XV, est né le 4^{er} novembre 1664, cinq mois après la première représentation de *L'École des Maris*. Ces vers furent ajoutés après coup par Valère.

De cent plaisirs charmans qu'on n'a point autre part.
Les provinces auprès sont des lieux solitaires.
A quoi donc passez-vous le temps?

SGANARELLE.

A mes affaires

VALÈRE.

L'esprit veut du relâche, et succombe parfois
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALÈRE.

Sans doute ; on ne peut pas mieux dire,
Cette réponse est juste, et le bon sens parloit
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyois l'âme trop occupée,
J'irois parfois chez vous passer l'après-soupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

SCÈNE VI. — VALÈRE, ERGASTE.

VALÈRE.

Que dis-tu de ce bizarre fou?

ERGASTE.

Il a le repart brusque, et l'accueil loup-garou.

VALÈRE.

Ah ! j'enrage !

ERGASTE

Et de quoi ?

VALÈRE.

De quoi ? c'est que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage ;
D'un dragon surveillant, dont la sévérité
Ne lui laisse jouir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'est ce qui fait pour vous, et sur ces conséquences
Votre amour doit fonder de grandes espérances.
Apprenez, pour avoir votre esprit raffermi,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des pères
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession je ne suis point galant :
Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proie,
Qui disoient fort souvent que leur plus grande joie

Étoit de rencontrer de ces maris fâcheux,
Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux;
De ces brutaux fieffés, qui, sans raison ni suite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari fièrement se parans,
Leur rompent en visière aux yeux des soupirans
On en sait, disent-ils, prendre ses avantages;
Et l'aigreur de la dame à ces sortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
Est un champ à pousser les choses assez loin.
En un mot, ce vous est une attente assez belle,
Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

VALÈRE.

Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment;
Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment.

ERGASTE.

L'amour rend inventif; mais vous ne l'êtes guère;
Et si j'avois été....

VALÈRE.

Mais qu'aurois-tu pu faire,
Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais;
Et qu'il n'est là dedans servantes ni valets
Dont, par l'appât flatteur de quelque récompense,
Je puisse pour mes feux ménager l'assistance?

ERGASTE.

Elle ne sait donc pas encor que vous l'aimez?

VALÈRE.

C'est un point dont mes vœux ne sont pas informés.
Partout où ce farouche a conduit cette belle,
Elle m'a toujours vu comme une ombre après elle,
Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pu se faire entendre?

ERGASTE.

Ce langage, il est vrai, peut être obscur parfois,
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VALÈRE.

Que faire pour sortir de cette peine extrême,
Et savoir si la belle a connu que je l'aime?
Dis-m'en quelque moyen.

ERGASTE.

C'est ce qu'il faut trouver :
Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Va, je sais la maison, et connois la personne
Aux marques seulement que ta bourse me donne

ISABELLE, *à part*.

O ciel! sois-moi propice, et seconde en ce jour
Le stratagème adroit d'une innocente amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valère?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, sois en repos, rentre et me laisse faire;
Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE, *en s'en allant*.

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi;
Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use,
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

SCÈNE II. — SGANARELLE, *seul*.

(*Il va frapper à la porte de Valère.*)

Ne perdons point de temps; c'est ici. Qui va là?

Ben, je rêve. Holà! dis-je, holà, quelqu'un! holà!

Je ne m'étonne pas, après cette lumière,

S'il y venoit tantôt de si douce manière :

Mais je veux me hâter, et de son fol espoir....

SCÈNE III. — VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE, *à Ergaste qui est sorti brusquement*.

Peste soit du gros bœuf, qui, pour me faire choir,
Se vient devant mes pas planter comme un perché!

VALÈRE

Monsieur, j'ai du regret ...

SGANARELLE.

Ah! c'est vous que je cherche,

VALÈRE.

Moi, monsieur?

SGANARELLE.

Vous. Valère est-il pas votre nom ?

VALÈRE.

Oui.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, si vous le trouvez bon

VALÈRE.

Puis-je être assez heureux pour vous rendre service ?

SGANARELLE.

Non. Mais je prétends, moi, vous rendre un bon office ;
Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALÈRE.

Chez moi, monsieur ?

SGANARELLE.

Chez vous. Faut-il tant s'étonner ?

VALÈRE.

J'en ai bien du sujet, et mon âme ravie
De l'honneur....

SGANARELLE.

Laissons là cet honneur, je vous prie.

VALÈRE.

Voulez-vous pas entrer ?

SGANARELLE.

Il n'en est pas besoin.

VALÈRE.

Monsieur, de grâce.

SGANARELLE.

Non, je n'irai pas plus loin

VALÈRE.

Tant que vous serez là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moi, je n'en veux bouger.

VALÈRE.

Hé bien ! il faut se rendre :

Vite, puisque monsieur à cela se résout,
Donnez un siège ici.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALÈRE.

Vous souffrir de la sorte !...

SGANARELLE.

Ah ! contrainte effroyable !

VALÈRE.

Cette incivilité seroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en est une que rien ne sauroit égaler,

De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALÈRE.

Je vous obéis donc.

SGANARELLE.

Vous ne sauriez mieux faire.

(*Ils font de grandes cérémonies pour se couvrir.*)

Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.

Voulez-vous m'écouter?

VALÈRE.

Sans doute, et de grand cœur.

SGANARELLE.

Savez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur

D'une fille assez jeune et passablement belle,

Qui loge en ce quartier, et qu'on nomme Isabelle?

VALÈRE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le savez, je ne vous l'apprends pas.

Mais, savez-vous aussi, lui trouvant des appas,

Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,

Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche?

VALÈRE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc; et qu'il est à propos

Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VALÈRE.

Qui? moi, monsieur?

SGANARELLE.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VALÈRE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'âme atteinte?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALÈRE.

Mais encore?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALÈRE.

Elle?

SGANARELLE.

Elle. Est-ce assez dit?

Comme une fille honnête, et qui m'aime d'enfance,

Elle vient de m'en faire entière confidence;

Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis

Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
 Son cœur, qu'avec excès votre poursuite outrage,
 N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
 Que vos secrets desirs lui sont assez connus,
 Et que c'est vous donner des soucis superflus
 De vouloir davantage expliquer une flamme
 Qui choque l'amitié que me garde son âme.

VALÈRE.

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous tait....

SGANARELLE.

Oui, vous venir donner cet avis franc et net;
 Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre âme est blessée,
 Elle vous eût plus tôt fait savoir sa pensée,
 Si son cœur avoit eu, dans son émotion,
 A qui pouvoir donner cette commission;
 Mais qu'enfin les douleurs d'une contrainte extrême
 L'ont réduite à vouloir se servir de moi-même,
 Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
 Qu'à tout autre que moi son cœur est interdit,
 Que vous avez assez joué de la prunelle,
 Et que, si vous avez tant soit peu de cervelle,
 Vous prendrez d'autres soins. Adieu, jusqu'au revoir.
 Voilà ce que j'avois à vous faire savoir.

VALÈRE, *bas*.

Ergaste, que dis-tu d'une telle aventure?

SGANARELLE, *bas, à part*.

Le voilà bien surpris!

ERGASTE, *bas, à Valère*.

Selon ma conjecture,

Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,
 Qu'un mystère assez fin est caché là-dessous,
 Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne
 Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE, *à part*.

Il en tient comme il faut.

VALÈRE, *bas, à Ergaste*.

Tu crois mystérieux....

ERGASTE, *bas*.

Oui.... Mais il nous observe, ôtons-nous de ses yeux.

SCÈNE IV. — SGANARELLE, *seul*.

Que sa confusion paroît sur son visage!
 Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message
 ppelons Isabelle, elle montre le fruit

Que l'éducation dans une âme produit.
La vertu fait ses soins, et son cœur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

SCÈNE V. — ISABELLE, SGANARELLE

ISABELLE, *bas, en entrant.*

J'ai peur que cet amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention;
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonnière,
Hasarder un qui parle avec plus de lumière.

SGANARELLE.

Me voilà de retour,

ISABELLE.

Hé bien?

SGANARELLE.

Un plein effet

A suivi tes discours, et ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fût malade;
Mais, lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord et muet et confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah! que me dites-vous? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire

SGANARELLE.

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis,
Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,
J'ai vu dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bonjour surprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boîte jetée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu sans tarder lui rejeter le tout;
Mais ses pas de la rue avoient gagné le bout,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruse et la friponnerie!

ISABELLE.

Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter boîte et lettre à ce maudit amant;
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne....
Car, d'oser à vous-même....

SGANARELLE.

Au contraire, mignonne,
C'est me faire mieux voir ton amour et ta foi,
Et mon cœur avec joie accepte cet emploi;
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire.

ISABELLE.

Ah! ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoi?

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi?
Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre,
La curiosité qu'on fait lors éclater
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter :
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui soit promptement reportée,
Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui;
Que ses feux désormais perdent toute espérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes, elle a raison lorsqu'elle parle ainsi.
Va, ta vertu me charme, et ta prudence aussi :
Je vois que mes leçons ont germé dans ton âme,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre désir.
La lettre est en vos mains, et vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non, je n'ai garde; hélas! tes raisons sont trop bonnes.
Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes;
A quatre pas de là dire ensuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

SCÈNE VI. — SGANARELLE, seul.

Dans quel ravissement est-ce que mon cœur nage,
Lorsque je vois en elle une fille si sage!
C'est un trésor d'honneur que j'ai dans ma maison.
Prendre un regard d'amour pour une trahison!

Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi-même!
Je voudrois bien savoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frère en useroit ainsi.
Ma foi! les filles sont ce que l'on les fait être.
Holà!

(Il frappe à la porte de Valère.)

SCÈNE VII. — SGANARELLE, ERGASTE.

ERGASTE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingère pas d'oser écrire encor
Des lettres qu'il envoie avec des boîtes d'or,
Et qu'Isabelle en est puissamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée;
Il connoitra l'état que l'on fait de ses feux,
Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

SCÈNE VIII. — VALÈRE, ERGASTE.

VALÈRE.

Que vient de te donner cette farouche bête?

ERGASTE.

Cette lettre, monsieur, qu'avecque cette boîte
On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous,
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux.
C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre :
Lisez vite, et voyons si je me puis méprendre.

VALÈRE lit.

Cette lettre vous surprendra sans doute, et l'on peut trouver bien hardi pour moi, et le dessein de vous l'écrire, et la manière de vous la faire tenir; mais je me vois dans un état à ne plus garder de mesure. La juste horreur d'un mariage dont je suis menacé dans six jours, me fait hasarder toutes choses; et, dans la résolution de m'en affranchir par quelque voie que ce soit, j'ai cru que je devois plutôt vous choisir que le désespoir. Ne croyez pas pourtant que vous soyez redevable de tout à ma mauvaise destinée; ce n'est pas la contrainte où je me trouve qui a fait naître les sentimens que j'ai pour vous; mais c'est elle qui en précipite le témoignage, et qui me fait passer sur des formalités où la bienséance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je sois à vous bientôt, et j'attends seulement que vous m'ayez marqué les intentions de votre amour, pour vous faire savoir

la résolution que j'ai prise ; mais surtout songez que le temps presse , et que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi-mot.

ERGASTE.

Hé bien ! monsieur , le tour est-il d'original ?
Pour une jeune fille elle n'en sait pas mal !
De ces ruses d'amour la croiroit-on capable ?

VALÈRE.

Ah ! je la trouve là tout à fait adorable.
Ce trait de son esprit et de son amitié
Accroît pour elle encor mon amour de moitié ;
Et joint aux sentimens que sa beauté m'inspire....

ERGASTE.

La dupe vient ; songez à ce qu'il vous faut dire.

SCÈNE IX. — SGANARELLE, VALÈRE, ERGASTE

SGANARELLE, *se croyant seul.*

Oh ! trois et quatre fois béni soit cet édit
Par qui des vêtemens le luxe est interdit !
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes
Oh ! que je sais au roi bon gré de ces décrets !
Et que , pour le repos de ces mêmes maris ,
Je voudrois bien qu'on fît de la coquetterie
Comme de la guipure et de la broderie !
J'ai voulu l'acheter , l'édit , expressément ,
Afin que d'Isabelle il soit lu hautement ;
Et ce sera tantôt , n'étant plus occupée ,
Le divertissement de notre après-soupée.

(Apercevant Valère.)

Envoierez-vous encor , monsieur aux blonds cheveux ,
Avec des boîtes d'or des billets amoureux ?
Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette ,
Friande de l'intrigue , et tendre à la fleurette ?
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux ?
Croyez-moi , c'est tirer votre poudre aux moineaux.
Elle est sage , elle m'aime , et votre amour l'outrage ;
Prenez visée ailleurs , et troussiez-moi bagage ,

VALÈRE.

Oui , oui , votre mérite , à qui chacun se rend ,
Est à mes vœux , monsieur , un obstacle trop grand ;

1. Sganarelle parle ici de la *Déclaration du roi*, du 27 novembre 1660, « portant règlement pour le retranchement du luxe des habits et des équipages. »

Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidèle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGANARELLE.

Il est vrai, c'est folie.

VALÈRE.

Aussi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas,
Si j'avois pu savoir que ce cœur misérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALÈRE.

Je n'ai garde à présent d'espérer;
Je vous cède, monsieur, et c'est sans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALÈRE.

Le droit de la sorte l'ordonne;
Et de tant de vertus brille votre personne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentimens qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALÈRE.

Oui, oui, je vous quitte la place;
Mais je vous prie au moins, et c'est la seule grâce,
Monsieur, que vous demande un misérable amant
Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment,
Je vous conjure donc d'assurer Isabelle
Que, si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cette amour est sans tache, et n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

SGANARELLE.

Oui.

VALÈRE.

Que, ne dépendant que du choix de mon âme,
Tous mes desseins étoient de l'obtenir pour femme,
Si les destins, en vous qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALÈRE.

Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire
Que jamais ses appas sortent de ma mémoire;
Que, quelque arrêt des cieus qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir;

Et que, si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE.

C'est parler sagement; et je vais de ce pas
Lui faire ce discours qui ne la choque pas;
Mais, si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
Que de votre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

ERGASTE, d Valère

La dupe est bonne!

SCÈNE X. — SGANARELLE, seul.

Il me fait grand'pitié,
Ce pauvre malheureux trop rempli d'amitié;
Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui se voit ma conquête.
(*Sganarelle heurte à sa porte.*)

SCÈNE XI. — SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

Jamais amant n'a fait tant de trouble éclater,
Au poulet renvoyé sans le décacheter :
Il perd toute espérance enfin, et se retire;
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire :
« Que du moins en t'aimant, il n'a jamais pensé
A rien dont ton honneur ait lien d'être offensé,
Et que, ne dépendant que du choix de son âme,
Tous ses desirs étoient de t'obtenir pour femme,
Si les destins, en moi qui captive ton cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur;
Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire
Que jamais tes appas sortent de sa mémoire;
Que, quelque arrêt des cieux qu'il lui faille subir,
Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir;
Et que, si quelque chose étouffe sa poursuite,
C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite. »
Ce sont ses propres mots; et, loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, et le plains de t'aimer.

ISABELLE, bas.

Ses feux ne trompent point ma secrète croyance,
Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Oue dis-tu

ISABELLE.

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
Un homme que je hais à l'égal de la mort;
Et que, si vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous sentiriez l'affront que me font ses poursuites.

SGANARELLE.

Mais il ne savoit pas tes inclinations;
Et, par l'honnêteté de ses intentions,
Son amour le mérite....

ISABELLE.

Est-ce les avoir bonnes,
Dites-moi, de vouloir enlever les personnes?
Est-ce être homme d'honneur de former des desseins
Pour m'épouser de force en m'ôtant de vos mains?
Comme si j'étois fille à supporter la vie
Après qu'on m'auroit fait une telle infamie:

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

Oui, oui; j'ai su que ce traître d'amaant
Parle de m'obtenir par un enlèvement;
Et j'ignore, pour moi, les pratiques secrètes
Qui l'ont instruit sitôt du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fîtes part;
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

SGANARELLE.

Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE.

Oh! que pardonnez-moi!
C'est un fort honnête homme, et qui ne sent pour moi....

SGANARELLE.

Il a tort; et ceci passe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient sa folie;
S'il vous eût vu tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos transports et mon ressentiment,
Car c'est encor depuis sa lettre méprisée,
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée;
Et son amour conserve, ainsi que je l'ai su,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien reçu,
Que je fuis votre hymen, quoi que le monde en croie,
Et me verrois tirer de vos mains avec joie.

SGANARELLE.

Il est fou.

ISABELLE.

Devant vous il sait se déguiser,
 Et son intention est de vous amuser.
 Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue.
 Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avoue,
 Qu'avecque tous mes soins pour vivre dans l'honneur
 Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,
 Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
 De voir faire sur moi d'infâmes entreprises!

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moi, je vous le dis,
 Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
 Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
 Des persécutions d'un pareil téméraire,
 J'abandonnerai tout, et renonce à l'ennui
 De souffrir les affronts que je reçois de lui

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme,
 Je m'en vais le trouver et lui chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le hieroit en vain,
 Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein;
 Et qu'après cet avis, quel qu'il puisse entreprendre,
 J'ose le défier de me pouvoir surprendre;
 Enfin, que sans plus perdre et soupirs et momens,
 Il doit savoir pour vous quels sont mes sentimens;
 Et que, si d'un malheur il ne veut être cause,
 Il ne se fasse pas deux fois dire une chose

SGANARELLE

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela d'un ton
 Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assurance.

ISABELLE.

J'attends votre retour avec impatience;
 Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir.
 Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XII. — SGANARELLE, *seul*.

Est-il une personne et plus sage et meilleure ?
 Ah ! que je suis heureux ! et que j'ai de plaisir
 De trouver une femme au gré de mon désir !
 Oui, voilà comme il faut que les femmes soient faites ;
 Et non, comme j'en sais, de ces franches coquettes,
 Qui s'en laissent conter, et font dans tout Paris
 Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.

(*Il frappe à la porte de Valère.*)

Holà ! notre galant aux belles entreprises !

SCÈNE XIII. — VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALÈRE.

Monsieur, qui vous ramène en ces lieux ?

SGANARELLE.

Vos sottises

VALÈRE.

Comment ?

SGANARELLE

Vous savez bien de quoi je veux parler.

Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer.

Vous venez m'amuser de vos belles paroles ;

Et conservez sous main des espérances folles.

Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter ;

Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.

N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,

De faire en votre esprit les projets que vous faites ?

De prétendre enlever une fille d'honneur,

Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur ?

VALÈRE.

Qui vous a dit, monsieur, cette étrange nouvelle ?

SGANARELLE.

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle,

Qui vous mande par moi, pour la dernière fois,

Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix ;

Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense ;

Qu'elle mourroit plutôt qu'en souffrir l'insolence ;

Et que vous causerez de terribles éclats,

Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALÈRE.

S'il est vrai qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,

J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre ;

Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,

Et je dois révéler l'arrêt qu'elle a donné.

SGANARELLE.

Si.... Vous en doutez donc, et prenez pour des feintes
Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes?
Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur?
J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,
Et si son jeune cœur entre nous deux balance.

(Il va frapper à sa porte.)

SCÈNE XIV. — ISABELLE, SGANARELLE, VALÈRE, ERGASTR.

ISABELLE.

Quoi! vous me l'amenez! Quel est votre dessein?
Prenez-vous contre moi ses intérêts en main?
Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,
M'obliger à l'aimer, et souffrir ses visites?

SGANARELLE.

Non, ma mie, et ton cœur pour cela m'est trop cher.
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'est moi qui parle, et te fais, par adresse,
Pleine pour lui de haine, et pour moi de tendresse;
Et par toi-même enfin j'ai voulu, sans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISABELLE, à Valère.

Quoi! mon âme à vos yeux ne se montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute?

VALÈRE.

Oui, tout ce que monsieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit :
J'ai douté, je l'avoue; et cet arrêt suprême,
Qui décide du sort de mon amour extrême,
Doit m'être assez touchant, pour ne pas s'offenser
Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre :
Ce sont mes sentimens qu'il vous a fait entendre;
Et je les tiens fondés sur assez d'équité,
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on sache, et j'en dois être crue,
Que le sort offre ici deux objets à ma vue,
Qui, m'inspirant pour eux différens sentimens,
De mon cœur agité font tous les mouvemens.
L'un par un juste choix où l'honneur m'intéresse,
À toute mon estime et toute ma tendresse;

Et l'autre, pour le prix de son affection,
A toute ma colère et mon aversion.
La présence de l'un m'est agréable et chère,
J'en reçois dans mon âme une allégresse entière;
Et l'autre, par sa vue, inspire dans mon cœur
De secrets mouvemens et de haine et d'horreur.
Me voir femme de l'un est toute mon envie;
Et plutôt qu'être à l'autre on m'ôteroit la vie.
Mais c'est assez montrer mes justes sentimens,
Et trop longtemps languir dans ces rudes tourmens;
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hais perdre toute espérance,
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.

SGANARELLE.

Oui, mignonne, je songe à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu-la seras dans peu.

ISABELLE.

Je sais qu'il est honteux

Aux filles d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais en l'état où sont mes destinées,

De telles libertés doivent m'être données;

Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux

A celui que déjà je regarde en époux.

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon âme

ISABELLE.

Qu'il songe donc, de grâce, à me prouver sa flamme

SGANARELLE.

Oui, tiens, baise ma main.

ISABELLE.

Que sans plus de soupirs

I conclue un hymen qui fait tous mes desirs,

Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne

De n'écouter jamais les vœux d'autre personne.

*(Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle et donne sa main à
baiser à Valère.)*

SGANARELLE.

Hai! hai! mon petit nez, pauvre petit bouchon,

MOLIÈRE I

19

Tu ne languiras pas longtemps, je t'en répond.

(A Valère.)

Va, chut. Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,
Ce n'est qu'après moi seul que son âme respire.

VALÈRE.

Hé bien ! madame, hé bien ! c'est s'expliquer assez ;
Je vois, par ce discours, de quoi vous me pressez,
Et je saurai dans peu vous ôter la présence
De celui qui vous fait si grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me sauriez faire un plus charmant plaisir ;
Car enfin cette vue est fâcheuse à souffrir,
Elle m'est odieuse, et l'horreur est si forte....

SGANARELLE.

Hé ! hé !

ISABELLE.

Vous offensé-je en parlant de la sorte ?
Fais-je....

SGANARELLE.

Mon Dieu ! nenni, je ne dis pas cela ;
Mais je plains, sans mentir, l'état où le voilà,
Et c'est trop hautement que ta haine se montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALÈRE.

Oui, vous serez contente ; et, dans trois jours, vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE, à Valère.

Je plains votre infortune ;

Mais....

VALÈRE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune ;
Madame, assurément, rend justice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ses vœux.

Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon ! sa douleur est extrême,
Tenez, embrassez-moi ; c'est un autre elle-même.
(Il embrasse Valère.)

SCÈNE XV. — ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'est point.

SGANARELLE.

Au reste, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, et je veux qu'il ait sa récompense.
C'est trop que de huit jours pour ton impatience;
Dès demain je t'épouse, et n'y veux appeler... ,

ISABELLE.

Dès demain?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer :
Mais je sais bien la joie où ce discours te jette,
Et tu voudrois déjà que la chose fût faite.

ISABELLE

Mais...

SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE, *à part*.

O ciel! inspire-moi ce qui peut le parer.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — ISABELLE, seule.

Oui, le trépas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs
Doit trouver quelque grâce auprès de mes censeurs.
Le temps presse, il fait nuit; allons, sans crainte aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCÈNE II. — SGANARELLE, ISABELLE

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison*
Je reviens, et l'on va pour demain de ma part....

ISABELLE.

O ciel!

SGANARELLE.

C'est toi, mignonne! Où vas-tu donc si tard?
Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée,
Tu t'allois renfermer, lorsque je t'ai laissée;

Et tu m'avois prié même que mon retour
T'y souffrit en repos jusques à demain jour.

ISABELLE.

Il est vrai; mais....

SGANARELLE.

Hé quoi?

ISABELLE.

Vous me voyez confuse,

Et je ne sais comment vous en dire l'excuse.

SGANARELLE.

Quoi donc? Que pourroit-ce être?

ISABELLE.

Un secret surprenant;

C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant,
Et qui pour un dessein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre, où je l'ai renfermée.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

L'eût-on pu croire? Elle aime cet amant

Que nous avons banni

SGANARELLE.

Valère?

ISABELLE.

Éperdument.

C'est un transport si grand, qu'il n'en est point de même
Et vous pouvez juger de sa puissance extrême,
Puisque seule, à cette heure, elle est venue ici
Me découvrir à moi son amoureux souci,
Me dire absolument qu'elle perdra la vie
Si son âme n'obtient l'effet de son envie;
Que, depuis plus d'un an, d'assez vives ardeurs
Dans un secret commerce entretenoient leurs cœurs;
Et que même ils s'étoient, leur flamme étant nouvelle,
Donné de s'épouser une foi mutuelle....

SGANARELLE.

La vilaine!

ISABELLE.

Qu'ayant appris le désespoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de souffrir que sa flamme
Puisse rompre un départ qui lui perceroit l'âme,
Entretenir ce soir cet amant sous mon nom
Par la petite rue où ma chambre répond;
Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne,
Quelques doux sentimens dont l'appât le retienne,

Et ménager enfin pour elle adroitement
Ce que pour moi l'on sait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela....

ISABELLE.

Moi? j'en suis courroucée.

Quoi! ma sœur, ai-je dit, êtes-vous insensée?
Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour,
D'oublier votre sere, et tromper l'espérance
D'un homme dont le ciel vous donnoit l'alliance?

SGANARELLE.

Il le mérite bien; et j'en suis fort ravi.

ISABELLE.

Enfin de cent raisons mon dépit s'est servi
Pour lui bien reprocher des bassesses si grandes,
Et pouvoir cette nuit rejeter ses demandes;
Mais elle m'a fait voir de si pressans desirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs,
Tant dit qu'au désespoir je porterois son âme
Si je lui refusois ce qu'exige sa flamme,
Qu'à céder malgré moi mon cœur s'est vu réduit;
Et, pour justifier cette intrigue de nuit
Où me faisoit du sang relâcher la tendresse,
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrèce,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour;
Mais vous m'avez surprise avec ce prompt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce mystère.
J'y pourrois consentir à l'égard de mon frère;
Mais on peut être vu de quelqu'un du dehors;
Et celle que je dois honorer de mon corps,
Non-seulement doit être et pudique et bien née,
Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée.
Allons chasser l'infâme; et de sa passion....

ISABELLE.

Ah! vous lui donneriez trop de confusion;
Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre
Du peu de retenue où j'ai su me contraindre :
Puisque de son dessein je dois me départir,
Attendez que du moins je la fasse sortir.

SGANARELLE

Hé bien! fais.

ISABELLE.

Mais surtout cachez-vous, je vous prie.

Et, sans lui dire rien, daignez voir sa sortie

SGANARELLE.

Oui, pour l'amour de toi je retiens mes transports;
Mais, dès le même instant qu'elle sera dehors,
Je veux, sans différer, aller trouver mon frère :
J'aurai joie à courir lui dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bonsoir; car tout d'un temps je vais me renfermer.

SGANARELLE, seul.

Jusqu'à demain, ma mie.... En quelle impatience
Suis-je de voir mon frère, et lui conter sa chance!
Il en tient, le bonhomme, avec tout son phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir vingt bons écus.

ISABELLE, dans la maison.

Oui, de vos déplaisirs l'atteinte m'est sensible;
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est impossible;
Mon honneur, qui m'est cher, y court trop de hasard.
Adieu. Retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui, je crois, peste de belle sorte :
De peur qu'elle revînt, fermons à clef la porte.

ISABELLE, en sortant.

O ciel! dans mes desseins ne m'abandonnez pas!

SGANARELLE.

Où pourra-t-elle aller? suivons un peu ses pas.

ISABELLE, à part.

Dans mon trouble, du moins la nuit me favorise.

SGANARELLE, à part.

Au logis du galant! Quelle est son entreprise?

SCÈNE III. — VALÈRE, ISABELLE, SGANARELLE.

VALÈRE, sortant brusquement.

Oui, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler.... Qui va là?

ISABELLE, à Valère.

Ne faites point de bruit,

Valère; on vous prévient, et je suis Isabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menti, chienne; ce n'est pas elle.
De l'honneur que tu fuis elle suit trop les lois;
Et tu prends faussetement et son nom et sa voix.

ISABELLE, à Valère.

Mais à moins de vous voir par un saint hyménée...

VALÈRE.

Oui, c'est l'unique but où tend ma destinée;
Et je vous donne ici ma foi que dès demain
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE, *à part*.

Pauvre sot qui s'abuse!

VALÈRE.

Entrez en assurance :

De votre Argus dupé je brave la puissance;
Et, devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur,
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SCÈNE IV. — SGANARELLE, *seul*.

Ah! je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infâme à ses feux asservie,
Que du don de sa foi je ne suis point jaloux,
Et que, si j'en suis cru, tu seras son époux.
Oui, faisons-le surprendre avec cette effronterie :
La mémoire du père à bon droit respectée,
Jointe au grand intérêt que je prends à la sœur,
Veut que du moins on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà!

(*Il frappe à la porte d'un commissaire.*)

SCÈNE V — SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE,
UN LAQUAIS, *avec un flambeau*.

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Salut, monsieur le commissaire.

Votre présence en robe est ici nécessaire;
Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortions....

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hâté

LE COMMISSAIRE.

Quoi?

SGANARELLE.

D'aller là dedans, et d'y surprendre ensemble
Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen assemble :
C'est une fille à nous, que, sous un don de foi,
Un Valère a séduite et fait entrer chez soi.

Elle sort de famille et noble et vertueuse,
Mais....

LE COMMISSAIRE.

Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
Puisque ici nous avons un notaire.

SGANARELLE.

Monsieur?

LE NOTAIRE.

Oui, notaire royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va sans dire. Entrez dans cette porte,
Et, sans bruit, ayez l'œil que personne n'en sorte :
Vous serez pleinement contents de vos soins ;
Mais ne vous laissez point graisser la patte, au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment! vous croyez donc qu'un homme de justice....

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frère promptement :
Faites que le flambeau m'éclaire seulement.

(*A part.*)

Je vais le réjouir cet homme sans colère.

Holà!

(*Il frappe à la porte d'Ariste.*)

SCÈNE VI. — ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

Qui frappe? Ah! ah! que voulez-vous, mon frère?

SGANARELLE.

Venez, beau directeur, suranné damoiseau,
On veut vous faire voir quelque chose de beau.

ARISTE.

Comment?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle?

ARISTE.

Pourquoi cette demande? Elle est, comme je croi,
Au bal chez son amie.

SGANARELLE.

Eh! oui, oui; suivez-moi,
Vous verrez à quel bal la donzelle est allée

ARISTE.

Que voulez-vous conter?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien stylée :

« Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur;
On gagne les esprits par beaucoup de douceur;
Et les soins délians, les verrous et les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles;
Nous les portons au mal par tant d'austérité,
Et leur sexe demande un peu de liberté. »
Vraiment! elle en a pris tout son soûl, la rusée;
Et la vertu chez elle est fort humanisée.

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien?

SGANARELLE.

Allez, mon frère aîné, cela vous sied fort bien;
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes pistoles
Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles :
On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit;
L'une fuit le galant, et l'autre le poursuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire....

SGANARELLE.

L'énigme est que son bal est chez monsieur Valère;
Que, de nuit, je l'ai vue y conduire ses pas,
Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras.

ARISTE.

Qui?

SGANARELLE.

Léonor.

ARISTE.

Cessons de railler, je vous prie.

SGANARELLE.

Je raille.... Il est fort bon avec sa raillerie!
Pauvre esprit! Je vous dis, et vous redis encor
Que Valère chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle
Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE.

Ce discours d'apparence est si fort dépourvu....

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant vu.

J'enrage. Par ma foi ! l'âge ne sert de guère
Quand on n'a pas cela.

(Il met le doigt sur son front.)

ARISTE.

Quoi ! voulez-vous, mon frère ? .

SGANARELLE

Mon Dieu ! je ne veux rien. Suivez-moi seulement ;
Votre esprit tout à l'heure aura contentement ;
Vous verrez si j'impose, et si leur foi donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pu consentir ?
Moi, qui dans toute chose ai, depuis son enfance,
Montré toujours pour elle entière complaisance,
Et qui cent fois ai fait des protestations
De ne jamais gêner ses inclinations !

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà commissaire et notaire :
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare sur-le-champ l'honneur qu'elle a perdu ;
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche
De vouloir l'épouser avecque cette tache,
Si vous n'avez encor quelques raisonnemens
Pour vous mettre au-dessus de tous les bernemens.

ARISTE.

Moi ? Je n'aurai jamais cette foiblesse extrême
De vouloir posséder un cœur malgré lui-même.
Mais je ne saurois croire enfin....

SGANARELLE.

Que de discours !

Allons : ce procès-là continueroit toujours.

SCÈNE VII. — SGANARELLE, ARISTE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE.

LE COMMISSAIRE

Il ne faut mettre ici nulle force en usage,
Messieurs ; et, si vos vœux ne vont qu'au mariage
Vos transports en ce lieu se peuvent apaiser.
Tous deux également tendent à s'épouser ;
Et Valère déjà, sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille?...

LE COMMISSAIRE.

Est renfermée, et ne veut point sortir
Que vos désirs aux leurs ne veuillent consentir.

SCÈNE VIII. — VALÈRE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE,
SGANARELLE, ARISTE.

VALÈRE, *à la fenêtre de sa maison.*

Non, messieurs; et personne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous savez qui je suis, et j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assurance;
Sinon, faites état de m'arracher le jour,
Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.

(*Bas, à part.*)

Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle :
Profitons de l'erreur.

ARISTE, *à Valère.*

Mais est-ce Léonor?

SGANARELLE, *à Ariste.*

Taisez-vous.

ARISTE.

Mais....

SGANARELLE.

Paix donc.

ARISTE.

Je veux savoir....

SGANARELLE.

Encor?

Vous tairez-vous? vous dis-je

VALÈRE.

Enfin, quoi qu'il avienne,

Isabelle a ma foi; j'ai de même la sienne,
Et ne suis point un choix, à tout examiner,
Que vous soyez reçus à faire condamner.

ARISTE, *à Sganarelle.*

Ce qu'il dit là n'est pas....

SGANARELLE.

Taisez-vous, et pour cause.

A Valère.)

Vous saurez le secret. Oui, sans dire autre chose,
Nous consentons tous deux que vous soyez l'époux
De celle qu'à présent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'est dans ces termes-là que la chose est conçue,
Et le nom est en blanc pour ne l'avoir point vue.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALÈRE.

J'y consens de la sorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.

(A part.)

(Haut.)

Nous rirons bien tantôt. Là, signez donc, mon frère,
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi ! tout ce mystère....

SGANARELLE.

Diantre ! que de façons ! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Isabelle, et vous de Léonor.

SGANARELLE.

N'êtes-vous pas d'accord, mon frère, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foi mutuelle ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc ; j'en fais de même aussi.

ARISTE.

Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous serez éclairci.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir

SGANARELLE, à Ariste.

Or ça, je vais vous dire

La fin de cette intrigue.

(Ils se retirent dans le fond du théâtre.)

SCÈNE IX. — LÉONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE

LÉONOR.

O l'étrange martyre !

Que tous ces jeunes fous me paroissent fâcheux !
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut se rendre agréable.

LÉONOR.

Et moi, je n'ai rien vu de plus insupportable;
Et je préférerois le plus simple entretien
A tous les contes bleus de ces diseurs de rien.
Ils croient que tout cède à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard;
Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zèle,
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.
Mais n'aperçois-je pas?...

SGANARELLE, à Ariste.

Oui, l'affaire est ainsi.

(Apercevant Léonor.)

Ah! je la vois paroître, et sa suivante aussi.

ARISTE.

Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me plaindre.
Vous savez si jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et si plus de cent fois je n'ai pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté :
Cependant votre cœur, méprisant mon suffrage,
De foi comme d'amour à mon insu s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement;
Mais votre procédé me touche assurément;
Et c'est une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LÉONOR.

Je ne sais pas sur quoi vous tenez ce discours;
Mais croyez que je suis de même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon estime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira tous deux.

ARISTE.

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frère?...

SGANARELLE.

Quoi! vous ne sortez pas du logis de Valère?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui?
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui?

LÉONOR.

Qui vous a fait de moi de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures?

SCÈNE X. — ISABELLE, VALÈRE, LÉONOR, ARISTE,
SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, LISETTE,
ERGASTE.

ISABELLE.

Ma sœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom.
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagème :
Votre exemple condamne un tel emportement;
Mais le sort nous traite nous deux diversement.

(*A Sganarelle.*)

Pour vous, je ne veux point, monsieur, vous faire excuse;
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.
Le ciel pour être joints ne nous fit pas tous deux :
Je me suis reconnue indigne de vos vœux;
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre,
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALÈRE, *à Sganarelle.*

Pour moi, je mets ma gloire et mon bien souverain
A la pouvoir, monsieur, tenir de votre main.

ARISTE.

Mon frère, doucement il faut boire la chose :
D'une telle action vos procédés sont cause;
Et je vois votre sort malheureux à ce point,
Que, vous sachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foi ! je lui sais bon gré de cette affaire;
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

LÉONOR.

Je ne sais si ce trait se doit faire estimer;
Mais je sais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE.

Au sort d'être cocu son ascendant l'expose;
Et ne l'être qu'en herbe est pour lui douce chose.

SGANARELLE, *sortant de l'accablement dans lequel il étoit
plongé.*

Non, je ne puis sortir de mon étonnement.
Cette déloyauté confond mon jugement;
Et je ne pense pas que Satan en personne
Puisse être si méchant qu'une telle friponne.
J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà.
Malheureux qui se fie à femme après cela !
La meilleure est toujours en malice féconde

C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
J'y renonce à jamais, à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au diable de bon cœur.

ERGASTE.

on.

ARISTE.

Allons tous chez moi. Venez, seigneur Valère;
Nous tâcherons demain d'apaiser sa colère.

LISETTE, *au parterre*.

Vous, si vous connoissez des maris loups-garous,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous

FIN DE L'ÉCOLE DES MARIS.

LES FACHEUX.

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES¹.

AU ROI.

SIRE,

J'ajoute une scène à la comédie; et c'est une espèce de fâcheux assez insupportable, qu'un homme qui dédie un livre. Votre Majesté en sait des nouvelles plus que personne de son royaume, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Elle se voit en butte à la furie des épitres dédicatoires. Mais bien que je suive l'exemple des autres, et me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à Votre Majesté, que ce que j'en ai fait, n'est pas tant pour lui présenter un livre, que pour avoir lieu de lui rendre grâces du succès de cette comédie. Je le dois, Sire, ce succès qui a passé mon attente, non-seulement à cette glorieuse approbation dont Votre Majesté honora d'abord la pièce et qui a entraîné si hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'Elle me donna d'y ajouter un caractère de fâcheux, dont Elle eut la bonté de m'ouvrir les idées Elle-même, et qui a été trouvé partout le plus beau morceau de l'ouvrage². Il faut avouer, Sire, que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promptement que cet endroit où Votre Majesté me commanda de travailler. J'avois une joie à lui obéir, qui me valoit bien mieux qu'Apollon et toutes les Muses; et je couçois par là ce que je serois capable d'exécuter pour une comédie entière, si j'étois inspiré par de pareils commandemens. Ceux qui sont nés

1. Cette pièce que l'on croit être la première du genre dit à *tiours* ou à *scènes détachées*, fut représentée à Sceaux le 17 août 1661, à Fontainebleau huit jours après, augmentée de la scène du chasseur, et enfin le 4 novembre de la même année sur le théâtre du Palais-Royal à Paris. Elle eut quarante-quatre représentations de suite, et fut imprimée en février 1662.

2. Après la première représentation des *Fâcheux*, le roi dit à Molière en lui montrant le marquis de Soyecourt, grand veneur, qui parlait de chasse à tout propos : « Voilà un original que vous avez oublié de copier. » Molière se mit aussitôt à l'œuvre; et, huit jours après, la pièce était représentée à Fontainebleau avec la scène du chasseur. On assure que Molière adressa à M. de Soyecourt lui-même pour les termes de vénérie.

en un rang élevé, peuvent se proposer l'honneur de servir Votre Majesté dans les grands emplois; mais, pour moi, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits; et je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France que de contribuer quelque chose au divertissement de son roi. Quand je n'y réussirai pas, ce ne sera jamais par un défaut de zèle ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin qui suit assez souvent les meilleures intentions, et qui sans doute affligeroit sensiblement,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur et sujet,

MOLIERE.

AVERTISSEMENT.

Jamais entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci; et c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'*impromptu*, et en prétendre de la gloire, mais seulement pour prévenir certaines gens, qui pourroient trouver à redire que je n'aie pas mis ici toutes les espèces de fâcheux qui se trouvent. Je sais que le nombre en est grand, et à la cour et dans la ville; et que, sans épisodes, j'eusse bien pu en composer une comédie de cinq actes bien fournis, et avoir encore de la matière de reste. Mais dans le peu de temps qui me fut donné, il m'étoit impossible de faire un grand dessein, et de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages, et sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns; et je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, et que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avois à paroître; et, pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, et si tous ceux qui s'y sont divertis, ont ri selon les règles. Le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les pièces que j'aurai faites, et je ne désespère pas de faire voir un jour, en grand auteur, que je puis citer Aristote et Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions

de la multitude, et je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sache pour quelle réjouissance la pièce fut composée; et cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'est pas nécessaire d'en parler ¹; mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a mêlés avec la comédie.

Le dessein étoit de donner un ballet aussi; et comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danseurs excellens, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les entr'actes de la comédie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mêmes baladins de revenir sous d'autres habits. De sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la pièce par ces manières d'intermèdes; on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie; mais comme le temps étoit fort précipité, et que tout cela ne fut pas réglé entièrement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la comédie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un mélange qui est nouveau pour nos théâtres, et dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité; et comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses, qui pourroient être méditées avec plus de loisir.

D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire, moi, parut sur le théâtre en habit de ville, et s'adressant au roi avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en désordre sur ce qu'il se trouvoit là seul, et manquoit de temps et d'acteurs pour donner à Sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue; et l'agréable Naiade qui parut dedans, s'avança au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les vers que M. Pellisson avoit faits et qui servent de prologue ².

1. C'est la fête donnée par Fouquet à Louis XIV, dans son château de Vaux, au mois d'août 1664. Molière en parle avec circonspection, parce qu'au moment où il écrivait sa préface, Fouquet étoit arrêté.

2. Peu de jours après avoir composé ce *Prologue* où il vantait la douceur et la justice du roi, Pellisson fut arrêté avec Fouquet dont il étoit premier commis, et enfermé à la Bastille d'où il ne sortit qu'au bout de quatre ans.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

DANS LE PROLOGUE.

UNE NAIADÉ.

DRYADES, FAUNES et SATYRES.

DANS LA COMÉDIE.

DAMIS, tuteur d'Orphise.

L'ESPY.

ORPHISE.

Mlle MOLIERE.

ERASTE, amoureux d'Orphise.

MOLIERE.

ALCIDOR,

LA GRANGE.

LISANDRE,

ALCANDRE,

ALCIPPE;

ORANTE,

CLIMÈNE,

DORANTE,

CARITIDES,

ORMIN,

FILINTE,

LA MONTAGNE; valet d'Eraste.

Mlle DU PARC.

L'EPINE, valet de Damis.

DU PARC.

LA RIVIÈRE, et deux camarades.

PROLOGUE¹.

Le théâtre représente un jardin orné de terrasses et de plusieurs jets d'eau.

UNE NAIADÉ, *sortant des eaux dans une coquille*.

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en sa faveur, que la terre ou que l'eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau?
Qu'il parle ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible;
Lui-même n'est-il pas un miracle visible?
Son règne, si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers?

1. Par Pellisson.

Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
 Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste :
 Régler et ses États et ses propres désirs ;
 Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs ;
 En ses justes projets jamais ne se méprendre ;
 Agir incessamment, tout voir et tout entendre,
 Qui peut cela, peut tout : il n'a qu'à tout oser,
 Et le ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
 Ces termes marcheront, et, si Louis l'ordonne,
 Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
 Hôtesse de leurs troncs, moindres divinités,
 C'est Louis qui le veut, sortez, Nymphes, sortez ;
 Je vous montre l'exemple, il s'agit de lui plaire.
 Quittez pour quelque temps votre forme ordinaire,
 Et paroissions ensemble aux yeux des spectateurs,
 Pour ce nouveau théâtre, autant de vrais acteurs.

*(Plusieurs Dryades, accompagnées de Faunes et de Satyres,
 sortent des arbres et des termes.)*

Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude,
 Héroïque souci, royale inquiétude,
 Laissez-le respirer, et souffrez qu'un moment
 Son grand cœur s'abandonne au divertissement :
 Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
 Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
 Faire obéir les lois, partager les bienfaits,
 Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
 Maintenir l'univers dans une paix profonde,
 Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
 Qu'aujourd'hui tout lui plaise, et semble consentir
 A l'unique dessein de le bien divertir.
 Fâcheux, retirez-vous, ou s'il faut qu'il vous voie,
 Que ce soit seulement pour exciter sa joie.

*(La Naiade emmène avec elle, pour la comédie, une partie des
 gens qu'elle a fait paroître, pendant que le reste se met à
 danser au son des hautbois, qui se joignent aux violons.)*

ACTE PREMIER.

La scène est à Paris.

SCÈNE I. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
Pour être de fâcheux toujours assassiné !
Il semble que partout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce ;
Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui ;
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à dîner de voir la comédie,
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtement.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encor tout ému de colère.
J'étois sur le théâtre en humeur d'écouter
La pièce, qu'à plusieurs j'avois oui vanter ;
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit silence ;
Lorsque d'un air bruyant et plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement
En criant : « Holà ! ho ! un siège promptement ! »
Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit à la pièce troublée.
Hé ! mon Dieu ! nos François, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
Ai-je dit, et faut-il sur nos défauts extrêmes,
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
Et confirmions ainsi, par des éclats de fous,
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ?
Tandis que là-dessus je haussois les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles ;
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas,
Et traversant encor le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs ¹.

1. L'usage de mettre des sièges à droite et à gauche sur la scène

Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte;
 Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,
 Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,
 Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
 « Ah! marquis! m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
 Comment te portes-tu? Souffre que je t'embrasse. »
 Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
 Que l'on me vit connu d'un pareil événement.
 Je l'étois peu pourtant; mais on en voit paroître,
 De ces gens qui de rien veulent fort vous connoître,
 Dont il faut au salut les baisers essuyer,
 Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
 Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
 Plus haut que les acteurs élevant ses paroles,
 Chacun le maudissoit; et moi, pour l'arrêter :
 « Je serois, ai-je dit, bien aisé d'écouter.
 — Tu n'as point vu ceci, marquis? Ah! Dieu me damne!
 Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne;
 Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,
 Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait. »
 Là-dessus de la pièce il m'a fait un sommaire,
 Scène à scène averti de ce qui s'alloit faire;
 Et jusques à des vers qu'il en savoit par cœur,
 Il me les récitait tout haut avant l'acteur.
 J'avois beau m'en défendre, il a poussé sa chance,
 Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance;
 Car les gens du bel air, pour agir galamment,
 Se gardent bien surtout d'ouïr le dénoûment.
 Je rendois grâce au ciel, et croyois de justice,
 Qu'avec la comédie eût fini mon supplice;
 Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
 Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
 M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
 Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
 Et de ce qu'à la cour il avoit de faveur,
 Disant qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur
 Je le remerciois doucement de la tête,
 Minutant à tous coups quelque retraite honnête;
 Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :
 « Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé : »
 Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche,

même, n'a été abolie qu'en 1759. Ce fut un particulier, le comte de Lau-
 ragues, depuis duc de Brancas, qui obtint cette suppression en indem-
 nisant les comédiens.

« Marquis, allons au Cours faire voir ma galèche ¹,
Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair
En fait à mon faiseur faire une du même air. »
Moi, de lui rendre grâce, et, pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.
« Ah ! parbleu ! j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au maréchal à qui j'avois promis.
— De la chère, ai-je fait, la dose est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
— Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure.
— Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.
— Tu te moques, marquis ; nous nous connoissons tous,
Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux. »
Je pestois contre moi, l'âme triste et confuse
Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,
Et ne savois à quoi je devois recourir
Pour sortir d'une peine à me faire mourir ;
Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière
Et comblé de laquais et devant et derrière,
S'est, avec un grand bruit, devant nous arrêté,
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun et lui, courant à l'embrassade,
Ont surpris les passans de leur brusque incartade ;
Et tandis que tous deux étoient précipités
Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire ;
Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyre,
Et maudit le fâcheux, dont le zèle obstiné
M'ôtoit au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.
Tout ne va pas, monsieur, au gré de notre envie.
Le ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses fâcheux,
Et les hommes seroient sans cela trop heureux.

ÉRASTE.

Mais de tous mes fâcheux, le plus fâcheux encore
C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et fait qu'en sa présence elle n'ose me voir.
Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée où devoit être Orphise.

1. Nous disons aujourd'hui *calèche*.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ÉRASTE.

Il est vrai ; mais je tremble, et mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,
En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ÉRASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé ?

LA MONTAGNE.

Quoi ! vous doutez encor d'un amour confirmé ?

ÉRASTE.

Ah ! c'est malaisément qu'en pareille matière
Un cœur bien enflammé prend assurance entière ;
Il craint de se flatter ; et, dans ses divers soins,
Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre rabat par devant se sépare.

ÉRASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

ÉRASTE.

Ouf ! tu m'étrangles ; fat, laisse-le comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu....

ÉRASTE.

Sottise sans pareille !

Tu m'as d'un coup de dent presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos canons....

ÉRASTE.

Laisse-les, tu prends trop de souci.

LA MONTAGNE.

Ils sont tout chiffonnés.

ÉRASTE.

Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moi du moins, pour grâce singulière,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de poussière.

ÉRASTE.

Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà ?

ÉRASTE.

Mon Dieu ! dépêche-toi.

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ÉRASTE, après avoir attendu.

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ÉRASTE.

Il me tue,

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous êtes-vous fourré ?

ÉRASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé ?

LA MONTAGNE.

C'est fait.

ÉRASTE.

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE, laissant tomber le chapeau.

Hai !

ÉRASTE.

Le voilà par terre !

Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre !

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'ôte....

ÉRASTE.

Il ne me plaît pas

Au d'antre tout valet qui vous est sur les bras,

Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire

A force de vouloir trancher du nécessaire.

SCÈNE II. — ORPHISE, ALCIDOR, ÉRASTE, LA MONTAGNE

(Orphise traverse le fond du théâtre, Alcidor lui donne la main)

ÉRASTE.

Mais vois-je pas Orphise ? Oui, c'est elle qui vient.

Où va t-elle si vite, et quel homme la tient ?

(Il la salue comme elle passe, et elle en passant détourne la tête.)

SCÈNE III. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Quoi ! me voir en ces lieux devant elle paroître,
Et passer en feignant de ne me pas connoître !
Que croire ? Qu'en dis-tu ? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

ÉRASTE.

Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un si cruel martyre.
Bais donc quelque réponse à mon cœur abattu.
Que dois-je présumer ? Parle, qu'en penses-tu ?
Dis-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je veux me taire,
Et ne désire point trancher du nécessaire.

ÉRASTE.

Peste l'impertinent ! Va-t'en suivre leurs pas,
Vois ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*

Il faut suivre de loin ?

ÉRASTE.

Oui.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*

Sans que l'on me voie,
Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoie ?

ÉRASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*

Vous trouverai-je ici ?

ÉRASTE.

Que le ciel te confonde,
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde !

SCÈNE IV. — ÉRASTE, seul.

Ah ! que je sens de trouble, et qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer, ce fatal rendez-vous !
Je pensois y trouver toutes choses propices,
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des supplices.

SCÈNE V. — LISANDRE, ÉRASTE.

LISANDRE.

Sous ces arbres de loin mes yeux t'ont reconnu,
Cher marquis, et d'abord je suis à toi venu.
Comme à de mes amis, il faut que je te chante
Certain air que j'ai fait de petite courante¹,
Qui de toute la cour contente les experts,
Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.
J'ai le bien, la naissance, et quelque emploi passable,
Et fais figure en France assez considérable ;
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

(Il prélude.)

La, la, hem, hem, écoute avec soin, je te prie.

(Il chante sa courante.)

N'est-elle pas belle ?

ÉRASTE.

Ah !

LISANDRE.

Cette fin est jolie.

(Il rechant la fin quatre ou cinq fois de suite.)

Comment la trouves-tu ?

ÉRASTE.

Fort belle, assurément.

LISANDRE.

Les pas que j'en ai faits, n'ont pas moins d'agrément,
Et surtout la figure a merveilleuse grâce.

(Il chante, parle et danse tout ensemble, et fait faire à Érasle les figures de la femme.)

Tiens, l'homme passe ainsi ; puis la femme repasse :
Ensemble ; puis on quitte, et la femme vient là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?
Ce fleuret ? ces coupés courant après la belle ?
Dos à dos, face à face, en se pressant sur elle.
Que t'en semble, marquis ?

ÉRASTE.

Tous ces pas-là sont fins.

LISANDRE.

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

ÉRASTE.

On le voit.

LISANDRE.

Les pas donc ?

1. La courante était la danse à la mode avant le menuet.

ÉRASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LISANDRE.

Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne ?

ÉRASTE.

Ma foi, pour le présent, j'ai certain embarras....

LISANDRE.

Hé bien donc ! ce sera lorsque tu le voudras.

Si j'avois dessus moi ces paroles nouvelles,

Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

ÉRASTE.

Une autre fois.

LISANDRE.

Adieu ; Baptiste le très-cher

N'a point vu ma courante, et je le vais chercher¹ :

Nous avons pour les airs de grandes sympathies,

Et je veux le prier d'y faire des parties.

(Il s'en va toujours en chantant)

SCÈNE VI. — ÉRASTE, seul.

Ciel ! faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,

De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir,

Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances

D'applaudir bien souvent à leurs impertinences !

SCÈNE VII. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, Orphise est seule, et vient de ce côté.

ÉRASTE.

Ah ! d'un trouble bien grand je me sens agité !

J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,

Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut,

Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.

Bien que de s'emporter on ait de justes causes,

Une belle, d'un mot, rajuste bien des choses.

ÉRASTE.

Hélas ! je te l'avoue, et déjà cet aspect

A toute ma colère imprime le respect !

1. C'est Jean-Baptiste Lulli, qu'on appelait familièrement *Baptiste*.

SCÈNE VIII. — ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE

ORPHISE.

Votre front à mes yeux montre peu d'allégresse ;
Seroit-ce ma présence, Éraсте, qui vous blesse ?
Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? Et sur quels déplaisirs,
Lorsque vous me voyez, poussez-vous des soupirs ?

ÉRASTE.

Hélas ! pouvez-vous bien me demander, cruelle !
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle ?
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait ?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vue
Passer....

ORPHISE, *riant*.

C'est de cela que votre âme est émue ?

ÉRASTE.

Insultez, inhumaine, encore à mon malheur ;
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flamme,
Du foible que pour vous vous savez qu'a mon âme.

ORPHISE.

Certes, il en faut rire, et confesser ici
Que vous êtes bien feu de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire
Est un homme fâcheux dont j'ai su me défaire ;
Un de ces importuns et sots officieux
Qui ne sauroient souffrir qu'on soit seule en des lieux,
Et viennent aussitôt, avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,
Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main.
Je m'en suis promptement dé faite de la sorte ;
Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ÉRASTE.

A vos discours, Orphise, ajouterai-je foi,
Et votre cœur est-il tout sincère pour moi ?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles.
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encore, et ma sotte bonté....

ÉRASTE.

Ah ! ne vous fâchez pas, trop sévère beauté ;
Je veux croire en aveugle, étant sous votre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.

Trompez, si vous voulez, un malheureux amant ;
 J'aurai pour vous respect jusques au monument....
 Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,
 Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre ;
 Oui, je souffrirai tout de vos divins appas.
 J'en mourrai ; mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentimens régneront dans votre âme,
 Je saurai de ma part....

SCÈNE IX. — ALCANDRE, ORPHISE, ÉRASTE,
 LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

(A Orphise.)

Marquis, un mot. Madame,
 De grâce, pardonnez si je suis indiscret ;
 En osant, devant vous, lui parler en secret
 (Orphise sort.)

SCÈNE X. — ALCANDRE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

Avec peine, marquis, je te fais la prière ;
 Mais un homme vient là de me rompre en visière,
 Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
 Qu'à l'heure, de ma part, tu l'aïlles appeler.
 Tu sais qu'en pareil cas ce seroit avec joie
 Que je te le rendrois en la même monnoie.

ÉRASTE, après avoir été quelque temps sans parler.

Je ne veux point ici faire le capitain ;
 Mais on m'a vu soldat avant que courtisan :
 J'ai servi quatorze ans, et je crois être en passé
 De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grâce,
 Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
 Le refus de mon bras me puisse être imputé.
 Un duel met les gens en mauvaise posture ;
 Notre roi n'est pas un monarque en peinture.
 Il sait faire obéir les plus grands de l'État,
 Et je trouve qu'il fait en digne potentat.
 Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire ;
 Mais je ne m'en sens point quand il faut lui déplaire.
 Je me fais de son ordre une suprême loi ;
 Pour lui désobéir, cherche un autre que moi.

Je te parle, vicomte, avec franchise entière,
Et suis ton serviteur en toute autre matière
Adieu.

SCÈNE XI. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Cinquante fois au diable les fâcheux !
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux ?

LA MONTAGNE.

Je ne sais.

ÉRASTE.

Pour savoir où la belle est allée,
Va-t'en chercher partout : j'attends dans cette allée.

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE. — Des joueurs de mail, en criant gare, l'obligent à se retirer, et comme il veut revenir lorsqu'ils ont fait,

DEUXIÈME ENTRÉE. — Des curieux viennent qui tournent autour de lui pour le connoître, et font qu'il se retire encore pour un moment.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — ÉRASTE.

Les fâcheux à la fin se sont-ils écartés ?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les suis, et les trouve ; et, pour second martyr,
Je ne saurois trouver celle que je désire.
Le tonnerre et la pluie ont promptement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent !
Le soleil baisse fort, et je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCÈNE II. — ALCIPPE, ÉRASTE.

ALCIPPE.

Bonjour.

ÉRASTE, *à part*.

Hé quoi! toujours ma flamme divertie!

ALCIPPE.

Console-moi, marquis, d'une étrange partie
 Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain,
 A qui je donnois quinze points et la main.
 C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
 Et qui feroit donner tous les joueurs au diable;
 Un coup assurément à se pendre en public.
 Il ne m'en faut que deux; l'autre a besoin d'un pic¹ :
 Je donne, il en prend six, et demande à refaire;
 Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
 Je porte l'as de trèfle (admire mon malheur!)
 L'as, le roi, le valet, le huit et dix de cœur,
 Et quitte, comme au point alloit la politique,
 Dame et roi de carreau, dix et dame de pique.
 Sur mes cinq cœurs portés la dame arrive encor,
 Qui me fait justement une quinte major;
 Mais mon homme avec l'as, non sans surprise extrême,
 Des bas carreaux sur table étale une sixième.
 J'en avois écarté la dame avec le roi;
 Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
 Et croyois bien du moins faire deux points uniques.
 Avec les sept carreaux il avoit quatre piques,
 Et, jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras
 De ne savoir lequel garder de mes deux as.
 J'ai jeté l'as de cœur, avec raison, me semble;
 Mais il avoit quitté quatre trèfles ensemble,
 Et par un six de cœur je me suis vu capot,
 Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot.
 Morbleu! fais-moi raison de ce coup effroyable;
 A moins que l'avoir vu, peut-il être croyable?

ÉRASTE.

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort.

1. *Un pic*, c'est-à-dire soixante points.

2. « Comme il s'agissait surtout d'avoir le point. » Les curieux peuvent constater dans cette scène que le piquet ne se jouait pas du temps de Molière de la même façon qu'à présent. Entre autres différences, chaque couleur avait un six, et l'on jouait avec trente-six cartes.

ALCIPPE.

Parbleu ! tu jugeras toi-même si j'ai tort,
Et si c'est sans raison que ce coup me transporte ;
Car voici nos deux jeux, qu'exprès sur moi je porte.
Tiens, c'est ici mon port, comme je te l'ai dit,
Et voici....

ÉRASTE.

J'ai compris le tout par ton récit,
Et vois de la justice au transport qui t'agite ;
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.
Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPPE.

Qui, moi ? J'aurai toujours ce coup-là sur le cœur ;
Et c'est, pour ma raison, pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.

(Il s'en va, et rentre en disant :)

Un six de cœur ! Deux points !

ÉRASTE.

En quel lieu sommes-nous ?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.

SCÈNE III. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Ah ! que tu fais languir ma juste impatience !

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ai pu faire une autre diligence.

ÉRASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle, enfin ?

LA MONTAGNE.

Sans doute ; et de l'objet qui fait votre destin,
J'ai, par un ordre exprès, quelque chose à vous dire.

ÉRASTE.

Et quoi ? Déjà mon cœur après ce mot soupire.
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de savoir ce que c'est ?

ÉRASTE.

Oui, dis vite.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaît.
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

ÉRASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?

LA MONTAGNE.

Puisque vous désirez de savoir promptement :

MOLIERE I

L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
 Je vous dirai.... Ma foi ! sans vous vanter mon zèle,
 J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle ;
 Et si....

ÉRASTE.

Peste soit fait de tes digressions !

LA MONTAGNE.

Ah ! il faut modérer un peu ses passions ;
 Et Sénèque....

ÉRASTE.

Sénèque est un sot dans ta bouche,
 Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
 Dis-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
 Votre Orphise.... Une bête est là dans vos cheveux.

ÉRASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté, de sa part, vous fait dire....

ÉRASTE.

Quoi ?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ÉRASTE.

Sais-tu que je ne veux pas rire ?

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
 Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,
 Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
 Aux personnes de cour fâcheuses animales.

ÉRASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir.
 Mais, puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,
 Laisse-moi méditer.

(*La Montagne sort.*)

J'ai dessein de lui faire

Quelques vers sur un air où je la vois se plaire.

(*Il rêve.*)

SCÈNE IV. — ORANTE, CLIMÈNE, ÉRASTE, dans un coin
 du théâtre, sans être aperçu.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMÈNE.

Crovez-vous l'emporter par obstination ?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

CLIMÈNE.

Je voudrais qu'on ouît les unes et les autres.

ORANTE, *apercevant Érase.*

J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant;

Il pourra nous juger sur notre différend.

Marquis, de grâce, un mot, souffrez qu'on vous appelle

Pour être entre nous deux juge d'une querelle,

D'un débat qu'ont ému nos divers sentimens

Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amans.

ÉRASTE.

C'est une question à vider difficile,

Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non : vous nous dites là d'inutiles chansons.

Votre esprit fait du bruit, et nous vous connoissons;

Nous savons que chacun vous donne à juste titre....

ÉRASTE.

— Hé! de grâce....

ORANTE.

En un mot, vous serez notre arbitre,

Et ce sont deux momens qu'il vous faut nous donner.

CLIMÈNE, à Orante.

Vous retenez ici qui vous doit condamner;

Car enfin, s'il est vrai ce que j'en ose croire,

Monsieur à mes raisons donnera la victoire.

ÉRASTE, d part.

Que ne puis-je à mon traître inspirer le souci

D'inventer quelque chose à me tirer d'ici!

ORANTE, à Climène.

Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage,

Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.

(A Érase.)

Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,

Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMÈNE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée et la vôtre,

Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier

CLIMÈNE.

Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage

Et, s'il nous fait parfois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir, soumis à nos genoux,
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire,
Est un charme à calmer toute notre colère.

ORANTE.

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'emportement,
Je sais qui vous pourroit donner contentement;
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMÈNE.

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,
Je sais certaines gens fort commodes pour vous;
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par votre arrêt, vous devez déclarer
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

(Orphise paroît dans le fond du théâtre, et voit Éraсте entre Orante et Climène.)

ÉRASTE.

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire;
Et, pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

CLIMÈNE.

L'arrêt est plein d'esprit; mais....

ÉRASTE.

Suffit. J'en suis quitte.

Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

SCÈNE V. — ORPHISE, ÉRASTE.

ÉRASTE, apercevant Orphise, et allant au-devant d'elle.
Que vous tardez, madame, et que j'éprouve bien....

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.
A tort vous m'accusez d'être trop tard venue,
(Montrant Orante et Climène, qui viennent de sortir.)
Et vous avez de quoi vous passer de ma vue.

ÉRASTE.

Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir?
Ah! de grâce, attendez....

ORPHISE.

Laissez-moi, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

SCÈNE VI. — ÉRASTE, seul.

Ciel! faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses et fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux!
Mais allons sur ses pas, malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

SCÈNE VII. — DORANTE, ÉRASTE

DORANTE.

Ah! marquis! que l'on voit de fâcheux tous les jours
Venir de nos plaisirs interrompre le cours!
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat.... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE.

Je cherche ici quelqu'un, et ne puis m'arrêter.

DORANTE.

Parbleu! chemin faisant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe assez bien assortie,
Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie;
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf, qu'un chacun nous disoit cerf dix-cors;
Mais, moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,
Fut qu'il n'étoit que cerf à sa seconde tête.
Nous avions, comme il faut, séparé nos relais,
Et déjeunions en hâte, avec quelques œufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard, avec longue rapière,
Montant superbement sa jument poulinière,
Qu'il honoroit du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,
Un grand benêt de fils aussi sot que son père.
Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet ¹, qui mal à propos sonne;

1. *Huchet*, cornet avec lequel on appelle les chiens à la chasse.

De ces gens qui, suivis de dix hourets ¹ galeux,
Disent ma meute, et font les chasseurs merveilleux !
Sa demande reçue, et ses vertus prisées,
Nous avons été tous frapper à nos brisées.
A trois longueurs de trait ², tayaut ! voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens. J'appuie, et sonne fort.
Mon cerf débuche, et passe une assez longue plaine,
Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine,
Qu'on les auroit couverts tous d'un seul justaucorps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute ; et moi, je prends en diligence
Mon cheval alezan. Tu l'as vu ?

ÉRASTE.

Non, je pense.

DORANTE.

Comment ! C'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que, ces jours passés, j'achetai de Gaveau ³.
Je te laisse à penser si, sur cette matière,
Il voudroit me tromper, lui qui me considère :
Aussi je m'en contente ; et jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval, ni meilleur, ni mieux fait.
Une tête de barbe, avec l'étoile nette,
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite ;
Point d'épaules non plus qu'un lièvre, court-jointé,
Et qui fait, dans son port, voir sa vivacité ;
Des pieds, morbleu ! des pieds ! le rein double : à vrai dire,
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire ;
Et sur lui, quoique aux yeux il montrât beau semblant,
Petit-Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant :
Une croupe, en largeur à nulle autre pareille ;
Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille ;
Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi ;
Au retour d'un cheval amené pour le roi.
Je monte donc dessus, et ma joie étoit pleine,
De voir filer de loin les coupeurs ⁴ dans la plaine ;
Je pousse, et je me trouve en un fort à l'écart,
A la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar.
Une heure là dedans notre cerf se fait battre.
J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre ;

1. Mauvais chien de chasse.

2. *Le trait*, la laisse à laquelle le chien est attaché.

3. Gaveau, marchand de chevaux célèbre à la cour. (*Note de Molière.*)

4. *Les coupeurs*, chiens qui se séparent des autres, et courent pour gagner les devants sur la bête.

Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux
 Je le relance seul, et tout alloit des mieux,
 Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre;
 Une part de mes chiens se sépare de l'autre;
 Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,
 Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer :
 Il se rabat soudain, dont j'eus l'âme ravie;
 Il empaume la voie; et moi, je sonne et crie :
 A Finaut! à Finaut! j'en revois ¹ à plaisir
 Sur une taupinière, et re-sonne à loisir.
 Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour disgrâce,
 Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.
 Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
 Et crie à pleine voix : tayaut! tayaut! tayaut!
 Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pécure;
 J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore;
 Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,
 Que ja connus le change ² et sentis un grand deuil.
 J'ai beau lui faire voir toutes les différences
 Des pinces de mon cerf et de ses connoissances,
 Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
 Que c'est le cerf de meute; et, par ce différend,
 Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en enrage,
 Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
 Je pousse mon cheval et par haut et par bas,
 Qui plioit des gaulis aussi gros que les bras :
 Je ramène les chiens à ma première voie,
 Qui vont, en me donnant une excessive joie,
 Requérir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu.
 Us le relancent; mais ce coup est-il prévu?
 A te dire le vrai, cher marquis, il m'assomme;
 Notre cerf relancé va passer à notre homme,
 Qui, croyant faire un trait de chasseur fort vanté,
 D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté,
 Lui donne justement au milieu de la tête,
 Et de fort loin me crie : « Ah! j'ai mis bas la bête! »
 A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu!
 Pour courre un cerf? Pour moi, venant dessus le lieu,
 J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
 Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
 Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,

1. *J'en revois*, je retrouve la trace de la bête.

2. *Le change*, l'erreur des chiens, qui avaient abandonné le premier cerf pour en suivre un autre.

Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ÉRASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, et ta prudence est rare :
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chasseur campagnard.

ÉRASTE, seul.

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

BALLET DU DEUXIÈME ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE. — Des joueurs de boule l'arrêtent pour mesurer un coup dont ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse danser un pas composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

DEUXIÈME ENTRÉE. — De petits frondeurs les viennent interrompre, qui sont chassés ensuite.

TROISIÈME ENTRÉE. — Par des savetiers et des savetières, leurs pères, et autres qui sont aussi chassés à leur tour

QUATRIÈME ENTRÉE. — Par un jardinier qui danse seul, et se retire pour faire place au troisième acte.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Il est vrai, d'un côté, mes soins ont réussi,
Cet adorable objet enfin s'est adouci ;
Mais, d'un autre, on m'accable, et les astres sévères
Ont contre mon amour redoublé leurs colères.
Oui, Damis son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose au plus doux de mes vœux

A son aimable nièce a défendu ma vue,
 Et veut d'un autre époux la voir demain pourvue.
 Orphise toutefois, malgré son désaveu,
 Daigne accorder ce soir une grâce à mon feu;
 Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle
 A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
 L'amour aime surtout les secrètes faveurs :
 Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douteurs;
 Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
 Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.
 Je vais au rendez-vous; c'en est l'heure à peu près.
 Puis je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas?

ÉRASTE.

Non. Je craindrois que peut-être
 A quelques yeux suspects tu me fisses connoître.

LA MONTAGNE

Mais....

ÉRASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE

Je dois suivre vos lois :

Mais au moins si de loin....

ÉRASTE.

Te tairas-tu, vingt fois?

Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode,
 De te rendre à toute heure un valet insommode?

SCÈNE II. — CARITIDÈS, ÉRASTE.

CARITIDÈS.

Monsieur, le temps répugne à l'honneur de vous voir,
 Le matin est plus propre à rendre un tel devoir;
 Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,
 Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville :
 Au moins, messieurs vos gens me l'assurent ainsi;
 Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
 Encore est-ce un grand heur dont le destin m'honore,
 Car, deux momens plus tard, je vous manquois encore.

ÉRASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi?

CARITIDÈS.

Je m'acquitte, monsieur, de ce que je vous doi;
 Et vous viens. .. Excusez l'audace qui m'inspire,
 Si....

ÉRASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDÈS.

Comme le rang, l'esprit, la générosité,
Que chacun vante en vous....

ÉRASTE.

Oui, je suis fort vanté.

Passons, monsieur.

CARITIDÈS.

Monsieur, c'est une peine extrême

Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même;
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avecque poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Enfin, j'aurois voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pu, monsieur, dire ce que je suis.

ÉRASTE.

Je vois assez, monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connoître.

CARITIDÈS.

Où, je suis un savant charmé de vos vertus,
Non pas de ces savans dont le nom n'est qu'en us,
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine :
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleur miné ;
Et, pour en avoir un qui se termine en *ès*,
Je me fais appeler monsieur Caritidès.

ÉRASTE.

Monsieur Caritidès soit. Qu'avez-vous à dire ?

CARITIDÈS.

C'est un placet, monsieur, que je voudrois vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au roi.

ÉRASTE.

Hé! monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDÈS.

Il est vrai que le roi fait cette grâce extrême;
Mais par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchans placets, monsieur, sont présentés,
Qu'ils étouffent les bons; et l'espoir où je fonde,
Est qu'on donne le mien quand le prince est sans monde.

ÉRASTE.

Hé bien! vous le pouvez, et prendre voire temps.

CARITIDÈS.

Ah! monsieur, les huissiers sont de terribles gens!

Ils traitent les savans de faquins à nasardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer
Pour jamais de la cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçu l'espérance certaine
Qu'auprès de notre roi vous serez mon Mécène.
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ÉRASTE.

Hé bien ! donnez-moi donc , je le présenterai.

CARITIDÈS.

Le voici. Mais au moins oyez-en la lecture.

ÉRASTE.

Non....

CARITIDÈS.

C'est pour être instruit, monsieur, je vous conjure.

AU ROI.

SIRE,

Votre très-humble, très-obéissant, très-fidèle et très-savant sujet et serviteur, Caritidès, François de nation, Grec de profession, ayant considéré les grands et notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule, et autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorans, compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une barbare, pernicieuse et détestable orthographe, toute sorte de sens et raison, sans aucun égard d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand scandale de la république des lettres, et de la nation françoise, qui se décrie et déshonore par lesdits abus et fautes grossières envers les étrangers, et notamment envers les Allemands, curieux lecteurs et inspectateurs desdites inscriptions....

ÉRASTE.

Ce placet est fort long, et pourroit bien fâcher....

CARITIDÈS.

Ah ! monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

ÉRASTE.

Achevez promptement.

CARITIDÈS continue.

Supplie humblement VOTRE MAJESTÉ de créer, pour le bien de son État et la gloire de son empire, une charge de contrôleur, intendant, correcteur, réviseur, et restaurateur général desdites inscriptions, et d'icelle honorer le suppliant, tant en considération de son rare et éminent savoir, que des grands et signalés services qu'il a rendus à l'État et à VOTRE MAJESTÉ, en faisant l'anagramme de VOTRE DITE MAJESTÉ, en françois, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe....

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Fort bien Donnez-le vite, et faites la retraite :
Il sera vu du roi ; c'est une affaire faite.

CARITIDÈS.

Hélas ! monsieur, c'est tout que montrer mon placet.
Si le roi le peut voir, je suis sûr de mon fait ;
Car, comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.
Au reste, pour porter au ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom et surnom ;
J'en veux faire un poëme en forme d'acrostiche
Dans les deux bouts du vers et dans chaque hémistiche.

ÉRASTE.

Oui, vous l'aurez demain, monsieur Caritidès.
(Seul.)

Ma foi ! de tels savans sont des ânes bien faits.
J'aurois dans d'autres temps bien ri de sa sottise.

SCÈNE III. — ORMIN, ÉRASTE.

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,
J'ai voulu qu'il sortît avant que vous parler.

ÉRASTE.

Fort bien. Mais dépêchons ; car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, monsieur, par sa visite.
C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
Au Mail, à Luxembourg et dans les Tuileries,
Il fatigue le monde avec ses rêveries ;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces savantas qui ne sont bons à rien.
Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puisque je viens, monsieur, faire votre fortune.

ÉRASTE, *bas, à part.*

Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et vous viennent toujours promettre tant de bien.

(Haut.)

Vous avez fait, monsieur, cette bénite pierre,
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre ?

ORMIN.

La plaisante pensée, hélas ! où vous voilà !
Dieu me garde, monsieur, d'être de ces fous-là !

Je ne me repais point de visions frivoles,
 Et je vous porte ici les solides paroles
 D'un avis que par vous je veux donner au roi,
 Et que tout cacheté je conserve sur moi :
 Non de ces sots projets, de ces chimères vaines,
 Dont les surintendans ont les oreilles pleines :
 Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions
 Ne parlent que de vingt ou trente millions ;
 Mais un qui, tous les ans, à si peu qu'on le monte,
 En peut donner au roi quatre cents de bon compte,
 Avec facilité, sans risque, ni soupçon,
 Et sans fouler le peuple en aucune façon ;
 Enfin c'est un avis d'un gain inconcevable,
 Et que du premier mot on trouvera faisable.
 Oui, pourvu que par vous je puisse être poussé....

ÉRASTE.

Soit ; nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence,
 Je vous découvrerois cet avis d'importance.

ÉRASTE.

Non, non, je ne veux point savoir votre secret.

ORMIN.

Monsieur, pour le trahir, je vous crois trop discret,
 Et veux, avec franchise, en deux mots vous l'apprendre.
 Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.

*(Après avoir regardé si personne ne l'écoute, il s'approche
 de l'oreille d'Éraste.)*

Cet avis merveilleux dont je suis l'inventeur,
 Est que....

ÉRASTE.

D'un peu plus loin, et pour cause, monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
 Que de ses ports de mer le roi tous les ans tire.
 Or l'avis, dont encor nul ne s'est avisé,
 Est qu'il faut de la France, et c'est un coup aisé,
 En fameux ports de mer mettre toutes les côtes.
 Ce seroit pour monter à des sommes très-hautes,
 Et si....

ÉRASTE.

L'avis est bon, et plaira fort au roi.

Adieu. Nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins, appuyez-moi

Pour en avoir ouvert les premières paroles.

ÉRASTE.

Oui, oui.

ORMIN.

Si vous vouliez me prêter deux pistoles
Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur....

ÉRASTE.

(Il donne de l'argent à Ormin.) (Seul.)

Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je pusse me voir quitte!
Voyez quel contre-temps prend ici leur visite!
Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCÈNE IV. — FILINTE, ÉRASTE.

FILINTE.

Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle

ÉRASTE.

Quoi?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ÉRASTE.

A moi?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler?

Je sais de bonne part qu'on t'a fait appeler;
Et comme ton ami, quoi qu'il en réussisse,
Je te viens contre tous faire offre de service.

ÉRASTE.

Je te suis obligé; mais crois que tu me fais....

FILINTE.

Tu ne l'avoueras pas : mais tu sors sans valets.
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ÉRASTE, à part.

Ah! j'enrage!

FILINTE.

A quoi bon de te cacher de moi?

ÉRASTE.

Je te jure, marquis, qu'on s'est moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ÉRASTE.

Que le ciel me foudroie,

Si d'aucun démêlé....

FILINTE.

Tu penses qu'on te croie ?

ÉRASTE.

Hé ! mon Dieu ! je te dis, et ne déguise point
Que....

FILINTE.

Ne me crois pas dupe, et crédule à ce point.

ÉRASTE.

Veux-tu m'obliger ?

FILINTE.

Non.

ÉRASTE.

Laisse-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, marquis.

ÉRASTE.

Une galanterie

En certain lieu ce soir....

FILINTE.

Je ne te quitte pas.

En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas.

ÉRASTE.

Parbleu ! puisque tu veux que j'aie une querelle,
Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle ;
Ce sera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager

FILINTE.

C'est fort mal d'un ami recevoir le service ;
Mais puisque je vous rends un si mauvais office,
Adieu. Videz sans moi tout ce que vous aurez.

ÉRASTE.

Vous serez mon ami quand vous me quitterez.

(*Seul.*)

Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCÈNE V. -- DAMIS, L'ÉPINE, ÉRASTE, LA RIVIÈRE,
ET SES COMPAGNONS.

DAMIS, *à part.*

Quoi ! malgré moi le traître espère l'obtenir !
Ah ! mon juste courroux le saura prévenir.

ÉRASTE, *à part.*

J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoi ! toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise !

DAMIS, à l'Épine.

Oui, j'ai su que ma nièce, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Éraсте sans témoins.

LA RIVIÈRE, à ses compagnons.

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître?
Approchons doucement, sans nous faire connoître.

DAMIS, à l'Épine.

Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traître sein.
Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire
Pour les mettre en embûche aux lieux que je désire,
Afin qu'au nom d'Éraсте on soit prêt à venger
Mon honneur que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flamme criminelle.

LA RIVIÈRE, attaquant Damis avec ses compagnons.

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traître! tu trouveras en nous à qui parler.

ÉRASTE.

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse
De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.

(À Damis.)

Je suis à vous, monsieur.

(Il met l'épée à la main contre La Rivière et ses compagnons qu'il
met en fuite.)

DAMIS.

O ciel! par quel secours,
D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours?
A qui suis-je obligé d'un si rare service?

ÉRASTE, revenant.

Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

Ciel! puis-je à mon oreille ajouter quelque foi?
Est-ce la main d'Éraсте?...

ÉRASTE.

Oui, oui, monsieur, c'est moi.
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

DAMIS.

Quoi! celui dont j'avois résolu le trépas,
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras!
Ah! c'en est trop; mon cœur est contraint de se rendre;
Et, quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre,
Ce trait si surprenant de générosité

Doit étouffer en moi toute animosité.
 Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice.
 Ma haine trop longtemps vous a fait injustice;
 Et, pour la condamner par un éclat fameux,
 Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

SCÈNE VI. — ORPHISE, DAMIS, ÉRASTE.

ORPHISE, *sortant de chez elle avec un flambeau.*

Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable....

DAMIS.

Ma nièce, elle n'a rien que de très-agréable,
 Puisque après tant de vœux que j'ai blâmés en vous,
 C'est elle qui vous donne Éraсте pour époux.
 Son bras a repoussé le trépas que j'évite,
 Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
 J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

ÉRASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
 Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

DAMIS.

Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,
 Et que nos violons viennent nous réjouir.

(*On frappe à la porte de Damis.*)

ÉRASTE.

Qui frappe là si fort?

SCÈNE VII. — DAMIS, ORPHISE, ÉRASTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Monsieur, ce sont des masques,
 Qui portent des crincrins et des tambours de basques.

(*Les masques entrent qui occupent toute la place.*)

ÉRASTE.

Quoi! toujours des fâcheux! Holà! Suisses, ici;
 Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

BALLET DU TROISIÈME ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE. — Des Suisses, avec des hallebardes, chassent tous les masques fâcheux, et se retirent ensuite pour laisser danser à leur aise

DERNIÈRE ENTRÉE. — Quatre bergers et une bergère, qui, au sentiment de tous ceux qui l'ont vue, ferme le divertissement d'assez bonne grâce.

FIN DES FACHEUX.

L'ÉCOLE DES FEMMES.

COMÉDIE EN CINQ ACTES¹.

A MADAME².

• MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre; et je me trouve si peu fait au style d'épître dédicatoire, que je ne sais par où sortir de celle-ci. Un autre auteur qui seroit en ma place trouveroit d'abord cent belles choses à dire de Votre Altesse Royale, sur ce titre de *l'École des Femmes*, et l'offre qu'il vous en feroit. Mais, pour moi, Madame, je vous avoue mon foible. Je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; et, quelques belles lumières que mes confrères les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que Votre Altesse Royale pourroit avoir à démêler avec la comédie que je lui présente. On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matière, Madame, ne saute que trop aux yeux; et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qualités sur qualités. Vous en avez, Madame, du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des grâces, et de l'esprit et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'âme, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez; cette bonté tout obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paroître pour tout le monde. Et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis, et dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, Madame, je ne sais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes; et

1. *L'École des Femmes* fut jouée pour la première fois le 26 décembre 1662, et fut imprimée au commencement de 1663.

2. Madame, Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, duc d'Orléans, frère de Louis XIV; celle-là même dont Bossuet fit l'oraison funèbre.

ce sont choses, à mon avis, et d'une trop vaste étendue, et d'un mérite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une épître, et les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, Madame, je ne vois rien à faire ici pour moi, que de vous dédier simplement ma comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

MADAME,

Le très-humble, très-obéissant
et très-obligé serviteur,

J. B. P. MOLIERE.

PRÉFACE.

Bien des gens ont froissé d'abord cette comédie; mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en a pu dire, n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente.

Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs, et rende raison de mon ouvrage; et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres; mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet, est déjà dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai.

L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie¹, me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce.

Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvai un soir; et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non-seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même²; et je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière,

1. Molière parle ici de *la Critique de l'École des Femmes*, qui fut jouée cinq mois après *l'École des Femmes*.

2. On ne sait quelle peut être cette personne de qualité; De Visé prétend, sans trop de fondement, qu'il s'agit de l'abbé Dubuisson, célèbre parmi les *Précieuses*.

à la vérité, beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvais des choses trop avantageuses pour moi; et j'eus peur que, si je produisois cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'abord d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sais ce qui en sera; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette préface ce qu'on verra dans la Critique, en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il faut que cela soit, je te dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens; car, pour moi, je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie; et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste suive de même.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

ARNOLPHE, autrement M. DE LA SOUCHE.	MOLIÈRE.
AGNÈS, jeune fille innocente, élevée par Arnolphe.	Mlle DE BRIE.
HORACE, amant d'Agnès.	LA GRANGE.
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.	BRICOURT.
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.	Mlle BEAUVAL.
CHRYSLALDE, ami d'Arnolphe.	L'ESPY.
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde.	
ORONTE, père d'Horace, et grand ami d'Arnolphe.	
UN NOTAIRE.	DE BRIE.

La scène est dans une place de ville.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — CHRYSLALDE, ARNOLPHE.

CHRYSLALDE.

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE.

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

CHRYSLALDE.

Nous sommes ici seuls; et l'on peut, ce me semble,

Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur?
Votre dessein, pour vous, me fait trembler de peur;
Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.

Il est vrai, notre ami. Peut-être que, chez vous,
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient partout l'infailible apanage.

CHRYSLADE.

Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant,
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie :
Car enfin vous savez qu'il n'est grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vus garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secrètes....

ARNOLPHE.

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi
Où l'on ait des maris si patiens qu'ici?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard;
L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,
Voit faire tous les jours des présents à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères,
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.
L'une, de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son époux fidèle,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas;
L'autre, pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense;
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.
Enfin, ce sont partout des sujets de satire;
Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos sots?...

CHRYSLDE.

Oui : mais qui rit d'autrui,
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
J'entends parler le monde; et des gens se délassent
A venir débiter les choses qui se passent;
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
J'y suis assez modeste; et, bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolérances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire;
Car enfin il faut craindre un revers de satire,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,
Il seroit arrivé quelque disgrâce humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main :
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage,
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compère, il en est autrement;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance
De tout temps votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,
Et....

ARNOLPHE.

Mon Dieu ! notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sais les tours rusés et les subtiles trames
Dont pour nous en planter savent user les femmes,
Et comme on est dupé par leurs dextérités.
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRYSLDE.

Et que prétendez-vous qu'une sotte, en un mot.. .

ARNOLPHE.

Épouser une sotte, est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage;
Mais une femme habile est un mauvais présage;

Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
 Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
 Moi, j'irois me charger d'une spirituelle
 Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle;
 Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,
 Et que visiteroient marquis et beaux esprits,
 Tandis que, sous le nom du mari de madame,
 Je serois comme un saint que pas un ne réclame!
 Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut;
 Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
 Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
 Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime;
 Et, s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon
 Et qu'on vienne à lui dire à son tour : « Qu'y met-on ? »
 Je veux qu'elle réponde : « Une tarte à la crème; »
 En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême;
 Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
 De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.

CHRYSLDE.

Une femme stupide est donc votre marotte ?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien sotte,
 Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CHRYSLDE.

L'esprit et la beauté....

ARNOLPHE.

L'honnêteté suffit.

CHRYSLDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
 Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ?
 Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
 D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
 Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée
 La sûreté d'un front puisse être bien fondée ?
 Une femme d'esprit peut trahir son devoir;
 Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir :
 Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
 Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
 Ce que Pantagruel à Panurge répond :
 Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte ;
 Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte ;
 Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
 Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSLADE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa méthode.

En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode
 Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
 Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
 Et de qui la soumise et pleine dépendance
 N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
 Un air doux et posé, parmi d'autres enfans,
 M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans;
 Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
 De la lui demander il me vint en pensée;
 Et la bonne paysanne, apprenant mon désir,
 A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
 Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
 Je la fis élever selon ma politique;
 C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploiroit
 Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.
 Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
 Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
 Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
 Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
 Je l'ai donc retirée; et, comme ma demeure
 A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
 Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
 Dans cette autre maison où nul ne me vient voir;
 Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
 Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
 Vous me direz : Pourquoi cette narration?
 C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
 Le résultat de tout est qu'en ami fidèle
 Ce soir je vous invite à souper avec elle;
 Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
 Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRYSLADE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conférence,
 Juger de sa personne et de son innocence.

CHRYSLADE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
 Ne peut....

ARNOLPHE.

La vérité passe encor mon récit.

ACTE I, SCÈNE I.

Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et parfois elle en dit dont je pâme de rire.
L'autre jour (pourroit-on se le persuader?),
Elle étoit fort en peine, et me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait se faisoient par l'oreille.

CHRYSLALDE.

Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe....

ARNOLPHE.

Bon !

Me voulez-vous toujours appeler de ce nom ?

CHRYSLALDE.

Ah ! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à monsieur de La Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante-deux ans, de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie ?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connoît,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

CHRYSLALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères !
De la plupart des gens c'est la démangeaison ;
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sais un paysan qu'on appeloit Gros-Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de monsieur de L'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.
Mais enfin de La Souche est le nom que je porte :
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas ;
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRYSLALDE.

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encor des adresses de lettre....

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit ;
Mais vous....

CHRYSLALDE.

Soit : là-dessus nous n'aurons point de bruit,
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que monsieur de La Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici, pour donner le bonjour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRYSLADE, *à part, en s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE, *seul.*

Il est un peu blessé sur certaines matières.
Chose étrange de voir comme, avec passion,
Un chacun est chaussé de son opinion!

(Il frappe à sa porte.)

Holà!

SCÈNE II. — ARNOLPHE; ALAIN, GEORGETTE, *dans la maison.*

ALAIN.

Qui heurte?

ARNOLPHE.

(A part.)

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette!

GEORGETTE.

Hé bien?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Vas-y, toi.

ALAIN.

Vas-y, toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie

Pour me laisser dehors! Holà! hol! je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain!

ALAIN.

Quoi?

GEORGETTE.

C'est monsieur.

Ouvre vite.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.

Ah!

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir, quand j'y cours?

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi? Le plaisant stratagème!

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aie ici l'âme bien patiente!

ALAIN, *en entrant*.

Au moins, c'est moi, monsieur.

GEORGETTE, *en entrant*.

Je suis votre servante,

C'est moi.

ALAIN.

Sans le respect de monsieur que voilà,

Je te....

ARNOLPHE, *recevant un coup d'Alain*.

Peste!

4. Alain veut dire *stratagème*.

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaud-là!

ALAIN.

C'est elle aussi, monsieur....

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.

Songez à me répondre, et laissons la fadaïse.

Hé bien! Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN.

Monsieur, nous nous....

(Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.)

Monsieur, nous nous por....

(Arnolphe l'ôte encore.)

Dieu merci,

Nous nous....

ARNOLPHE, *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, et le jetant par terre.*

Qui vous apprend, impertinente bête,

A parler devant moi, le chapeau sur la tête?

ALAIN.

Vous faites bien, j'ai tort.

ARNOLPHE, *à Alain.*

Faites descendre Agnès.

SCÈNE III. -- ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non!

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc?....

GEORGETTE.

Oui, je meure.

Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;

Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,

Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous.

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE.

La besogne à la main ! c'est un bon témoignage.
Hé bien ! Agnès, je suis de retour du voyage ;
En êtes-vous bien aise ?

AGNÈS.

Oui, monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée ?

AGNÈS.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah ! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNÈS.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.

Que faites-vous donc là ?

AGNÈS.

Je me fais des cornettes ;

Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ah ! voilà qui va bien ! Allez, montez là-haut ;
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt,
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCÈNE V. — ARNOLPHE, seul.

Héroïnes du temps, mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentimens,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête et pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui ;
Et pourvu que l'honneur soit....

SCÈNE VI. — HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Que vois-je ? Est-ce ?... Oui.

Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même,
Hor....

HORACE.

Seigneur Ar....

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah! joie extrême!

Et depuis quand ici?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraiment?

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étois à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis dix journées.

ARNOLPHE.

Oh! comme les enfans croissent en peu d'années!

J'admire de le voir au point où le voilà,

Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grâce, Oronte votre père,
 Mon bon et cher ami, que j'estime et révère,
 Que fait-il? que dit-il? Est-il toujours gaillard?
 A tout ce qui le touche, il sait que je prends part :
 Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble,
 Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, ce semble.

HORACE.

Il est, seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous,
 Et j'avois de sa part une lettre pour vous ;
 Mais depuis, par une autre, il m'apprend sa venue,
 Et la raison encor ne m'en est pas connue.
 Savez-vous qui peut être un de vos citoyens
 Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
 Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique?

ARNOLPHE.

Non. Vous a-t-on point dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon père m'en parle, et qu'il est revenu.

Comme s'il devoit m'être entièrement connu,
Et m'écrivit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre
Pour un fait important que ne dit point sa lettre.

(Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.)

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joie à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

(Après avoir lu la lettre.)

Il faut pour des amis des lettres moins civiles,
Et tous ces complimens sont choses inutiles.
Sans qu'il prit le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE

il faut....

ARNOLPHE.

Laissons ce style.

Hé bien! comment encore trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtimens;
Et j'en crois merveilleux les divertissemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise;
Mais pour ceux que du nom de galans on baptise,
Ils ont en ce pays de quci se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter :
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde
Et les maris aussi les plus bénins du monde ;
C'est un plaisir de prince ; et des tours que je voi.
Je me donne souvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déjà féru quelqu'une.
Vous est-il point encore arrivé de fortune ?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

MOLIERE -

ARNOLPHE, *à part.*

Bon ! Voici de nouveau quelque conte gaillard ;
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE.

Oh !

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchise
Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès ;
Et, sans trop me vanter ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE, *en riant.*

Et c'est ?

HORACE, *lui montrant le logis d'Agnès.*

Un jeune objet qui loge en ce logis
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis ;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir ;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu :
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! je crève !

HORACE.

Pour l'homme,

C'est, je crois, de La Lousse, ou Source, qu'on le nomme ;
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom :
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non ;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoissez-vous point ?

ARNOLPHE, *à part.*

La fâcheuse pilule !

HORACE.

Hé ! vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Eh ! oui, je le connois.

HORACE.
C'est un fou, n'est-ce pas ?

ARNOLPHE.
Hé....

HORACE.
Qu'en dites-vous ? Quoi ?
Hé ! c'est-a-dire, oui ? Jaloux à faire rire ?
Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.
Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.
C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir ;
Et ce seroit péché qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux ;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
Vous me semblez chagrin ! Seroit-ce qu'en effet
Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait ?

ARNOLPHE.
Non, c'est que je songeais....

HORACE.
Cet entretien vous lasse.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grâce.

ARNOLPHE, *se croyant seul*.
Ah ! faut-il !....

HORACE, *revenant*.
Derechef, veuillez être discret ;
Et n'allez pas, de grâce, éventer mon secret.

ARNOLPHE, *se croyant seul*.
Que je sens dans mon âme !....

HORACE, *revenant*.
Et surtout à mon père,
Qui s'en feroit peut-être un sujet de colère.
ARNOLPHE, *croyant qu'Horace revient encore*.
Oh !...

SCÈNE VII. — ARNOLPHE, *seul*.

Oh ! que j'ai souffert durant cet entretien !
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même !

Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
 Étourdi montra-t-il jamais tant de fureur ?
 Mais, ayant tant souffert, je devois me contraindre
 Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
 A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
 Et savoir pleinement leur commerce secret.
 Tâchons à le rejoindre ; il n'est pas loin, je pense .
 Tirons-en de ce fait l'entière confidence.
 Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
 Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — ARNOLPHE, seul.

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux sans doute
 D'avoir perdu mes pas, et pu manquer sa route :
 Car enfin de mon cœur le trouble impérieux
 N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux ;
 Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
 Et je ne voudrois pas qu'il sût ce qu'il ignore.
 Mais je ne suis pas homme à gober le morceau ,
 Et laisser un champ libre aux vœux du damoiseau.
 J'en veux rompre le cours, et, sans tarder, apprendre
 Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre :
 J'y prends pour mon honneur un notable intérêt ;
 Je la regarde en femme aux termes qu'elle en est ;
 Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
 Et tout ce qu'elle a fait enfin est sur mon compte.
 Éloignement fatal ! voyage malheureux !

(Il frappe à sa porte.)

SCÈNE II. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ALAIN.

Ah ! monsieur, cette fois....

ARNOLPHE.

Paix. Venez ça, tous deux.

Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah ! vous me faites peur, et tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi ?
Et, tous deux de concert, vous m'avez donc trahi ?

GEORGETTE, *tombant aux genoux d'Arnolphe.*
Hé ! ne me mangez pas, monsieur, je vous conjure.

ALAIN, *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE, *à part.*

Ouf ! Je ne puis parler, tant je suis prévenu ;
Je suffoque, et voudrois me pouvoir mettre nu.

(*À Alain et à Georgette.*)

Vous avez donc souffert ! ô canaille maudite !

(*À Alain qui veut s'enfuir.*)

Qu'un homme soit venu ?... Tu veux prendre la fuite !

(*À Georgette.*)

Il faut que sur-le-champ.... Si tu bouges.... Je veux

(*À Alain.*)

Que vous me disiez.... Euh ! oui, je veux que tous deux..

(*Alain et Georgette se lèvent et veulent encore s'enfuir.*)

Quiconque remûra, par la mort ! je l'assomme.

Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme ?

Hé ! parlez. Dépêchez, vite, promptement, tôt,

Sans rêver. Veut-on dire ?

ALAIN ET GEORGETTE.

Ah ! ah !

GEORGETTE, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut.

ALAIN, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Je meurs.

ARNOLPHE, *à part.*

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine ;

Il faut que je m'évente et que je me promène.

Aurois-je deviné, quand je l'ai vu petit,

Qu'il croît pour cela ? Ciel ! que mon cœur pâtit !

Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche

Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.

Tâchons à modérer notre ressentiment.

Patience, mon cœur, doucement, doucement.

(*À Alain et à Georgette.*)

Levez-vous, et, rentrant, faites qu'Agnès descende.

(*À part.*)

Arrêtez. Sa surprise en deviendrait moins grande :

Du chagrin qui me trouble ils iroient l'avertir,

Et moi-même je veux l'aller faire sortir.

(*À Alain et à Georgette.*)

Que l'on m'attende ici.

SCÈNE III. — ALAIN, GEORGETTE

GEORGETTE.

Mon Dieu ! qu'il est terrible !
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible ;
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce monsieur l'a fâché ; je te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse ?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sauroit voir personne en approcher ?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie ?

ALAIN.

Cela vient.... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Oui ; mais pourquoi l'est-il ? Et pourquoi ce courroux ?

ALAIN.

C'est que la jalousie.... entends-tu bien, Georgette,
Est une chose.... là.... qui fait qu'on s'inquiète....
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que, si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colère, et voudrois le charger ?

GEORGETTE.

Oui, ie comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme.

La femme est en effet le potage de l'homme ;
Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.

GEORGETTE.

Oui ; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,
Et que nous en voyons qui paroissent joyeux
Lorsque leurs femmes sont avec les biaux monsieurs ?

ALAIN.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour soi.

GEORGETTE.

Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGETTE.

Vois comme il est chagrin.

ALAIN.

C'est qu'il a de l'ennui.

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, *à part*.

Un certain Grec¹ disoit à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que, lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCÈNE V. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Venez, Agnès.

(*À Alain et Georgette.*)

Rentrez.

SCÈNE VI. — ARNOLPHE, AGNÈS

ARNOLPHE.

La promenade est belle.

AGNÈS.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour!

1. Athénodore.

AGNÈS.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle?

AGNÈS.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dommage; mais quoi!

Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.

Lorsque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluie?

AGNÈS.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNÈS.

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNÈS.

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose!

Voyez la médisance, et comme chacun cause!

Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu

Étoit en mon absence à la maison venu;

Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues;

Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,

Et j'ai voulu gager que c'étoit fausement....

AGNÈS.

Mon Dieu! ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE.

Quoi! c'est la vérité qu'un homme?...

AGNÈS.

Chose sûre.

Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité

Me marque pour le moins son ingénuité.

(Haut.)

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,

Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS.

Oui; mais, quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi;

Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante, et difficile à croire.
 J'étois sur le balcon à travailler au frais,
 Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
 Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
 D'une humble révérence aussitôt me salue :
 Moi, pour ne point manquer à la civilité,
 Je fis la révérence aussi de mon côté.
 Soudain il me refait une autre révérence ;
 Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;
 Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
 D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
 Il passe, vient, repasse, et toujours, de plus belle,
 Me fait à chaque fois révérence nouvelle ;
 Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,
 Nouvelle révérence aussi je lui rendois :
 Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
 Toujours comme cela je me serois tenue,
 Ne voulant point céder, et recevoir l'ennui
 Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNÈS.

Le lendemain, étant sur notre porte,
 Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :
 « Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
 Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir !
 Il ne vous a pas faite une belle personne
 Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;
 Et vous devez savoir que vous avez blessé
 Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé. »

ARNOLPHE, *à part*.

Ah ! suppôt de Satan ! exécration damnée !

AGNÈS.

« Moi, j'ai blessé quelqu'un ! fis-je tout étonnée
 — Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;
 Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.
 — Hélas ! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause ?
 Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ?
 — Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
 Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
 — Hé ! mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde ;
 Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au monde ?
 — Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
 Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.

En un mot, il languit le pauvre misérable ;
 Et, s'il faut, poursuit la vieille charitable,
 Que votre cruauté lui refuse un secours,
 C'est un homme à porter en terre dans deux jours.
 — Mon Dieu ! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
 Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me demande ?
 — Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
 Que le bien de vous voir et vous entretenir ;
 Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
 Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.
 — Hélas ! volontiers, dis-je ; et, puisqu'il est ainsi,
 Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici. »

ARNOLPHE, *à part*.

Ah ! sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes,
 Puisse l'enfer payer tes charitables trames !

AGNÈS.

Voilà comme il me vit, et reçut guérison.
 Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ?
 Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience
 De le laisser mourir faute d'une assistance ?
 Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
 Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir !

ARNOLPHE, *bas, à part*.

Tout cela n'est parti que d'une âme innocente ;
 Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
 Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
 Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
 Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
 Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS.

Qu'avez-vous ? Vous grondez, ce me semble, un petit ?
 Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
 Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS.

Hélas ! si vous saviez comme il étoit ravi,
 Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,
 Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
 Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
 Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous....

ARNOLPHE.

Oui. Mais que faisoit-il étant seul avec vous ?

AGNÈS.

Il juroit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,

Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis toute émue.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

O fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examineur souffre seul tout le mal!

(*Haut.*)

Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

AGNÈS.

Oh tant! il me prenoit et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose?
(*La voyant interdite.*)

Ouf!

AGNÈS.

Hé! il m'a....

ARNOLPHE.

Quoi?

AGNÈS.

Prim....

ARNOLPHE.

Euh!

AGNÈS.

Le....

ARNOLPHE.

Plait-il?

AGNÈS.

Je n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu! non.

AGNÈS.

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE.

Ma foi, soit.

AGNÈS.

Il m'a pris.... Vous serez en colère.

ARNOLPHE.

Non.

Si.

AGNÈS.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre ! que de mystère !
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNÈS.

Il....

ARNOLPHE, *à part*.

Je souffre en damné.

AGNÈS.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine*.

Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baisser les bras

AGNÈS.

Comment ! est-ce qu'on fait d'autres choses ?

ARNOLPHE.

Non pas

Mais pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède ?

AGNÈS.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE, *bas, à part*.

Grâce aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon compte :
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.

(*Haut.*)

Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet,
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait est fait.
Je sais qu'en vous flattant le galant ne désire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS.

Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE.

Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi
Mais enfin apprenez, qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sonnettes ;
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS.

Un péché, dites-vous ? Et la raison, de grâce ?

ARNOLPHE.

La raison ? La raison est l'arrêt prononcé

Que par ces actions le ciel est courroucé.

AGNÈS.

Courroucé ! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ?
C'est une chose, hélas ! si plaisante et si douce !
J'admire quelle joie on goûte à tout cela ;
Et je ne savais point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils et ces douces caresses ;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant, le crime en soit ôté.

AGNÈS.

N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie ?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS.

Est-il possible ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Que vous me ferez aise !

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne-vous plaise.

AGNÈS.

Vous nous voulez, nous deux....

ARNOLPHE.

Rien de plus assuré.

AGNÈS.

Que si cela se fait, je vous caresserai !

ARNOLPHE.

Hé ! la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon ?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS.

Nous serons mariés ?

ARNOLPHE.

Oui.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE.

Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille :
 Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
 Confondu de tout point le blondin séducteur ;
 Et voilà de quoi sert un sage directeur.
 Votre innocence, Agnès, avoit été surprise :
 Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise.
 Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
 Le grand chemin d'enfer et de perdition.
 De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :
 Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,
 Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux ;
 Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous ;
 Et ce sont vrais Satans, dont la gueule altérée
 De l'honneur féminin cherche à faire eurée ;
 Mais, encore une fois, grâce au soin apporté,
 Vous en êtes sortie avec honnêteté.
 L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
 Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
 Me confirme encor mieux à ne point différer
 Les noces où je dis qu'il vous faut préparer.
 Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
 Quelque petit discours qui vous soit salutaire.

(A Georgette et à Alain.)

Un siège au frais ici. Vous, si jamais en rien....

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien
 Cet autre monsieur-là nous en faisoit accroire ;
 Mais....

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
 Aussi bien est-ce un sot ; il nous a l'autre fois
 Donné deux écus d'or qui n'étoient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je désire ;
 Et pour notre contrat, comme je viens de dire.
 Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,
 Le notaire qui loge au coin de ce carrefour.

SCÈNE II. — ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, assis.

Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage :

Levez un peu la tête, et tournez le visage :

(Mettant le doigt sur son front.)

Là, regardez-moi là durant cet entretien ;

Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien.

Je vous épouse, Agnès ; et, cent fois la journée,

Vous devez bénir l'heur de votre destinée,

Contempler la bassesse où vous avez été,

Et dans le même temps admirer ma bonté,

Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,

Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,

Et jouir de la couche et des embrassemens

D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens,

Et dont à vingt partis, fort capables de plaire,

Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.

Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux

Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,

Afin que cet objet d'autant mieux vous instruisse

À mériter l'état où je vous aurai mise,

À toujours vous connoître, et faire qu'à jamais

Je puisse me louer de l'acte que je fais.

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :

A d'austères devoirs le rang de femme engage,

Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,

Pour être libertine et prendre du bon temps.

Votre sexe n'est là que pour la dépendance :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Bien qu'on soit deux moitiés de la société,

Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :

L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne ;

L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;

Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,

Montre d'obéissance au chef qui le conduit,

Le valet à son maître, un enfant à son père,

A son supérieur le moindre petit Frère,

N'approche point encor de la docilité,

Et de l'obéissance, et de l'humilité,

Et du profond respect où la femme doit être

Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître

Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,

Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,

Et de n'oser jamais le regarder en face.

Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne;
Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu;
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu;
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons;
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre âme les suit, et fuit d'être coquette,
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette;
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon;
Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont vous veuille garder la céleste bonté!
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant;
Et voici dans ma poche un écrit important,
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur : mais c'est quelque bonne âme;
Et je veux que ce soit votre unique entretien.

(*Il se lève.*)

Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS lit.

LES MAXIMES DU MARIAGE,
OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE
AVEC SON EXERCICE JOURNALIER.

PREMIÈRE MAXIME.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour lui

MOLIÈRE I

24

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire ;
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNÈS poursuit.

DEUXIÈME MAXIME.

Elle ne se doit parer
Qu'autant que peut désirer
Le mari qui la possède :
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté ;
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

TROISIÈME MAXIME.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :
A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles ;
Et les soins de paroltre belles
Se prennent peu pour les maris.

QUATRIÈME MAXIME.

Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ;
Car pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

CINQUIÈME MAXIME.

Hors ceux dont au mari la visite se rend,~
La bonne règle défend
De recevoir aucune âme :
Ceux qui de galante humeur
N'ont affaire qu'à madame,
N'accommodent pas monsieur.

SIXIÈME MAXIME.

Il faut des présents des hommes
Qu'elle se défende bien ;
Car, dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

SEPTIÈME MAXIME.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes :
Le mari doit dans les bonnes coutumes,
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui

HUITIÈME MAXIME.

Ces sociétés déréglées,
Qu'on nomme belles assemblées
Des femmes tous les jours corrompent les esprits :
En bonne politique on les doit interdire ;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

NEUVIÈME MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste :
Car le jeu, fort décevant,
Pousse une femme souvent
A jouer de tout son reste.

DIXIÈME MAXIME.

Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaye.
Selon les prudens cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux
Est toujours celui qui paye.

ONZIÈME MAXIME...

ARNOLPHE.

Vous achèverez seule; et, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire :
Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guère
Rentrez; et conservez ce livre chèrement.
Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCÈNE III. — ARNOLPHE, seul.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai, je tournerai cette âme;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est.
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a pêché de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le remède est facile.
Toute personne simple aux leçons est docile;

Et, si du bon chemin on l'a fait écarter,
 Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
 Mais une femme habile est bien une autre bête :
 Notre sort ne dépend que de sa seule tête ;
 De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir,
 Et nos enseignemens ne font là que blanchir :
 Son bel esprit lui sert à raffler nos maximes,
 A se faire souvent des vertus de ses crimes,
 Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
 Des détours à duper l'adresse des plus fins.
 Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
 Une femme d'esprit est un diable en intrigue ;
 Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
 L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :
 Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que dire.
 Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire ;
 Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
 Voilà de nos François l'ordinaire défaut :
 Dans la possession d'une bonne fortune,
 Le secret est toujours ce qui les importune ;
 Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
 Qu'ils se pendroient plutôt que de ne causer pas.
 Oh ! que les femmes sont du diable bien tentées
 Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées !
 Et que.... Mais le voici.... Cachons-nous toujours bien
 Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCÈNE IV. — HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Je reviens de chez vous, et le destin me montre
 Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
 Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment....

ARNOLPHE.

Hé ! mon Dieu ! n'entrons point dans ce vain compliment !
 Rien ne me fâche tant que ces cérémonies ;
 Et, si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
 C'est un maudit usage ; et la plupart des gens
 Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.

(1. se couvre.)

Mettons donc sans façon. Hé bien ! vos amourettes ?
 Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes ?
 J'étois tantôt distrait par quelque vision ;
 Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion.
 De vos premiers progrès j'admire la vitesse,

Et dans l'événement mon âme s'intéresse.

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh! oh! comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle

A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon très-grand regret,
Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure?

HORACE.

Je ne sais; mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensois aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,
Et servante et valet m'ont bouché le passage,
Et d'un, « Retirez-vous, vous nous importunez, »
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez!

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est : « Vous n'entrerez point, monsieur l'a défendu. »

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE.

Non. Et de la fenêtre

Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE.

Comment! d'un grès?

HORACE.

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régaté ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela !
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui ; mais cela n'est rien ;

Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile ; et la fille , après tout,
Vous aime.

HORACE.

Assurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espère.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute ;

Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute ;

Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit là,
Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre ;
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'amour est un grand maître :
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être ;
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnes ;

Car, tranchant avec moi par ces termes exprès :
 « Retirez-vous, mon âme aux visites renonce,
 Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse, »
 Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonniez
 Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
 Et j'admire de voir cette lettre ajustée
 Avec le sens des mots, et la pierre jetée.
 D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
 L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?
 Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
 Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes?
 Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit?
 Euh! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?
 Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
 A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
 Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaisant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(*Arnolphe rit d'un air forcé.*)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
 Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
 Comme si j'y voulois entrer par escalade;
 Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
 Anime du dedans tous ses gens contre moi;
 Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
 Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême!
 Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
 En un grand embarras jette ici mon amour,
 Je tiens cela plaisant, autant qu'on sauroit dire:
 Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire;
 Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, avec un ris forcé.

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre la lettre.
 Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre,
 Mais en termes touchans et tout pleins de bonté,
 De tendresse innocente et d'ingénuité,
 De la manière enfin que la pure nature
 Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, bas, à part.

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert;
 Et, contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

HORACE lit.

Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerois que vous sussiez; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. Comme je commence à connoître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devois. En vérité, je ne sais ce que vous m'avez fait; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, et que je serois bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela; mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je voudrois que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, et que tout ce que vous me dites, n'est que pour m'abuser; mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous, et je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurois croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est; car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde, si vous me trompiez; et je pense que j'en mourrois de déplaisir.

ARNOLPHE, à part.

Hon! chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi? rien. C'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce?
 Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
 Un plus beau naturel peut-il se faire voir?
 Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,
 De gâter méchamment ce fonds d'âme admirable;
 D'avoir, dans l'ignorance et la stupidité,
 Voulu de cet esprit étouffer la clarté?
 L'amour a commencé d'en déchirer le voile;
 Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
 Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
 Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal....

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment! si vite?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée

Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourroit avoir accès ?
J'en use sans scrupule ; et ce n'est pas merveille
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille.
Je n'ai plus là dedans que gens pour m'observer ;
Et servante et valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte ;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?

ARNOLPHE.

Non, vraiment ; et sans moi vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCÈNE V. — ARNOLPHE, seul.

Comme il faut devant lui que je me mortifie !
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !
Quoi ! pour une innocente un esprit si présent !
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse
Ou le diable à son âme a soufflé cette adresse.
Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle ;
Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son cœur ;
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même :
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel ! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé !
Elle n'a ni parens, ni support, ni richesse ;
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse :
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte ? Ah ! je crève, j'enrage.

Et je souffletterois mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir.
Ciel, faites que mon front soit exempt de disgrâce ;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidens,
La constance qu'on voit à de certaines gens !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — ARNOLPHE, *seul*.

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traltresse a soutenu ma vue !
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue ;
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je sentois en moi s'échauffer une bile ;
Et ces bouillans transports, dont s'enflammoit mon cœur,
Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'étois aigri, fâché, désespéré contre elle ;
Et cependant jamais je ne la vis si belle,
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçans,
Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressans ;
Et je sens là dedans qu'il faudra que je crève,
Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.
Quoi ! j'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution ;
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance ;
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissans,
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi !
Non, parbleu ! non, parbleu ! Petit sot, mon ami,

Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

SCÈNE II. — UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

Ah ! le voilà ! Bonjour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE, *se croyant seul, et sans voir ni entendre le notaire.*
Comment faire ?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.

Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'avez reçu.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Hé bien ! il est aisé d'empêcher cet éclat,

Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte ?

LE NOTAIRE.

Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Quel traitement lui faire en pareille aventure ?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers du dot qu'elle a ; mais cet ordre n'est rien,

4. Aujourd'hui *dot* ne s'emploie plus qu'au féminin.

Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Si..

(*Il aperçoit le notaire.*)

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé ?

LE NOTAIRE

Il peut l'avantager

Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger ;
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle ;
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs,
Ou coutumier, selon les différens vœux ;
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure et simple, ou qu'on fait mutuelle ;
Pourquoi hausser le dos ? Est-ce qu'on parle en fat.
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat ?
Qui me les apprendra ? Personne, je présume.
Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts
A moins que par un acte on y renonce exprès ?
Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté pour

ARNOLPHE.

Oui, c'est chose sûre,
Vous savez tout cela ; mais qui vous en dit mot ?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face !
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir ?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé ; mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien !

LE NOTAIRE, *seul*

Je pense qu'il en tient ; et je crois penser bien

SCÈNE III. — LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE, *allant au-devant d'Alain et de Georgette.*
N'êtes-vous pas venu querir pour votre maître ?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connoître ;
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ALAIN.

Monsieur....

ARNOLPHE.

Approchez-vous ; vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.

ALAIN.

Le notaire....

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour ;
Et quel affront pour vous, mes enfans, pourroit-ce être,
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître !
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit :
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt.
Donc, puisque autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh vraiment!....

GEORGETTE.

Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement : « Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur ! »

ALAIN.

Vous êtes un sot.

ARNOLPHE.

(A Georgette.)

Bon. « Georgette, ma mignonne,
Tu me parois si douce et si bonne personne ! »

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

(A Alain.)

Bon. « Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête et tout plein de vertu ? »

ALAIN.

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE.

(A Georgette.)

Fort bien. « Ma mort est sûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure. »

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien.

(A Alain.)

« Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien ;
Je sais, quand on me sert, en garder la mémoire :
Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire ;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

(*Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.*)
Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse. »

GEORGETTE, le poussant.

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN, le poussant.

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE, le poussant.

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà ! c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut ?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions ?

ARNOLPHE.

Point :

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je ; rentrez, puisque je le désire.

Je vous laisse l'argent. Allez : je vous rejoins.

Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins.

SCÈNE V. — ARNOLPHE, seul.

Je veux, pour espion qui soit d'exacte vue,
Prendre le savetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, et surtout en bannir
Vendeuses de rubans, perruquières, coiffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire réussir les mystères d'amour.
Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

SCÈNE VI. — HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

La place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans son balcon j'ai vu paroître Agnès,
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte ;
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux ;
Et tout ce qu'elle a pu dans un tel accessoire,
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord : je ne le voyois pas,

Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas ;
 Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
 Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
 Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,
 Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvoit.
 Il a même cassé, d'une main mutinée,
 Des vases dont la belle ornoit sa cheminée ;
 Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu
 Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
 Enfin, après cent tours, ayant de la manière
 Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colère,
 Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
 Est sorti de la chambre, et moi, de mon étui.
 Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
 Risquer à nous tenir ensemble davantage ;
 C'étoit trop hasarder ; mais je dois, cette nuit,
 Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.
 En toussant par trois fois je me ferai connoître ;
 Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
 Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,
 Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
 Comme à mon seul ami, je veux bien vous l'apprendre
 L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre ;
 Et, goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
 On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sait.
 Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires
 Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

SCÈNE VII. — ARNOLPHE, *seul*.

Quoi ! l'astre qui s'obstine à me désespérer
 Ne me donnera pas le temps de respirer !
 Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
 De mes soins vigilans confondre la prudence !
 Et je serai la dupe, en ma maturité,
 D'une jeune innocente et d'un jeune éventé !
 En sage philosophe on m'a vu, vingt années,
 Contempler des maris les tristes destinées,
 Et m'instruire avec soin de tous les accidens
 Qui font dans le malheur tomber les plus prudens,
 Des disgrâces d'autrui profitant dans mon âme,
 J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
 De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
 Et le tirer de pair d'avec les autres fronts ;
 Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique

Tout ce que peut trouver l'humaine politique ;
 Et, comme si du sort il étoit arrêté
 Que nul homme ici-bas n'en seroit exempté,
 Après l'expérience et toutes les lumières
 Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
 Après vingt ans et plus de méditation
 Pour me conduire en tout avec précaution,
 De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace,
 Pour me trouver après dans la même disgrâce!
 Ah! bourreau de destin, vous en aurez menti.
 De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti;
 Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
 J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste;
 Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
 Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
 Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
 Que l'on me donne avis du piège qu'on me dresse,
 Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
 Fasse son confident de son propre rival.

SCÈNE VIII. — CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE.

Hé bien! souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce soir.

CHRYSALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grâce, excusez-moi, j'ai quelque autre embarras.

CHRYSALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRYSALDE.

Oh! oh! si brusquement! Quels chagrins sont les vôtres?

Seroit-il point, compère, à votre passion

Arrivé quelque peu de tribulation?

Je le jurerois presque, à voir votre visage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage

De ne pas ressembler à de certaines gens

Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRYSALDE.

C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumières,

MOLIERE I

Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières;
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Être avare, brutal, fourbe, méchant et lâche,
N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une âme bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aïlle former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait son manquement de foi?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image;
Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose :
Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galans,
En font partout l'éloge, et prônent leurs talens,
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procédé, sans doute, est tout à fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens,
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête;
Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage;

Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE

Après ce beau discours, toute la confrérie
Doit un remerciement à votre seigneurie ;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRYSLDE.

Je ne dis pas cela, car c'est ce que je blâme,
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, et d'une âme réduite
Corriger le hasard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire, dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYSLDE.

Vous pensez vous moquer ; mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien,
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles ?
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait ;
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter ;
Et plutôt que subir une telle aventure....

CHRYSLDE.

Mon Dieu ! ne jurez point, de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

ARNOLPHE.

Moi, je serois cocu ?

CHRYSLALDE.

Vous voilà bien malade !

Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
 Qui de mine, de cœur, de biens et de maison,
 Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune ;
 Mais cette raillerie, en un mot, m'importune ;
 Brisons là, s'il vous plaît.

CHRYSLALDE.

Vous êtes en courroux !

Nous en saurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,
 Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
 Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire,
 Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas
 Contre cet accident trouver un bon remède.

(Il court heurter à sa porte.)

SCÈNE IX. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide.
 Je suis édifié de votre affection ;
 Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion ;
 Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
 Vous êtes assurés de votre récompense.
 L'homme que vous savez (n'en faites point de bruit)
 Veut, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,
 Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade ;
 Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade.
 Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
 Et, quand il sera près du dernier échelon
 (Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre),
 Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,
 Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
 Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir ;
 Sais me nommer pourtant en aucune manière,
 Ni faire aucun semblant que je serai derrière.
 Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux ?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, monsieur, tout est à nous :

Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoique aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc; et surtout gardez de babiller.

(*Seul.*)

Voilà pour le prochain une leçon utile;

Et, si tous les maris qui sont en cette ville

De leurs femmes ainsi recevoient le galant,

Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Traîtres! qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer,

L'ordre étoit de le battre et non de l'assommer;

Et c'étoit sur le dos, et non pas sur la tête,

Que j'avois commandé qu'on fit choir la tempête.

Ciel! dans quel accident me jette ici le sort!

Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort?

Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire

De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.

(*Seul.*)

Le jour s'en va paroître, et je vais consulter

Comment dans ce malheur je me dois comporter.

Hélas! que deviendrai-je? et que dira le père,

Lorsque inopinément il saura cette affaire?

SCÈNE II. — HORACE, ARNOLPHE.

HORACE, *à part.*

Il faut que j'aie un peu reconnoître qui c'est.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Eût-on jamais prévu....

(*Héurté par Horace qu'il ne reconnoît pas*)

Qui va là, s'il vous plaît ?

HORACE.

Vous vous, seigneur Arnolphe ?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous ?...

HORACE.

C'est Horace.

Je m'en allois chez vous vous prier d'une grâce.

Vous sortez bien matin !

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Quelle confusion !

Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?

HORACE.

J'étois, à dire vrai, dans une grande peine ;

Et je bénis du ciel la bonté souveraine

Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi

Je viens vous avertir que tout a réussi,

Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,

Et par un incident qui devoit tout détruire.

Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner

Cette assignation qu'on m'avoit su donner ;

Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,

J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paroître,

Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,

M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas,

Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,

De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.

Ces gens-là, dont étoit, je pense, mon jaloux,

Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups ;

Et, comme la douleur, un assez long espace,

M'a fait sans remuer demeurer sur la place,

Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient assommé,

Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.

J'entendois tout leur bruit dans le profond silence :

L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence ;

Et, sans lumière aucune, en querellant le sort,

Sont venus doucement tâter si j'étois mort.

Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,

J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.

Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi ;

Et, comme je songeois à me retirer, moi,

De cette feinte mort la jeune Agnès émue

Avec empressement est devers moi venue :

Car les discours qu'entre eux ces gens avoient tenus

Jusques à son oreille étoient d'abord venus,
 Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
 Du logis aisément elle s'étoit sauvée;
 Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
 Un transport difficile à bien représenter.
 Que vous dirai-je? Enfin, cette aimable personne
 A suivi les conseils que son amour lui donne,
 N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
 Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
 Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
 Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
 Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,
 Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
 Mais d'un trop pur amour mon âme est embrasée,
 J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée :
 Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
 Et rien ne m'en sauroit séparer que la mort.
 Je prévois là-dessus l'emportement d'un père;
 Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.
 A des charmes si doux je me laisse emporter,
 Et dans la vie, enfin, il se faut contenter.
 Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
 C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle;
 Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
 Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
 Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite.
 Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite,
 Vous savez qu'une fille aussi de sa façon
 Donne avec un jeune homme un étrange soupçon;
 Et, comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
 Que j'ai fait de mes feux entière confiance,
 C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
 Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE.

Très-volontiers, vous dis-je; et je me sens ravir
 De cette occasion que j'ai de vous servir.
 Je rends grâces au ciel de ce qu'il me l'envoie,
 Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés!
 J'avois de votre part craint des difficultés :

Mais vous êtes du monde ; et, dans votre sagesse,
 Vous savez excuser le feu de la jeunesse.
 Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous ? car il fait un peu jour.
 Si je la prends ici, l'on me verra peut-être ;
 Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
 Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
 Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
 Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
 Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
 Et chez moi, sans éclat, je retourne soudain.

ARNOLPHE, seul.

Ah ! fortune, ce trait d'aventure propice
 Répare tous les maux que m'a faits ton caprice !
(Il s'enveloppe le nez de son manteau.)

SCÈNE III. — AGNÈS, ARNOLPHE, HORACE.

HORACE, à Agnès.

Ne soyez point en peine où je vais vous mener ;
 C'est un logement sûr que je vous fais donner.
 Vous loger avec moi, ce seroit tout détruire :
 Entrez dans cette porte, et laissez-vous conduire.
(Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le reconnoisse.)

AGNÈS, à Horace.

Pourquoi me quittez-vous ?

HORACE.

Chère Agnès, il le faut.

AGNÈS.

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNÈS.

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de votre présence, on me voit triste aussi.

AGNÈS.

Hélas ! s'il étoit vrai, vous resteriez ici.

HORACE.

Quoi ! vous pourriez douter de mon amour extrême !

AGNÈS.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

(Arnolphe la tire.)

Ah ! l'on me tire trop.

HORACE.

C'est qu'il est dangereux,
Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux ;
Et le parfait ami de qui la main vous presse
Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS.

Mais suivre un inconnu que....

HORACE.

N'appréhendez rien .
Entre de telles mains vous ne serez que bien

AGNÈS.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois....

(A Arnolphe qui la tire encore.)

Attendez.

HORACE.

Adieu. Le jour me chasse.

AGNÈS.

Quand vous verrai-je donc ?

HORACE.

Bientôt, assurément.

AGNÈS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment !

HORACE, *en s'en allant.*

Grâce au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence ;
Et je puis maintenant dormir en assurance.

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *caché dans son manteau, et déguisant sa voix.*
Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.

(Se faisant connoître.)

Me connoissez-vous ?

AGNÈS.

Hai !

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez ;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.
(Agnès regarde si elle ne verra point Horace.)
N'appellez point des yeux le galant à votre aide ;

Il est trop éloigné pour vous donner secours.
 Ah ! ah ! si jeune encor, vous jouez de ces tours !
 Votre simplicité, qui semble sans pareille,
 Demande si l'on fait les enfans par l'oreille ;
 Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
 Et pour suivre un galant vous évader sans bruit !
 Tudieu ! comme avec lui votre langue cajole !
 Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école !
 Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?
 Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits ?
 Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie ?
 Ah ! coquine, en venir à cette perfidie !
 Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein !
 Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
 Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate
 Cherche à faire du mal à celui qui le flatte !

AGNÈS.

Pourquoi me criez-vous ?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet !

AGNÈS.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'est pas une action infâme ?

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme :
 J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
 Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui. Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre ;
 Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS.

Oui. Mais, à vous parler franchement entre nous,
 Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
 Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
 Et vos discours en font une image terrible ;
 Mais, las ! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
 Que de se marier il donne des désirs.

ARNOLPHE.

Ah ! c'est que vous l'aimez, trâtresse !

AGNÈS.

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même !

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirois-je pas ?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente ?

AGNÈS.

Hélas !

Est-ce que j'en puis mais ? Lui seul en est la cause ;

Et je n'y songeois pas lorsque se fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cet amoureux désir.

AGNÈS.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir ?

ARNOLPHE.

Et ne saviez-vous pas que c'étoit me déplaire ?

AGNÈS.

Moi ? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire ?

ARNOLPHE.

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui !

Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte ?

AGNÈS.

Vous ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Hélas ! non.

ARNOLPHE

Comment, non !

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente ?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente ?

AGNÈS.

Mon Dieu ! ce n'est pas moi que vous devez blâmer :

Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer ?

Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance ;

Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNÈS.

Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous ;

Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE, *d part.*

Voyez comme raisonne et répond la vilaine !

Peste ! une précieuse en diroit-elle plus ?

Ah ! je l'ai mal connue ; ou, ma foi, là-dessus

Une sotte en sait plus que le plus habile homme.

(*A Agnès.*)

Puisqu'en raisonnemens votre esprit se consomme,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNÈS.

Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

(*Haut.*)

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNÈS.

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNÈS.

Vous avez là dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment!
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je suis une bête?
Moi-même j'en ai honte; et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose?

AGNÈS.

Sans doute.

C'est de lui que je sais ce que je puis savoir;
Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmande
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur;
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur.

AGNÈS.

Hélas! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE, *à part.*

Ce mot et ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur,
Qui de son action m'efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant, et leur âme fragile.

Il n'est rien de plus foible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle : et, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

(A Agnès.)

Hé bien ! faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout et te rends ma tendresse ;
Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNÈS.

Du meilleur de mon cœur je voudrais vous complaire :
Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire ?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux.
Écoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste ;
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserais, mangerai ;
Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire :
Je ne m'explique point, et cela, c'est tout dire.

(Bas, à part.)

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller !

(Haut.)

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égalier :
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate ?
Me veux-tu voir pleurer ? Veux-tu que je me batte ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tue ? Oui, dis si tu le veux,
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

AGNÈS.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme :
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux et me mettez à bout -
Mais un cul de couvent me vengera de tout

SCÈNE V. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN.

ALAIN.

Je ne sais ce que c'est, monsieur, mais il me semble
Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

ARNOLPHE.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.

(A part.)

Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ;
Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,

(A Alain.)

Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.

(Seul.)

Peut-être que son âme, étant dépaycée,
Pourra de cet amour être désabusée.

SCÈNE VI. — ARNOLPHE, HORACE.

HORACE.

Ah ! je viens vous trouver, accablé de douleur.
Le ciel, seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur ;
Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici mon père a pris le frais ;
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près
Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
Qui, comme je disois, ne m'étoit pas connue,
C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups :
Il vient avec mon père achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai, dès leurs premiers mots, pensé m'évanouir :
Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les ouïr,
Mon père ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur je l'ai devancé vite.
De grâce, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir ;
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oui-da.

HORACE.

Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas

HORACE.

C'est en vous que j'espère.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable père.
Dites-lui que mon âge.... Ah! je le vois venir:
Écoutez les raisons que je vous puis fournir.

SCÈNE VII. — ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE,
HORACE, ARNOLPHE.

(*Horace et Arnolphe se retirent dans un coin du théâtre, et parlent
bas ensemble.*)

ENRIQUE, à Chrysalde.

Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois su vous connoître.
Je vous vois tous les traits de cette aimable sœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur;
Et je serois heureux, si la Parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais, puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chère présence,
Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en ait pu rester.
Il vous touche de près; et, sans votre suffrage,
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi;
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRYSALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE, à part, à Horace.

Oui, je vais vous servir de la bonne façon.

HORACE, à part, à Arnolphe.

Gardez encore un coup....

ARNOLPHE, à Horace.

N'ayez aucun soupçon.

(Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser Oronte.)

ORONTE, à Arnolphe.

Ah ! que cette embrassade est pleine de tendresse !

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande allégresse !

ORONTE.

Je suis ici venu....

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,

Je sais ce qui vous mène.

ORONTE.

On vous l'a déjà dit ?

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen résiste,

Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste :

Il m'a même prié de vous en détourner ;

Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,

C'est de ne pas souffrir que ce nœud se diffère,

Et de faire valoir l'autorité de père.

Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,

Et nous faisons contre eux à leur être indulgens.

HORACE, à part.

Ah ! traître !

CHRYSLADE.

Si son cœur a quelque répugnance,

Je tiens qu'on ne doit pas lui faire violence.

Mon frère, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi ! se laissera-t-il gouverner par son fils ?

Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse

De ne savoir pas faire obéir la jeunesse ?

Il seroit beau, vraiment, qu'on le vît aujourd'hui

Prendre loi de qui doit la recevoir de lui !

Non, non : c'est mon intime, et sa gloire est la mienne ;

Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,

Qu'il fasse voir ici de fermes sentimens,

Et force de son fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'est parler comme il faut, et, dans cette alliance.

C'est moi qui vous réponds de son obéissance.

CHRYSLALDE, à *Arnolphe*.

Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
Que vous me faites voir pour cet engagement.
Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

ARNOLPHE.

Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est....

CHRYSLALDE.

Ce nom l'aigrit ;

C'est monsieur de La Souche, on vous l'a déjà dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE, à part

Qu'entends-je ?

ARNOLPHE, se retournant vers Horace.

Oui, c'est là le mystère,

Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE, à part.

En quel trouble....

SCÈNE VIII. — ENRIQUE, ORONTE, CHRYSLALDE, HORACE,
ARNOLPHE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'êtes auprès,

Nous aurons de la peine à retenir Agnès ;
Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être
Qu'elle se pourroit bien jeter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-la-moi venir ; aussi bien de ce pas

(A Horace.)

Prétends-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas ;
Un bonheur continu rendroit l'homme superbe ;
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe

HORACE, à part.

Quels maux peuvent, ô ciel ! égaler mes ennuis !
Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis !

ARNOLPHE, à Oronte.

Pressez vite le jour de la cérémonie,
J'y prends part, et déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien notre dessein.

SCÈNE IX. — AGNÈS, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE,
HORACE, CHRYSALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, à Agnès.

Venez, belle, venez,

Qu'on ne sauroit tenir, et qui vous mutinez.

Voici votre galant, à qui, pour récompense,

Vous pouvez faire une humble et douce révérence.

(A Horace.)

Adieu. L'événement trompe un peu vos souhaits;

Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNÈS.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNÈS.

Je veux rester ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.

Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.

Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc prétendez-vous aller?

Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,

D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui. Mais pour le conclure,

Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit

Que vous avez chez vous celle dont il s'agit;

La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,

Sous des liens secrets, eut le seigneur Enrique?

Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé?

CHRYSALDE.

Je m'étonnois aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE.

Quoi!..

CHRYSALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux, aux champs fut donnée à nourrir.

CHRYSLALDE.

Et dans ce temps, le sort, lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille périls divers,
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers

CHRYSLALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRYSLALDE.

Et cette paysanne a dit avec franchise,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRYSLALDE.

Et lui, plein de transport et l'allégresse en l'âme,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci.

CHRYSLALDE, à Arnolphe.

Je devine à peu près quel est votre supplice ;
Mais le sort en cela ne vous est que propice ;
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARNOLPHE, s'en allant tout transporté, et ne pouvant parler
Ouf !

SCÈNE X. — ENRIQUE, ORONTE, CHRYSLALDE,
AGNÈS, HORACE.

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire ?

HORACE.

— Ah ! mon père,
Vous saurez pleinement ce surprenant mystère.
Le hasard en ces lieux avoit exécuté
Ce que votre sagesse avoit prémédité.

J'étois, par les doux nœuds d'une ardeur mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
Et mon âme depuis n'a cessé d'être émue.
Ah ! ma fille, je cède à des transports si doux.

CHRYSLADE.

J'en ferois de bon cœur, mon frère, autant que vous;
Mais ces lieux et cela ne s'accommodent guères.
Allons dans la maison débrouiller ces mystères,
Payer à notre ami ses soins officieux
Et rendre grâce au ciel qui fait tout pour le mieux

FIN DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES.

COMÉDIE EN UN ACTE ¹.

A LA REINE MÈRE ².

MADAME,

Je sais bien que Votre Majesté n'a que faire de toutes nos dédicaces, et que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers Elle, sont des hommages, à dire vrai, dont Elle nous dispenserait très-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier *la Critique de l'École des Femmes*; et je n'ai pu refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joie à Votre Majesté, sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande et la meilleure princesse du monde, et nous promet en Elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis, dans cette allégresse générale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir Votre Majesté; Elle, Madame, qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissemens; qui, de ses hautes pensées et de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, et ne dédaigne pas de rire de cette même bouche dont Elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit de l'espérance de cette gloire; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde; et quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joie que puisse recevoir,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur et sujet,

J. B. P. MOLIERE.

1. *La Critique de l'École des Femmes* fut représentée pour la première fois le 4^{er} juin 1663, et imprimée deux mois après.

2. Anne d'Autriche, mère de Louis XIV.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

URANIE.	Mlle DE BRIE.
ÉLISE.	ARMANDE BÉJART, femme de Molière
CLIMÈNE.	Mlle DU PARC.
LE MARQUIS.	LA GRANGE.
DORANTE ou LE CHEVALIER.	BRÉCOURT.
LYSIDAS, poëte.	DU CROISY.
GALOPIN, laquais.	

La scène est à Paris, dans la maison d'Uranie.

SCÈNE I. — URANIE, ÉLISE.

URANIE. — Quoi! cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ÉLISE. — Personne du monde.

URANIE. — Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

ÉLISE. — Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume; et votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéans de la cour.

URANIE. — L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

ÉLISE. — Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE. — C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

ÉLISE. — Ah! très-humble servante au bel esprit; vous savez que ce n'est pas là que je vise.

URANIE. — Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ÉLISE. — Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie; et la quantité de sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

URANIE. — La délicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

ÉLISE. — Et la complaisance est trop générale, de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

URANIE. — Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagans.

ÉLISE. — Ma foi, les extravagans ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisans dès la seconde visite. Mais à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? Pensez-vous me le laisser

toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles?

URANIE. — Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

ÉLISE. — Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer, aux conversations du Louvre, de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des halles et de la place Maubert! La jolïe façon de plaisanter pour des courtisans, et qu'un homme montre d'esprit lors qu'il vient vous dire : Madame vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? Et ceux qui trouvent ces belles rencontres, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE. — On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle; et la plupart de ceux qui affectent ce langage, savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

ÉLISE. — Tant pis encore, de prendre peine à dire des sottises, et d'être mauvais plaisans de dessein formé. Je les en tiens moins excusables; et si j'en étois juge, je sais bien à quoi je condamnerois tous ces messieurs les turlupins.

URANIE. — Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

ÉLISE. — Peut-être l'a-t-il oublié, et que....

SCÈNE II. — URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN. — Voilà Climène, madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE. — Hé! mon Dieu! quelle visite!

ÉLISE. — Vous vous plaigniez d'être seule; aussi le ciel vous en punit.

URANIE. — Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN. — On a déjà dit que vous y étiez.

URANIE. — Et qui est le sot qui l'a dit?

GALOPIN. — Moi, madame.

URANIE. — Diantre soit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GALOPIN. — Je vais lui dire, madame, que vous voulez être sortie.

URANIE. — Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN. — Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE. — Ah! ceusine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est!

ÉLISE. — Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son

naturel; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion; et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

URANIE. — L'épithète est un peu forte.

ÉLISE. — Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus, si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification?

URANIE. — Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

ÉLISE. — Il est vrai. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvemens de ses hanches, de ses épaules et de sa tête, n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paroître grands.

URANIE. — Doucement donc. Si elle venoit à entendre....

ÉLISE. — Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne, et les choses que le public a vues de lui. Vous connoissez l'homme, et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, et qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire; qu'il devoit faire des impromptus sur tout ce qu'on disoit, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence; et la dame fut aussi mal satisfaite de lui, que je le fus d'elle.

URANIE. — Tais-toi. Je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ÉLISE. — Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse et d'un turlupin!

URANIE. — Veux-tu te taire? La voici.

SCÈNE III. — CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

URANIE. — Vraiment, c'est bien tard que....

CLIMÈNE. — Hé! de grâce, ma chère, faites-moi vite donner un siège

URANIE, à Galopin. — Un fauteuil promptement

CLIMÈNE. — Ah! mon Dieu!

URANIE. — Qu'est-ce donc?

CLIMÈNE. — Je n'en puis plus.

URANIE. — Qu'avez-vous?

CLIMÈNE. — Le cœur me manque.

URANIE. — Sont-ce vapeurs qui vous ont pris?

CLIMÈNE. — Non.

URANIE. — Voulez-vous que l'on vous délace?

CLIMÈNE. — Mon Dieu non. Ah!

URANIE. — Quel est donc votre mal, et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMÈNE. — Il y a plus de trois heures, et je l'ai rapporté du Palais-Royal.

URANIE. — Comment?

CLIMÈNE. — Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de *l'École des Femmes*. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ÉLISE. — Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe!

URANIE. — Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

CLIMÈNE. — Quoi! vous l'avez vue?

URANIE. — Oui; et écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMÈNE. — Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère?

URANIE. — Je ne suis pas si délicate, Dieu merci; et je trouve, pour moi, que cette comédie seroit plutôt capable de guérir les gens, que de les rendre malades.

CLIMÈNE. — Ah! mon Dieu! que dites-vous là? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison? Et dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfans par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable; *la tarte à la crème* m'a affadi le cœur; et j'ai pensé vomir au potage.

ÉLISE. — Mon Dieu! que tout cela est dit élégamment! J'aurois cru que cette pièce étoit bonne; mais madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE. — Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance; et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMÈNE. — Ah! vous me faites pitié, de parler ainsi; et je ne

saurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme, et salit à tout moment l'imagination?

ÉLISE. — Les jolies façons de parler que voilà! Que vous êtes, madame, une rude joueuse en critique, et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie!

CLIMÈNE. — Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement; et, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE. — Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMÈNE. — Hélas! tout; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la sauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.

URANIE. — Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMÈNE. — C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément; car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ÉLISE. — Ah!

CLIMÈNE. — Hai, hai, hai.

URANIE. — Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMÈNE. — Hélas! est-il nécessaire de vous les marquer?

URANIE. — Oui. Je vous demande seulement un encoir qui vous ait fort choquée.

CLIMÈNE. — En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris?

URANIE. — Eh bien! que trouvez-vous là de sale?

CLIMÈNE. — Ah!

URANIE. — De grâce.

CLIMÈNE. — Fi!

URANIE. — Mais encore?

CLIMÈNE. — Je n'ai rien à vous dire.

URANIE. — Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMÈNE. — Tant pis pour vous.

URANIE. — Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMÈNE. — L'honnêteté d'une femme....

URANIE. — L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre; et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur, qui prend tout

en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons, n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse, et leurs grimaces affectées, irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il peut y avoir à redire; et, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournemens de tête, et leurs cachemens de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMÈNE. — Enfin il faut être aveugle dans cette pièce, et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE. — Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMÈNE. — Ah! je soutiens, encore un coup, que les saletés y crèvent les yeux.

URANIE. — Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMÈNE. — Quoi! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons?

URANIE. — Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot, qui de soi ne soit fort honnête; et si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMÈNE. — Ah! ruban tant qu'il vous plaira; mais ce *le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées. Ce *le* scandalise furieusement; et, quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le*.

ÉLISE. — Il est vrai, ma cousine, je suis pour madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

CLIMÈNE. — Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ÉLISE. — Comment dites-vous ce mot-là, madame?

CLIMÈNE. — Obscénité, madame.

ÉLISE. — Ah! mon Dieu, obscénité. Je ne sais ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde¹.

CLIMÈNE. — Enfin, vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE. — Hé! mon Dieu! c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ÉLISE. — Ah! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre

1. On voit par ce passage que le mot *obscénité* était encore tout nouveau dans la langue.

suspecte à madame! Voyez un peu où j'en serois, si elle alloit croire ce que vous dites! Serois-je si malheureuse, madame, que vous eussiez de moi cette pensée?

CLIMÈNE. — Non, non. Je ne m'arrête pas à ses paroles, et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

ÉLISE. — Ah! que vous avez bien raison, madame, et que vous me rendrez justice, quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans tous vos sentimens, et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche!

CLIMÈNE. — Hélas! je parle sans affectation.

ÉLISE. — On le voit bien, madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action et votre ajustement, ont je ne sais quel air de qualité, qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles; et je suis si remplie de vous, que je tâche d'être votre singe, et de vous contrefaire en tout.

CLIMÈNE. — Vous vous moquez de moi, madame.

ÉLISE. — Pardonnez-moi, madame. Qui voudroit se moquer de vous?

CLIMÈNE. — Je ne suis pas un bon modèle, madame.

ÉLISE. — Oh! que si, madame!

CLIMÈNE. — Vous me flattez, madame.

ÉLISE. — Point du tout, madame.

CLIMÈNE. — Épargnez-moi, s'il vous plaît, madame.

ÉLISE. — Je vous épargne aussi, madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, madame.

CLIMÈNE. — Ah! mon Dieu! brisons là, de grâce. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable. (A Uranie.) Enfin, nous voilà deux contre vous, et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles....

SCÈNE IV. — LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN, à la porte de la chambre. — Arrêtez, s'il vous plaît, monsieur.

LE MARQUIS. — Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN. — Si fait, je vous connois; mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS. — Ah! que de bruit, petit laquais!

GALOPIN. — Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS. — Je veux voir ta maîtresse.

GALOPIN. — Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS. — La voilà dans la chambre.

GALOPIN. — Il est vrai, la voilà; mais elle n'y est pas.

URANIE. — Qu'est-ce donc qu'il y a là ?

LE MARQUIS. — C'est votre laquais, madame, qui fait le sot.

GALOPIN. — Je lui dis que vous n'y êtes pas, madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE. — Et pourquoi dire à monsieur que je n'y suis pas ?

GALOPIN. — Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE. — Voyez cet insolent ! Je vous prie, monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écerveillé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS. — Je l'ai bien vu, madame ; et, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ÉLISE. — Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

URANIE, à Galopin. — Un siège donc, impertinent.

GALOPIN. — N'en voilà-t-il pas un ?

URANIE. — Approchez-le.

(Galopin pousse le siège rudement, et sort.)

SCÈNE V. — LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE.

LE MARQUIS. — Votre petit laquais, madame, a du mépris pour ma personne.

ÉLISE. — Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS. — C'est peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaise mine : (*Il rit.*) hai, hai, hai, hai.

ÉLISE. — L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS. — Sur quoi en étiez-vous, mesdames, lorsque je vous ai interrompues ?

URANIE. — Sur la comédie de *l'École des Femmes*.

LE MARQUIS. — Je ne fais que d'en sortir.

CLIMÈNE. — Hé bien ! monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS. — Tout à fait impertinente.

CLIMÈNE. — Ah ! que j'en suis ravie !

LE MARQUIS. — C'est la plus méchante du monde. Comment, diable ! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grâce.

ÉLISE. — Il est vrai que cela crie vengeance contre *l'École des Femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS. — Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

URANIE. — Ah ! voici Dorante que nous attendions.

SCÈNE VI. — DORANTE, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE,
LE MARQUIS.

DORANTE. — Ne bougez, de grâce, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris, et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugemens qui se font là-dessus. Car enfin, j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

URANIE. — Voilà monsieur le marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS. — Il est vrai, je la trouve détestable, morbleu ! détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.

DORANTE. — Et moi, mon cher marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS. — Quoi ! chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

DORANTE. — Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS. — Parbleu ! je la garantis détestable.

DORANTE. — La caution n'est pas bourgeoise. Mais, marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis ?

LE MARQUIS. — Pourquoi elle est détestable ?

DORANTE. — Oui.

LE MARQUIS. — Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE. — Après cela, il n'y a plus rien à dire ; voilà son procès fait. Mais encore, instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS. — Que sais-je, moi ? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me damne ; et Dorilas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE. — L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS. — Il ne faut que voir les continuel éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE. — Tu es donc, marquis, de ces messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde ? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis, qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde ; et tout ce qui égayoit les autres, ridoit son front. A tous les éclats de risée, il haussoit les épaules, et regardoit le parterre en pitié ; et quelquefois aussi le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut : *Ris donc, parterre, ris donc.* Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne

pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi-louis d'or, et de la pièce de quinze sols, ne fait rien du-tout au bon goût; que debout et assis, l'on peut donner un mauvais jugement; et qu'enfin, à le prendre en général, je me ferois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS. — Te voilà donc, chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hai, hai, hai, hai, hai.

DORANTE. — Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicule, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours, et parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connoître; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchans endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier, et de les mettre hors de place. Hé, morbleu! messieurs, taisez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS. — Parbleu! chevalier, tu le prends là....

DORANTE. — Mon Dieu, marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible; et je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS. — Dis-moi un peu, chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit?

DORANTE. — Oui, sans doute, et beaucoup.

ERANIE. — C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS. — Demandez-lui ce qu'il lui semble de l'École des Femmes : vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE. — Hé! mon Dieu, il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière, et même qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider.

URANIE. — Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne, est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit ; et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS. — Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie partout pour épouvantable, et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les ordures dont elle est pleine ?

DORANTE. — Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris ; et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune ; et l'habileté de son scrupule découvre des saletés, où jamais personne n'en avoit vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve.

URANIE. — Vous êtes bien fou, chevalier.

LE MARQUIS. — Enfin, chevalier, tu crois défendre ta comédie, en faisant la satire de ceux qui la condamnent.

DORANTE. — Non pas ; mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...

ÉLISE. — Tout beau, monsieur le chevalier, il pourroit y en avoir d'autres qu'elle qui seroient dans les mêmes sentimens.

DORANTE. — Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins ; et que, lorsque vous avez vu cette représentation....

ÉLISE. — Il est vrai ; mais j'ai changé d'avis ; (*montrant Climène*) et madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes, qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE, à *Climène*. — Ah ! madame, je vous demande pardon ; et, si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMÈNE. — Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison : car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout à fait indéfendable, et je ne conçois pas....

URANIE. — Ah ! voici l'auteur, monsieur Lysidas. Il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siège vous-même, et vous mettez là.

SCÈNE VII. — LYSIDAS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE,
DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS. — Madame, je viens un peu tard ; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise dont je vous avois parlé ; et les louanges qui lui ont été données, m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ÉLISE. — C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE. — Asseyez-vous donc, monsieur Lysidas ; nous lirons votre pièce après souper.

LYSIDAS. — Tous ceux qui étoient là, doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE. — Je le crois. Mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.

LYSIDAS. — Je pense, madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

URANIE. — Nous verrons. Poursuivons, de grâce, notre discours.

LYSIDAS. — Je vous donne avis, madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

URANIE. — Voilà qui est bien. Enfin, j'avois besoin de vous, lorsque vous êtes venu, et tout le monde étoit ici contre moi.

ÉLISE, à Uranie, montrant Dorante. — Il s'est mis d'abord de votre côté ; mais maintenant (montrant Climène) qu'il sait que madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMÈNE. — Non, non. Je ne voudrois pas qu'il fit mal sa cour auprès de madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE. — Avec cette permission, madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE. — Mais auparavant, sachons un peu les sentimens de monsieur Lysidas.

LYSIDAS. — Sur quoi, madame ?

URANIE. — Sur le sujet de *l'École des Femmes*.

LYSIDAS. — Ah, ah !

DORANTE. — Que vous en semble ?

LYSIDAS. — Je n'ai rien à dire là-dessus ; et vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE. — Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie ?

LYSIDAS. — Moi, monsieur ?

URANIE. — De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS. — Je la trouve fort belle.

DORANTE. — Assurément ?

LYSIDAS. — Assurément. Pourquoi non ? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde ?

DORANTE. — Hon, hon, vous êtes un méchant diable, monsieur Lysidas ; vous ne dites pas ce que vous pensez ?

LYSIDAS. — Pardonnez-moi.

DORANTE. — Mon Dieu ! je vous connois. Ne dissimulez point.

LYSIDAS. — Moi, monsieur ?

DORANTE. — Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS. — Hai, hai, hai.

DORANTE. — Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS. — Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS. — Ma foi, chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah !

DORANTE. — Pousse, mon cher marquis, pousse.

LE MARQUIS. — Tu vois que nous avons les savans de notre côté.

DORANTE. — Il est vrai. Le jugement de monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela ; et, puisque j'ai bien l'audace de me défendre (*montrant Climène*) contre les sentimens de madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ÉLISE. — Quoi ! vous voyez contre vous madame, monsieur le marquis et monsieur Lysidas, et vous osez résister encore ? Fi ! que cela est de mauvaise grâce !

CLIMÈNE. — Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MARQUIS. — Dieu me damne ! madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE. — Cela est bientôt dit, marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi ; et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS. — Parbleu ! tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE. — Ah ! je ne dis plus mot ; tu as raison, marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés et qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMÈNE. — Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sais fort bien

que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE. — Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser, et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale; et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie; et c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMÈNE. — Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ÉLISE. — Assurément, madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE, à Climène. — Aussi, madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous; et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE. — Je n'en doute pas, madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce; et, pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux*.

URANIE. — Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE. — Et puis, madame, ne savez-vous pas que les injures des amans n'offensent jamais; qu'il est des amours emportés aussi bien que des doucereux; et qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection, par celles mêmes qui les reçoivent?

ÉLISE. — Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurois digérer cela, non plus que *le potage et la tarte à la crème*, dont madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS. — Ah! ma foi, oui, *tarte à la crème*! voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la crème*! Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème*! Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour *tarte à la crème*? *Tarte à la crème*, morbleu! *tarte à la crème*!

DORANTE. — Hé bien! que veux-tu dire? *Tarte à la crème*!

LE MARQUIS. — Parbleu! *tarte à la crème*, chevalier.

DORANTE. — Mais encore ?

LE MARQUIS. — *Tarte à la crème !*

DORANTE. — Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS. — *Tarte à la crème !*

URANIE. — Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS. — *Tarte à la crème, madame !*

URANIE. — Que trouver-vous là à redire ?

LE MARQUIS. — Moi, rien. *Tarte à la crème.*

URANIE. — Ah ! je le quitte.

ÉLISE. — Monsieur le marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrais bien que monsieur Lysidas voulût les achever et leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS. — Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais, enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces hagiastelles, à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là dedans aujourd'hui ; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, et cela est honteux pour la France.

CLIMÈNE. — Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille furieusement.

ÉLISE. — Celui-là est joli encore, s'encanaille ! Est-ce vous qui l'avez inventé, madame ?

CLIMÈNE. — Hé ?

ÉLISE. — Je m'en suis bien doutée.

DORANTE. — Vous croyez donc, monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange ?

URANIE. — Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée ; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

DORANTE. — Assurément, madame ; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentimens, de braver en vers la fortune, accuser les destins, et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance : et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne

l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMÈNE. — Je crois être du nombre des honnêtes gens; et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS. — Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE. — Pour toi, marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

LYSIDAS. — Ma foi, monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux, et toutes les plaisanteries y sont assez froides à mon avis.

DORANTE. — La cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS. — Ah! monsieur, la cour!

DORANTE. — Achevez, monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses; et c'est le refuge ordinaire de vous autres messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres; qu'on peut être habile avec un point de Venise et des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes; et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savans qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit, qui, sans comparaison, juge plus finement des choses, que tout le savoir enrouillé des pédans.

URANIE. — Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux pour acquérir quelque habitude de les connoître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DORANTE. — La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; et, si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre que leurs grimaces savantes et leurs raffinemens ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagemens de pensées, leur trafic de

réputation, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit, et leurs combats de prose et de vers.

LYSIDAS. — Molière est bien heureux, monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si la pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE. — C'est une étrange chose de vous autres messieurs les poètes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE. — C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE. — Mais, de grâce, monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS. — Ceux qui possèdent Aristote et Horace, voient d'abord, madame, que cette comédie pêche contre toutes les règles de l'art.

URANIE. — Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.

DORANTE. — Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorans, et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but, n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE. — J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là; c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

DORANTE. — Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane, où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnemens pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE. — Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seu-

lement si les choses me touchent; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendoient de rire.

DORANTE. — C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sauce excellente, et qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les préceptes du *Cuisinier françois*.

URANIE. — Il est vrai; et j'admire les raffinemens de certaine gens, sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DORANTE. — Vous avez raison, madame, de les trouver étranges, tous ces raffinemens mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS. — Enfin, monsieur, toute votre raison, c'est que *l'École des Femmes* a plu; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu....

DORANTE. — Tout beau, monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle, et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre; et je ferois voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

ÉLISE. — Courage, monsieur Lysidas! nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS. — Quoi! monsieur, la protase, l'épîtase, et la péri-pétie....

DORANTE. — Ah! monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paraissez point si savant, de grâce. Humanisez votre discours, et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire, l'exposition du sujet, que la protase, le nœud, que l'épîtase, et le dénouement, que la péri-pétie?

LYSIDAS. — Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais, puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin, le nom de poème dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poème consiste dans l'action; et dans cette comédie-ci, il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.

LE MARQUIS. — Ah! ah! chevalier.

CLIMÈNE. — Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est prendre le fin des choses.

LYSIDAS. — Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des *enfants par l'oreille*?

CLIMÈNE. — Fort bien.

ÉLISE. — Ah!

LYSIDAS. — La scène du valet et de la servante au dedans de la maison, n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse, et tout à fait impertinente?

LE MARQUIS. — Cela est vrai.

CLIMÈNE. — Assurément.

ÉLISE. — Il a raison.

LYSIDAS. — Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace? Et puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS. — Bon. La remarque est encore bonne.

CLIMÈNE. — Admirable.

ÉLISE. — Merveilleuse.

LYSIDAS. — Le sermon et les *Maximes* ne sont-ils pas des choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères?

LE MARQUIS. — C'est bien dit.

CLIMÈNE. — Voilà parlé comme il faut.

ÉLISE. — Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS. — Et ce monsieur de La Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paroit si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulemens d'yeux extravagans, ces soupirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde?

LE MARQUIS. — Morbleu! merveille.

CLIMÈNE. — Miracle!

ÉLISE. — Vivat! monsieur Lysidas.

LYSIDAS. — Je laisse cent mille autres choses, de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS. — Parbleu! chevalier, te voilà mal ajusté.

DORANTE. — Il faut voir.

LE MARQUIS. — Tu as trouvé ton homme, ma foi.

DORANTE. — Peut-être.

LE MARQUIS. — Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE. — Volontiers. Il....

LE MARQUIS. — Réponds donc, je te prie.

DORANTE. — Laisse-moi donc faire. Si....

LE MARQUIS. — Parbleu! je te défie de répondre.

DORANTE. — Oui, si tu parles toujours.

CLIMÈNE. — De grâce, écoutons ses raisons.

DORANTE. — Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène, et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui, par là, entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut, pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE. — Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de *l'École des Femmes* consiste dans cette confiance perpétuelle; et ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

LE MARQUIS. — Bagatelle, bagatelle.

CLIMÈNE. — Foible réponse.

ÉLISE. — Mauvaises raisons.

DORANTE. — Pour ce qui est des *enfants par l'oreille*, ils ne sont plaisans que par réflexion à Arnolphe; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme, et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès, comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable.

LE MARQUIS. — C'est mal répondre.

CLIMÈNE. — Cela ne satisfait point.

ÉLISE. — C'est ne rien dire.

DORANTE. — Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, et honnête homme en d'autres. Et pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison, et de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses qu'il a cru faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS. — Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMÈNE. — Tout cela ne fait que blanchir.

ÉLISE. — Cela fait pitié.

DORANTE. — Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; et sans doute que ces paroles d'*enfer* et

de chaudières bouillantes sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré et trop comique, je voudrais bien savoir si ce n'est pas faire la satire des amans, et si les honnêtes gens même et les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses....

LE MARQUIS. — Ma foi, chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE. — Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux....

LE MARQUIS. — Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE. — Écoute-moi, si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion....

LE MARQUIS. — La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

(*Il chante.*)

DORANTE. — Quoi!...

LE MARQUIS. — La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE. — Je ne sais pas si....

LE MARQUIS. — La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE. — Il me semble que....

LE MARQUIS. — La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE. — Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, et que cela ne seroit pas trop mal à la queue de *l'École des Femmes*.

DORANTE. — Vous avez raison.

LE MARQUIS. — Parbleu! chevalier, tu jouerois là dedans un rôle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE. — Il est vrai, marquis.

CLIMÈNE. — Pour moi, je souhaiterois que cela se fit, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.

ÉLISE. — Et moi, je founirois de bon cœur mon personnage.

LYSIDAS. — Je ne refuserois pas le mien, que je pense.

URANIE. — Puisque chacun en seroit content, chevalier, faites un mémoire de tout, et le donnez à Molière, que vous connoissez, pour le mettre en comédie.

CLIMÈNE. — Il n'auroit garde, sans doute, et ce ne seront pas des vers à sa louange.

URANIE. — Point, point; je connois son humeur : il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.

DORANTE. — Oui. Mais quel dénouement pourroit-il trouver à ceci? Car il ne sauroit y avoir ni mariage, ni reconnaissance, et je ne sais point par où l'on pourroit faire finir la dispute.

URANIE. — Il faudroit rêver quelque incident pour cela.

SCÈNE VIII. — CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE,
LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN. — Madame, on a servi sur table.

DORANTE. — Ah! voilà justement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et ferme de part et d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende; un petit laquais viendra dire qu'on a servi, on se lèvera, et chacun ira souper.

URANIE. — La comédie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en demeurer là.

FIN DE LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

COMÉDIE EN UN ACTE¹.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

MOLIÈRE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poète.
LA THORILLIÈRE, marquis facheux.
BÉJART, homme qui fait le nécessaire.
Mademoiselle DU PARC, marquise façonnière.
Mademoiselle BÉJART, prude.
Mademoiselle DE BRIE, sage coquette.
Mademoiselle MOLIÈRE, satirique spirituelle.
Mademoiselle DU CROISY, peste douceuse.
Mademoiselle HERVÉ, servante précieuse².

La scène est à Versailles, dans la salle de la comédie.

SCÈNE I. — MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY,
MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU
CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE, *seul, parlant à ses camarades qui sont derrière le théâtre.* — Allons donc, messieurs et mesdames, vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà, ho! monsieur de Brécourt!

BRÉCOURT, *derrière le théâtre.* — Quoi?

MOLIÈRE. — Monsieur de La Grange!

LA GRANGE, *derrière le théâtre.* — Qu'est-ce?

MOLIÈRE. — Monsieur du Croisy!

DU CROISY, *derrière le théâtre.* — Plait-il?

MOLIÈRE. — Mademoiselle du Parc!

1. *L'Impromptu de Versailles* fut composé et joué à Versailles en octobre 1663, et représenté à Paris le 4 novembre suivant.

2. Cette liste contient tous les acteurs qui composaient la troupe de Molière après la rentrée de 1663, à l'exception de du Parc et de de Brie.

MADemoisELLE DU PARC, *derrière le théâtre.* -- Hé bien ?

MOLIERE. — Mademoiselle Béjart !

MADemoisELLE BÉJART, *derrière le théâtre.* — Qu'y a-t-il ?

MOLIERE. — Mademoiselle de Brie !

MADemoisELLE DE BRIE, *derrière le théâtre.* — Que veut-on ?

MOLIERE. — Mademoiselle du Croisy !

MADemoisELLE DU CROISY, *derrière le théâtre.* — Qu'est-ce que c'est ?

MOLIERE. — Mademoiselle Hervé !

MADemoisELLE HERVÉ, *derrière le théâtre.* — On y va.

MOLIERE. — Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci.
Hé ! *(Brécourt, La Grange, du Croisy entrent.)*

Têtebleu ! messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui ?

BRÉCOURT. — Que voulez-vous qu'on fasse ? Nous ne savons pas nos rôles ; et c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIERE. — Ah ! les étranges animaux à conduire que des comédiens !

(Mesdemoiselles Béjart, du Parc, de Brie, Molière, du Croisy et Hervé arrivent.)

MADemoisELLE BÉJART. — Hé bien ! nous voilà. Que prétendez vous faire ?

MADemoisELLE DU PARC. — Quelle est votre pensée ?

MADemoisELLE DE BRIE. — De quoi est-il question ?

MOLIERE. — De grâce, mettons-nous ici ; et puisque nous voilà tous habillés, et que le roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire, et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE. — Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas ?

MADemoisELLE DU PARC. — Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADemoisELLE DE BRIE. — Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADemoisELLE BÉJART. — Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADemoisELLE MOLIERE. — Et moi aussi.

MADemoisELLE HERVÉ. — Pour moi, je n'ai pas grand'chose à dire.

MADemoisELLE DU CROISY. — Ni moi non plus ; mais avec cela, je ne répondrais pas de ne point manquer.

DU CROISY. — J'en voudrais être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT. — Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIERE. — Vous voilà tous bien malades, d'avoir un méchant rôle à jouer ! Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place ?

MADemoisELLE BÉJART. — Qui, vous ? Vous n'êtes pas à plaindre. car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE. — Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire ? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul ? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci ; que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, et ne rient que quand ils veulent ? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve ? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde ?

MADemoiselle BÉJART. — Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'aurez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait

MOLIÈRE. — Le moyen de m'en défendre, quand un roi me l'a commandé ?

MADemoiselle BÉJART. — Le moyen ? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose, dans le peu de temps qu'on vous donne ; et tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, et se seroit bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal ; et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis ?

MADemoiselle DE BRIE. — En effet ; il falloit s'excuser avec respect envers le roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE. — Mon Dieu ! mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent ; et leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous ; nous ne sommes que pour leur plaire ; et lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez tôt ; et, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandemens. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

MADemoiselle BÉJART. — Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles ?

MOLIÈRE. — Vous les saurez, vous dis-je ; et, quand même vous ne les sauriez pas tout à fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet ?

MADemoiselle BÉJART. — Je suis votre servante. La prose est pis encore que les vers.

MADemoiselle MOLIÈRE. — Voulez-vous que je vous dise ? vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE. — Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

MADemoiselle MOLIÈRE. — Grand merci, monsieur mon mari. Voilà ce que c'est ! Le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIÈRE. — Taisez-vous, je vous prie.

MADemoiselle MOLIÈRE. — C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités ; et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différens.

MOLIÈRE. — Que de discours !

MADemoiselle MOLIÈRE. — Ma foi, si je faisois une comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse ; et je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques, aux civilités des galans.

MOLIÈRE. — Ah ! laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant ; nous avons autre chose à faire.

MADemoiselle BÉJART. — Mais puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a longtemps ? C'étoit une affaire toute trouvée et qui venoit fort bien à la chose, et d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, et que cela auroit pu s'appeler leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre ¹. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différens tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature ; mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes, ni les tons de voix ridicules, dans lesquels on le reconnoît.

MOLIÈRE. — Il est vrai ; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine ; et puis il falloit plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris ; je n'ai attrapé de leur manière de réciter, que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblans.

MADemoiselle DU PARC. — Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

1. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne avoient représenté une pièce satirique contre Molière : *le Portrait du Peintre*, par Boursault.

MADemoiselle DE BRIE. — Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE. — C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

MADemoiselle DE BRIE. — Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIÈRE. — Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADemoiselle DE BRIE. — Seulement deux mots.

MOLIÈRE. — J'avois songé une comédie, où il y auroit eu un poète, que j'aurois représenté moi-même, qui seroit venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. « Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage? Car ma pièce est une pièce.... — Hé! monsieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. — Et qui fait les rois parmi vous? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui? ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre¹; un roi, morbleu! qui soit entripaillé comme il faut; un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière. La belle chose qu'un roi d'une taille galante! Voilà déjà un grand défaut; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. » Là-dessus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du roi de *Nicomède* :

Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi,
Augmentant mon pouvoir....

le plus naturellement qu'il lui auroit été possible. Et le poète : « Comment! vous appelez cela réciter? C'est se railler; il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi.

(*Il contrefait Montfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne.*)

Te le dirai-je, Araspe? etc.

Voyez-vous cette posture? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, et fait faire le brouhaha. — Mais, monsieur, auroit répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes, parle un peu plus humainement, et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun ah! Voyons un peu une scène d'amant et d'amante. » Là-

¹. Montfleury, père, qui faisait les rois à l'hôtel de Bourgogne.

dessus une comédienne et un comédien auroient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace,

Iras-tu, ma chère âme, et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?
Hélas! je vois trop bien, etc.

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auroient pu. Et le poëte aussitôt : « Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, et voici comme il faut réciter cela.

(*Il imite mademoiselle de Beauchâteau, comédienne de l'hôtel de Bourgogne.*)

Iras-tu, ma chère âme, etc.
Non, je te connois mieux, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. » Enfin, voilà l'idée; et il auroit parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

MADemoisELLE DE BRIE. — Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIERE, *imitant Beauchâteau, comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du Cid.*

Percé jusques au fond du cœur, etc.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien dans Pompée, de *Sertorius*?
(*Il contrefait Hauteroche, comédien de l'hôtel de Bourgogne.*)

L'inimitié qui règne entre les deux partis,
N'y rend pas de l'honneur, etc.

MADemoisELLE DE BRIE. — Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIERE. — Et celui-ci?

(*Imitant de Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne.*)

Seigneur, Polybe est mort, etc.¹.

MADemoisELLE DE BRIE. — Oui, je sais qui c'est; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contre faire.

MOLIERE. — Mon Dieu! il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés! Mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grâce, et ne nous amusons point davantage à discourir. (*A La Grange.*) Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

1. *OEdipe* de Corneille, acte V, scène III.

MADemoiselle MoLiÈRE. — Toujours des marquis!

MoLiÈRE. — Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie; et comme, dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

MADemoiselle BÉJART. — Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

MoLiÈRE. — Pour vous, mademoiselle....

MADemoiselle Du PARC. — Mon Dieu! pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MoLiÈRE. — Mon Dieu! mademoiselle, voilà comme vous disiez lorsque l'on vous donna celui de *la Critique de l'École des Femmes*¹; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même; et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MADemoiselle Du PARC. — Comment cela se pourroit-il faire? Car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MoLiÈRE. — Cela est vrai; et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

(*A du Croisy.*) Vous faites le poète, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.

(*A Brécourt.*) Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déjà fait dans *la Critique de l'École des Femmes*², c'est-à-dire, que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(*A La Grange.*) Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

(*A mademoiselle Béjart.*) Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur prudence, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont

1. Le rôle de Climène.

2. Le rôle de Dorante.

personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces.

(*A mademoiselle de Brie.*) Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galans. Entrez bien dans ce caractère.

(*A mademoiselle Molière.*) Vous, vous faites le même personnage que dans *la Critique*¹, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle du Parc.

(*A mademoiselle du Croisy.*) Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde; de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(*A mademoiselle Hervé.*) Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah! voici justement un fâcheux! Il ne nous falloit plus que cela.

SCÈNE II. — LA THORILLIÈRE, MOLIERE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVÉ.

LA THORILLIÈRE. — Bonjour, monsieur Molière.

MOLIERE. — Monsieur, votre serviteur. (*A part.*) La peste soit de l'homme!

LA THORILLIÈRE. — Comment vous en va?

MOLIERE. — Fort bien, pour vous servir. (*Aux actrices.*) Mesdemoiselles, ne....

LA THORILLIÈRE. — Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIERE. — Je vous suis obligé. (*A part.*) Que le diable t'emporte! (*Aux acteurs.*) Ayez un peu soin....

LA THORILLIÈRE. — Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui?

MOLIERE. — Oui, monsieur. (*Aux actrices.*) N'oubliez pas....

LA THORILLIÈRE. — C'est le roi qui vous l'a fait faire?

1. Le rôle d'Élise.

MOLIÈRE. — Oui, monsieur. (*Aux acteurs.*) De grâce, songez....

LA THORILLIÈRE. — Comment l'appellez-vous?

MOLIÈRE. — Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE. — Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIÈRE. — Ah! ma foi, je ne sais. (*Aux actrices.*) Il faut, s'il vous plaît, que vous....

LA THORILLIÈRE. — Comment serez-vous habillés?

MOLIÈRE. — Comme vous voyez. (*Aux acteurs.*) Je vous prie....

LA THORILLIÈRE. — Quand commencerez-vous?

MOLIÈRE. — Quand le roi sera venu. (*A part.*) Au diantre le questionneur!

LA THORILLIÈRE. — Quand croyez-vous qu'il vienne?

MOLIÈRE. — La peste m'étouffe, monsieur, si je le sais.

LA THORILLIÈRE. — Savez-vous point....

MOLIÈRE. — Tenez, monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. (*A part.*) J'enrage! Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE. — Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIÈRE. — Ah! bon, le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIÈRE, à mademoiselle du Croisy. — Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui? (*En regardant mademoiselle Hervé.*)

MADemoisELLE DU CROISY. — Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE. — Sans vous, la comédie ne vaudrait pas grand'chose.

MOLIÈRE, bas, aux actrices. — Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?

MADemoisELLE DE BRIE, à La Thorillière. — Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble.

LA THORILLIÈRE. — Ah! parbleu! je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à poursuivre.

MADemoisELLE DE BRIE. — Mais....

LA THORILLIÈRE. — Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

MADemoisELLE DE BRIE. — Oui; mais....

LA THORILLIÈRE. — Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je, et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIÈRE. — Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE. — Pourquoi? il n'y a point de danger pour moi.

MOLIÈRE. — Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent, et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIÈRE. — Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIÈRE. — Point du tout, monsieur; ne vous hâtez pas, de grâce.

SCÈNE III. — MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE. — Ah ! que le monde est plein d'impertinens ! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'antichambre du roi ; car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent.

(*A La Grange.*) Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis ; et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. (*A La Grange.*) Allons, parlez.

LA GRANGE. — « Bonjour, marquis. »

MOLIÈRE. — Mon Dieu ! ce n'est point là le ton d'un marquis ; il faut le prendre un peu plus haut ; et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière pour se distinguer du commun : *Bonjour, marquis*. Recommencez donc.

LA GRANGE. — « Bonjour, marquis.

MOLIÈRE. — « Ah ! marquis, ton serviteur.

LA GRANGE. — « Que fais-tu là ?

MOLIÈRE. — « Parbleu ! tu vois ; j'attends que tous ces messieurs aient débouché la porte, pour présenter là mon visage.

LA GRANGE. — « Têtebleu ! quelle foule ! Je n'ai garde de m'y aller frotter, et j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIÈRE. — « Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer point, et qui ne laissent pas de se presser, et d'occuper toutes les avenues de la porte.

LA GRANGE. — « Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous appelle.

MOLIÈRE. — « Cela est bon pour toi ; mais pour moi, je ne veux pas être joué par Molière.

LA GRANGE. — « Je pense pourtant, marquis, que c'est toi qu'il joue dans *la Critique*.

MOLIÈRE. — « Moi ! Je suis ton valet ; c'est toi-même en propre personne.

LA GRANGE. — « Ah ! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIÈRE. — « Parbleu ! je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE, *riant*. — « Ah ! ah ! ah ! cela est drôle.

MOLIÈRE, *riant*. — « Ah ! ah ! ah ! cela est bouffon.

LA GRANGE. — « Quoi ! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue dans le marquis de *la Critique* ?

MOLIÈRE. — « Il est vrai, c'est moi. *Détestable, morbleu ! détestable ! tarte à la crème !* C'est moi, c'est moi, assurément, c'est moi.

LA GRANGE. — « Oui, parbleu ! c'est toi, tu n'as que faire de railler ; et, si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison des deux.

MOLIÈRE. — « Et que veux-tu gager encore ?

LA GRANGE. — « Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIÈRE. — « Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE. — « Cent pistoles comptant ?

MOLIÈRE. — « Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas, et dix pistoles comptant.

LA GRANGE. — « Je le veux.

MOLIÈRE. — « Cela est fait.

LA GRANGE. — « Ton argent court grand risque.

MOLIÈRE. — « Le tien est bien aventuré.

LA GRANGE. — « A qui nous en rapporter ?

MOLIÈRE, à Brécourt. — « Voici un homme qui nous jugera. Chevalier....

BRÉCOURT. — « Quoi ? »

MOLIÈRE. — Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de marquis ; vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement ?

BRÉCOURT. — Il est vrai.

MOLIÈRE. — Allons donc. « Chevalier....

BRÉCOURT. — « Quoi ?

MOLIÈRE. — « Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

BRÉCOURT. — « Et quelle ?

MOLIÈRE. — « Nous disputons qui est le marquis de *la Critique* Je Molière ; il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.

BRÉCOURT. — « Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes fous tous deux, de vouloir vous appliquer ces sortes de choses ; et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, parlant à des personnes qui le chargeoient de même chose que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit du déplaisir, comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait ; que son dessein est

de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, et des fantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs; qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit; et que, si quelque chose étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, c'étoient les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, et dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. Et, en effet, je trouve qu'il a raison : car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire des affaires en disant hautement : « Il joue un tel, » lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes ? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; et, s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut, sans doute, qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIÈRE. — « Ma foi, chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE. — « Point du tout. C'est toi qu'il épargne; et nous trouverons d'autres juges.

MOLIÈRE. — « Soit. Mais dis-moi, chevalier, crois-tu pas que ton Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de matière pour....

BRÉCOURT. — « Plus de matière ? Hé ! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. »

MOLIÈRE. — Attendez. Il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le-moi dire un peu. « Et qu'il ne trouvera plus de matière pour.... — Plus de matière ? Hé ! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes ? Et, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché ? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un l'autre ? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent ? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité, et vous

accablent dans la disgrâce ? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de la cour, ces suivans inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent compter que des importunités, et qui veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé le prince dix ans durant ? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promènent leurs civilités à droite et à gauche, et courent à tous ceux qu'ils voient, avec les mêmes embrassades, et les mêmes protestations d'amitiés ? — Monsieur, votre très-humble serviteur. Monsieur, je suis tout à votre service. Tenez-moi des vôtres, mon cher. Faites état de moi, monsieur, comme du plus chaud de vos amis. Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. Ah ! monsieur, je ne vous voyois pas ! Faites-moi la grâce de m'employer. Soyez persuadé que je suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme du monde que je révère le plus. Il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. Serviteur. Très-humble valet. — Va, va, marquis, Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra ; et tout ce qu'il a touché jusqu'ici, n'est rien que bagatelle, au prix de ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRÉCOURT. — C'est assez.

MOLIÈRE. — Poursuivez.

BRÉCOURT. — « Voici Climène et Élise. »

MOLIÈRE, à mesdemoiselles du Parc et Molière. — Là-dessus vous arriverez toutes deux. (A mademoiselle du Parc.) Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu ; mais qu'y faire ? Il faut parfois se faire violence.

MADemoisELLE MOLIÈRE. — « Certes, madame, je vous ai recon nue de loin, et j'ai bien vu à votre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

MADemoisELLE DU PARC. — « Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

MADemoisELLE MOLIÈRE. — « Et moi de même. »

MOLIÈRE. — Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

MADemoisELLE DU PARC. — « Allons, madame, prenez place, s'il vous plaît.

MADemoisELLE MOLIÈRE. — « Après vous, madame. »

MOLIÈRE. — Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place, et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront, et tantôt s'assoieront, suivant leur inquiétude naturelle. « Parbleu ! chevalier, tu devrois faire prendre médecine à tes canons.

BRÉCOURT. — « Comment ?

MOLIÈRE. — « Ils se portent fort mal.

BRÉCOURT. — « Serviteur à la turlupinade !

MADemoiselle MoLiÈRE. — « Mon Dieu ! madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, et les lèvres d'une couleur de feu surprenante !

MADemoiselle Du PaRC. — « Ah ! que dites-vous là, madame ? ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

MADemoiselle MoLiÈRE. — « Hé ! madame, levez un peu votre coiffe.

MADemoiselle Du PaRC. — « Fi ! Je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais peur à moi-même.

MADemoiselle MoLiÈRE. — « Vous êtes si belle !

MADemoiselle Du PaRC. — « Point, point.

MADemoiselle MoLiÈRE. — « Montrez-vous.

MADemoiselle Du PaRC. — « Ah ! fi donc, je vous prie !

MADemoiselle MoLiÈRE. — « De grâce.

MADemoiselle Du PaRC. — « Mon Dieu, non.

MADemoiselle MoLiÈRE. — « Si fait.

MADemoiselle Du PaRC. — « Vous me désespérez.

MADemoiselle MoLiÈRE. — « Un moment.

MADemoiselle Du PaRC. — « Hai

MADemoiselle MoLiÈRE. — « Résolûment vous vous montrerez. On ne peut point se passer de vous voir.

MADemoiselle Du PaRC. — « Mon Dieu ! que vous êtes une étrange personne ! Vous voulez furieusement ce que vous voulez.

MADemoiselle MoLiÈRE. — « Ah ! madame, vous n'avez aucun désavantage à paroître au grand jour, je vous jure ! Les méchantes gens, qui assuroient que vous mettiez quelque chose ! Vraiment, je les démentirai bien maintenant.

MADemoiselle Du PaRC. — « Hélas ! je ne sais pas seulement ce qu'on appelle mettre quelque chose. Mais où vont ces dames ?

MADemoiselle De BriE. — « Vous voulez bien, mesdames, que nous vous donnions en passant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une pièce contre Molière, que les grands comédiens vont jouer.

MoLiÈRE. — « Il est vrai, on me l'a voulu lire ; et c'est un nommé Br.... Brou.... Brossaut qui l'a faite.

Du CroiSY. — « Monsieur, elle est affichée sous le nom de Bour-sault ; mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les auteurs et tous les comédiens regardent Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait ; mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre nos noms ; il lui auroit été trop glorieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse ; et, pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

MADemoiselle DU PARC. — « Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies imaginables.

MOLIÈRE. — « Et moi aussi. Par la sambleu ! le railleur sera raillé ; il aura sur les doigts, ma foi !

MADemoiselle DU PARC. — « Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment ! cet impertinent ne veut pas que les femmes aient de l'esprit ! Il condamne toutes nos expressions élevées, et prétend que nous parlions toujours terre à terre !

MADemoiselle DE BRIE. — « Le langage n'est rien ; mais il censure tous nos attachemens, quelque innocens qu'ils puissent être ; et, de la façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du mérite.

MADemoiselle DU CROISY. — « Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux, et leur faire prendre garde à des choses dont ils ne s'avisent pas ?

MADemoiselle BÉJART. — « Passe pour tout cela ; mais il satirise même les femmes de bien, et ce méchant plaisant leur donne le titre d'honnêtes diablesses.

MADemoiselle MOLIÈRE. — « C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le soûl.

DU CROISY. — « La représentation de cette comédie, madame, aura besoin d'être appuyée, et les comédiens de l'hôtel....

MADemoiselle DU PARC. — « Mon Dieu ! qu'ils n'appréhendent rien. Je leur garantis le succès de leur pièce, corps pour corps.

MADemoiselle MOLIÈRE. — « Vous avez raison, madame. Trop de gens sont intéressés à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui se croient satirisés par Molière, ne prendront pas l'occasion de se venger de lui en applaudissant à cette comédie.

BRÉCOURT, *ironiquement*. — « Sans doute ; et pour moi je réponds de douze marquis, de six précieuses, de vingt coquettes, et de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

MADemoiselle MOLIÈRE. — « En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes-là, et particulièrement les cocus, qui sont les meilleures gens du monde ?

MOLIÈRE. — « Par la sambleu ! on m'a dit qu'on le va dauber, lui et toutes ses comédies, de la belle manière, et que les comédiens et les auteurs, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, sont diablement animés contre lui.

MADemoiselle MOLIÈRE. — « Cela lui sied fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes pièces que tout Paris va voir, et où il peint si bien les gens, que chacun s'y connoît ? Que ne fait-il des comédies comme celles de monsieur Lysidas ? Il n'auroit personne contre lui, et tous les auteurs en diroient du bien. Il est vrai que de semblables comédies n'ont pas ce grand concours de monde ; mais, en re-

vanche, elles sont toujours bien écrites, personne n'écrit contre elles, et tous ceux qui les voient, meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY. — « Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire d'ennemis, et que tous mes ouvrages ont l'approbation des savans.

MADemoiselle MoLiÈRE. — « Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux que tous les applaudissemens du public, et que tout l'argent qu'on sauroit gagner aux pièces de Molière. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos comédies, pourvu qu'elles soient approuvées par messieurs vos confrères ?

LA GRANGE. — « Mais quand jouera-t-on le *Portrait du Peintre* ?

DU CROISY. — « Je ne sais ; mais je me prépare fort à paroître des premiers sur les rangs, pour crier : Voilà qui est beau !

MoLiÈRE. — « Et moi de même, parbleu !

LA GRANGE. — « Et moi aussi, Dieu me salue !

MADemoiselle Du PaRC. — « Pour moi, j'y payerai de ma personne comme il faut ; et je réponds d'une bravoure d'approbation, qui mettra en déroute tous les jugemens ennemis. C'est bien la moindre chose que nous devons faire, que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts !

MADemoiselle MoLiÈRE. — « C'est fort bien dit.

MADemoiselle De BriE. — « Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADemoiselle BéJART. — « Assurément.

MADemoiselle Du Croisy. — « Sans doute.

MADemoiselle HérvÉ. — « Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MoLiÈRE. — « Ma foi, chevalier, mon ami, il faudra que ton Molière se cache.

BRÉCOURT. — « Qui, lui ? Je te promets, marquis, qu'il fait dessein d'aller sur le théâtre, rire avec tous les autres du portrait qu'on a fait de lui.

MoLiÈRE. — « Parbleu ! ce sera donc du bout des dents qu'il rira.

BRÉCOURT. — « Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce ; et, comme tout ce qu'il y a d'agréable sont effectivement les idées qui ont été prises de Molière, la joie que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, sans doute ; car, pour l'endroit où l'on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde, si cela est approuvé de personne ; et quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressemblans ; outre que cela est de fort mauvaise grâce, je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal repris ; et je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un comédien, que de peindre trop bien les hommes.

MOLIÈRE. — Et qu'est-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire ? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard ? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant ? et, lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite ?

MADemoisELLE DE BRIE. — Ma foi, j'aurais joué ce petit monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE. — Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour, que monsieur Boursault ! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le berneroît sur un théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée ; il ne demanderoit pas mieux ; et il m'attaque de gaieté de cœur, pour se faire connoître de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire ; et cependant, vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous ; qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai ; j'y consens, ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes ; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde ; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies¹. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi

1. Boursault accusait Molière d'irrégion.

MADemoiselle BÉJART. — Mais enfin....

MOLIÈRE. — Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADemoiselle DE BRIE. — Vous en étiez à l'endroit....

MOLIÈRE. — Mon Dieu! J'entends du bruit; c'est le roi qui arrive assurément; et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien! faites donc, pour le reste, du mieux qu'il vous sera possible.

MADemoiselle BÉJART. — Par ma foi, la frayeur me prend, et je ne saurois aller jouer mon rôle, si je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE. — Comment, vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

MADemoiselle BÉJART. — Non.

MADemoiselle DU PARC. — Ni moi le mien.

MADemoiselle DE BRIE. — Ni moi non plus.

MADemoiselle MOLIÈRE. — Ni moi.

MADemoiselle HERVÉ. — Ni moi.

MADemoiselle DU CROISY. — Ni moi.

MOLIÈRE. — Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

SCÈNE IV. — BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

BÉJART. — Messieurs, je viens vous avertir que le roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE. — Ah! monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je suis désespéré à l'heure que je vous parle! Voici des femmes qui s'effrayent, et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles, avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grâce, encore un moment. Le roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée.

SCÈNE V. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE. — Hé! de grâce, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

MADemoiselle DU PARC. — Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE. — Comment m'excuser?

SCÈNE VI. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE.

UN NÉCESSAIRE. — Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE. — Tout à l'heure, monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et....

SCÈNE VII. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE.

LE SECOND NÉCESSAIRE. — Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE. — Dans un moment, monsieur. (*A ses camarades.*) Hé quoi donc ? Voulez-vous que j'aie l'affront....

SCÈNE VIII. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE.

LE TROISIÈME NÉCESSAIRE. — Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE. — Oui, monsieur, nous y allons. Hé ! que de gens se font de fête, et viennent dire : « Commencez donc, » à qui le roi ne l'a pas commandé !

SCÈNE IX. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE, UN QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

LE QUATRIÈME NÉCESSAIRE. — Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE. — Voilà qui est fait, monsieur. (*A ses camarades.*) Quo donc ! recevrai-je la confusion ?...

SCÈNE X. — BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE. — Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais....

BÉJART. — Non, messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au roi l'embarras où vous vous trouviez et que, par une bonté

toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente, pour aujourd'hui, de la première que vous pourrez donner.

MOLIÈRE. — Ah ! monsieur, vous me redonnez la vie ! Le roi nous fait la plus grande grâce du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit souhaité ; et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître

FIN DE L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

LE MARIAGE FORCÉ.

COMÉDIE EN UN ACTE¹.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

SGANARELLE.

GERONIMO.

DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle.

ALCANTOR, père de Dorimène.

ALCIDAS, frère de Dorimène.

LYCASTE, amant de Dorimène.

PANCRACE, docteur aristotélicien.

MARPHURIUS, docteur pyrrhonien.

DEUX ÉGYPTIENNES.

MOLIERE.

LA THORILLIÈRE.

Mlle DU PARC.

BÉJART.

LA GRANGE.

BRÉCOURT.

DU CROISY.

Mlles BÉJART et DE BRIE.

La scène est dans une place publique.

SCÈNE I. — SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Geronimo; et, si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

SCÈNE II. — SGANARELLE, GERONIMO.

GERONIMO, *ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.* — Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE. — Ah! seigneur Geronimo, je vous trouve à propos; et j'allois chez vous vous chercher.

¹ *Le Mariage forcé* fut joué au Louvre, en trois actes, avec des intermèdes, sous le titre de *Ballet du roi*, le 29 janvier 1664; et en un acte, avec quelques changements, sur le théâtre du Palais-Royal, le 45 février suiv. Le fond de la pièce rappelle le mariage de Panurge (dans Rabelais, l. III, b. xxxv). Cette comédie ne fut imprimée qu'en 1662.

GÉRONIMO. — Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE. — Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO. — Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE. — Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence, que l'on m'a proposée; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO. — Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE. — Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO. — Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE. — Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO. — Vous avez raison.

SGANARELLE. — Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO. — Cela est vrai.

SGANARELLE. — Promettez-moi donc, seigneur Geronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉRONIMO. — Je vous le promets.

SGANARELLE. — Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO. — Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE. — C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GÉRONIMO. — Qui, vous?

SGANARELLE. — Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GÉRONIMO. — Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE. — Et quoi?

GÉRONIMO. — Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE. — Moi?

GÉRONIMO. — Oui.

SGANARELLE. — Ma foi, je ne sais; mais je me porte bien.

GÉRONIMO. — Quoi! vous ne savez pas à peu près votre âge?

SGANARELLE. — Non; est-ce qu'on songe à cela?

GÉRONIMO. — Hé! dites-moi un peu, s'il vous plaît: combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance?

SGANARELLE. — Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GÉRONIMO. — Combien fîmes-nous ensemble à Rome?

SGANARELLE. — Huit ans.

GÉRONIMO. — Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE. — Sept ans.

GÉRONIMO. — Et en Hollande, où vous fîtes ensuite?

SGANARELLE. — Cinq ans et demi.

GÉRONIMO. — Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

SGANARELLE. — Je revins en cinquante-six.

GÉRONIMO. — De cinquante-six à soixante-huit, il y a douze ans, ce me semble. Cinq ans en Hollande, font dix-sept; sept ans en Angleterre, font vingt-quatre; huit dans notre séjour à Rome, font trente-deux; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE. — Qui, moi ? cela ne se peut pas.

GÉRONIMO. — Mon Dieu ! le calcul est juste; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage; et je vous trouverois le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE. — Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GÉRONIMO. — Ah ! c'est une autre chose ! Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE. — C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO. — Vous l'aimez de tout votre cœur ?

SGANARELLE. — Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO. — Vous l'avez demandée ?

SGANARELLE. — Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; et j'ai donné ma parole.

GÉRONIMO. — Oh ! mariez-vous donc ! Je ne dis plus mot.

SGANARELLE. — Je quitterois le dessein que j'ai fait ! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme ? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez ? N'ai-je pas tous les mouvemens de mon corps aussi bons que jamais; et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde ? (*Il montre ses dents.*) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ? (*Il tousse.*) Hem, hem, hem. Eh ! qu'en dites-vous ?

GÉRONIMO. — Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE. — J'y ai répugné autrefois; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera, et me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles; et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GÉRONIMO. — Il n'y a rien de plus agréable que cela; et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE. — Tout de bon, vous me le conseillez?

GÉRONIMO. — Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE. — Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GÉRONIMO. — Hé! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous vous allez marier?

SGANARELLE. — Dorimène

GÉRONIMO. — Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée?

SGANARELLE. — Oui.

GÉRONIMO. — Fille du seigneur Alcantor?

SGANARELLE. — Justement.

GÉRONIMO. — Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée?

SGANARELLE. — C'est cela.

GÉRONIMO. — Vertu de ma vie!

SGANARELLE. — Qu'en dites-vous?

GÉRONIMO. — Bon parti! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE. — N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix?

GÉRONIMO. — Sans doute. Ah! que vous serez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE. — Vous me comblez de joie, de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO. — Je n'y manquerai pas; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE. — Serviteur.

GÉRONIMO, 4 part. — La jeune Dorimène, fille du seigneur Al-

cantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans. O le beau mariage! O le beau mariage!

(*Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.*)

SCÈNE III. — SGANARELLE, seul.

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCÈNE IV. — DORIMÈNE, SGANARELLE.

DORIMÈNE, dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit. — Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE, à part, apercevant Dorimène. — Voici ma maîtresse qui vient. Ah! qu'elle est agréable! Quel air, et quelle taille! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier? (*À Dorimène.*) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur?

DORIMÈNE. — Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE. — Hé bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout; de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tetons rondelets, de votre.... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne?

DORIMÈNE. — Tout à fait aise, je vous jure; car enfin, la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer, comme il faut, le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous

avoue que je ne m'accommoderois pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades, en un mot, toutes les choses de plaisir, et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble, et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE. — Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE. — C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE V. — GÉRONIMO, SGANARELLE.

GÉRONIMO. — Ah! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici; et j'ai rencontré un orfèvre, qui, sur le bruit que vous cherchez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE. — Mon Dieu! cela n'est pas pressé.

GÉRONIMO. — Comment! que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

SGANARELLE. — Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée; et que....

GÉRONIMO. — Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes; et, quant au raisonnement du mariage, vous avez deux sages, deux philosophes vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus.

Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

SGANARELLE, *seul*. — Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE VI. — PANCRAÏCE, SGANARELLE.

PANCRAÏCE, *se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle*. — Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE. — Ah! bon. En voici un fort à propos.

PANCRAÏCE, *de même sans voir Sganarelle*. — Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE, *à part*. — Il a pris querelle contre quelqu'un. (*À Pancraïce*.) Seigneur....

PANCRAÏCE, *de même, sans voir Sganarelle*. — Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les élémens de la raison.

SGANARELLE, *à part*. — La colère l'empêche de me voir. (*À Pancraïce*.) Seigneur....

PANCRAÏCE, *de même, sans voir Sganarelle*. — C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE, *à part*. — Il faut qu'on l'ait fort irrité. (*À Pancraïce*.) Je....

PANCRAÏCE, *de même, sans voir Sganarelle*. — *Toto cælo, totâ viâ aberras*¹.

SGANARELLE. — Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRAÏCE. — Serviteur.

SGANARELLE. — Peut-on?...

PANCRAÏCE, *se retournant vers l'endroit par où il est entré*. — Sais-tu bien ce que tu as fait? un syllogisme *in Balordo*.

SGANARELLE. — Je vous....

PANCRAÏCE, *de même*. — La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

SGANARELLE. — Je....

PANCRAÏCE, *de même*. — Je crèverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE. — Puis-je?...

PANCRAÏCE, *de même*. — Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*².

1. « Entre ton opinion et la vérité, il y a toute la terre et tout le ciel. »

2. « A coups de poing et à coups de pieds, à coups d'ongles et à coups de bec. »

SGANARELLE. — Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE. — Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE. — Et quoi, encore?

PANCRACE. — Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécration.

SGANARELLE. — Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE. — Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet État, devraient rougir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE. — Quoi donc?

PANCRACE. — N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau?

SGANARELLE. — Comment?

PANCRACE. — Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure, la disposition extérieure des corps qui sont inanimés : et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme. (*Se retournant encore du côté par où il est entré.*) Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE, *à part*. — Je pensois que tout fût perdu. (*A Pancrace.*) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE. — Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

SGANARELLE. — Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je....

PANCRACE. — Impertinent sieffé!

SGANARELLE. — De grâce, remettez-vous. Je....

PANCRACE. — Ignorant!

SGANARELLE. — Eh! mon Dieu! Je....

PANCRACE. — Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE. — Il a tort. Je....

PANCRACE. — Une proposition condamnée par Aristote!

SGANARELLE. — Cela est vrai. Je....

PANCRACE. — En termes exprès.

SGANARELLE. — Vous avez raison. (*Se tournant du côté par où Pancrace est entré.*) Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une

affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne; et je voudrais bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh! quel est votre avis là-dessus?

PANCRACE. — Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum natura*¹, et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, à part. — La peste soit de l'homme! (*A Pancrace.*) Eh! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE. — Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE. — Eh! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE. — Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE. — Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE. — Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE. — De quelle langue?

PANCRACE. — Oui.

SGANARELLE. — Parbleu! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE. — Je vous dis, de quel idiome, de quel langage?

SGANARELLE. — Ah! c'est une autre affaire.

PANCRACE. — Voulez-vous me parler italien?

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Espagnol?

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Allemand?

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Anglois?

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Latin?

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Grec?

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Hébreu?

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Syriaque?

1. *Datur vacuum in rerum natura*, c'est-à-dire : « Le vide existe réellement dans la nature. »

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Turc ?

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Arabe ?

SGANARELLE. — Non, non, françois, françois, françois.

PANCRACE. — Ah ! françois.

SGANARELLE. — Fort bien.

PANCRACE. — Passez donc de l'autre côté ; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

SGANARELLE, *à part*. — Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

PANCRACE. — Que voulez-vous ?

SGANARELLE. — Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE. — Ah ! ah ! sur une difficulté de philosophie, sans doute.

SGANARELLE. — [Pardonnez-moi. Je....

PANCRACE. — Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être ?

SGANARELLE. — Point du tout. Je....

PANCRACE. — Si la logique est un art ou une science ?

SGANARELLE. — Ce n'est pas cela. Je....

PANCRACE. — Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement ?

SGANARELLE. — Non. Je....

PANCRACE. — S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une.

SGANARELLE. — Point. Je....

PANCRACE. — Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?

SGANARELLE. — Nenni. Je....

PANCRACE. — Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance ?

SGANARELLE. — Non. Je....

PANCRACE. — Si le bien se réciproque avec la fin ?

SGANARELLE. — Hé ! non. Je....

PANCRACE. — Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel ?

SGANARELLE. — Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE. — Expliquez donc votre pensée ; car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE. — Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter. (*Pendant que Sganarelle dit :*) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père ; mais, comme j'apprehende....

PANCRACE dit en même temps sans écouter Sganarelle : — La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.)

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien, sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir. — Peste de l'homme!

PANCRACE, au dedans de sa maison. — Oui, la parole est animi index et speculum¹. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme. (Il monte à la fenêtre et continue.) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus; et, puisque vous avez la faculté de ratiociner, et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

SGANARELLE. — C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE. — Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE. — Je dis donc, monsieur le docteur, que....

PANCRACE. — Mais, surtout, soyez bref.

SGANARELLE. — Je le serai.

PANCRACE. — Évitez la prolixité.

SGANARELLE. — Hé! monsi....

PANCRACE. — Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.

SGANARELLE. — Je vous....

PANCRACE. — Point d'ambages, de circonlocution.

(Sganarelle, de dépit de ne point parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.)

PANCRACE. — Hé quoi! Vous vous emportez au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par argumens in Barbara, que vous n'êtes et ne serez

1. « L'indice et le miroir de l'âme. »

jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, *in utroque jure*, le docteur Pancrace.

SGANARELLE. — Quel diable de babillard !

PANCRACE, *en rentrant sur le théâtre*. — Homme de lettres, homme d'érudition.

SGANARELLE. — Encore ?

PANCRACE. — Homme de suffisance, homme de capacité; (*s'en allant*) homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales et politiques. (*Revenant.*) Homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus*¹; (*s'en allant*) homme qui possède, *superlativè*, fables, mythologies et histoires, (*revenant*) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique, (*s'en allant*) mathématique, arithmétique, optique, onirocritique², physique et mathématique, (*revenant*) cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire³, (*s'en allant*) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopia, chiromancie, géomancie, etc.

SCÈNE VII. — SGANARELLE, seul.

Au diable les savans qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aie trouvé l'autre ; il est plus posé, et plus raisonnable. Holà !

SCÈNE VIII. — MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS. — Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE. — Seigneur docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (*A part.*) Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde celui-ci.

MARPHURIUS. — Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : Je suis venu ; mais : Il me semble que je suis venu.

SGANARELLE. — Il me semble ?

MARPHURIUS. — Oui.

SGANARELLE. — Parbleu ! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

MARPHURIUS. — Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

1. « Par tous les cas et modes imaginables. »

2. *Onirocritique*, l'art d'interpréter les songes.

3. *Spéculoire*, art de voir l'avenir dans un miroir ; *spéculatoire*, art d'interpréter les phénomènes célestes.

SGANARELLE. — Comment ! il n'est pas vrai que je suis venu ?

MARPHURIUS. — Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE. — Quoi ! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

MARPHURIUS. — Il m'apparoît que vous êtes là, et il semble que je vous parle ; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE. — Hé ! que diable ! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS. — Je n'en sais rien.

SGANARELLE. — Je vous le dis.

MARPHURIUS. — Il se peut faire.

SGANARELLE. — La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS. — Il n'est pas impossible.

SGANARELLE. — Ferai-je bien ou mal de l'épouser ?

MARPHURIUS. — L'un ou l'autre.

SGANARELLE, *à part*. — Ah ! ah ! voici une autre musique. (*À Marphurius.*) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS. — Selon la rencontre.

SGANARELLE. — Ferai-je mal ?

MARPHURIUS. — Par aventure.

SGANARELLE. — De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS. — C'est mon dessein.

SGANARELLE. — J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS. — Cela peut être.

SGANARELLE. — Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS. — Il se pourroit.

SGANARELLE. — Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS. — La chose est faisable.

SGANARELLE. — Qu'en pensez-vous ?

MARPHURIUS. — Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE. — Mais que feriez-vous si vous étiez à ma place ?

MARPHURIUS. — Je ne sais.

SGANARELLE. — Que me conseillez-vous de faire ?

MARPHURIUS. — Ce qui vous plaira.

SGANARELLE. — J'enrage.

MARPHURIUS. — Je m'en lave les mains.

SGANARELLE. — Au diable soit le vieux rêveur !

MARPHURIUS. — Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE, *à part*. — La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.

(*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*)

MARPHURIUS. — Ah! ah! ah!

SGANARELLE. — Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MARPHURIUS. — Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi!

SGANARELLE. — Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses, et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS. — Ah! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE. — Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS. — J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE. — Il se peut faire.

MARPHURIUS. — C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE. — Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS. — J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE. — Je n'en sais rien.

MARPHURIUS. — Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE. — Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS. — Laisse-moi faire.

SCÈNE IX. — SGANARELLE, seul.

Comment! on ne sauroit tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah! voici des Égyptiennes; il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

SCÈNE X. — DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE.

(Les Égyptiennes avec leurs tambours de basque, entrent en chantant et en dansant.)

SGANARELLE. — Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. — Oui, mon beau monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. — Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans, et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE. — Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. — Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. — Oui, une bonne physionomie; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. — Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. — Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. — Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. — Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. — Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. — Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. — Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE. — Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu, suis-je menacé d'être cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. — Cocu?

SGANARELLE. — Oui.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. — Cocu?

SGANARELLE. — Oui, si je suis menacé d'être cocu?

(Les deux Égyptiennes dansent et chantent.)

SGANARELLE. — Que diable, ce n'est pas là me répondre! Venez çà Je vous demande à toutes deux si je serai cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. — Cocu? vous?

SGANARELLE. — Oui, si je serai cocu?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. — Vous? cocu?

SGANARELLE. — Oui, si je le serai ou non?

(Les deux Égyptiennes sortent en chantant et en dansant.)

SCÈNE XI. — SGANARELLE, seul.

Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquiétude! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage; et, pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCÈNE XII. — DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE, retiré dans un coin du théâtre, sans être vu.

LYCASTE. — Quoi! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous arlez?

DORIMÈNE. — Sans raillerie.

LYCASTE. — Vous vous mariez tout de bon ?

DORIMÈNE. — Tout de bon

LYCASTE. — Et vos noces se feront dès ce soir ?

DORIMÈNE. — Dès ce soir.

LYCASTE. — Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données ?

DORIMÈNE. — Moi ? Point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter ; c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela, on passe mal le temps au monde ; et qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise ; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis ; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve. (*A Sganarelle qu'elle aperçoit.*) Ah ! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

LYCASTE. — Est-ce là monsieur ?...

DORIMÈNE. — Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE. — Agréez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très-humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très-honnête personne ; et vous, mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissemens.

DORIMÈNE. — C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCÈNE XIII. — SGANARELLE, seul.

Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage, et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent ; mais il vaut mieux encore perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà !

(*Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.*)

SCÈNE XIV. — ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR. — Ah ! mon gendre , soyez le bienvenu !

SGANARELLE. — Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR. — Vous venez pour conclure le mariage ?

SGANARELLE. — Excusez-moi.

ALCANTOR. — Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE. — Je viens ici pour autre sujet.

ALCANTOR. — J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE. — Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR. — Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE. — Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR. — Enfin, vous allez être satisfait et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE. — Mon Dieu ! c'est autre chose.

ALCANTOR. — Allons. Entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE. — J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR. — Ah ! mon Dieu, ne faisons point de cérémonie ! En trez vite, s'il vous plaît.

SGANARELLE. — Non, vous dis-je. Je vous veux parler auparavant.

ALCANTOR. — Vous voulez me dire quelque chose ?

SGANARELLE. — Oui.

ALCANTOR. — Et quoi ?

SGANARELLE. — Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée ; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR. — Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes ; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE. — Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR. — Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

SGANARELLE. — J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR. — Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE. — Enfin, voulez-vous que je vous dise ? Je ne vous conseille pas de me la donner.

ALCANTOR. — Vous moquez-vous ? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE. — Mon Dieu ! e vous en dispense, et je....

ALCANTOR. — Point du tout. Je vous l'ai promise; et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE, *à part*. — Que diable!

ALCANTOR. — Voyez-vous, j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière; et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE. — Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR. — Qui, vous?

SGANARELLE. — Oui, moi.

ALCANTOR. — Et la raison?

SGANARELLE. — La raison? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père, et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

ALCANTOR. — Écoutez. Les volontés sont libres; et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela; mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE XV. — SGANARELLE, *seul*.

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire; et j'allois faire un pas dont je me serois peut-être longtemps repentí. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCÈNE XVI. — ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS, *parlant d'un ton doux et humble*. — Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

SGANARELLE. — Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS, *toujours avec le même ton*. — Mon père m'a dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE. — Oui, monsieur, c'est avec regret; mais....

ALCIDAS. — Oh! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE. — J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterois....

ALCIDAS. — Cela n'est rien, vous dis-je. (*Alcidas présente à Sganarelle deux épées.*) Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE. — De ces deux épées?

ALCIDAS. — Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE. — A quoi bon ?

ALCIDAS. — Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE. — Comment ?

ALCIDAS. — D'autres gens feroient du bruit, et s'emporteroient contre vous ; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur ; et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE. — Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS. — Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE. — Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (*A part.*) La vilaine façon de parler que voilà !

ALCIDAS. — Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE. — Hé ! monsieur, rengainez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS. — Dépêchons vite, monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE. — Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS. — Vous ne voulez pas vous battre ?

SGANARELLE. — Nenni, ma foi.

ALCIDAS. — Tout de bon ?

SGANARELLE. — Tout de bon.

ALCIDAS, *après lui avoir donné des coups de bâton.* — Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous ; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton : tout cela est dans les formes ; et vous êtes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE, *à part.* — Quel diable d'homme est-ce ci ?

ALCIDAS *lui présente encore les deux épées.* — Allons, monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE. — Encore ?

ALCIDAS. — Monsieur, je ne contrains personne ; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE. — Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS. — Assurément ?

SGANARELLE. — Assurément.

ALCIDAS. — Avec votre permission donc...

(*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*)

SGANARELLE. — Ah ! ah ! ah !

ALCIDAS. — Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous ; mais je ne cesserai point, s'il vous

plait, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur.

(Alcidas lève le bâton.)

SGANARELLE. — Hé bien ! j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS. — Ah ! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin, vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure ; et j'aurais été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord.

(Il va frapper à la porte d'Alcantor.)

SCÈNE XVII. — ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS,
SGANARELLE.

ALCIDAS. — Mon père, voilà monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR. — Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel ! M'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage.

FIN DU MARIAGE FORCÉ

LE MARIAGE FORCÉ.

BALLET DU ROI,

DANSÉ PAR SA MAJESTÉ, LE 29^e JOUR DE JANVIER 1664.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

SGANARELLE.

GÉRONIMO.

DORIMÈNE.

ALCANTOR.

LYCANTE.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

PREMIER DOCTEUR.

DEUXIÈME DOCTEUR.

MOLIÈRE.

LA THORILLIÈRE.

Mlle DU PARC.

BÉJART.

LA GRANGE ¹.

Mlle BÉJART.

Mlle DE BRIE.

BRÉCOURT.

DU CROISY.

ARGUMENT.

Comme il n'y a rien au monde qui soit si commun que le mariage, et que c'est une chose sur laquelle les hommes ordinairement se tournent le plus en ridicule, il n'est pas merveilleux que ce soit toujours la matière de la plupart des comédies, aussi bien que des ballets, qui sont des comédies muettes; et c'est par là qu'on a pris l'idée de cette comédie-masquerade.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Sganarelle demande conseil au seigneur Geronimo s'il se doit marier ou non : cet ami lui dit franchement que le mariage n'est guère le fait d'un homme de cinquante ans; mais Sganarelle lui répond qu'il est résolu au mariage; et l'autre, voyant cette extrava-

1. *Lycante* est le personnage qui est appelé *Aleidas* dans la comédie.

gance de demander conseil après une résolution prise, lui conseille hautement de se marier, et le quitte en fiant.

SCÈNE II

La maîtresse de Sganarelle arrive, qui lui dit qu'elle est ravie de marier avec lui, pour pouvoir sortir promptement de la sujétion de son père, et avoir désormais toutes ses coudées franches; et là-dessus elle lui conte la manière dont elle prétend vivre avec lui, qui sera proprement la naïve peinture d'une coquette achevée. Sganarelle reste seul assez étonné; il se plaint, après ce discours, d'une pesanteur de tête épouvantable; et, se mettant en un coin du théâtre pour dormir, il voit en songe une femme représentée par mademoiselle Hilaire, qui chante ce récit :

RÉCIT DE LA BEAUTÉ.

Si l'amour vous soumet à ses lois inhumaines,
 Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas :
 Portez au moins de belles chaînes;
 Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.
 Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
 Sous l'empire d'amour ne vous engagez pas :
 Portez au moins de belles chaînes;
 Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIÈRE ENTRÉE.

LA JALOUSIE, LES CHAGRINS, ET LES SOUPÇONS.

LA JALOUSIE, le sieur DOLIVET.

LES CHAGRINS, les sieurs SAINT-ANDRÉ et DESBROSSES.

LES SOUPÇONS, les sieurs DE LORGE et LE CHANTRE.

DEUXIÈME ENTRÉE.

QUATRE PLAISANS, ou GOGUENARDS.

Le comte d'ARMAGNAC, messieurs D'HEUREUX, BEAUCHAMP,
 et DES-AIRS le jeune.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Le seigneur Geronimo éveille Sganarelle , qui lui veut conter le songe qu'il vient de faire; mais il lui répond qu'il n'entend rien aux songes, et que, sur le sujet du mariage, il peut consulter deux savans qui sont connus de lui, dont l'un suit la philosophie d'Aristote, et l'autre est pyrrhonien.

SCÈNE II.

Il trouve le premier, qui l'étourdit de son caquet, et ne le laisse point parler; ce qui l'oblige à le maltraiter.

SCÈNE III.

Ensuite il rencontre l'autre, qui ne lui répond, suivant sa doctrine, qu'en termes qui ne décident rien; il le chasse avec colère, et là-dessus arrivent deux Égyptiens et quatre Égyptiennes.

TROISIÈME ENTRÉE.

DEUX ÉGYPTIENS, QUATRE ÉGYPTIENNES.

DEUX ÉGYPTIENS, le ROI, le marquis de VILLEROY.

ÉGYPTIENNES, le marquis DE RASSAN, les sieurs RAYNAL, NOBLET, et LA PIERRE¹.

Il prend fantaisie à Sganarelle de se faire dire sa bonne aventure et, rencontrant deux Bohémiennes, il leur demande s'il sera heureux en son mariage : pour réponse, elles se mettent à danser, en se moquant de lui, ce qui l'oblige d'aller trouver un magicien.

RÉCIT D'UN MAGICIEN,

CHANTE PAR M. DESTIVAL.

Holà !

Qui va là ?

Dis-moi vite quel souci

Te peut amener ici ?

1. C'est en 1684 que des femmes dansèrent pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra, dans *le Triomphe de l'Amour*.

Mariage¹.

Ce sont de grands mystères
Que ces sortes d'affaires.

Destinée.

Je te vais pour cela par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

Ces gens-là.

Non, non, n'ayez aucune peur,
Je leur ôterai la laideur.

N'effrayez pas.

Des puissances invincibles
Rendent depuis longtemps tous les démons muets;
Mais par signes intelligibles,
Ils répondront à tes souhaits

QUATRIÈME ENTRÉE.

UN MAGICIEN, qui fait sortir QUATRE DÉMONS.

LE MAGICIEN, M. BEAUCHAMP.

QUATRE DÉMONS, MM. D'HEUREUX, DE LORGE, DES-AIRS l'aîné,
et LE MERCIER.

Sganarelle les interroge; ils répondent par signes, et sortent en lui faisant des cornes.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Sganarelle, effrayé de ce présage, veut s'aller dégager au père, qui, ayant ouï la proposition, lui répond qu'il n'a rien à lui dire, et qu'il lui va tout à l'heure envoyer sa réponse.

SCÈNE II.

Cette réponse est un brave doucereux, son fils, qui vient avec civilité à Sganarelle, et lui fait un petit compliment pour se couper

1. Les mots en italiques sont les derniers mots de chaque question de Sganarelle, ce qu'en langage de coulisse on appelle *les répliques*. Le reste des paroles est perdu, parce que Molière, en transformant ce ballet en comédie, n'a pas conservé cette scène.

la gorge ensemble. Sganarelle l'ayant refusé, il lui donne quelques coups de bâton, le plus civilement du monde; et ces coups de bâton le portent à demeurer d'accord d'épouser la fille.

SCÈNE III.

Sganarelle touche les mains à la fille.

CINQUIÈME ENTRÉE.

Un maître à danser, représenté par M. Dolivet, qui vient enseigner une courante à Sganarelle.

SCÈNE IV.

Le seigneur Géronimo vient se réjouir avec son ami, et lui dit que les jeunes gens de la ville ont préparé une mascarade pour honorer ses noces.

CONCERT ESPAGNOL,

CHANTÉ PAR LA SIGNORA ANNA BERGEROTTI, BORDIGONI, CHIARINI,
JON AGUSTIN, TAILLAVACA, ANGELO MICHAEL.

Ciego me tienes, Belisa,
Mas bien tus rigores veo,
Porque és tu desden tan claro,
Que pueden verle los ciegos.

Aunque mi amor es tan grande,
Como mi dolor no és menos,
Si calla el uno dormido,
Sé que ya és el otro despierto.

Favores tuyos, Belisa,
Tuvieralos yo secretos;
Mas ya de dolores mios
No puedo hacer lo que quiero¹.

1. « Tu prétends, Bélise, que je suis aveugle; cependant je vois bien tes rigueurs. Ton dédain est si sensible qu'il ne faut pas d'yeux pour l'apercevoir.

« Mon amour est bien grand; mais ma douleur n'est pas moindre. Le sommeil calme ma douleur; rien ne peut assoupir mon amour.

« Je saurais, Bélise, garder le secret de tes faveurs; mais je ne suis pas le maître d'empêcher mes douleurs d'éclater. »

SIXIÈME ENTRÉE.

DEUX ESPAGNOLS ET DEUX ESPAGNOLES.

MM. DU PILLE, et TARTAS, ESPAGNOLS.
 MM. DE LA LANNE, et DE SAINT-ANDRÉ, ESPAGNOLES

SEPTIÈME ENTRÉE.

UN CHARIVARI GROTESQUE.

M. LULLI, les sieurs BALTHASARD, VAGNAC, BONNARD, LA PIERRE,
 DESCOUTEAUX, et les trois OPTERRRES, frères.

HUITIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE.

QUATRE GALANS, *cajoland la femme de Sganarelle.*

M. le DUC¹, M. le duc DE SAINT-AIGNAN, MM. BEAUCHAMP,
 et RAYNAL.

1. Le duc de Bourbon, fils du prince de Condé. On appelait le prince
 de Condé, M. le Prince, et son fils, M. le Duc.

FIN DU TOME PREMIER.

0000000000000000

3814473 D

0000000000000000

CF003814473



B.N.C.F.

TABLE.

Pages.

<u>Notice sur Molière.....</u>	<u>1</u>
<u>LA JALOUSIE DU BARBOUILLE, comédie.....</u>	<u>4</u>
<u>LE MÉDECIN VOLANT, comédie.....</u>	<u>42</u>
<u>L'ÉTOURDI, OU LES CONTRE-TEMPS, comédie en cinq actes.....</u>	<u>23</u>
<u>LE DÉFIT AMOUREUX, comédie en cinq actes.....</u>	<u>97</u>
<u>LES PRÉCIEUSES RIDICULES, comédie en un acte.....</u>	<u>462</u>
<u>SCANARELLE, OU LE COCU IMAGINAIRE, comédie.....</u>	<u>482</u>
<u>DON GARCIE DE NAVARRE, OU LE PRINCE JALOUX, comédie héroïque</u> <u>en cinq actes.....</u>	<u>207</u>
<u>L'ÉCOLE DES MARIS, comédie en trois actes.....</u>	<u>264</u>
<u>LES FACHEUX, comédie-ballet en trois actes.....</u>	<u>304</u>
<u>L'ÉCOLE DES FEMMES, comédie en cinq actes.....</u>	<u>340</u>
<u>LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, comédie en un acte.....</u>	<u>405</u>
<u>L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, comédie en un acte.....</u>	<u>428</u>
<u>LE MARIAGE FORCÉ, comédie en un acte.....</u>	<u>449</u>

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

COULOMMIERS. — TYDOR. A. MOUSSIN







L 73

CF003814473



V.BAN B.29.3.290

BNCF

